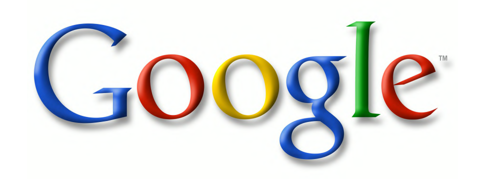
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.



https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google

C.397.42

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY



FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT

MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST

MDCCCC

GIFT OF JOHN HARVEY TREAT
OF LAWRENCE

E.H.G. 1900



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE FRANCISCAINE

SAINT FRANÇOIS
D'ASSISE
(1182-1226)

PAR

LE R. P. LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ
O. M. C.

TROISIÈME ÉDITION, AVEC PORTRAIT



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
15, RUE CASSETTE, 15
—
1881

Digitized by Google

Digitized by Google

ANGERS. — IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

Digitized by Google



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

par Ludovico Cardi

Dav. d. n. — d'après la Photographie de M. M. Braun et Cie — Eudes imp.

Digitized by Google

IS

Digitized by Google

C 397.42

[illegible] Library
[illegible]
Gift of [illegible] Treat
Feb. [illegible]

Digitized by Google

BÉNÉDICTION

DU SOUVERAIN PONTIFE

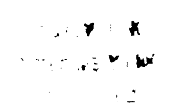
Sa Sainteté Léon XIII a reçu avec plaisir votre Vie de saint François d'Assise, *et m'a chargé de vous transmettre, avec ses félicitations, la bénédiction apostolique, qu'elle vous accorde de grand cœur, et dont je prie Notre-Seigneur de vous assurer les effets.*

F. FRANCESCO DA VILLAFRANCA,

Général de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins.

Rome, 17 février 1880.

Digitized by Google



Digitized by Google

Angers, le 12 septembre 1879.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai lu avec un vif intérêt votre *Vie de saint François d'Assise*. Après tant d'ouvrages consacrés à la gloire du Patriarche séraphique, le vôtre vient occuper une place à part. La découverte du précieux manuscrit de Bernard de Besse à la bibliothèque d'Angers vous a permis, en effet, de jeter de nouvelles lumières sur cette grande vie. Vous vous êtes mis à l'œuvre avec l'amour d'un fils jaloux de recueillir tout ce qui peut honorer la mémoire de son père. Et quel père! François d'Assise a été l'une des copies les plus fidèles du divin Sauveur, qui a daigné l'associer à sa Passion par l'insigne privilège des stigmates, comme il l'a fait participer à sa puissance par le don des miracles.

Il n'est rien dans l'histoire de l'Église qui

Digitized by Google

dépasse en force et en grandeur ce mouvement de renaissance chrétienne parti d'une vallée de l'Ombrie et s'étendant à tout l'univers dans l'espace de quelques années. Et c'est un humble mendiant, saintement épris de la pauvreté évangélique, qui a été le héros de cette merveilleuse épopée, devant laquelle la raison et l'imagination restent confondues, tant la cause y est peu en rapport avec l'effet. Six siècles se sont écoulés depuis lors, et toutes les œuvres de saint François sont debout, sans avoir rien perdu de leur vie et de leur fécondité. Ses fils, répandus par milliers dans le monde, continuent à évangéliser les peuples, sous les livrées du sacrifice et de la pauvreté ; ses filles spirituelles embaument les cloîtres du parfum de leurs vertus, comme au temps de la vierge d'Assise, sainte Claire, cette première fleur du jardin séraphique ; et, sans se rattacher à lui par des liens aussi étroits, plus de cent mille chrétiens se glorifient de porter son nom et s'efforcent de mériter son patronage au sein de leurs familles et dans tous les rangs de la société.

Digitized by Google

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'Ombrie. — Naissance de François. Son éducation. — Sa jeunesse.

(1182-1206.)

Quand on a quitté Rome pour se diriger vers le nord de l'Italie, après avoir traversé l'austère solitude de la campagne romaine, on entre tout à coup dans une belle et large vallée, qui s'appelle l'Ombrie. Elle a reçu ce nom à la suite de l'invasion des Ombres ou Gaulois, qui, descendant des Alpes en Italie, jetèrent un regard d'envie sur cette riche province, et y fixèrent leur séjour, quatre cents ans environ avant l'ère chrétienne. Elle s'étend de Spolète à Pérouse, et des bords du Tibre à la base des Apennins. Nous invitons nos lecteurs à s'y transporter avec nous, afin qu'ils puissent plus aisément se rendre compte des événements que nous allons raconter.

Nous ne connaissons pas de contrée à la fois

Digitized by Google

plus riante et plus pittoresque. « Elle a les agrestes beautés des Alpes, les cimes sourcilleuses, les forêts, les ravins où se précipitent les cascades retentissantes, mais avec un climat qui ne souffre point de neiges éternelles. La nature y paraît aussi douce qu'elle est grande ; elle n'inspire qu'une admiration sans terreur ; et si tout y fait sentir la puissance du Créateur, tout y parle de sa bonté[1]. »

Voulez-vous constater vous-mêmes la vérité de ce tableau ? Suivez, par une fraîche matinée de printemps, l'ancienne voie flaminienne qui va de Spolète à Pérouse. Sur votre droite, au sortir de Spolète, vous apercevez les murs de la forteresse, aux assises en partie cyclopéennes, les arcades ogivales de l'aqueduc, le plus gigantesque peut-être qu'il y ait dans l'univers, les forêts ombreuses du mont Lucco, et, sur tout l'horizon, la ligne bleuâtre des montagnes qui forment le marchepied des Apennins. Sur votre gauche et devant vous, s'ouvre la grandiose vallée du Tibre. A mesure que vous avancez, l'air devient plus doux, la végétation plus luxuriante, les courbes de l'Apennin plus harmonieuses. On se croirait dans un jardin savamment cultivé. Le citronnier, l'aloès et l'amandier alternent avec le chêne, le pin et le sapin ; la vigne s'enlace en guirlandes autour de l'ormeau ; l'olivier, au pâle feuillage, adoucit partout les teintes, et donne à la campagne quelque chose de transparent

[1] Ozanam, *Les Poètes Franciscains.*

Digitized by Google

et d'aérien. Quantité de ruisseaux limpides, le Clituno, le Topino, le Chiascio, tributaires du Tibre, courent en rubans argentés à travers les saules et les cyprès et fécondent la plaine. Vous admirez, en passant, de vieilles villes suspendues aux rochers comme Trévi et Spello, ou se reposant dans les vallons comme Foligno et Bévagna, encore toutes crénelées, toutes pleines de souvenirs classiques et religieux, et fières de quelque saint dont elles conservent les restes, ou de quelque artiste chrétien dont elles gardent les ouvrages. Bientôt vous découvrez dans le lointain le cours capricieux du Tibre, qui descend des pentes abruptes du mônt Coméro, et qui fuit sous vos regards à travers de fertiles prairies. Et quand vous avez franchi le fleuve au pont San-Giovanni, vous avez atteint la dernière limite de la vallée pour entrer dans les défilés de la Toscane, à l'avant-garde desquels se tient Pérouse, l'ancienne capitale des Étrusques.

Telle vous apparaît l'Ombrie au doux climat, aux sites variés et toujours enchanteurs, au génie poétique, aux antiques traditions, aux mœurs simples et hospitalières. Les deux entrées de ce paradis terrestre sont gardées par les deux cités de Pérouse au nord et de Spolète au midi. Au nord-est de la vallée, à cinq lieues de Pérouse, au milieu de cette nature d'une magnificence incomparable, sur un coteau qui domine tout le paysage, s'élève Assise : Assise, la perle de l'Ombrie, le rendez-vous commun du touriste et du pèlerin, et, sous

Digitized by Google

plus d'un rapport, l'égale de Rome et de Lorette, depuis qu'elle a eu la gloire d'être le berceau du séraphique Patriarche dont nous écrivons la vie.

Saint François naquit en cette ville, l'an 1182, sous le pontificat de Lucius III et le règne de Frédéric-Barberousse, empereur d'Allemagne. Son père, Pierre-Bernard de' Moriconi, plus connu sous le nom de Pierre Bernardone, était un riche marchand originaire de Lucques et récemment établi à Assise ; il faisait un grand commerce avec la France. Sa mère, Pica, de la noble famille des Bourlemont en Provence [1], méritait par sa piété de devenir la mère d'un saint. Pica n'eut que deux enfants, François et Ange. Ce dernier se maria, et la famille des Moriconi d'Assise subsistait encore dans cette ville dans la première moitié du seizième siècle [2].

Le ciel, qui avait d'autres vues sur François, se plut à entourer de prodiges extraordinaires et de présages célestes le berceau de cet enfant prédestiné. Depuis plusieurs jours, Pica était en proie à d'horribles souffrances, sans pouvoir enfanter, lorsqu'un pèlerin mystérieux dit aux serviteurs de

[1] On conservait encore au XVIIIe siècle, dans les archives de la Provence, le contrat de mariage entre Pierre-Bernard et Pica ; et le Père Claude Frassin, dans son commentaire sur la Règle du Tiers-Ordre, publié en 1703, affirme l'avoir vu.

[2] Ottavio, évêque d'Assise au commencement du XVIIIe siècle, dit formellement que la branche des Moriconi restée à Lucques appartenait à la noblesse.

Digitized by Google

la maison, comme en échange de l'aumône qu'il venait de recevoir : « La mère ne sera délivrée que dans une étable, et l'enfant ne verra le jour que sur la paille. » Quelque étrange que dût paraître ce conseil, on ne laissa pas de le suivre. La malade fut transportée dans une étable voisine, et elle y mit heureusement au monde son fils premier-né. C'est ainsi que François naquit au milieu des animaux, semblable en cela au divin Sauveur, autant que la créature peut ressembler au Créateur et la copie à son modèle.

L'étable se voit encore à Assise; elle a été convertie en une chapelle connue sous le nom de San-Francesco-il-Piccolo, Saint-François-le-Petit. Sur la porte, on lit cette vieille inscription latine :

Hoc oratorium fuit bovis et asini stabulum,
In quo natus est Franciscus, mundi speculum.

Cette chapelle a été l'étable du bœuf et de l'âne
Où est né François, le miroir du monde.

On eût dit qu'Assise était devenue une autre Bethléem. Pendant la nuit, les esprits célestes firent entendre des chants de paix et et d'allégresse au-dessus du pauvre sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges.

Cet enfant prédestiné avait eu son prophète dans le Bienheureux Joachim, abbé de Fiora en Calabre, qui dix ans à l'avance avait écrit dans son *Commentaire sur Isaïe* : « L'Ombrie et l'Espagne donneront naissance à deux Ordres nouveaux,

Digitized by Google

destinés à porter en tout lieu le flambeau de l'Évangile [1]. » Il eut son précurseur dans un de ses compatriotes, homme du peuple qui parcourut pendant quelque temps les rues d'Assise en criant d'un air inspiré : « *Pax et bonum* : Paix et bien [2] ! »

Au baptême, Pica voulut qu'on donnât à son fils le nom de Giovanni, Jean, par dévotion pour l'apôtre bien-aimé. D'après une tradition constante, un étranger, à la mine austère et à l'air vénérable, vint s'offrir pour tenir le nouveau-né sur les fonts sacrés, le garda dans ses bras pendant toute la cérémonie, fixant sur lui des regards pleins d'une céleste complaisance, puis disparut, laissant l'empreinte de ses genoux sur les degrés de l'autel. On montre encore aujourd'hui dans l'église cathédrale le marbre miraculeux, ainsi que les fonts baptismaux, sur lesquels on a gravé ces paroles commémoratives :

Questo é il Fonte dove fu battezato il seraphico Padre San Francesco :

Voici les Fonts où fut baptisé le séraphique Père Saint François.

Au retour du baptême, un autre inconnu, un autre envoyé de Dieu, se présente à la maison paternelle, demandant comme une grâce à voir le petit Jean. Tout heureux d'être exaucé, il le prend dans ses bras, comme un autre Siméon, et saluant

[1] *Acta sanct.*, 29 mai.
[2] Barthélemy de Pise.

Digitized by Google

dans cet enfant régénéré un élu de Dieu, un frère puîné, un futur compagnon de sa gloire, il le couvre de douces caresses et de baisers, lui trace sur l'épaule droite un signe de croix, comme pour l'armer dès sa naissance chevalier du Christ, puis le rend à la nourrice en lui disant : « Veille avec soin sur cet enfant, car il deviendra grand devant le Seigneur. Les princes des ténèbres pressentent ses hautes destinées, et ils n'épargneront rien pour lui ôter la vie. Prends garde qu'il ne périsse victime de leurs embûches. » Ayant achevé ces mots, l'étranger disparut. On eut beau chercher par toute la ville, on ne put le retrouver.

Les recommandations de l'ange n'étaient que trop fondées. Peu de temps après, un énergumène qu'on exorcisait, fut obligé d'en faire l'aveu. Les démons, publiquement interrogés, répondirent par sa bouche, qu'ils avaient, en effet, attenté plus d'une fois aux jours de cet enfant. Mais, ajoutent les anciens chroniqueurs, la même Providence qui avait soustrait le berceau de Moïse à la fureur des flots, sut arracher François à la rage et aux conjurations de l'enfer; et c'est notre Saint lui-même qui plus tard délivra ce malheureux énergumène des malins esprits qui l'obsédaient.

Nous avons tenu à rapporter fidèlement, et avec leur ton de naïveté charmante, ces merveilleux commencements. L'action de la grâce les illumine, les pénètre, les revêt d'un attrait tout-puissant auquel l'incrédule lui-même ne saurait longtemps

Digitized by Google

rester insensible ; et tout homme de bonne foi n'y verra avec nous que les dignes prémices d'une vie qui doit occuper tant de place dans l'histoire du treizième siècle.

Pierre Bernardone voyageait alors en France pour son commerce. A son retour, il eut une grande joie d'apprendre qu'un fils lui était né ; et la *Légende des trois compagnons* nous dit que dès ce moment et en souvenir du beau royaume de France, il donna au petit Jean le surnom de Francesco, François, que l'histoire a consacré. D'autres auteurs prétendent qu'il ne le lui donna que plus tard, à cause de la facilité avec laquelle l'enfant apprit notre langue, et de la grâce qu'il mit à la parler. Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, « l'obscur vendeur de drap était loin de penser que ce nom de son invention serait invoqué par l'Église et porté par des rois [1]. » Quant à François (c'est ainsi que nous l'appellerons désormais), il eut toujours pour la France une affection toute filiale, et notre patrie peut à bon droit se glorifier de lui comme d'un fils adoptif.

Ses premières années s'écoulèrent, calmes et tranquilles, à l'ombre du toit paternel, comme celles de l'enfant Jésus à Nazareth. Age d'innocence et de paix, d'espérance et d'amour, que ne nous a-t-il été donné de respirer vos suaves parfums ! Mais, par une secrète disposition de la Providence, Pica,

[1] Ozanam.

Digitized by Google

à l'exemple de l'auguste Vierge Marie, a gardé dans son cœur ces premiers sourires, ces premiers bégaiements, ces premiers épanchements de la vie, qui n'étaient que pour elle. Et les vieux historiens de François, si attentifs à nous dépeindre le fondateur d'Ordre, le thaumaturge et le saint, n'ont jeté que quelques traits épars et comme au hasard sur cet intérieur de famille, sur l'enfance de notre Saint et sur le rôle qu'y joue l'épouse de Bernardone. Toutefois, il nous est facile d'entrevoir, à travers leurs expressions, quel fut le cachet de l'éducation donnée par une si noble dame. Tous s'accordent à dire qu'elle éleva son fils fort délicatement et qu'elle entoura son berceau de toute la tendresse d'une jeune mère pour son premier-né, comme de toute la piété d'une chrétienne qui prépare une âme pour le ciel.

Convaincue que la maternité crée une sorte de sacerdoce au foyer domestique, Pica en accepta la charge aussi bien que les honneurs. Elle voulut nourrir elle-même son fils. C'est là un devoir qui s'impose avec autorité à toute mère digne de ce nom, et qu'aucune ne peut trahir impunément. Pica le remplit avec bonheur, obéissant ici à un sentiment de haute reconnaissance non moins qu'à la voix de la nature. François était le fils de ses désirs : elle l'avait obtenu dans l'une de ses plus ferventes prières aux pieds de Notre-Dame-des-Anges ; et Dieu venait de lui confier solennellement ce précieux dépôt. Cet enfant de bénédiction, com-

Digitized by Google

ment eût-elle pu consentir à le remettre entre des mains mercenaires et à l'exposer à l'influence malsaine, peut-être corrompue et corruptrice, d'un lait étranger ? Elle le garda donc sur son sein ; et François dut plus d'une fois dans la suite en rendre grâce à Dieu et s'écrier avec saint Augustin : « Soyez-en béni, ô Père éternel ! Car c'est vous qui incliniez doucement ma mère à me dispenser sans mesure ce qu'elle recevait sans mesure de votre main..... Et moi, dans ce lait que je suçais avec tant de délices je buvais amoureusement l'adorable nom de Jésus, votre Fils et mon Sauveur [1]. »

François, à mesure qu'il grandissait, s'annonçait vif, enjoué, d'une intelligence précoce. Sans mépriser ces avantages, Pica s'attacha par-dessus tout à former son cœur et à développer les heureuses inclinations qu'elle remarquait en lui. N'avait-elle pas raison ? Dans le monde moral, l'esprit ne tient que le second rang ; le cœur est la maîtresse-pièce de l'homme et le principal ressort de la vie : c'est lui qui imprime à tous nos actes leur direction bonne ou mauvaise. Or, il n'a que deux mouvements : il se dilate ou il se resserre ; il se donne ou bien il sacrifie tout à soi. En un mot, il est égoïsme ou dévouement, et selon qu'il se décide pour l'une ou l'autre de ces deux voies, il entraîne après soi l'âme tout entière. Tout dépend donc du cœur, et le cœur lui-même obéit à l'impul-

[1] *Confess.*, lib. I, c. VI ; lib. III, c. IV.

Digitized by Google

sion première qu'il a reçue dans le jeune âge. Pica ne perdit point de vue ces grands principes ; elle en fit sa règle de conduite, et n'épargna, pour réussir, aucune veille, aucune sollicitude. Semer dans l'âme de son fils le germe de la foi et des vertus, habituer ses lèvres à la prière, initier son cœur aux joies de la charité et du dévouement : telle fut sa constante préoccupation. De son côté, l'angélique enfant correspondait admirablement à tant de soins. Sa jeune âme s'ouvrait avec bonheur aux doux enseignements de sa mère, comme la fleur ouvre son calice aux premiers rayons du soleil ; et déjà l'on pouvait prévoir que cette plante bénie porterait un jour des fruits délicieux.

Nos lecteurs ont vu la part active de Pica dans l'éducation de notre saint. Le peu que nous en avons dit suffit à sa gloire ; car les vertus du fils sont avant tout l'œuvre de la mère, instrument naturel de la Providence dans le travail de la sanctification : elle sème, et c'est Dieu qui donne la vie et l'accroissement. Si donc plus tard François devient l'amant passionné des pauvres, si l'amabilité forme le trait saillant de sa physionomie, s'il se montre toujours attaché par toutes les fibres de son âme au Pontife de Rome, si enfin le Fils de Dieu, l'honorant des stigmates de sa Passion, peut les imprimer sur une chair virginale, nous n'hésitons pas à le dire, c'est à Pica qu'en revient tout d'abord l'honneur ! Heureuses les familles où la mère comprend si bien sa mission ! Heureux le fils à qui

Digitized by Google

Dieu donne une telle mère! Si, moins fidèle que François, il s'égare un instant, il revient tôt ou tard aux principes de foi qu'il a appris sur les genoux de sa mère.

L'heure était venue de former l'esprit de François. Ses parents, voulant qu'il reçût une instruction en rapport avec leur fortune et avec les goûts du temps, le confièrent à de pieux ecclésiastiques de la paroisse de Saint-Georges. Son intelligence, vive et prompte, goûta les charmes des belles-lettres; il y fit de rapides progrès, et apprit aisément la langue latine et la langue française, « déjà considérée en Italie comme la plus délectable de toutes et la gardienne des traditions chevaleresques qui polissaient la rudesse du moyen âge [1]. » Après sa conversion, nous l'entendrons cent fois parler de son ignorance; mais nous nous souviendrons alors que c'est uniquement par humilité; il fera peu de cas des lettres humaines, mais c'est qu'il aura sans cesse sous les yeux un livre plus excellent, celui qui renferme toute science, le livre de Jésus crucifié.

Dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, Bernardone l'associa à ses opérations commerciales [2].

[1] Ozanam.

[2] Que le saint jeune homme ait exercé le négoce, et qu'il l'ait exercé de bonne heure, c'est une vérité de tradition confirmée par les faits. Ainsi lisons-nous dans les *Chroniques de la province du Tyrol*, entr'autres, qu'il vint à Bolsano (Botzen) avec son père, que chaque matin il se rendait à l'église, et qu'il y servait la sainte messe avec la piété la

Digitized by Google

Tous deux exerçaient leur profession avec activité, mais dans un esprit tout différent. Le père était un homme dur, âpre au gain, toujours en quête de gros bénéfices. Le fils avait des sentiments plus élevés : il était affable, compatissant, généreux jusqu'à la prodigalité et plus avide de gloire que de richesses. Il aimait les beaux vêtements, les chants, les jeux et les festins, donnait de grands repas à ses amis et passait en parties de plaisir tout le temps que lui laissait le négoce paternel. Bernardone voyait avec peine les profusions de son fils, et il ne pouvait s'empêcher de lui en témoigner son mécontentement. « En vérité, lui disait-il, on te prendrait pour le fils d'un roi plutôt que pour le fils d'un marchand ! » Mais il n'osait aller plus loin, de peur de le contrister. Sa mère lui laissait plus de liberté d'action ; quelquefois même, elle prenait sa défense, et quand les amis de la famille faisaient allusion à la vie dissipée de François, elle répondait : « Attendez un peu ! Pour moi, j'augure bien de lui, et je lui vois jusque dans ses amusements une noblesse de caractère qui me fait concevoir les plus belles espérances pour l'avenir [1]. »

plus édifiante. En souvenir de son passage dans leur ville, et lorsqu'il eut été élevé au rang des saints, les habitants de Bolsano conservèrent comme une relique précieuse la clochette dont il s'était servi à l'autel. Cette clochette est suspendue dans une petite tour du monastère franciscain de Bolsano. On la sonne à la requête des cultivateurs, qui lui attribuent la vertu de dissiper les orages.

[1] *Légende des trois compagnons.*

Digitized by Google

Au fond, tous deux l'aimaient tendrement ; et tout en regrettant ses prodigalités, ils étaient flattés de ses succès et de la sympathique admiration qu'il éveillait autour de lui.

Nous touchons au moment où François sort de l'adolescence pour entrer dans l'âge toujours si critique de la jeunesse, et où il va être appelé à son tour à prendre sa part de la vie publique. Mais avant de le suivre dans ses triomphes et ses épreuves, arrêtons-nous un instant au seuil de cette nouvelle phase de sa vie, pour contempler cette figure angélique que les peintres ne se lassent pas de reproduire, comme les peuples ne se lassent pas de l'aimer.

Voici le portrait que nous a laissé de lui Thomas de Célano, son disciple et son confident ; on y reconnaît le type si fin, si distingué, des populations de l'Ombrie. « Sa taille était au-dessous de la moyenne et bien prise. Il était maigre et d'une complexion fort délicate. Il avait le visage ovale, le front large, les dents blanches et serrées, le teint brun, les cheveux noirs, les traits réguliers, la figure expressive, les lèvres vermeilles et le sourire charmant. Ses beaux yeux noirs étaient pleins de feu, de douceur et de modestie ; la paix, l'innocence et la beauté de son âme se reflétaient sur son visage. A ces avantages extérieurs il joignait ces qualités qui achèvent de rendre un jeune homme aimable : un esprit enjoué, une imagination vive, un cœur compatissant et généreux.

Digitized by Google

il était discret et fidèle à sa parole, de mœurs douces et faciles, se faisant tout à tous, saint parmi les saints, et si humble parmi les pécheurs qu'on l'eût pris pour l'un d'eux; et en même temps actif, entreprenant et capable de grands desseins. Nature souple et pleine de contrastes, d'une courtoisie toute chevaleresque, et d'une droiture de caractère qui ne se démentit jamais. »

Un ensemble si parfait de dons naturels et de vertus naissantes devait lui concilier et lui concilia, en effet, l'estime et l'affection de tous ses compatriotes. A dix-huit ans, François exerçait sur eux une sorte d'empire que personne ne songeait à lui disputer. Les jeunes gens l'avaient mis à leur tête : il était l'âme de toutes leurs réunions, le héros de toutes leurs fêtes, leur chef dans tous les exploits aventureux. Aussi les habitants d'Assise, dans leur enthousiasme, l'avaient-il proclamé « le roi de la jeunesse. »

Chose étonnante! Pendant cette période de son existence, qui va de son adolescence à sa conversion et qui ne comprend pas moins de dix années (1196-1206), le fils de Bernardone est mêlé aux agitations de la foule, il respire l'encens des louanges, s'enivre des poésies du temps, trempe ses lèvres à la coupe d'or que lui présente le monde et où tant d'autres à ses côtés boivent la mort; il est dans toute la fraîcheur de la jeunesse et recherché de tous. Et cependant, il passe à travers ces périls et ces vanités sans souiller son âme, comme le voya-

Digitized by Google

geur qui passe à travers les précipices sans y tomber! On le voit manifester hautement son horreur pour les mauvaises mœurs, s'interdire toute parole malséante, répondre par un visage sévère aux propos licencieux, et ainsi garder intact, au milieu d'un siècle connu pour sa corruption, le précieux trésor de la pureté. Voilà le témoignage unanime que rendent de sa jeunesse ses compagnons et ses premiers historiens, Thomas de Célano, Bernard de Besse, saint Bonaventure, etc. Une telle constance dans une vertu si délicate tient du miracle, et la grandeur d'âme ou tout autre motif humain ne suffisent point à l'expliquer. Il faut donc ici, avec le Docteur séraphique [1], remonter jusqu'à Dieu, source de toute grâce, et le bénir d'avoir posé sur le jeune front de son serviteur la plus belle des couronnes et le plus divin des privilèges, la couronne et le privilège de la virginité.

François trouvait d'ailleurs au fond de son âme, un autre don de Dieu, qui lui servait de sauvegarde contre les séductions du monde et contre les tentations de la chair : c'est l'amour des pauvres, amour de prédilection dont il avait savouré les douceurs dès sa plus tendre enfance, et qui, grandissant avec l'âge, devait opérer tant de prodiges. Il chérissait les pauvres comme ses frères, et se plaisait à leur faire l'aumône, surtout lorsqu'ils la demandaient pour l'amour de Dieu. A ces mots : « Pour

[1] Bonavent., c. I.

Digitized by Google

l'amour de Dieu », son âme frémissait comme sous le coup d'un archet mystérieux, et quoiqu'encore mondaine, elle se sentait profondément remuée. Une seule fois, tout absorbé par les affaires, il repoussa un mendiant qui pourtant avait employé la sainte formule. Mais aussitôt une pensée, rapide comme l'éclair, cruelle comme un remords, lui traverse l'esprit : « François, se dit-il, si cet homme s'était présenté de la part de quelque puissant comte ou baron, tu l'aurais accueilli avec faveur ; et quand il t'implore au nom du Roi des rois, tu le rebutes ainsi ! » Et le repentir dans l'âme, les larmes dans les yeux, il court après le mendiant, lui met de grosses pièces d'argent dans la main, et prend sur l'heure la ferme résolution de ne plus jamais refuser l'aumône, lorsqu'on la solliciterait pour l'amour de Dieu. Résolution à laquelle il demeura fidèle jusqu'à son dernier soupir, et qui lui valut une effusion plus abondante des grâces et des bénédictions du Ciel [1]. C'est ainsi que, jeune encore, il comprenait le sens divin de l'indigence, et qu'il réparait noblement un moment d'oubli.

A voir ses allures chevaleresques, on eût pu croire qu'il était destiné à devenir le héros de quelque épopée militaire et peut-être à rougir de son sang les champs de bataille de la Palestine ; mais qui eût pu pressentir qu'il dût être le sauveur de son siècle

[1] Bonavent., c. I.


Digitized by Google

et le principe du plus grand mouvement de renaissance chrétienne qui ait été imprimé à l'humanité? Tels étaient pourtant les desseins de Dieu sur lui ; et dès lors on comprend la persistance de l'intervention directe du Très-Haut en sa faveur. Ne fallait-il pas le désigner d'avance à l'attention des peuples? Ne fallait-il pas l'entourer de prodiges si évidemment divins, qu'on ne pût se méprendre sur le sens de sa mission, et si éclatants qu'on fût obligé d'écouter sa voix? Aussi cette intervention est-elle incessante : elle s'ouvre sur son berceau, se déroule avec les événements, et l'enveloppe comme d'une atmosphère de surnaturel. Nous l'avons admirée dans les premières années de son enfance ; nous la retrouvons ici dans un fait que rapporte saint Bonaventure. Un habitant d'Assise, fort simple et sans doute inspiré d'en haut, faisait au saint jeune homme une ovation dont on ne trouve pas d'exemple dans l'histoire. Toutes les fois qu'il rencontrait le fils de Bernardone dans les rues d'Assise, il étendait son manteau sous ses pas, en criant aux passants étonnés : « Vous ne sauriez rendre trop d'honneurs à ce jeune homme : il s'illustrera entre tous ses compatriotes, et sera vénéré de tous les fidèles. » Quant à François, il écoutait ces paroles prophétiques, mais sans en comprendre la divine portée[1].

Les honneurs et la prospérité sont une liqueur

[1] Bonavent.. c. I.

Digitized by Google

enivrante qui trouble les meilleurs esprits. Peut-être eût-elle corrompu aussi l'âme du pieux adolescent, si Dieu n'eût pris soin d'y mêler le breuvage amer, mais salutaire, de l'épreuve et de la douleur.

L'épreuve fut aussi longue qu'inattendue. A cette époque de trouble et de division, les villes de l'Ombrie formaient autant de petites républiques indépendantes les unes des autres, toujours rivales, souvent en querelle ; et la guerre entre cités voisines n'était pas rare. L'an 1201, Assise entra en lutte avec Pérouse ; mais le sort des armes ne lui fut pas favorable : François et plusieurs de ses concitoyens furent surpris dans une rencontre, faits prisonniers et emmenés à Pérouse[1]. Leur captivité dura toute une année. Sous le coup d'un revers si imprévu, tous ces jeunes chevaliers tombèrent dans un profond abattement. Seul, François conserva sa belle humeur et sa franche gaieté, essayant par ces bons mots qui lui étaient habituels, de relever le courage de ses compagnons. Ceux-ci, irrités, comme il arrive presque toujours, par le malheur, s'offensèrent d'une confiance et d'un entrain qui contrastaient si vivement avec leur position ; et leur mécontentement s'exhala un jour par d'assez durs reproches. « Je vous plains, mes amis, répliqua François ; pour moi, j'ai l'esprit fort libre et plein de confiance. Aujourd'hui vous

[1] *Légende des trois compagnons.*


Digitized by Google

me voyez chargé de chaînes ; un jour vous me verrez honoré par tout l'univers. » Quand il leur parlait de la sorte, ce n'était point chez lui fol orgueil ou vaine ostentation ; il ne faisait que rappeler à leur esprit la prédiction de ce vieillard d'Assise dont nous avons parlé à la page précédente.

Il est probable que les jeunes chevaliers goûtèrent assez peu ce genre de consolation. Quoi qu'il en soit, François ne cessa de leur donner des preuves de l'esprit de charité qui l'animait, surtout dans une circonstance que ses premiers historiens n'ont pas manqué de relater. L'un des prisonniers, d'un caractère naturellement enclin à la violence et encore aigri par le chagrin, ayant injurié ses camarades, tous le délaissèrent. Notre doux adolescent les exhorta d'abord au pardon ; puis voyant que ses efforts n'aboutissaient à rien, il se tourna vers le coupable, lui tint compagnie, l'apaisa et le rendit tout à fait sociable : si bien qu'à la fin, subjugués par tant de patience et de mansuétude, tous ses compagnons d'infortune lui vouèrent une estime et une affection sans bornes. L'an 1202, la paix fut conclue entre les deux cités rivales, et nos prisonniers recouvrèrent leur liberté.

Là se termine pour François sa vie bruyante et mondaine, cette vie qu'il appellera désormais sa « vie de péché », pleurant ces années de dissipation et remerciant Dieu de l'avoir miraculeusement arraché aux périls du monde.

Digitized by Google

Quelques auteurs du XVI[e] et du XVII[e] siècles, interprétant trop à la lettre cette expression du saint : « Ma vie de péché », ont supposé qu'il avait imité saint Augustin dans ses écarts, avant de l'imiter dans son retour. C'est là une odieuse erreur, que réfutent d'avance, ainsi que nous l'avons déjà constaté, les chroniqueurs contemporains. Tous attestent que François conserva son innocence baptismale jusqu'à la fin de sa carrière ; et le Frère Léon assure l'avoir appris par révélation. « Je vis en songe, raconte-t-il [1], notre bienheureux Père debout sur la cime d'une montagne, au milieu d'un parterre de fleurs et tenant un beau lis à la main ; et comme je demandais quel était le sens de cette vision, une voix céleste me répondit que ce lis était le symbole de l'angélique pureté de François. » Un tel témoignage, partant d'une bouche si autorisée, nous permet d'assigner la place du fils de Bernardone dans la famille des saints.

Parmi tant d'élus qui peuplent le ciel, il n'y a au fond que deux sortes d'âmes, les saint Jean et les sainte Marthe d'un côté, les saint Pierre et les sainte Marie-Madeleine de l'autre, c'est-à-dire, les âmes pures et celles qui ont fait pénitence. Saint François est du nombre des premières. Si, dans son testament et ailleurs, il s'accuse d'avoir dissipé la fleur de sa jeunesse dans les vanités et les

[1] Voir Barthélemy de Pise.


Digitized by Google

passions du monde, c'est qu'il parle la langue des saints, qui ne pleurent pas seulement leurs fautes, mais aussi les jours passés dans la négligence et la tiédeur. Nous tenions à donner dès à présent cette explication, afin de ne laisser planer aucun nuage sur la réputation du jeune François et sur l'intégrité de ses mœurs, même au milieu du siècle.

Telles furent, en résumé, son enfance, son adolescence et sa jeunesse.

Quelle n'est pas la joie du voyageur, lorsque après une nuit d'orage, il aperçoit l'aube blanchissante et les premières lueurs du matin! Telle et plus douce encore est notre émotion, lorsque, oubliant les malheurs et les crimes de notre époque, nous assistons par la pensée au lever de ces grandes lumières que Dieu suspend au firmament de son Église et qu'on appelle « les saints. » Le Patriarche d'Assise est une de ces lumières, la plus attrayante, la plus resplendissante du moyen âge. Quoi de plus gracieux que l'aurore de sa vie, ces merveilles qui entourent son berceau, cette pureté de son enfance, et jusqu'à ces aventures de sa jeunesse, entremêlées de tant d'amour de Dieu et des pauvres! Nous pressentons que cet astre parcourra à pas de géant la carrière que lui tracera la main de Dieu. Et pourtant, avant de monter à l'horizon et de jeter un si bel éclat, il hésitera, il résistera même à l'appel du Seigneur; et nous verrons, dans le chapitre suivant, les différentes

Digitized by Google

phases de cette lutte, sans cesse renouvelée et toujours palpitante d'intérêt, entre Dieu et l'âme, lutte où Dieu triomphe et où François est l'heureux vaincu.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Conversion de François. — Sa retraite dans une grotte. — Pèlerinage au tombeau des Apôtres. — Le tableau de Saint-Damien. — François au tribunal de l'évêque.

(1206-1207.)

L'attachement au monde et à ses vanités vivait toujours au fond du cœur de François. Cet attachement, sans être criminel, était un péril pour l'avenir éternel de son âme et un obstacle aux desseins de Dieu, qui voulait faire de ce jeune homme l'instrument sûr et docile de ses miséricordes. Il faut que ces liens soient brisés, et Dieu frappera coup sur coup, jusqu'à ce qu'il les ait tous tranchés les uns après les autres.

La longue captivité de Pérouse, tout en éclairant l'âme de notre doux adolescent, lui avait laissé la plupart de ses illusions. Aussi, à peine fut-il de retour dans sa patrie, que la Providence lui envoya une nouvelle épreuve, ou plutôt une nouvelle grâce, destinée à le rendre plus souple à l'action de l'Esprit-Saint : la souffrance! Une longue et cruelle maladie le cloua sur un lit de douleur, le jeta malgré lui dans l'isolement des hommes, et, achevant l'œuvre commencée par le malheur,

Digitized by Google

effeuilla ses dernières illusions. Dès qu'il se sentit assez de force pour marcher, il sortit de la ville, appuyé sur un bâton, afin de respirer l'air pur de la campagne. Mais, à son grand étonnement, ces beautés de la nature qu'il avait tant de fois admirées, cette plaine si fertile, ce coucher si ravissant du soleil qui semble embraser de ses feux mourants le sommet des Apennins, cette brise du soir si douce aux convalescents, tout cela lui sembla décoloré, triste et froid ; et son regard désenchanté entrevit, à travers le voile des créatures, le néant des choses terrestres et l'éternelle beauté de Dieu. Un sentiment inconnu, le dégoût, envahit son âme ; il rejeta avec dédain ce qu'il avait le plus aimé jusque-là, et sa vie passée lui parut une folie. L'impression fut très vive, mais passagère. La passion de la gloire qui dormait au fond de son cœur, se réveilla avec le retour à la santé ; et l'impétueux jeune homme ne tarda pas à s'abandonner comme auparavant à ses goûts pour les beaux vêtements et pour les aventures chevaleresques. On eût dit qu'il eût voulu échapper à l'étreinte du Dieu qui le poursuivait. Il courait vers l'éternel ennemi de tout bien, sans défiance, ne soupçonnant pas les pièges homicides que lui tendait le monde, ce monde réprouvé dont il est parlé dans l'Évangile, et qui nous fascine, nous captive, nous aveugle et flatte nos passions pour nous perdre !

Pour peu qu'on connaisse la fragilité humaine

Digitized by Google

et les assauts que le ciel est obligé de livrer à une âme avant de remporter sur elle un triomphe définitif, on ne se scandalisera point de ces retours vers la créature ; on s'étonnerait plutôt qu'il en fût autrement. Un seul juste, en effet, fut impeccable par nature et ne tomba jamais : c'est celui qu'on nomme le Juste par excellence, l'Ange du Grand Conseil, le Fils du Très-Haut. Une seule sainte fut impeccable par privilège et n'eut aucun grain de poussière à sa robe immaculée : c'est celle qu'on invoque sous les titres de Mère du Sauveur et d'Avocate du genre humain. Tous les autres saints ont hérité comme nous des suites du péché originel ; tous, à moins d'un privilège exceptionnel, ont eu des tendances dangereuses et ont subi des défaites partielles, avant d'arriver au triomphe total. Mais une fois relevés, ils ont héroïquement expié « leur vie de péché » ; ils ont persévéré dans la pratique du bien, et la mort, en les touchant au front, l'a marqué du sceau de la victoire.

François n'était donc point invulnérable ni parfait. Il ne tenait plus au monde que par un dernier anneau, le désir de briller ; mais cet anneau n'était pas encore brisé ! Les vanités du siècle, ces mille bagatelles qui ont tant de charmes pour la jeunesse, parlaient tour à tour à son imagination, le tiraient par sa robe de chair et murmuraient tout bas à son oreille, comme elles avaient fait pour Augustin à la veille de sa conversion : « Est-ce que tu nous dis un éternel adieu ? Quoi donc ! Dès main-

Digitized by Google

tenant nous ne serons plus avec toi ! Et aujourd'hui même, telles et telles choses te seront interdites et pour jamais ! » D'autres fois, s'imposant à lui avec cette force que donne l'habitude, « cette seconde nature de l'âme[1] », elles lui criaient d'un ton ironique : « Penses-tu pouvoir vivre sans nous ? »

François n'osait rompre des liens si doux, et son cœur était partagé. Toutefois, à dater de la promenade dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, il se tint plus près soit du Cœur de Dieu, soit de la misère des pauvres, ses frères bien-aimés. Ayant rencontré vers ce temps-là un homme de guerre, noble, mais sans fortune et misérablement vêtu, il vit et il aima en lui la pauvreté de Jésus-Christ ; et touché de compassion, il se dépouilla de ses riches habits pour l'en revêtir à l'instant même. Le Seigneur, qui ne laisse aucune bonne œuvre sans récompense, lui envoya la nuit suivante un songe prophétique. François se trouva tout à coup transporté dans un magnifique palais, rempli d'armes marquées du signe de la croix. « Pour qui ces armes et ce palais ? » demanda-t-il tout hors de lui. Une voix lui répondit aussitôt : « Pour toi et pour tes soldats ! »

Dès la pointe du jour, il se leva, tout émerveillé de cette vision et plein de confiance dans les promesses du Seigneur ; mais encore novice dans les voies mystérieuses de Dieu, il ne rêvait que bril-

[1] August.


Digitized by Google

lantes prouesses et conquêtes militaires [1]. Les circonstances semblaient, du reste, favoriser ses espérances et ses goûts belliqueux. C'était en l'an 1206. La lutte séculaire entre les Guelfes et les Gibelins venait de se raviver au sud de la péninsule italique, où Gautier III, comte de Brienne, l'un des tenants de l'indépendance nationale, revendiquaient contre Frédéric II le beau royaume des Deux-Siciles [2]. La cause de l'indépendance nationale passionnait toujours les esprits. François s'y rallia de grand cœur ; et après avoir dit adieu à sa famille et répété à ses amis qu'il deviendrait un grand capitaine, il partit en brillant équipage, la lance au poing, pour aller offrir ses services au comte de Brienne, qui passait pour le plus loyal gentilhomme de son temps.

Quand le Seigneur frappe à la porte du cœur de sa créature et que celle-ci la lui ferme, il s'en va et il ne revient pas. Si, au contraire, elle ouvre et qu'elle obéisse, mais qu'en obéissant elle fasse fausse route, alors il l'arrête, tantôt par des moyens ordinaires, tantôt par des moyens extraordinaires et miraculeux ; il l'éclaire et la guide comme par la main. C'est précisément le cas de notre jeune chevalier. Il faisait fausse route, il retournait au monde ; alors la divine Providence intervient : ayant le dessein de frapper un de ces

[1] Bonavent.

[2] Les Gibelins étaient les partisans de l'empire d'Allemagne ; les Guelfes, les partisans de l'indépendance italienne et de l'autorité pontificale.

Digitized by Google

coups décisifs d'où dépend le reste de la vie, elle a recours à la toute-puissance du miracle. Elle terrasse François sur le chemin de Spolète, comme elle avait terrassé Saul sur la route de Damas ; et elle lui explique par un nouveau songe l'obscurité du premier. Il goûtait un demi-sommeil, lorsqu'il entend une voix céleste lui dire : « François, lequel des deux peut te faire le plus de bien, du maître ou du serviteur, du riche ou du pauvre? — C'est le maître et le riche, répond-il. — Pourquoi donc, reprend la voix, délaisses-tu Dieu, qui est le maître et le riche, pour courir après l'homme, qui n'est que le serviteur et le pauvre? » Et François de s'écrier : « Ah! Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Va, poursuit la voix, retourne dans ta ville natale ; car, la vision que tu as eue, a un sens tout spirituel. C'est de Dieu, et non des hommes, que tu en recevras l'accomplissement. »

François, comme Saul, fléchit sous le glaive du saint amour. Sa réponse est identique à celle du grand Apôtre; sa récompense sera la même : comme lui, il sera une des lumières de l'Église ; comme lui, il dissipera les ténèbres du monde et portera devant les nations chrétiennes, retournées aux mœurs du paganisme, l'immortel flambeau de l'Évangile. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, ou de la sagesse divine, qui met toutes ses perfections en jeu pour opérer ce prodige surhumain qu'on appelle la conquête d'une âme, sans porter atteinte à sa liberté d'action, ou de la prompte

Digitized by Google

obéissance de ce jeune chevalier, qui dépose son épée et renonce à ses plus doux rêves de gloire, pour s'enrôler dans l'humble milice du Christ.

Dès les premières lueurs de l'aube, François, renonçant à son voyage dans la Pouille, quitta Spolète en toute hâte et reprit le chemin d'Assise, sans nul souci des jugements du monde et sans autre préoccupation que celle d'exécuter les ordres du Très-Haut. A son retour, ses compagnons de plaisir, non moins joyeux que surpris et ne soupçonnant aucun changement dans ses idées, vinrent le prier d'être, comme par le passé, l'ordonnateur de leurs fêtes. Il les accueillit avec sa courtoisie habituelle, et les réunit dans un festin qui devait être le dernier. Il les traita avec une magnificence princière; mais le sourire de la joie ne fit qu'effleurer ses lèvres : son cœur était plus haut. Après le repas, ils s'en allèrent riant et devisant à travers les rues de la ville; le roi de la fête, François, marchait derrière eux, le bâton du commandement à la main, l'âme plongée dans une profonde rêverie. Soudain, l'Esprit de Dieu fond sur lui; une vision céleste apparaît à ses regards et l'inonde d'une lumière si douce et si forte qu'il demeure sans voix et sans mouvement. Il raconta depuis à son confesseur, que, durant cette extase, on eût mis tout son corps en lambeaux qu'il n'en eût rien senti : tant son âme était ravie en Dieu!

Ses compagnons, le voyant immobile, s'approchèrent de lui avec frayeur; mais bientôt, lorsqu'il

Digitized by Google

eut repris ses sens, ils continuèrent leur frivole conversation et lui dirent en plaisantant : « Où donc avais-tu l'esprit? Est-ce que tu songerais à prendre femme? — Oui, répondit-il gravement, je veux prendre une épouse, mais une épouse si riche, si noble et si belle, qu'il n'y en a point de semblable au monde [1] ! » Il avait en pensée la Pauvreté de l'Évangile, restée veuve depuis que son premier Époux était monté en croix [2]. C'était là cette fiancée dont l'Esprit-Saint venait de lui révéler la beauté incomparable! C'était là cette épouse mystique, trop longtemps méprisée du monde, à laquelle François allait s'unir par des nœuds sacrés et indissolubles, pour en faire son unique compagne, sa dame et sa souveraine!

Il avait dit un éternel adieu aux vanités du siècle. Dès lors, abandonnant, autant qu'il le pouvait, les soins du négoce paternel, il chercha un lieu solitaire, pour y étudier les moyens d'acquérir la perle précieuse du divin amour. En cela, il obéissait aux désirs intimes et à l'impulsion secrète de son âme, non moins qu'aux attraits du ciel; car, après les grands coups de la grâce, comme après les grands deuils de la vie, l'homme sent le besoin de fuir la société de ses semblables, pour se

[1] *Légendes des trois compagnons.*

[2] Questa, privata del primo marito,
Milla e cent'anni e più dispetta e scura,
Fino a costui si stetti sensa invito.

(LE DANTE, *Paradis*, c. XI.)



mieux recueillir. C'est là un phénomène qui se produit dans la vie de chaque saint : ce qui nous permet de formuler ainsi une des lois les plus constantes du gouvernement divin dans l'ordre surnaturel. « Dieu a-t-il fait choix d'une âme et veut-il se préparer un de ses héros qu'on appelle les prophètes, les apôtres et les vierges? Il prend cette âme, la sépare du monde et la conduit dans la solitude. » La conduite de la Providence à l'égard de ses élus est facile à justifier. Au milieu des bruits du siècle, sa voix, eût-elle l'éclat du tonnerre, aurait peine à parvenir jusqu'à leurs oreilles; dans le silence de la retraite, au contraire, il lui suffit de parler tout bas : ils écoutent et demeurent suspendus aux lèvres du souverain Maître.

François se retira dans une grotte voisine d'Assise, y passant la plus grande partie de ses jours, seul avec Dieu, le conjurant avec larmes de lui pardonner les années d'oubli de sa jeunesse et de diriger désormais ses pas dans les droits sentiers de la perfection. Laissons le Docteur séraphique nous raconter comment le ciel récompensa tant de prières. « Un jour que notre jeune pénitent redoublait de ferveur et qu'il était tout abîmé en Dieu, Jésus-Christ lui apparut attaché à la croix. A cette vue, le cœur de François se fondit de douleur et d'amour; et le souvenir de la Passion s'imprima si avant dans son âme, qu'à dater de ce jour, à la seule pensée de Jésus crucifié, il ne pouvait retenir ses larmes et ses sanglots, comme il l'avoua

Digitized by Google

lui-même à ses confidents vers la fin de sa vie [1]. »

Il y a des étapes dans la voie du bien, comme il y en a dans la voie du mal ; nous en distinguons trois principales dans la conversion de François d'Assise. La vision de la Pauvreté marque la première étape ; celle du Palais, la seconde, et celle du Sauveur en croix la troisième et la dernière : elle achève ce que les deux autres ont commencé. Là, en effet, aux rayons des divines clartés, il entrevit dans le visage de Jésus souffrant, l'idéal de toute beauté, de toute grandeur, de toute perfection : idéal qui demeura toujours gravé dans son esprit, et dont il s'appliquera désormais à reproduire tous les traits. Là, il apprit que la sainteté n'est autre chose que la ressemblance avec l'Homme-Dieu. Là, il vit nettement les moyens de l'acquérir. Là, enfin, la perfection chrétienne lui apparut tour à tour sous l'image d'un trafic qui commence par le mépris du monde, d'une milice qui consiste à se vaincre soi-même, d'une carrière où chacun doit porter sa croix en marchant à la suite de Jésus. Il comprit, et il se mit généreusement à l'œuvre, sans jamais plus regarder en arrière.

Dès lors, nous le voyons sortir plus souvent de sa caverne, tantôt pour discourir des choses du ciel avec un de ses amis, le seul qui lui fût resté fidèle, tantôt pour se livrer à l'exercice des œuvres de miséricorde et de piété. Distribuer aux pauvres

[1] Bonavent., c. I.


Digitized by Google

de l'argent, des vivres et jusqu'à ses propres vêtements ; compatir à leurs peines, jusqu'à n'en renvoyer aucun sans l'avoir consolé; secourir avec une délicatesse exquise les prêtres indigents; et, par respect pour l'adorable Eucharistie, contribuer à décorer les autels et les tabernacles délaissés : voilà quelles étaient ses délices ! Il était vraiment le père, le patriarche des pauvres, selon la belle expression de saint Bonaventure. En l'absence de son père, il chargeait la table de pains à l'heure des repas; et comme sa pieuse mère lui demandait un jour : « Pour qui tant de provisions? — Mère, répondit-il avec un sourire angélique, c'est pour les pauvres de Dieu; car, je les porte tous dans mon cœur ! » Et Pica, heureuse et attendrie, attachait sur son fils des regards pleins de complaisance.

Cependant, toutes ces bonnes œuvres, si excellentes qu'elles fussent, ne réalisaient point encore l'idéal qu'il s'était fait de la perfection chrétienne, et elles n'apaisaient point sa soif de dévouement. Il donnait tout, il eût voulu se donner lui-même : mais où et comment?... Au milieu de ses perplexités, il conçut le projet d'aller en pèlerinage au tombeau des Apôtres, dans le but d'y obtenir l'entière rémission de ses fautes, et peut-être aussi dans l'espérance d'y recevoir de nouvelles lumières sur sa vocation. Il se rendit donc à la ville éternelle [1], alla se prosterner sur le pavé de Saint-

[1] *Légende des trois compagnons,*

Digitized by Google

Pierre et y pria longtemps, nos lecteurs devinent avec quelle ferveur. S'étant relevé, il remarqua avec peine combien étaient chétives les offrandes des pèlerins pour l'achèvement de ce majestueux édifice. « Eh quoi ! s'écria-t-il, la dévotion est-elle donc refroidie à ce point? Comment les hommes ne s'offrent-ils pas eux-mêmes, dans un sanctuaire où reposent les cendres du prince des Apôtres ? D'où vient qu'ils n'ornent pas avec toute la magnificence possible cette pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Église ? » Et puisant à pleines mains dans son aumônière, il jeta tout l'argent qu'il avait sur le marbre du tombeau. Trois siècles après, un de ses fils spirituels, le pape Sixte-Quint, devait réaliser ses vœux et donner à la reine des basiliques son dernier couronnement.

Au sortir de la basilique, François vit une multitude de pauvres qui imploraient la charité des fidèles. Il courut se joindre à eux, échangea ses vêtements contre les haillons du plus nécessiteux, et resta jusqu'à la fin du jour sur les degrés du portique, demandant l'aumône en français. Un acte si héroïque arrache à la grande âme de Bossuet ce cri d'admiration : « Ah ! que François commence bien à faire profession de la folie de la croix et de la pauvreté évangélique [1] ! »

Le lendemain, notre pieux pèlerin reprit la route de l'Ombrie et regagna promptement Assise. C'est

[1] *Panégyrique de saint François d'Assise.*


Digitized by Google

là que Jésus-Christ l'attendait pour lui manifester clairement sa vocation; car, par une condescendance rare, même dans la vie des saints, il daignait se faire lui-même l'instituteur et le guide de François dans les voies spirituelles. L'heureux disciple, de son côté, ne consultait que ce maître des maîtres; et sachant qu'il n'est pas bon de révéler les secrets du grand Roi, il ne les dévoilait à personne, excepté toutefois à l'évêque d'Assise, son Père spirituel et le directeur de sa conscience [1].

Un matin qu'il se promenait en méditant sous les remparts d'Assise, il entra, par un mouvement de l'Esprit-Saint, dans l'église de Saint-Damien, église si antique et si délabrée qu'elle menaçait ruine. Là, seul, à genoux devant un magnifique tableau représentant Jésus en croix [2], il prononça trois fois cette belle prière, qu'il répéta souvent depuis : « Grand Dieu, plein de gloire, et vous, Seigneur Jésus, je vous supplie de m'éclairer, de dissiper les ténèbres de mon intelligence et de m'accorder une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien, que je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté. »

Il disait, et, les yeux baignés de larmes, il contemplait amoureusement l'image du Sauveur,

[1] *Légende des trois compagnons.*
[2] C'est une peinture sur bois, de l'école byzantine.

Digitized by Google

quand tout à coup une voix sortant de la bouche du Christ lui adresse par trois fois ces mystérieuses paroles : « Va, François, et répare ma maison, que tu vois tomber en ruine. » Il ne peut douter que cette voix ne soit partie du ciel; mais sous le coup d'une émotion dont il n'est pas maître, il demeure quelque temps immobile, éperdu, pâle d'effroi : tant il est naturel à l'homme déchu d'avoir peur de Dieu ! Revenu à lui et prenant à la lettre les ordres du Tout-Puissant, il sort en toute hâte pour les mettre à exécution. A la porte de l'église il rencontre le prêtre qui la desservait : « Don Piétro, lui dit-il en lui présentant sa bourse, prenez cet argent pour acheter de l'huile, et entretenez une lampe devant le tableau du Christ. » Et sans lui donner d'autre explication, il s'en va, rentre à la demeure paternelle, saisit un paquet d'étoffes précieuses, monte à cheval, court jusqu'à Foligno, y vend cheval et marchandises, et rapporte aux pieds du prêtre le produit de cet « heureux négoce [1]. »

Le chapelain accéda au désir que lui témoigna François, de demeurer quelques jours chez lui; mais redoutant la colère de Bernardone, il refusa l'offrande du jeune homme. Et le saint, ne faisant pas plus de cas de cet or, devenu inutile, que de la

[1] Bonavent. -- Nous n'avons pas besoin de justifier ici notre saint. Il suffit de rappeler qu'étant depuis longtemps associé au commerce de son père, il ne lésa en cette occasion aucune loi naturelle ou civile.

Digitized by Google

poussière du chemin, le jeta avec mépris sur une des fenêtres du sanctuaire.

Toute âme qui revient sincèrement à Dieu et se propose de se consacrer à lui, doit s'attendre à voir toutes les puissances du monde et de l'enfer se soulever contre elle, suivant la prédiction du divin Maître : « Vous serez haïs de tous à cause de moi [1]. » La persécution est l'apanage et l'honneur des disciples du Calvaire. Cette nouvelle gloire ne manquera point au fils de Bernardone, et elle lui viendra d'abord de sa propre famille.

Pierre Bernardone était absent depuis plusieurs mois pour ses affaires commerciales. Apprenant, au retour de son voyage, la conduite, les aumônes et surtout le brusque changement de vie de son fils aîné, il fut outré d'indignation et courut sur-le-champ à Saint-Damien avec quelques-uns de ses amis. Au bruit de leurs pas et de leurs voix menaçantes, notre doux adolescent, encore peu aguerri dans ce genre de combats, eut peur : il s'enfuit et se cacha dans la chambre de son hôte. D'après une tradition qui n'est pas dénuée de fondement, il s'enfonça dans la muraille au moment où Bernardone entrait, échappant ainsi par miracle aux regards courroucés de ceux qui le poursuivaient [2].

Après leur départ, il retourna dans cette grotte

[1] Matth., x, 22.

[2] On a peint au fond de cette niche une touchante image de saint François.

Digitized by Google

sauvage que lui rendait chère et sacrée l'apparition de Jésus en croix. Le lieu de sa retraite n'était connu que d'un seul des serviteurs de la maison, lequel lui apportait en secret les aliments nécessaires à la vie. Il y passa un mois entier, implorant les lumières et les secours d'en haut avec plus de ferveur que jamais, matant sa chair par d'effrayantes austérités, repassant dans son cœur les mystérieuses paroles du tableau de Saint-Damien, et cherchant par-dessus tout à connaître ce que Dieu demandait de lui. Les démons, furieux de voir que leur proie leur échappait, vinrent plusieurs fois le troubler dans sa retraite et entreprirent, pour ainsi dire, une lutte corps à corps avec lui, pour le ramener sous ce joug du monde qu'il venait de secouer. Tantôt ils lui rappelaient à l'esprit ce qui pouvait l'enchanter, ces fêtes, ces soirées de délices où il était le roi de la jeunesse (et l'on sait la puissance de ces souvenirs sur une imagination de vingt ans !) ; tantôt ils le menaçaient de le rendre laid et difforme. François ne fut point dupe de leurs artifices, et il soutint victorieusement tous leurs assauts.

Enfin, il quitta sa retraite, pour combattre ses ennemis en face, comme un soldat qui, après avoir réparé ses forces, reprend les armes et recommence la lutte avec une nouvelle ardeur. Il reparut dans Assise, le visage pâle et défait, les joues creusées par ses pleurs continuels, mais sans crainte, le cœur haut et fier, avec l'énergie d'un

Digitized by Google

preux chevalier du Christ. A son aspect, la foule s'arrêta, muette d'abord d'étonnement et de pitié ; puis, aussi mobile que les flots de la mer, éclatant tout d'un coup en murmures, en railleries, en rires méprisants, elle jeta des pierres et de la boue à cette idole qu'elle avait naguère portée sur le pavois et que la veille encore elle adorait. « Il est fou ! » criait-on de toutes parts. O inconstance de la faveur populaire !... Et, chose navrante à redire ! au premier rang des insulteurs du saint jeune homme se trouvaient ses anciens compagnons de plaisirs. Pour lui, il poursuivait tranquillement son chemin au milieu de ces huées, répondant aux exclamations par le silence, aux injures par le pardon, à la haine par l'amour. Il était fou, non de la manière qu'on pensait, mais de cette divine folie de la croix qui a sauvé le monde.

Bernardone ne tarda pas à être informé de ce qui se passait. Cette nouvelle fut pour lui comme un coup de poignard, et cela se conçoit : un père est chatouilleux à l'excès sur le point d'honneur; comment supporterait-il que ses enfants soient traînés dans la boue et qu'ils deviennent l'objet de la risée publique? Bernardone accourt donc sur la place, mais avec tous ses préjugés : il ne vient pas pour défendre son fils et l'arracher à cette sorte d'émeute, mais pour mettre un terme à ce qu'il nomme un scandale. L'œil en feu, les lèvres frémissantes de colère, il se jette sur lui, comme un loup sur un innocent agneau, l'accable de coups

Digitized by Google

et de reproches, sans garder aucune mesure, le somme, au nom de l'autorité paternelle, de cesser enfin de pareilles extravagances; et le voyant insensible aux menaces comme aux prières, il l'enferme dans un obscur cachot sous l'escalier de sa maison, en jurant de l'y laisser jusqu'à ce qu'il ait changé de vie. Les compagnons du saint, qui laissent percer une vive émotion en racontant cet acte de violence, ajoutent que toutes ces rigueurs n'aboutirent qu'à un seul résultat : affermir et faire éclater la vertu du jeune captif. A tous les outrages de son père, il n'opposa jamais, en effet, que la douceur la plus inaltérable, heureux de souffrir pour la justice, uniquement désireux d'accomplir l'œuvre de Dieu, et se contentant de répéter pour sa défense ce que le prince des Apôtres avait répondu aux magistrats de Jérusalem : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes [1]. »

Nous avons rapporté le fait sans commentaire, d'après les biographes comtemporains ; mais il y a une question qu'ils n'ont pas touchée et qu'il nous semble bon d'éclaircir. La voici : « En quoi la conduite du père est-elle répréhensible, et quelle est sa part de responsabilité dans ces conjonctures ? » Nous donnerons notre avis avec toute l'impartialité qu'exige l'histoire, sans feinte, mais aussi sans passion, nous mettant même en garde contre ce sentiment instinctif qui nous porte à prendre parti

[1] Act., v, 29.

Digitized by Google

pour le faible contre le fort, pour la victime contre le bourreau.

Disons-le tout de suite, le crime de Bernardone, c'est d'avoir mis obstacle, avec la plus injuste obstination, à la vocation de son fils. La vocation! mot tout chrétien, qui signifie : « appel d'en haut », et qui renferme un des plus profonds mystères de la vie humaine! Chacun a sa vocation; c'est Dieu qui la donne, et qu'elle soit ordinaire ou extraordinaire, pour le monde ou pour le cloître, il faut obéir à cet appel. De là dépend dans l'ordre moral notre avenir éternel, et dans l'ordre social la paix ou le trouble, le bonheur ou le malheur des nations. La société n'est-elle pas, en effet, une armée où chacun doit se tenir au poste d'honneur que lui assigne la Providence? Et si l'on déserte ce poste, à quoi faut-il s'attendre, sinon au désordre et à l'anarchie, comme nous en avons aujourd'hui le triste spectacle sous les yeux? Quant aux parents, avec leur titre d'aides et de lieutenants de Dieu, ils n'ont qu'un droit et qu'un devoir : diriger, éprouver, soutenir au besoin la vocation une fois connue; mais la combattre, jamais! Or, celle de François était manifeste : Dieu la lui avait révélée clairement dans l'église de Saint-Damien, quand il lui avait dit : « François, va, répare ma maison qui tombe en ruine. » Le saint jeune homme obéissait, c'était son devoir. Et lorsque son père l'arrête, sans égard pour les oracles du ciel, lorsqu'il l'enferme dans un cachot, sous prétexte que la car-

Digitized by Google

rière embrassée par François est un déshonneur pour sa famille, il usurpe les droits du souverain Seigneur ; et l'histoire, d'accord avec la conscience, le condamne pour avoir étrangement abusé de l'autorité paternelle. Quelle folie, du reste, de se mesurer avec le Tout-Puissant ! Dans cette lutte inégale, Bernardone devait être vaincu, et il le fut.

Nous ignorons combien de temps dura la captivité de François (il est probable qu'elle ne se prolongea pas au delà d'un ou deux mois) ; mais nous savons comment la Providence y mit fin. Pica, silencieuse et désolée, souffrait autant que son fils des mauvais traitements qu'on lui infligeait. Usant de ce pouvoir de médiation qui dans la famille appartient naturellement à la mère, elle tenta d'amener une réconciliation entre deux êtres qu'elle chérissait également. L'entreprise était difficile. Le premier des deux auquel elle s'adressa, Bernardone, ne voulut rien entendre. Rebutée de ce côté, elle ne perdit pas courage et se tourna vers le pauvre prisonnier. Profitant un jour de l'absence de son mari, elle pénètre dans le cachot, s'assied aux côtés de François et cherche, dans un long entretien et par les motifs les plus pressants, à le déterminer à rentrer dans la vie de famille. Elle déploie toutes les ressources de la tendresse maternelle ; mais larmes et caresses, tout est inutile ; et le jeune prisonnier lui oppose toujours victorieusement la volonté du Très-Haut manifestée par les

Digitized by Google

paroles du tableau miraculeux. A la fin, comprenant, avec ce tact et cette rapidité d'intuition dont le Créateur a doté la femme, qu'elle a devant elle une vocation évidemment surnaturelle, et pensant qu'il serait impie d'aller contre les desseins de Dieu, elle prend une décision aussi sage que hardie : elle brise les liens du captif, lui ouvre les portes de sa prison, et, après l'avoir tendrement embrassé, le laisse suivre en toute liberté la voie extraordinaire où Dieu l'appelle.

Elle avait agi en mère, et en mère chrétienne.

François rendit grâce à Dieu de sa délivrance, remercia Pica, qui en avait été l'instrument, et retourna sur l'heure à l'église de Saint-Damien. Pierre Bernardone, à son retour, se répandit en sanglants reproches contre sa femme. « Pourquoi soutenir ton fils ? s'écria-t-il. Il ruine notre maison par ses prodigalités et la déshonore par ses folies ! J'irai moi-même le chercher et le ramènerai parmi nous, ou le chasserai du pays. » Et il courut tout en colère à Saint-Damien. Ainsi, par un contraste qui n'est que trop fréquent, lui qui avait fermé les yeux sur les profusions de François encore mondain et qui lui avait permis de s'équiper brillamment pour aller guerroyer au loin sous les ordres du comte de Brienne, ne pouvait souffrir que ce même fils, une fois converti, fît des aumônes, ni qu'il se consacrât au service de Dieu !

Le saint jeune homme ne s'enfuit pas cette fois : il se présenta bravement à son père, écouta ses

Digitized by Google

plaintes et lui répondit avec une respectueuse fermeté : « Trève aux injures et aux menaces ! Je les compte pour rien et suis prêt à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ. » Bernardone, le voyant inébranlable dans ses résolutions et semblable au rocher contre lequel les vagues de la mer viennent se briser inutilement, ne songea plus qu'à rentrer en possession du prix des étoffes et du cheval. Il retrouva l'argent sur la fenêtre où François l'avait jeté, le saisit d'une main avide et s'en retourna, le dépit dans l'âme, furieux de n'avoir réussi qu'à moitié. Chemin faisant, le démon de la cupidité lui suggéra la pensée d'arracher à ce fils rebelle une renonciation complète et juridique à sa part d'héritage ; et Bernardone, cédant à cette tentation, alla porter plainte contre lui, d'abord devant les magistrats, puis, à cause de leur incompétence, devant l'évêque d'Assise [1].

L'évêque, qui était alors don Guido Sécundi, cita le prétendu coupable à son tribunal. François respectait trop l'autorité, pour résister un seul instant à pareille sommation. « Oui, répondit-il aux envoyés, j'irai trouver l'évêque, parce qu'il est le père et le pasteur des âmes. » Le digne prélat, qui avait eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier le mérite et les vertus de l'accusé, le reçut avec la bonté d'un père bien plus qu'avec la sévérité d'un

[1] Les juridictions civile et ecclésiastique étaient alors fort distinctes ; et François, en qualité de serviteur de Dieu, relevait de l'autorité épiscopale.



juge. « Mon fils, lui dit-il, ton père est grandement irrité contre toi. Si tu veux servir Dieu et accomplir toute justice, rends-lui l'argent qui lui appartient. Aie confiance en Dieu, agis franchement, ne crains pas. Dieu sera ton aide et daignera pourvoir à tes besoins, pour le bien de son Église. » Encouragé par ces paroles, François se lève ; et dans un transport de ferveur, comme enivré de l'Esprit-Saint, il réplique en ses termes : « Monseigneur, je rendrai à mon père tout ce qui est à lui et même les vêtements que je porte. » Aussitôt il se retire un peu à l'écart, se dépouille de ses habits et revient, la chair recouverte seulement d'un cilice, les déposer aux pieds du prélat ; puis, il s'écrie d'un ton inspiré qui fait tressaillir tous les assistants : « Écoutez et comprenez : jusqu'à ce jour j'ai appelé Pierre Bernardone mon père ; désormais je puis dire hautement : Notre Père qui êtes aux cieux, en qui j'ai déposé tous mes trésors et placé toutes mes espérances [1]. »

Les témoins de cette scène ineffable pleuraient d'attendrissement et d'admiration. L'évêque était, lui aussi, visiblement ému, et de grosses larmes lui tombaient des yeux. Il descendit de son siège, couvrit de son manteau la sublime nudité du saint, et lui ouvrant ses bras, le tint longtemps pressé sur sa poitrine. Comme la mère de François, il comprit, en présence d'un sacrifice si héroïque,

[1] *Légende des trois compagnons et de saint Bonaventure.*

Digitized by Google

que Dieu conduisait ce jeune homme par des voies extraordinaires ; il l'assura de son dévouement et de sa protection, et lui promit une large dans ses affections.

On apporta le manteau d'un pauvre paysan qui était au service de l'évêque ; François l'accepta avec reconnaissance, y traça une croix blanche avec du mortier et s'éloigna, dépouillé de tout, le plus pauvre, mais aussi le plus joyeux des hommes, heureux de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de Dieu, de ne rien recevoir que pour l'amour de Dieu ! « Oh ! la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand ! O homme digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques et de vivre dorénavant sur les fonds de la Providence [1] ! »

C'était au mois d'avril 1207. François avait alors vingt-cinq ans [2].

A quatre siècles de distance, la même cause produisait une scène à peu près identique et qui se rapporte trop bien à notre sujet, pour que nous renoncions au plaisir d'en donner connaissance à nos lecteurs. Un autre saint François, doux, aimable, zélé, comme l'illustre Patriarche dont il portait le nom, François de Sales, jeune prêtre encore, venait d'accepter la périlleuse mission du Chablais, que lui confiait Monseigneur Claude de

[1] Bossuet.
[2] Bernard de Besse.

Digitized by Google

Granier, évêque de Genève. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour M. de Boisy, père de saint François de Sales. Ne pouvant ni vaincre la constance du jeune apôtre, ni se résigner à consentir à son départ, il en appela, lui aussi, au jugement de l'évêque. « Monseigneur, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots et les deux genoux en terre, j'ai permis à mon fils aîné, qui était l'espoir de ma maison, de ma vieillesse et de ma vie, de se vouer à l'Église pour être confesseur (c'est-à-dire, parfait observateur de l'Évangile) ; mais je ne puis consentir à ce qu'il soit martyr et que vous l'envoyiez à la boucherie, comme une victime, pour être déchiré par les loups. — Souvenez-vous, répondit l'évêque, que vous portez tous les deux le nom de saint François d'Assise. Prenez garde que par votre résistance vous n'ameniez votre fils à faire comme son glorieux patron, à quitter comme lui jusqu'à ses habits, pour vous les remettre devant moi et pour suivre dans cet état de dénuement l'étendard de Jésus crucifié ! » Le jeune prêtre se précipita alors aux pieds de son père pour lui arracher son consentement : ce fut en vain. « Soyez sûr, reprit le vieillard, que vous n'aurez de moi ni bénédiction ni consentement pour votre entreprise. » Et il se retira, désolé, au château de Sales. Toutefois, après les succès apostoliques de son fils, il ouvrit les yeux à la vérité de sa vocation et joignit ses félicitations à celles du public. Nous avons tout lieu de croire qu'il en fut

Digitized by Google

de même pour Pierre Bernardone, malgré le silence des chroniqueurs à cet endroit. — Dans l'histoire de Bernardone et de M. de Boisy, nous avons l'histoire de l'immense majorité des pères de famille. Les parents sont toujours les mêmes : ils n'admettent la vocation de leurs enfants, qu'à la condition qu'elle réponde aux calculs de leur égoïsme ou de leur ambition. Dieu est mis de côté.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Les lépreux. — François restaure trois sanctuaires. Sa vocation.

(1206-1209.)

Libre de la vraie liberté, de celle des enfants de Dieu, n'ayant plus d'entraves depuis la scène du palais épiscopal, François cherchait les lieux les plus solitaires, pour mieux entendre la voix de son Bien-Aimé. Il parcourait les bois et les montagnes situés au nord d'Assise ; et sous l'action du feu divin qui l'embrasait, souvent il chantait. Il était beau de l'entendre alterner des cantiques français avec ce cri de reconnaissance du saint roi David : « Merci, mon Dieu, d'avoir rompu mes chaînes ! Je vous offrirai en retour un sacrifice de louanges, et bénirai votre saint nom [1]. » Des voleurs le rencontrèrent et lui demandèrent : « Qui es-tu? — Je suis le hérault du grand Roi », répliqua-t-il avec un accent prophétique. « C'est un pauvre fou ! » crièrent ensemble les bandits; et après l'avoir cruellement battu, ils le jetèrent dans une fosse remplie de neige, et lui adressèrent cet adieu ironique : « Reste-là, chétif hérault de Dieu ! » Les

[1] Ps. CXV.

Digitized by Google

voleurs une fois partis, il sortit de la fosse, tout rayonnant d'allégresse, et reprit ses chants et ses prières [1].

Il alla frapper à la porte d'un monastère voisin, y demanda l'aumône et y demeura quelques jours, employé aux plus vils offices de la cuisine. De là, il se rendit à Gubbio, où l'un de ses amis d'enfance, ayant pitié de sa misère et de ses haillons, lui donna le costume ordinaire des ermites : une tunique courte, une ceinture de cuir, des souliers et un bâton. C'est sous cet habit de pénitence que nous allons le voir se dévouer au service des pauvres, et tout particulièrement au service des lépreux.

Quoique la lèpre ait presque entièrement disparu de nos jours, cependant il ne sera pas sans intérêt de connaître ce qu'elle était au moyen âge chez les peuples chrétiens. Cette maladie hideuse, qui couvre de pustules et d'écailles sanglantes tout le corps de ses victimes, revêtait alors un double caractère : elle était à la fois contagieuse et sacrée; contagieuse, par suite d'un mystérieux arrêt de la justice divine; et sacrée, à cause du rôle symbolique qu'elle joue dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Isaïe n'avait-il pas représenté le Messie comme un lépreux frappé de Dieu et humilié? Et le Messie lui-même, durant sa vie mortelle, n'eut-il pas pour les lépreux la plus prévenante tendresse?

[1] Bonavent,, c. II.


Digitized by Google

Crainte et vénération, tels sont les deux sentiments dont s'inspirèrent ces siècles de foi [1]. L'Église, qui a les entrailles d'une mère, et d'une mère toujours attentive aux souffrances de ses enfants, composa pour les lépreux une liturgie spéciale, des plus touchantes. Elle priait sur eux et pour eux; les cérémonies qu'elle employait, participaient des tristesses de la mort et des joies d'une consécration religieuse. Le prêtre, après avoir célébré « la messe pour les infirmes » et béni tous les ustensiles qui devaient être à l'usage du pauvre lépreux, le conduisait processionnellement à la hutte isolée qu'on lui assignait pour demeure. Sur le toit de cette cabane il jetait trois pelletées de terre apportées du cimetière, en disant au malade : « Meurs au monde, renais à Dieu. » Puis, il l'exhortait à la patience et à la résignation, l'assurait des prières et des secours de l'Église militante, et lui faisait entrevoir les délices de l'Église triomphante. Enfin, il plantait une croix de bois devant la porte, y suspendait un tronc destiné à recevoir l'aumône des passants, déposait son offrande; et tout le monde s'éloignait. A Pâques seulement, en mémoire de la résurrection du Christ, les lépreux pouvaient sortir de leurs tombeaux et circuler librement dans les villes et les villages, pour participer à la joie universelle de la chrétienté. La solitude de ces infor-

[1] Consulter l'*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie* par Montalembert, et le *Lépreux de la cité d'Aoste* par Xavier de Maistre.

Digitized by Google

tunés n'était point sans consolation, ni leur douleur sans adoucissement. On ne les privait point de la sainte communion, parce que l'Eucharistie est la vie des âmes ; on ne le séparait point de leurs femmes, parce qu'on ne doit point diviser ce que Dieu a uni. Le sentiment de répulsion qu'inspire naturellement la vue de leurs plaies, faisait place à une sorte de dévotion qui se puisait aux divines clartés de la foi. On les appelait les malades du bon Dieu, les pauvres du bon Dieu. Les évêques avaient la charge de pourvoir à leurs besoins, et les regardaient comme le plus beau fleuron de leur couronne. Les fidèles, découvrant, eux aussi, sous leur visage ensanglanté l'adorable face du Rédempteur, ne passaient jamais à côté de leur hutte sans déposer une obole dans leur sébile et sans se recommander à leurs prières. Les barons et les nobles dames se faisaient gloire de panser leurs ulcères ; et, chose plus admirable encore ! l'Église enfantait des légions de chevaliers et de vierges qu'elle mettait à leur service : les chevaliers de Saint-Lazare, qui avaient un lépreux pour grand-maître, et les vierges de l'hospice Saint-Jean-l'Aumônier.

Cette dévotion « aux malades du bon Dieu » se répandit avec la lèpre elle-même, d'Orient en Occident. Toutefois, si populaire qu'elle fût, au temps des Croisades, le fils de Bernardone, avant sa conversion, éprouvait pour les lépreux une répugnance invincible ; leur seul aspect lui faisait hor-

Digitized by Google

reur. Rien de plus admirable que de voir comment Notre-Seigneur se charge de le redresser et de l'instruire, et comment il finit par asseoir le règne de la grâce sur les ruines de la nature. Les premières communications divines remontent à l'année 1206. Peu de temps après la vision de Spolète et un an environ avant la scène du palais épiscopal, le saint jeune homme, étant en oraison, entendit la voix de son Bien-Aimé qui lui disait : « Mon fils, si tu veux connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que tu haïsses ce que tu as aimé et désiré selon la chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraie point ; car, si les choses qui te plaisent doivent te devenir amères, celles qui te déplaisent te paraîtront douces et agréables. » Il eut bientôt occasion de mettre en pratique les leçons, les conseils du divin Maître. Comme il chevauchait dans la plaine qui s'étend au pied d'Assise, il aperçut un lépreux qui s'avançait vers lui. A cette rencontre inattendue, un grand combat se livra dans son âme. Sa première pensée fut de rebrousser chemin ; mais bientôt, se reportant aux projets de perfection qui le préoccupaient déjà, et se souvenant que la plus glorieuse et la plus difficile des victoires, c'est de se vaincre soi-même, il surmonte son dégoût, descend de cheval, s'approche du pauvre lépreux, et lui remet une obole en lui baisant la main. Puis, étant remonté à cheval, il cherche du regard le cher pauvre du bon Dieu ; mais c'est en vain : il se voit seul au milieu de

Digitized by Google

cette plaine immense. « Le Sauveur des hommes s'est montré plusieurs fois sous la figure d'un lépreux », pense-t-il; et tombant à genoux, ivre de joie et de reconnaissance, il se met à chanter avec amour les louanges du Seigneur. En ce moment-là, il se sentit profondément remué, transformé en un autre homme; et lui-même, léguant ce souvenir comme un stimulant aux générations futures, écrira en tête de son Testament : « A dater de ce jour, ce qui me semblait le plus amer se changea pour moi en douceur pour l'âme et pour le corps. » Quand on triomphe ainsi de soi-même, on est maître de l'univers ; et quand une première victoire est si complète, elle est décisive pour l'avenir.

Pourtant l'héroïque jeune homme n'avait pas encore quitté le monde, et sa marche était gênée par les intérêts et les préoccupations matériels. Mais, l'année suivante (1207), lorsqu'il eut fait devant l'évêque d'Assise l'abandon public, absolu, de son patrimoine, il donna un libre essor à ses désirs de sacrifices et de dévouement. Nous avons vu qu'en sortant du palais épiscopal, il s'était rendu à Gubbio. « Là, il fit ses délices d'habiter les léproseries et de soigner les malades du bon Dieu, leur lavant les pieds, nettoyant leurs ulcères, et imprimant ses lèvres sur leurs plaies les plus hideuses. C'est ainsi qu'il se préparait à devenir l'angélique médecin des âmes [1]. » Le Très-Haut

[1] Bonav., c. II.


Digitized by Google

récompensa cette charité par le don des miracles. Voici le premier et peut-être le plus éclatant de ces prodiges : nous le choisissons entre mille, ne pouvant les rapporter tous. « Un habitant du duché de Spolète était atteint d'un affreux cancer, qui lui rongeait la bouche et les joues. En vain il avait eu recours à l'habileté des médecins ; en vain il avait été à Rome prier sur le tombeau des Apôtres : la plaie augmentait de jour en jour. Ayant entendu parler de François d'Assise, il vient trouver le serviteur de Dieu. Il veut se prosterner à ses pieds ; mais François l'en empêche, le serre dans ses bras et le baise au visage. O prodige ! L'horrible mal disparaît sous les lèvres du saint, et la guérison si longtemps demandée est enfin obtenue. En vérité, je ne sais ce qu'on doit le plus admirer, d'un tel baiser ou d'une telle guérison [1]. »

La dévotion aux lépreux, une dévotion tendre, héroïque : tel est le cachet distinctif de la conversion de François ; il le gardera toute sa vie, et l'étendra à tout son Ordre. Disons-le tout de suite ici, son exemple franchira les grilles du cloître et les limites de l'Ombrie, se répandra au loin comme un parfum de suave odeur, et ranimera la ferveur, même au milieu du siècle. Une légion d'âmes héroïques se lèvera sur ses pas, et l'on verra les Louis IX de France, les Henri III d'Angleterre, les Élisabeth de Hongrie, les Angèle de Foligno, les Marie d'Oignies, les Catherine de Sienne, marcher

[1] Bonav., c. II.

Digitized by Google

sur ses traces et comme lui se faire un honneur de soigner « les malades du bon Dieu. »

On croit communément qu'il ne passa guère plus d'un mois dans la léproserie de Gubbio, et qu'il s'achemina de nouveau vers Assise dans le courant du mois de mai 1207. La voix du tableau miraculeux retentissait nuit et jour à ses oreilles, et il se sentait pressé d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu, de restaurer l'église de Saint-Damien. Qui pourrait dépeindre son émotion, quand il revit les murs de cette ville natale qu'il avait naguère éblouie par l'éclat de son opulence, et où il avait appris à connaître l'inconstance et l'ingratitude du monde?... Mais faisant taire tous les souvenirs d'autrefois et foulant aux pieds tous les conseils de la sagesse humaine, il y entra comme les prophètes de l'ancienne loi rentraient dans l'ingrate Jérusalem : il s'en alla par les rues, publiant les grandeurs de Dieu et les souffrances de l'Église, mendiant des pierres pour l'amour de Jésus-Christ, sans honte, mais aussi sans affectation, et disant avec une admirable simplicité : « Qui me donnera une pierre aura une récompense ; qui m'en donnera deux, en aura deux ; qui m'en donnera trois, en aura trois. » Grand fut alors l'émoi dans toute la cité. Parmi ses compatriotes, les sentiments étaient fort partagés : les uns le poursuivaient de leurs injures et de leurs railleries ; les autres passaient sans lui répondre ; d'autres enfin, pensant qu'on ne pouvait attribuer qu'à Dieu un si complet changement de vie, l'ai-

Digitized by Google

daient de leurs propres mains ou de leurs aumônes à relever les ruines du sanctuaire de Saint-Damien. Pour lui, il recevait avec une égale reconnaissance les affronts et les offrandes, les affronts pour le bien de son âme, et les offrandes pour la restauration du vieux monument. On vit alors ce jeune homme de bonne famille, habitué aux délices de la vie, porter sur ses épaules, comme un manœuvre, les matériaux nécessaires à la construction. Il travaillait sans relâche, si bien que ses membres, exténués par les jeûnes et les rigueurs de la pénitence, ployaient sous le fardeau. Le prêtre qui desservait cette église (c'était toujours don Piétro), eut pitié de lui ; et malgré son peu de ressources, il lui préparait un bon repas à la fin de ses journées. François accepta d'abord cette généreuse hospitalité ; mais au bout de quelques jours, il se fit ces réflexions : « François, trouveras-tu partout un prêtre qui t'accueille aussi cordialement? Est-ce donc là cette pauvreté que tu as choisie pour ta compagne?... Va-t'en désormais mendier de porte en porte, à la façon des pauvres, une écuelle à la main, pour recueillir les restes qu'on te donnera ; car, c'est ainsi que tu dois vivre pour l'amour de celui qui est né pauvre, a vécu dans la pauvreté, a été attaché nu sur la croix, et a été enseveli dans un tombeau d'emprunt. » Le lendemain il va quêter sa nourriture, et s'assied dans la rue pour prendre son repas. A l'aspect de ce mélange dégoûtant, il sent la nature se révolter, et détourne

Digitized by Google

ses regards par un mouvement instinctif ; mais aussitôt, triomphant de cette répugnance comme il a triomphé des autres, il se met à manger avec plaisir. Il déclara depuis, qu'il n'avait jamais eu de plus délicieux festin. Le soir, il dit gaiement à don Piétro : « Ne vous mettez plus en peine de ma nourriture ; j'ai trouvé un excellent économe et un très habile cuisinier, qui sait mieux que personne assaisonner les mets [1]. »

Il est encore parlé ici de Pierre Bernardone, et c'est pour la dernière fois dans le cours de cette histoire ; hélas ! nous devons ajouter que ce n'est point à sa gloire. Ne comprenant rien aux mystérieux appels de la grâce ni aux saintes folies de la croix, il était exaspéré de voir son fils vêtu en mendiant et devenu le point de mire des traits, toujours acérés, de la malignité publique. Le rencontrait-il sur son chemin, il se détournait d'un air courroucé, quelquefois même il allait jusqu'à le maudire. Le cœur se serre à cette pensée ! Sans doute le ciel ne ratifiait point les malédictions du père ; mais elles faisaient à l'âme tendre et sensible du fils une si vive blessure, que longtemps après il laissait échapper cette plainte douloureuse : « De toutes les peines que j'ai eu à endurer, celle-ci m'a été la plus amère. » Pour mettre un baume sur cette plaie saignante, il arrêta un vieux mendiant et lui dit : « Viens, je serai ton fils ; chaque fois que

[1] *Légende des trois compagnons.*

Digitized by Google

mon père selon la nature me maudira, toi, mon père adoptif, tu me donneras ta bénédiction. » Et le vieillard obéit avec empressement [1].

Ange, l'unique frère de notre saint, semble avoir hérité à la fois de la fortune et de la dureté paternelles ; qu'on en juge par le trait suivant. Par une froide journée d'hiver, notre Bienheureux était en prières dans une église, grelottant de froid sous son vieil habit d'ermite. Ange, passant près de lui, dit en se moquant à l'un de ses amis : « Va le prier de te vendre quelques gouttes de sa sueur ! — Non, répliqua François en langue française, je ne vendrai point ma sueur aux hommes : je la vendrai plus cher à Dieu [2]. »

Au milieu de tant d'épreuves, notre saint continuait son œuvre avec courage, y mettant la douce joie de la tourterelle qui bâtit un nid dans la solitude pour y déposer ses petits. « Venez, criait-il aux passants, aidez-nous à finir ; car, vous verrez fleurir ici un monastère de pauvres dames, dont la sainte vie et la réputation feront glorifier le Père céleste dans toute l'Église. » Prophétie qui se réalisa cinq ans après, lorsque Claire et ses compagnes vinrent se fixer en ce lieu [3].

C'est ainsi que François acheva l'année 1207, dans le travail, la prière et le dénûment le plus absolu. L'église de Saint-Damien une fois terminée,

[1] *Légende des trois compagnons.*
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid*

Digitized by Google

il entreprit de réparer deux autres sanctuaires, situés comme le premier aux portes d'Assise. L'un était dédié à saint Pierre ; et notre Bienheureux, qui avait une dévotion très tendre pour le prince des Apôtres, voulut ouvrir l'année 1208 par la restauration de cet édifice, restauration qui ne lui demanda que fort peu de temps, grâce aux abondantes aumônes de ses concitoyens. L'autre était une chapelle fort pauvre et très ancienne. Bâtie l'an 352 par de saints ermites venus de la Palestine, occupée par les Bénédictins à partir de la moitié du VIe siècle, on l'avait tour à tour nommée Sainte-Marie-de-Josaphat, à cause d'une précieuse relique tirée du sépulcre de la sainte Vierge ; puis la Portioncule, parce qu'elle s'élevait sur une parcelle de terrain qui appartenait aux Bénédictins du mont Soubase ; enfin, Notre-Dame-des-Anges, en raison des apparitions célestes dont elle était fréquemment le théâtre. Lieu de pèlerinage autrefois célèbre, mais pour le moment abandonné, elle tombait en ruine, et ses murailles délabrées servaient de refuge aux pâtres et aux troupeaux dans la mauvaise saison. Notre saint déploya toutes les ressources de son zèle pour arracher à l'oubli des peuples et aux outrages du temps un sanctuaire si vénérable. Avant la fin de l'année 1208, il l'avait rendu à son culte séculaire, et l'avait rétabli dans sa primitive splendeur.

Des trois temples qu'il avait réparés, l'homme de Dieu préférait la Portioncule : c'était son oratoire

Digitized by Google

de prédilection et sa demeure habituelle. Prenant la reine des anges pour son avocate, humblement agenouillé devant son image, il la suppliait nuit et jour de lui faire connaître les voies de la perfection évangélique où il devait marcher. Car, depuis deux ans, il suivait, il est vrai, tous les mouvements de la grâce, mais sans avoir aucun pressentiment de sa véritable vocation, semblable à ces marins hardis qui voguent sans crainte sur les flots d'un océan inexploré, mais qui cherchent un port où ils puissent jeter l'ancre. Ce port tant désiré, Dieu le lui montra enfin ; voici dans quelles circonstances.

Au mois de février 1209, Francois, à genoux dans son sanctuaire favori, assistait au saint sacrifice de la Messe, que don Piétro offrait sur sa demande, en l'honneur des Apôtres. Pendant la lecture de l'Évangile, lorsqu'il eut entendu ces paroles : « Allez, ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton », elles furent pour lui un trait de lumière. Il vit clairement que le port c'était pour lui la vie religieuse, et que sa vocation spéciale c'était la pauvreté apostolique. Alors son regard s'illumina, et sa figure devint radieuse : « Voilà ce que je cherchais, s'écria-t-il ! Voilà ce que j'appelais de tous mes vœux ! » Au même instant, il jette avec horreur sa bourse, son bâton, ses chaussures, se revêt d'une grossière tunique, de couleur gris cendré, et part pour Assise, les pieds nus, les reins ceints d'une corde, pour prê-

Digitized by Google

cher la pénitence et reconquérir les âmes à Jésus-Christ [1].

Puissance merveilleuse de la parole de Dieu ! Au troisième siècle, un jeune noble Égyptien, saint Antoine, entend ce passage de l'Évangile : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres » ; et mettant ce conseil à exécution, il devient le père de la vie monastique en Orient. Dix siècles plus tard, François, le fils d'un marchand d'Assise, entend lire une autre parole de l'Évangile, se sent à son tour subjugué par la grâce, et devient en Occident le père de la vie religieuse la plus parfaite. C'est en ce jour, en effet, que se célébrèrent les noces mystiques du séraphique Patriarche avec la sainte Pauvreté, et que l'Ordre des Frères Mineurs prit naissance.

Dans ses premières prédications, François eut le même succès que dans ses quêtes ; il recueillit beaucoup d'affronts pour lui, et quelques âmes pour le Père céleste, mais de belles âmes, comme nous le verrons bientôt. Il continua ce genre de vie pendant près de deux mois, partageant son temps entre la prière et le ministère de la parole, et recevant chaque jour l'hospitalité du chapelain de Saint-Damien.

Notre-Dame-des-Anges avait dès lors un attrait

[1] *Légende des trois compagnons.* Pour la conversion et la vocation de saint François, nous avons suivi la chronologie des Bollandistes, qui s'accorde parfaitement avec celle de Bernard de Besse.


Digitized by Google

particulier pour lui. Là, il méditait plus à son aise la Passion du divin Maître; là, il en savourait mieux toutes les amertumes; là, quand il se sentait seul, protégé par l'ombre et le silence, il entrait avec Dieu dans d'inénarrables épanchements, et laissant un libre cours à la douleur qui l'oppressait, il gémissait et sanglotait tout haut. Un de ses anciens amis, ayant un jour entendu ses cris de détresse, entra dans la chapelle, et, surpris de le voir tout en pleurs, lui demanda : « Quel est donc le sujet de votre chagrin? — Ah! je pleure la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ, répondit François, et je ne rougirais pas de la pleurer ouvertement par toute la terre [1]! » Belle parole, bien digne d'un cœur si tendre et si aimant, et qui dans la bouche de François avait la valeur d'une prophétie!

Nous venons de parcourir la période de la vie solitaire de notre saint, celle qui correspond à la vie cachée de Jésus à Nazareth; nous allons maintenant entrer dans sa vie publique, et considérer, à travers la trame des événements, la haute action qu'il exerça sur l'Église et sur la société au moyen âge.

[1] *Légende des trois compagnons.*

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Commencements de l'Ordre des Frères Mineurs. Sainte-Marie-des-Anges. — Essais de missions.

(1209-1212.)

Il y a, dans l'ordre divin, deux choses qui ajoutent au front de l'homme un rayon de grandeur sans égal : la gloire d'ètre apôtre et celle d'être fondateur d'Ordre. Heureuses les âmes que Dieu signale au respect et à la vénération des peuples par l'un ou l'autre de ces dons excellents! Or, saint François a le rare privilège de réunir sur sa tête ces deux gloires incomparables; et nous verrons briller en lui tout le dévouement de l'apôtre, en même temps que toute l'énergie créatrice du fondateur d'Ordre.

Il fut le parfait imitateur non seulement des Apôtres, mais du Sauveur lui-même. Comme lui (et c'est un trait de ressemblance frappant, unique dans l'histoire), il s'attacha douze disciples, douze ouvriers évangéliques, qui devinrent les colonnes de l'édifice franciscain, et qui, après avoir rempli le monde du bruit de leurs miracles et du parfum de leurs vertus, brillent aujourd'hui comme des étoiles au firmament de l'Église et forment une auréole resplendissante autour dè leur séraphique

Digitized by Google

Père. Comment passer devant ces figures angéliques sans y arrêter un instant nos regards ? Nous les étudierons donc à mesure que l'histoire nous les présentera ; et nous aurons l'occasion d'admirer en elles la sagesse de Dieu, qui sait proportionner la sainteté des ouvriers à la grandeur de l'œuvre qu'il se propose.

Assise eut la gloire de fournir à François ses premiers compagnons. En tête paraît Bernard de Quintavalle, homme docte et prudent, issu d'une des plus nobles et des plus riches familles de cette ville, où il jouissait d'une grande autorité. Témoin depuis deux ans des actions du fils de Bernardone, et voyant son mépris pour les biens et les vanités du monde, il voulut contempler sa vertu de plus près et peut-être la mettre à l'épreuve. Un soir, il invita le saint à partager son repas et à passer la nuit sous son toit. François accepta de bonne grâce. Après le souper, Bernard lui donna un lit dans sa propre chambre ; et la nuit venue, il feignit de dormir et se mit à ronfler bruyamment, pendant qu'en réalité, il observait tous les mouvements de son hôte, à la lueur de la lampe qui éclairait l'appartement. Trompé par ce pieux artifice, François se lève, se met à genoux sur la terre nue ; et les bras en croix, les yeux au ciel, le visage baigné de larmes, il prononce ces paroles qu'il répète toute la nuit : « *Deus meus et omnia* : Mon Dieu et mon tout. » Un tel spectacle toucha Bernard jusqu'au fond de l'âme : « Vraiment, se dit-il,

Digitized by Google

c'est là un homme de Dieu ! » Quand le jour parut, il appela François et lui posa cette question : « Si un serviteur avait reçu de son maître un trésor pour de longues années, et qu'avant le terme assigné, il n'en eût plus besoin, que devrait-il faire ?

— Le rendre à son maître.

— Or, ce serviteur c'est moi. Dieu m'a confié d'immenses richesses, bien au delà de mes mérites : aujourd'hui je veux les lui rendre, et je les remets entre ses mains pour vous suivre. » François fut ravi de voir que le Seigneur lui envoyait un si digne sujet pour jeter les fondements de son œuvre. « Mon frère, lui dit-il, ce n'est pas là un projet de médiocre importance ! Il faut consulter Dieu ; allons à l'église, entendons la sainte Messe, et l'Esprit-Saint nous indiquera ce que nous avons à faire. » Le lendemain, ils se rendirent à l'église Saint-Nicolas. Chemin faisant, un chanoine de l'église cathédrale, Pierre de Catane, homme d'une science et d'une sainteté éminentes, se joignit à eux. Après la Messe, le prêtre qui desservait Saint-Nicolas, ouvrit trois fois le livre des saints Évangiles, selon l'usage de ce temps. La première fois, il lut ces paroles : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et le donne aux pauvres [1] » ; la seconde : « Ne portez rien en voyage... [2] » ; la troisième : « Si quelqu'un veut venir après moi,

[1] Matth., XIX.
[2] Marc, VI.

Digitized by Google

qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive [1]. »

« Mes frères, dit François à ses deux compagnons, voilà notre vie, voilà notre règle et celle de tous ceux qui voudront s'adjoindre à nous! Allez donc et faites ce que vous venez d'entendre [2]. » C'était le 16 avril 1209. Tous deux s'en allèrent, vendirent leurs biens, en donnèrent le prix aux pauvres, puis revinrent trouver le saint fondateur pour ne plus le quitter. Après les avoir revêtus d'un habit semblable au sien, François construisit à la hâte une petite cabane à l'ombre de la Portioncule, pour y vivre avec eux sous le regard de Notre-Dame-des-Anges [3]. Quelle y fut leur vie dès le principe, avec quelle ferveur ces élus de la première heure s'élancèrent sur les traces de leur bienheureux Père, avec quelle perfection ils reproduisirent ses vertus, les anciens auteurs de l'Ordre l'ont redit en termes émus.

Modèle de patience et d'humilité, favorisé des dons les plus précieux, transporté par la main des anges d'une rive à l'autre d'un grand fleuve d'Espagne (l'Ebre), souvent ravi en extase au milieu des forêts des Apennins, enfant chéri de Dieu et de

[1] Matth., XIV.

[2] Tout ce récit est de Bernard de Besse, excepté les deux lignes sur la vocation de Pierre de Catane, lesquelles sont tirées de la *Légende des trois compagnons*.

[3] *Legende des trois compagnons, de saint Bonaventure et de Bernard de Besse.*

Digitized by Google

saint François, qui l'appelait son premier-né : tel était Bernard de Quintavalle. Sur son lit de mort, il disait à ses Frères éplorés : « Frères bien-aimés, consolez-vous, je ne voudrais pas pour mille mondes avoir servi un autre maître que Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Et maintenant, sur le point de vous quitter, je vous demande deux choses : souvenez-vous de mon âme devant Dieu, et de plus aimez-vous les uns les autres suivant l'exemple que je vous en ai donné. » A cette heure, un rayon du ciel sembla passer sur son visage, et son âme échangea les douleurs de l'exil contre les joies de la patrie [1].

Quant à Pierre de Catane, il eut l'honneur d'être le premier Vicaire général de l'Ordre. Après une vie remplie de travaux et de mérites, il s'endormit tranquillement dans le baiser du Seigneur [2]. L'obéissance avait toujours été sa vertu favorite : elle le suivit par delà le tombeau. Comme des miracles éclatants s'y opéraient chaque jour, et que l'affluence des visiteurs troublait la retraite des Religieux, le saint fondateur se pencha sur la tombe du Bienheureux et lui dit : « Frère Pierre, si tu m'obéissais toujours pendant ta vie, je désire que tu m'obéisses de même en ce moment. Ceux qui accourent ici nous incommodent au plus haut point : ils sont cause que la pauvreté est blessée,

[1] Il mourut à Assise le 16 juillet 1241. Les religieux déposèrent son corps auprès des restes du séraphique Patriarche.
[2] A Notre-Dame-des-Anges, le 2 mars 1224.

Digitized by Google

et le silence mal gardé. Je te commande donc au nom de la sainte obéissance, de cesser de faire des miracles. » Le Fils de Dieu acquiesça au désir de son fidèle serviteur, et à dater de ce jour, il ne se fit plus de miracle sur la tombe du Bienheureux Pierre de Catane. Ce silence éternel, succédant tout d'un coup à tant de prodiges, renfermait une haute leçon que saisirent tous les disciples de notre saint. Ils comprirent que Dieu manifestait par là tout le prix qu'il attache à l'obéissance religieuse, et ils se montrèrent de plus en plus zélés pour l'observance de cette vertu.

A ces deux premiers disciples s'en adjoignit bientôt un troisième, qui n'est pas moins remarquable : c'est Gilles ou Égide, homme droit et craignant Dieu, d'une honorable famille d'Assise. Ayant appris la conversion de ses deux amis, Bernard de Quintavalle et Pierre de Catane, il conçut le projet de les imiter. Mais où se trouvait leur asile, il l'ignorait. Dans la matinée du 23 avril, en la fête de saint Georges, après avoir entendu la sainte Messe dans l'église de ce nom, il se mit en chemin, confiant le succès de sa démarche à la bonté de la Providence, et arriva droit à l'humble cabane de la Portioncule. François, qui priait dans un bois voisin, vint à sa rencontre ; et Gilles, se prosternant à ses pieds, le pria très humblement de l'admettre en sa compagnie. « Mon frère, lui répondit le saint, tu demandes que le Seigneur te reçoive pour son serviteur et son che-

Digitized by Google

valier : ce n'est pas là une petite grâce ! Si l'empereur passait par Assise et qu'il voulût s'y choisir un favori, chacun se dirait : Plaise au ciel que ce soit moi ! A combien plus forte raison ne dois-tu pas bénir le grand Roi du ciel, d'avoir jeté les regards sur toi ? » Puis, le relevant, il l'embrassa avec effusion, et le présenta à Bernard et à Pierre, en leur disant : « Voici un bon Frère que Dieu nous envoie. » Après une modeste réfection prise en commun, le saint fondateur, suivi de son nouveau disciple, se dirigea vers Assise dans le dessein de lui procurer un habit semblable au sien. Ils rencontrèrent en chemin une femme qui leur demanda l'aumône. François, se tournant vers Gilles, lui dit avec une expression angélique : « Frère, donnons à cette pauvresse, pour l'amour de Dieu, le manteau que tu portes. » Gilles le donna sur-le-champ, et il lui sembla voir cette aumône monter jusqu'au ciel. Le cœur inondé de joie, tous deux poursuivirent leur route, mendièrent dans la ville une étoffe grossière, et revinrent à Notre-Dame-des-Anges. Gilles reçut l'habit des mains du saint fondateur, et lui abandonna dès lors complètement la conduite de son âme. Quoique simple et sans lettres, le troisième compagnon de François est une des figures les plus gracieuses de la famille franciscaine. Le séraphique Patriarche, admirant son esprit d'abnégation, disait de lui, en faisant allusion aux romans de la chevalerie : « C'est un des paladins de ma Table-Ronde. » Le témoignage

Digitized by Google

de saint Bonaventure est plus explicite encore : « Je l'ai vu de mes propres yeux, et plus d'une fois écrit-il, ravi en extase; et je ne crois pas aller trop loin, en affirmant qu'il menait la vie d'un ange plutôt que la vie d'un homme. » Toutes les perfection divines se réflétaient dans son âme, comme dans un pur cristal. Nul peut-être, parmi les compagnons de saint François, ne jouit plus habituellement des douceurs de la contemplation ; nul ne sut allier aux dons célestes plus de candeur et d'aimable simplicité.

Un jour, il alla trouver saint Bonaventure, alors Ministre général de l'Ordre, et lui dit : « Mon Père, Dieu vous a comblé des dons de sa grâce; mais nous, simples et ignorants que nous sommes, que ferons-nous pour être sauvés? — Mon frère, répondit le Docteur séraphique, quand Dieu ne vous aurait donné que son amour, cela suffirait à votre salut. — Mais, mon Père, continua le Frère Gilles avec une naïveté charmante, un ignorant peut-il aimer Dieu autant qu'un savant? — Assurément, répliqua le Père; une pauvre vieille femme peut aimer Dieu autant et plus qu'un docteur en théologie. » Aussitôt Frère Gilles, ne pouvant contenir les élans de son enthousiasme, court au jardin, et, la face tournée vers la ville, se met à crier de toutes ses forces : « Femmes pauvres, simples et ignorantes, aimez le Seigneur votre Dieu, et vous pourrez devenir plus grandes que Frère Bonaventure. »

Digitized by Google

Une autre fois, un Religieux dominicain, docteur en théologie, torturé depuis longtemps par un doute sur la virginité de la Mère de Dieu, vint trouver l'humble Frère. Le Bienheureux Gilles en fut prévenu miraculeusement ; il marcha à sa rencontre, et sans lui laisser le temps de parler, il lui dit, en frappant la terre de son bâton : « Frère-Prêcheur, Marie est vierge avant son enfantement. » Et un beau lis sortit de terre au même moment. Frappant de nouveau la terre, il reprit : « Frère-Prêcheur, Marie est vierge dans son enfantement. » Un second lis s'éleva de terre. Enfin donnant un troisième coup de bâton en terre : « Frère-Prêcheur, s'écria-t-il, Marie est vierge après son enfantement. » Et un troisième lis, d'une blancheur éblouissante comme les deux premiers, se dressa devant eux. Et le Religieux dominicain, non moins frappé de l'autorité de sa parole que du triple miracle des lis, se retira, emportant dans son âme cette paix divine qu'il avait jusqu'alors cherchée en vain[1].

Qui ne connaît l'entrevue du Frère Gilles avec saint Louis ? Le roi de France, étant venu pour visiter le tombeau du séraphique Patriarche, voulut auparavant voir le Bienheureux Frère Gilles. Il se rendit à Pérouse sans se faire connaître, et vint le demander au couvent. Dieu révéla au Bienheureux quel était son auguste visiteur. Il descendit aussitôt

[1] Bernard de Besse (*Chronique*).

Digitized by Google

au parloir; et les deux saints, comme s'ils eussent été liés de la plus ancienne et de la plus étroite amitié, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et restèrent longtemps ainsi sans échanger une seule parole. Le lendemain, comme les autres Religieux lui faisaient des reproches d'avoir si mal accueilli un roi de France : « Mes frères, répliqua-t-il, la lumière divine nous a montré réciproquement nos cœurs avec bien plus de netteté et de consolation que si nous nous étions parlé : tant la langue humaine est impuissante à redire les mystères de Dieu [1] ! »

Le pape Grégoire IX, plein d'estime et de vénération pour le Frère Gilles, le pria un jour de lui déclarer franchement ce qu'il devait faire. « Saint-Père, répondit le Bienheureux, gardez toujours purs les yeux de votre esprit, l'œil droit pour contempler les beautés de l'autre monde et les perfections de Dieu, l'œil gauche pour bien voir les choses de la terre qui sont confiées à votre sollicitude. » Il poursuivit son discours, et le Souverain Pontife, suspendu à ses lèvres, admira les trésors de sagesse que Dieu avait versés dans l'âme de l'humble Frère [2].

Tels étaient les trois compagnons de François. Dès le premier coup d'œil, le saint fondateur sut apprécier les trésors que Dieu lui envoyait; et il

[1] Bernard de Besse (*Chronique*).

[2] Il s'éteignit à Pérouse, le 23 avril 1262. Sa fête est fixée au 23 avril.

Digitized by Google

voulut en profiter pour le salut des âmes. L'heure n'était-elle pas venue, pour ces nouveaux chevaliers du Christ, d'entrer en lice à leur tour et de combattre les bons combats du Seigneur? Il envoya donc dès les premiers jours de mai Bernard et Pierre dans les Romagnes, pendant qu'il se dirigeait lui-même avec Gilles vers la Marche d'Ancône. Cette première course apostolique servit à mettre en lumière tout l'héroïsme de leur vertu. Manquant de tout, souvent même du nécessaire, bafoués par la populace, couverts de boue, ils s'estimaient beureux de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Toutefois ce ne fut qu'un essai ; et au bout d'une dizaine de jours, ils rentrèrent dans leur chère solitude, pour s'y retremper dans le silence, la prière et la mortification.

Il n'était pas à craindre que les vocations manquassent; le parfum qui s'échappait de Notre-Dame-des-Anges était trop pur et trop suave, pour n'y pas attirer une foule d'âmes éprises, comme François, de l'amour de Dieu et saintement avides d'humiliations. Avant la fin du mois, trois nouveaux disciples s'étaient rangés sous sa conduite, A notre grand regret, nous ne ferons guère qu'en donner la liste, faute de renseignements sur chacun d'eux.

Le quatrième compagnon du serviteur de Dieu se nommait Sabbatino[1]; le cinquième Morico ou

[1] Sabattino mourut saintement au couvent de l'Ara-Cœli à Rome, le 2 février 1252 (Wadingue).



Maurice, de l'Ordre des Porte-Croix. Malade à l'hôpital Saint-Sauveur et sans aucun espoir de guérison, Morico eut la pensée de se recommander aux prières de François. Sa confiance ne fut point trompée. Le saint pria pour lui; puis, trempant de la mie de pain dans l'huile de la lampe de Notre-Dame-des-Anges, il envoya deux de ses Frères lui porter ce remède en leur disant : « Portez ceci à notre chèr frère Morico ; non seulement la puissance de Jésus-Christ lui rendra une parfaite santé, mais encore elle fera de lui un vaillant soldat qui entrera dans notre milice et y persévérera. » La prédiction s'accomplit en tout point[1].

Est-il rien de plus ravissant que de lire dans les auteurs contemporains la relation des origines de l'Ordre? On croirait retrouver une page, perdue depuis des siècles, de l'Évangile ou des Actes des Apôtres. Sur un signe de François, comme autrefois sur un signe du Sauveur, les disciples accourent. L'illusion est complète : même nombre, mêmes vertus, mêmes miracles dans ce nouveau collège apostolique que dans le premier. Rien n'y manque, pas même, hélas ! la trahison de Judas! Ce Judas était le sixième compagnon de François, et s'appelait Jean de Capella. Chargé du soin de distribuer aux Frères les aumônes reçues, il s'at-

[1] Morico acheva sa longue et sainte carière au couvent d'Orviéto, le 30 mars 1236. Les chanoines réguliers Porte-Croix l'honoraient d'un culte public et célébraient sa fête le 30 mars.

Digitized by Google

tacha peu à peu aux biens temporels, reprit les goûts du monde et perdit l'esprit de prière et de pauvreté. En vain le séraphique Père l'avertit du péril que courait son âme ; en vain il essaya, tantôt par des exhortations paternelles, tantôt par de vertes réprimandes, de le ramener dans la voie de l'abnégation ; en vain il le menaça des châtiments du ciel. Jean n'écouta que sa passion. Alors, selon la prédiction de l'homme de Dieu, la justice divine éclata, prompte et terrible. Une lèpre affreuse couvrit tout le corps du coupable, le torturant nuit et jour. Il n'eut pas le courage de supporter cette épreuve : il quitta le saint habit de la pénitence. rentra dans le siècle, et se laissant aller au désespoir, il se pendit comme Judas. C'était en l'année 1212, comme nous le verrons plus tard. Une des pierres fondamentales de l'édifice venait de rouler dans l'abîme. A cette triste nouvelle, François qui était alors à Rome, fut brisé de douleur ; à l'exemple du vieux patriarche Jacob, il ne voulait pas recevoir de consolations. Ses compagnons n'osaient lui parler, lorsqu'un nouveau postulant vint frapper à la porte : c'était un fils de la lointaine Angleterre. Son entrée dans l'Ordre coïncidait trop bien avec l'apostasie de Jean de Capella, pour n'y pas voir une amoureuse attention de la Providence. A l'instant même et d'un commun accord, il fut résolu que Frère Guillaume prendrait parmi les douze la place du sixième compagnon, comme autrefois Mathias avait pris la place du disciple infidèle. Ainsi s'ajou-

Digitized by Google

tait un nouveau trait de ressemblance entre la fondation du nouvel Ordre et celle du collège apostolique.

En l'année 1209, l'œuvre de Dieu n'était encore qu'en germe, et la famille du Patriarche d'Assise était plus fervente que nombreuse. François, considérant la sainte Pauvreté comme la perle la plus précieuse de l'Évangile et la clef de voûte de son édifice, s'attacha principalement à fortifier ses disciples dans la pratique de cette vertu. Il les envoya donc à Assise quêter de porte en porte ; ils y reçurent plus d'outrages que d'aumônes, et leurs parents ne furent pas les derniers à les tourner en dérision. Lui-même alla trouver l'évêque, qui, effrayé de leur genre de vie, lui dit avec bonté : « Il est trop dur, mon fils, de renoncer ainsi à toute possession ! — Pour moi, répliqua le serviteur de Dieu, je trouve bien plus fâcheux encore de posséder quelque chose ; car on ne peut posséder son bien sans se créer une foule de soucis, de querelles et de procès ; quelquefois même il faut recourir aux armes pour le défendre, et tout cela éteint ordinairement l'amour de Dieu et du prochain. » La réponse plut au digne prélat, qui réitéra aux pauvres de Jésus-Christ l'assurance de sa protection paternelle [1].

Cette sûreté de vue, cette sagesse de législateur qu'on admire en saint François, il les puisait moins

[1] *Légende des trois compagnons.*

Digitized by Google

dans ses lumières naturelles que dans ses communications intimes avec l'auguste prisonnier de nos tabernacles. Il ne cessait d'implorer le secours de Celui qui est la Voie, la Vérité et la Vie, et souvent il s'écriait à haute voix : « Il n'y a rien sur la terre que je ne sois prêt à abandonner de bon cœur, rien de si dur ni de si pénible que je ne veuille endurer avec joie pour la gloire de mon Seigneur Jésus-Christ ; et je veux, autant que je le pourrai, exciter tous les hommes à aimer Dieu de tout leur cœur et par-dessus toutes choses. » Et en retour, l'Homme-Dieu, qui aime à répandre ses dons sur tous ceux qui l'invoquent, éclairait son intelligence et fortifiait sa volonté dans l'amour du bien.

Vers la fin du printemps (1209), le saint fondateur descendit avec sa petite troupe dans la vallée de Riéti. Il s'arrêta sur une roche isolée, en vue de Poggio-Bastone ; une grotte d'ermite qu'il y aperçut et qui était alors inhabitée, lui parut favorable à la méditation des vérités éternelles ; il en fit le lieu de son repos, et c'est là qu'il se retirait chaque soir avec ses Frères, après avoir été prêcher et demander l'aumône à Poggio-Bastone ou dans les environs. Or, un jour qu'il était en oraison sur cette roche, repassant dans l'amertume de son âme les années de dissipation de sa jeunesse, il eut un ravissement où l'Esprit-Saint lui révéla deux choses également consolantes : l'entière et pleine rémission de tous les péchés de sa vie, et la prodigieuse extension de son Ordre. Le soir, au retour

Digitized by Google

des pieux missionnaires, il leur dit d'un ton inspiré : « Prenez courage, mes chers enfants, réjouissez-vous dans le Seigneur. Que votre petit nombre ne vous attriste point ; que ma simplicité et la vôtre ne vous alarment pas ; car, Dieu m'a révélé que par sa bénédiction il répandrait dans toutes les parties du monde cette famille dont il est le père. Je voudrais taire ce que j'ai vu, mais la charité m'oblige à vous en faire part. J'ai vu une grande multitude venant à nous pour prendre le même habit et mener la même vie. J'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de ce côté et se hâtaient fort. Les Français accourent, les Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands suivent de près ; toutes les nations s'ébranlent, et voilà que le bruit des pas de ceux qui vont et viennent pour exécuter les Ordres de la sainte Obéissance, retentit encore à mes oreilles[1]. » Ainsi chantait le prophète Isaïe, lorsqu'il annonçait sept siècles à l'avance l'établissement et la miraculeuse propagation de l'Église. L'analogie est frappante, et tous les historiens de l'Ordre l'ont saisie.

Pendant les quelques jours que François passa dans cet ermitage de Poggio-Bastone, une foule de visiteurs y accoururent, attirés par le parfum de sainteté qui s'en exhalait. L'un d'eux, touché de la grâce, demanda à s'enrôler dans la milice des pauvres de Jésus-Christ. C'était Philippe, sur-

[1] Thomas de Célano ; Bernard de Besse.

Digitized by Google

nommé le Long à cause de sa taille. Le saint fondateur en fit le septième de ses disciples [1].

Après cette conquête, il les ramena à Notre-Dame-des-Anges, pour les y former à la vie religieuse. Quels progrès ne devaient-ils pas faire à l'école d'un tel maître!... Un soir il les réunit autour de lui; et debout au milieu d'eux, il laissa tomber de ses lèvres les plus profonds enseignements sur leur mission future et sur la manière de s'en acquitter. C'est là, si l'on nous permet ce rapprochement avec l'Évangile, son discours sur la montagne; et c'est comme tel que ses trois compagnons l'ont légué aux générations à venir. « Mes frères, leur dit-il, considérez quelle est notre vocation. Ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde; c'est aussi pour le salut des peuples. C'est afin que nous allions exhorter tous les pécheurs, par nos exemples plus encore que par nos paroles, à faire pénitence et à garder les divins préceptes. Nous paraissons méprisables, et l'on nous traite d'insensés; mais ne craignez point, prenez courage, et ayez cette confiance que Notre-Seigneur, qui a vaincu le monde, parlera en vous d'une manière efficace. Gardons-nous bien, après avoir tout quitté, de perdre pour des riens le royaume des cieux. Si nous trouvons de l'argent

[1] Philippe-le-Long mourut à Mont-Ferrand le 20 mars 1252. Disons ici une fois pour toutes, que les anciens auteurs donnent aux douze compagnons de saint François, excepté à Jean de Capella, le titre de Bienheureux.

Digitized by Google

quelque part, n'en faisons pas plus de cas que de la poussière du chemin.. N'ayez garde de juger et de mépriser les riches qui vivent dans la mollesse et portent des vêtements somptueux; car Dieu est leur Seigneur aussi bien que le nôtre : il peut les appeler et les justifier. Nous devons les honorer comme nos frères et nos maîtres : comme nos frères, puisque nous avons tous le même Créateur; comme nos maîtres, en ce que par leurs secours ils viennent en aide aux gens de bien. Allez donc, annoncez la paix aux hommes, et prêchez la pénitence pour la rémission des péchés. Les uns vous acueilleront avec joie et vous écouteront volontiers; les autres, impies, orgueilleux et violents, vous blâmeront et s'élèveront contre vous. Supportez tout avec patience, mais que rien ne vous intimide. Dans peu de temps, beaucoup de nobles et de savants viendront se joindre à vous, pour prêcher devant les rois et devant les peuples. Soyez patients dans la tribulation, fervents dans la prière, courageux dans le travail, modestes dans vos discours, graves dans vos mœurs, reconnaissants pour le bien qu'on vous fera; et le royaume des cieux sera votre récompense. »

Tous s'inclinent sous sa parole, lui baisent les pieds, comme au représentant de Dieu, et attendent ses ordres. François leur partage l'univers en forme de croix, les envoie deux à deux dans trois directions différentes, se réservant la quatrième pour lui et son compagnon, et dit à chacun en

Digitized by Google

particulier : « Mets ta confiance dans le Seigneur, et lui même prendra soin de toi[1]. »

Suivons un instant par la pensée les pas de ces anges de paix et de bénédiction. A tous ceux qu'ils rencontraient, ils adressaient cette salutation que leur bienheureux Père leur avait enseignée: « Que le Seigneur vous donne sa paix !» Dès qu'ils apercevaient une église, leur premier soin était d'aller s'y prosterner et d'y réciter cette belle prière qu'ils tenaient également de saint François : « Nous vous adorons, ô Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises qui sont par toute la terre ; et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte croix. » Leur demandait-on quel était leur pays, leur profession? Ils répondaient humblement : « Nous sommes des pénitents venus d'Assise[2] ; » car, ils n'osaient pas encore se donner le nom de Religieux. Leur prédication était simple et sans recherche : ils se contentaient de rappeler brièvement quel est le chemin du ciel. Ils acceptaient avec reconnaissance le pain qu'on leur offrait, mais jamais d'or ni d'argent, priaient pour leurs persécuteurs, et, quand ils se trouvaient sans abri, se félicitaient d'avoir ce trait de ressemblance de plus avec Celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête.

Cette mission fut, comme les deux précédentes,

[1] Ps. LIV.
[2] *Légende des trois compagnons.*


Digitized by Google

de courte durée. François, guidé par le divin Maître, revint le premier à sa chère habitation de la Portioncule, où il reçut trois nouveaux disciples : Jean de Saint-Constant, Barbari et Bernard de Viridante.

Cependant le bienheureux Père, désireux de revoir sa petite famille, pria le Sauveur de la réunir autour de lui. Son désir fut exaucé, et peu de jours après, à leur grand étonnement, les missionnaires arrivèrent tous ensemble à la Portioncule. Considérant leur nombre et leur ferveur, et jugeant que le moment était venu de les constituer régulièrement en famille religieuse, il les assembla et leur dit : « Bien-aimés frères, vous voyez comment notre Société naissante croît et se multiplie sous les bénédictions de Dieu. Il nous faut par conséquent choisir une forme de vie et la soumettre au jugement du Saint-Siège; car je suis persuadé qu'en matière de foi et d'Ordres religieux, on ne peut rien faire de stable sans son agrément et son approbation. Allons donc trouver notre Mère la sainte Église romaine; et rendons compte au Souverain Pontife de ce que le Seigneur a déjà fait par notre ministère, afin que nous poursuivions selon sa volonté et sous ses ordres l'œuvre que nous avons commencée[1]. »

Voilà bien le saint Patriarche d'Assise avec sa filiale dévotion au Siège de Pierre, en même temps

[1] *Légende des trois compagnons.*

Digitized by Google

qu'avec cette pureté de foi qui voit dans la Papauté le foyer des lumières, la pierre fondamentale de l'Église catholique, l'infaillible interprète de l'Évangile, la sauvegarde de tous les intérêts et l'espérance de l'avenir! Aucune loi ecclésiastique n'obligeait alors les Ordres religieux à demander cette approbation de Rome, qui ne fut imposée que six ans plus tard, au quatrième Concile de Latran; mais le saint fondateur savait que les autres colonnes de l'Église peuvent s'écrouler et qu'à Pierre seul il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Son plan était aussi simple que profond. Planter la croix dans les cœurs, la poser au sommet de l'édifice social, et pour cela assembler, discipliner tous les éléments du bien, en faire une armée permanente, et lui donner pour chef le Vicaire de Jésus-Christ : voilà en deux mots le projet qu'il conçut, et au succès duquel il consacrera tout le reste de sa vie! Qu'on y voie un trait de génie ou le fruit d'une inspiration divine, peu importe! Les conséquences sont les mêmes. Par là, il mettait à jamais ses enfants dans la douce obligation de recevoir des lèvres de Pierre la pure doctrine de l'Évangile; par là il leur assurait le bénéfice de l'infaillibilité pontificale et de l'immortelle durée de l'Église. Ne pourrait-on pas ajouter même que par l'unité des croyances, il posait la première pierre de cette

Digitized by Google

unité de liturgie dont nous goûtons aujourd'hui les bienfaits[1] ?

Ses compagnons, épousant ses vues et ses espérances, applaudirent à sa proposition. Le saint écrivit aussitôt une Règle en vingt-trois chapitres, Règle qui, outre les trois vœux ordinaires de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, prescrivait la renonciation expresse et absolue à toute possession et l'engagement de vivre d'aumônes. Dès que la rédaction en fut terminée (probablement vers la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet 1209), tous prirent le chemin de Rome sous la conduite, non de saint François, trop humble pour se mettre en avant, mais de Frère Bernard de Quintavalle. Qu'il était beau de voir ces dix pèlerins suivant leur bienheureux Père comme les apôtres suivaient le Sauveur sur les chemins de la Judée, marchant pieds nus, sans bourse ni bâton, sous les rayons d'un soleil brûlant, et charmant la longueur de la route par de ferventes prières ou par de pieux entretiens !

Nous n'avons que deux incidents à noter dans ce voyage. Le premier, c'est la conversion d'Ange Tancrède. Traversant les rues de Riéti, François avise un brillant chevalier ; et, sans qu'il l'ait jamais connu, il l'aborde et lui dit : « Frère Ange, il y a assez longtemps que tu portes le baudrier,

[1] « *Lex credendi, lex orandi* : La liturgie n'est que l'expression du symbole » (Aug.)

Digitized by Google

l'épée et les éperons. Il faut maintenant que tu aies pour baudrier une grosse corde, pour épée la croix de Jésus-Christ, pour éperons la poussière et la boue. Suis-moi, et je te ferai soldat de Jésus-Christ. » Le vaillant officier se joint immédiatement à la phalange bénie des soldats du Christ, où il prend le rang et le titre de onzième compagnon de saint François [1].

Le second incident fut une vision consolante qu'eut le saint fondateur. Dieu lui montra la Papauté sous la figure d'un beau palmier dont les branches s'inclinaient gracieusement vers lui. Cette apparition le combla de joie, et le récit qu'il en fit à ses Frères ranima leur courage.

[1] C'est le rang que lui assignent Bernard de Besse et Barthélemy de Pise.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Innocent III. — Rivo-Torto. — Notre-Dame-des-Anges. — Sylvestre. — Premières fleurs du noviciat : Rufin, Léon, Masséo et Junipère.

(1209-1211.)

Le douzième siècle venait de s'éteindre et de rentrer dans la nuit des temps : siècle qui avait eu ses gloires, mais dont le déclin léguait à la génération suivante un héritage gros de crimes et de périls. Les débauches de Henri II d'Angleterre, le meurtre de saint Thomas Becket, la captivité de Richard Cœur-de-Lion, les violences de Philippe-Auguste contre sa femme Ingerburge, les atroces cruautés de l'empereur Henri VI en Sicile, avaient déchaîné toutes les passions mauvaises et amené le triomphe général du mal sur le bien, de la chair sur l'esprit, de la force brutale sur la foi catholique. — Le treizième siècle recueillait le fruit de ces désordres, et, dès la première heure, il paraissait ouvrir l'ère des douleurs et des ruines. Partout les peuples gémissaient sous le coup des luttes incessantes qui ensanglantaient l'Europe. L'Église était en deuil et pleurait, et saint Bernard n'était plus là pour mettre une digue aux flots impurs du scandale, qui, montant toujours, envahissaient

Digitized by Google

jusqu'au seuil du sanctuaire. Une hérésie fameuse mettait le comble à tant de maux, et menaçait de tout détruire : c'était l'hérésie des Albigeois. Ces sectaires, qui avaient couvert de sang et de ruines tout le sol de la France méridionale, étendaient leurs ramifications, sous les noms de Patarins, de Cathares et de Vaudois, jusqu'au cœur de l'Italie. On connaît le fond de leur doctrine : c'était la synthèse de toutes les erreurs que les sectes précédentes avaient successivement charriées comme un limon impur. Partant de cette idée, qu'il y a deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, et que le second est l'auteur de la création, ils devaient aboutir logiquement au fatalisme brutal qui détruit la responsabilité de la conscience, et au sensualisme le plus révoltant. Ils formaient plus qu'une école; c'était une société savamment organisée, qui grandissait dans l'ombre et commençait à prendre place au soleil de l'Europe chrétienne. Protégés par la loi du secret contre la conscience et la vindicte publiques, soutenus par l'empereur d'Allemagne, qui trouvait en eux des séides tout prêts contre le Saint-Siège, et se croyant à la veille d'un triomphe définitif, ils finirent par lever le masque et par afficher hautement leurs prétentions. On les vit étaler leurs scandales, multiplier les ruines, et dépouiller le clergé de ses domaines, de ses droits, de ses immunités; et alors, comme aujourd'hui, le monde entier retentit de leurs déclamations contre l'Église romaine, qu'ils appelaient la grande pros-

Digitized by Google

tituée de Babylone, et de leurs prophéties sur sa chute prochaine. On voit par là qu'ils étaient les dignes fils des Manichéens et les dignes ancêtres des francs-maçons de nos jours : tant il est vrai que l'erreur est toujours la même, et que la haine est son cachet indélébile, comme l'amour est le signe inimitable de la vérité !

Ainsi la décadence était partout, et le monde chrétien penchait vers sa ruine. Mais pourquoi désespérer, lorsque le Verbe incarné, vainqueur de la mort et de l'enfer, a promis d'assister son Église et de veiller à ses destinées immortelles? L'heure des désespoirs, voilà l'heure de Dieu par excellence, c'est-à-dire le moment pour lui de se montrer et de sauver ce qui semblait perdu ! Et pour opérer ce prodige dans l'ordre social, il n'a besoin que de produire un phénomène semblable à celui qu'il produit tous les jours dans les profondeurs de l'Océan. Là, tout à coup le vent souffle, la mer monte, et ses flots ont bientôt couvert les sables du rivage. Il en est de même dans l'ordre moral : à un moment donné, Dieu envoie un souffle divin qui agite les masses, les pousse vers le Christ, et renouvelle la face de la terre. Ce souffle divin passait alors sur l'Europe occidentale, et soudain l'on voyait apparaître, comme autant de libérateurs, Innocent III sur le siège de Rome, Louis IX sur le trône de France, Simon de Montfort dans les champs du Languedoc, Élisabeth de Hongrie en Allemagne. En même temps, et pour

Digitized by Google

accuser nettement son intervention par le contraste entre la faiblesse des moyens et la grandeur des résultats, Dieu suscitait deux hommes providentiels, l'un en Espagne, l'autre en Italie, Dominique et François, deux pauvres, qui, sans se connaître, poursuivaient le même but : réformer le monde par l'esprit de sacrifice, en opposant à l'orgueil l'humilité, à l'amour des richesses la pauvreté évangélique, à l'égoïsme la charité. Le plan divin n'était-il pas assez sublime, assez miséricordieux? L'exécution ne sera pas moins admirable, comme nous allons le voir.

A Rome, François eut le bonheur de retrouver le vieil évêque d'Assise, qui lui fit l'accueil le plus affecteux et lui procura la protection de deux cardinaux très-influents, Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, et Ugolini, neveu du pape et pape plus tard lui-même sous le nom de Grégoire IX. Cependant, la même Providence qui lui ménageait l'appui de deux personnages si considérables, lui réservait aussi, pour accroître ses mérites, une petite humiliation. La première audience qu'il eut au palais de Latran, ne lui fut pas favorable. Innocent III, songeant peut-être aux faux pauvres de Lyon[1], dont l'orgueil et les crimes troublaient encore le midi de la France, prit cet homme chétif pour un mendiant importun, et le renvoya sans vouloir l'entendre. Mais la nuit sui-

[1] Les Vaudois, ainsi nommés du chef de leur secte, Pierre Valdo, marchand de Lyon et natif de Vaux en Dauphiné.


Digitized by Google

vante, il eut un songe mystérieux : il vit croître à ses pieds, peu à peu, une palme qui devint un bel arbre. Il se demandait ce que pouvait signifier cette vision, lorsque Dieu lui fit comprendre que cette palme était l'emblème du pauvre qu'il avait rebuté la veille. A son réveil, il donna l'ordre d'aller immédiatement à la recherche de cet étranger. On trouva l'humble pèlerin dans une des salles de l'hôpital Saint-Antoine, et on l'amena au palais de Latran. Dans cette seconde audience, Innocent III, pontife d'une sagesse qui n'avait d'égale que sa vertu, le reçut au milieu des cardinaux, et l'écouta avec une bienveillance marquée. Admirant la candeur, le courage et le zèle du saint, il inclinait à lui octroyer sa demande, lorsque plusieurs membres du Sacré-Collège représentèrent à Sa Sainteté que cet Institut serait une innovation dans l'Église, et que ce genre de vie était au-dessus des forces humaines. Alors le cardinal Jean de Saint-Paul leur repartit avec beaucoup d'à-propos : « Seigneurs, si nous rejetons la demande de ce pauvre, sous prétexte que sa Règle est nouvelle et trop difficile, prenons garde de nous attaquer à l'Évangile lui-même, puisque la Règle qu'il présente à l'approbation du Saint-Père, est conforme aux enseignements de l'Évangile ; car, soutenir que la perfection évangélique, ou le vœu de la pratiquer, renferme quelque chose de déraisonnable ou d'impossible, c'est blasphémer contre Jésus-Christ, auteur de l'Évangile. »

Digitized by Google

Frappé de la justesse de ces raisons, le Souverain Pontife dit à François : « Mon fils, prie Jésus-Christ de nous faire connaître sa volonté, afin que nous puissions favoriser tes désirs. » Le serviteur de Dieu obéit avec la simplicité d'un enfant : il alla se mettre en prière, puis revint proposer la parabole suivante : « Très-Saint-Père, il y avait une fille très belle, mais pauvre, qui habitait un désert. Un grand roi la vit, et fut tellement épris de sa beauté, qu'il la prit pour son épouse. Il demeura quelques années avec elle, et en eut des enfants qui unissaient les traits de leur père à la beauté de leur mère ; puis il retourna à son palais. La mère éleva ses enfants avec un grand soin ; et quand ils eurent grandi, elle leur parla en ces termes : Mes enfants, vous êtes nés d'un grand roi ; allez à sa cour, et il vous recevra avec tous les égards dus à votre naissance. — Les enfants vinrent donc à la cour du roi. Celui-ci, voyant la beauté de leur visage, leur dit : De qui êtes-vous fils ? — Nous sommes, répondirent-ils, les enfants de cette pauvre femme qui habite au désert. Aussitôt le roi les embrassa avec tendresse, en leur disant : Ne craignez rien, vous êtes mes fils ; et si je nourris mes officiers des mets de ma table, combien n'aurai-je pas plus soin de vous, qui êtes mes enfants !

« Ce roi, très-Saint-Père, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; cette fille aimable et belle c'est la Pauvreté, qui, méprisée de tous, se trouvait dans

Digitized by Google

ce monde comme dans un désert. Le Roi des rois, descendant des hauteurs du ciel et venant sur la terre, eut pour elle tant d'amour qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le désert du monde : les apôtres, les anachorètes, les cénobites, et enfin, dans les temps malheureux que nous traversons, votre petit serviteur et ses disciples. Et lui-même m'a donné l'assurance qu'il pourvoirait à notre subsistance comme il a pourvu à celle de nos frères aînés ; et il m'a dit : Si je nourris les mercenaires et jusqu'aux ennemis de mon nom, à plus forte raison prendrai-je soin de ceux qui sont mes fils et mes héritiers ! Et si je fais luire mon soleil même pour les pécheurs et leur distribue les biens de la terre, à plus forte raison donnerai-je le pain de chaque jour à ceux qui font vœu de suivre les conseils de l'Évangile ! »

« Ah ! véritablement, voilà l'homme qui soutiendra l'Église de Dieu par sa doctrine et par ses œuvres ! s'écria le Pape, faisant allusion à une vision qu'il avait eue quelques jours auparavant, et qu'il prit plaisir à raconter en présence des cardinaux. « Il me semblait, dit-il, que la basilique de Saint-Jean-de-Latran chancelait sur ses bases, et je m'efforçais vainement d'en conjurer la chute, lorsqu'un homme pauvre et chétif s'est avancé et l'a soutenue de ses épaules. » Sans plus délibérer, il approuva de vive voix la Règle de François, l'établit Supérieur général de l'Ordre des Frères-Mineurs présents et à venir, conféra le diaconat au saint

Digitized by Google

fondateur et la tonsure monacale à ses onze compagnons, leur permit d'aller partout librement prêcher la pénitence, les reçut à la Profession religieuse, leur donna la bénédiction apostolique, et, les ayant tous embrassés avec effusion, il les congédia[1].

Nos pieux pèlerins étaient au comble de leurs vœux : la pauvreté séraphique, cette pauvreté absolue qu'ils avaient embrassée, venait de recevoir la solennelle approbation du plus haut tribunal qu'il y ait au monde. Aussi leur premier soin fut-il d'aller se prosterner en action de grâces sur le tombeau des Apôtres. Enfin, ils quittèrent la Ville éternelle, emportant d'immenses consolations et des espérances plus grandes encore, et jurant un dévouement sans borne et pour jamais au Vicaire de Jésus-Christ.

Saint Bonaventure raconte un trait charmant qui signala leur retour. Un soir, après une longue journée de marche, épuisés de fatigue, les Frères s'assirent sur le bord du chemin ; la faim les pressait, mais ils étaient sans vivres et loin de toute habitation. La Providence ne leur fit point défaut : un beau jeune homme leur apparut tout à coup, déposa près d'eux un pain blanc, et disparut. Les Frères mangèrent, et la vertu de ce pain céleste répara les forces de leurs corps, pendant que la pensée de l'amoureuse attention de la Providence

[1] *Légende de saint Bonaventure et des trois compagnons.*


Digitized by Google

pour ses pauvres volontaires inondait leur âme d'une indicible allégresse. Le lendemain, ils s'arrêtèrent à Orté, à la jonction du Tibre et de la Néra, dans un joli vallon qu'abrite le mont Cimino. Au bout d'une quinzaine de jours, ils quittèrent ce site trop enchanteur, remontèrent le cours du Tibre, et vinrent se fixer dans une masure abandonnée, non loin d'Assise, sur la route de Foligno à la Portioncule, au bord d'un torrent fameux qui descend du mont Soubase, et qu'on nomme le Rivo-Torto (Ruisseau tortueux).

La cabane était si étroite et si délabrée, qu'ils avaient à peine assez de place pour s'y asseoir, et que François fut obligé d'écrire sur les poutres le nom de chaque Frère, afin qu'ils pussent plus commodément se livrer à leur attrait pour l'oraison. Ils y vivaient d'aumônes et du produit de leur travail; quelquefois ils étaient réduits à se nourrir de racines. N'importe! Ils gardaient un visage joyeux au milieu de ces privations qui effraient notre délicatesse, et trouvaient plus de douceur dans les larmes de la pénitence que les mondains n'en trouvent au sein de leurs délices et de leur félicité d'un jour. N'ayant point encore de bréviaires pour réciter l'office, ils s'assemblaient autour d'une croix de bois qui leur tenait lieu de livre; et là, assis sur un banc de pierre, ils écoutaient la parole enflammée du saint fondateur ou méditaient en silence sur la Passion de l'Homme-Dieu.

Digitized by Google

Trois faits principaux se rattachent à ces temps héroïques de Rivo-Torto, Le premier est un miracle où l'on admire l'opportunité de l'intervention divine, et dont la haute portée n'échappera à personne. Si dociles que fussent les disciples à la voix du fils de Bernardone, un doute aurait pu se glisser dans leur esprit sur l'étroitesse et l'étrangeté de la voie où ils les entraînait. Dieu prévint ce doute par un prodige. « François, devant prêcher un dimanche matin dans l'église cathédrale d'Assise, monta dès la veille au palais épiscopal, et se retira le soir sous un appentis dans le jardin des chanoines, pour y vaquer à l'oraison; car, il avait la pieuse habitude de passer la nuit en prières. Or, vers minuit, un char de feu sur lequel était un globe de lumière aussi resplendissant que le soleil, pénétra dans le réduit des Frères à Rivo-Torto, et en fit trois fois le tour. On ne saurait dépeindre leur étonnement à la vue de ce char de feu; leur admiration s'accrut encore, quand ils se virent éclairés au dedans comme au dehors, et que chacun put lire dans la conscience de ses compagnons comme dans un livre ouvert. Il était impossible de s'y méprendre, ce char de feu, ce globe de lumière, cet Elie du Nouveau Testament, c'était le guide de leur âme, c'était leur bienheureux Père. A son retour, François les confirma dans leur croyance à la réalité de cette vision, leur révéla des secrets les plus intimes de leurs consciences, et leur prédit les glorieuses destinées de l'Ordre. Les disciples reconnurent à tant

Digitized by Google

de signes que l'Esprit de Dieu reposait pleinement sur leur humble fondateur, et qu'ils pouvaient suivre sans crainte sa doctrine et ses exemples [1]. »

Le second fait n'est pas moins remarquable. C'était vers la fin de septembre (1209) : Othon IV se rendait à Rome pour s'y faire sacrer et couronner par le pape Innocent III. François ne sortit ni ne se détourna pour voir passer le faste et l'orgueil du César allemand, mais il chargea l'un de ses Frères de lui porter ce message : « Sache, ô prince, que ta gloire ne durera pas longtemps ! » La prédiction déplut au prince; mais elle ne s'en accomplit pas moins [2]. On sait la triste fin de cet empereur : il fut excommunié l'année suivante par le même Souverain Pontife, perdit sa couronne et périt misérablement huit ans après (1218).

Le troisième événement fut l'arrivée d'un nouveau disciple, nommé Sylvestre. C'est le premier prêtre de l'Ordre, et sa vocation est des plus extraordinaires. Il avait vendu des pierres à saint François lors de la restauration de Saint-Damien; mais, quoiqu'il en eût reçu le prix, il se plaignit d'avoir été lésé dans ses droits, profitant pour cela du moment où notre saint présidait à la distribution des biens de Bernard de Quintavalle (avril 1209). François, qui avait en horreur les procès et les contestations, prend aussitôt de l'or dans un sac, et

[1] Bonavent., c. IV.
[2] Thomas de Célano.

Digitized by Google

le donne à pleines mains au prêtre cupide, en lui disant : « Voici pour le paiement que tu réclames, et que je ne te dois pas. » Sylvestre s'en alla, humilié, mais content.

Le soir, réfléchissant à l'indignité de sa conduite, il eut des remords, et promit à Dieu de réparer son injustice. Un songe mystérieux acheva de dissiper les préventions qu'il nourrissait au fond de son cœur contre les pauvres de Jésus-Christ. Pendant la nuit, il vit d'abord un énorme dragon, qui passait sur la ville d'Assise et s'apprêtait à en exterminer tous les habitants ; puis, la radieuse figure de François, et dans la bouche du saint, une croix d'or dont le sommet atteignait le firmament et dont les bras s'étendaient aux deux pôles ; enfin l'éclat de cette croix mettant le dragon en fuite. Trois fois il eut la même vision. A la fin, comprenant que c'était un avertissement du ciel, il courut se jeter aux pieds de François, lui raconta sa vision, et le conjura non seulement de lui pardonner sa faute, mais encore de l'admettre en sa compagnie. Le saint fondateur lui répondit, en l'embrassant avec effusion : « Mon fils, je t'accorde volontiers l'une et l'autre faveur. « Toutefois (nous ignorons pour quel motif), ce ne fut qu'au mois de septembre de la même année, après l'approbation verbale d'Innocent III, qu'il revêtit les livrées de la pénitence. Le Docteur séraphique et Bernard de Besse, auxquels nous empruntons ce récit, ajoutent qu'à dater de cette heure, la vie de Sylvestre, vie toute

Digitized by Google

d'oraison, de pénitence et de pauvreté, rendit témoignage à la vérité de la vision que nous avons racontée. Il est le douzième compagnon du bienheureux Patriarche, et son arrivée met le dernier trait de ressemblance entre le nouvel institut et le Collège apostolique.

C'est ainsi que le Tout-Puissant entourait l'humble cabane de Rivo-Torto de la triple auréole de la sainteté, des miracles et des prophéties.

Après un mois de séjour à Rivo-Torto, François réunit ses douze compagnons [1], et leur dit : « Mes frères, le Seigneur a daigné me faire connaître qu'il voulait multiplier notre petite famille. Il nous faut une demeure plus vaste, une église pour l'office canonial, et un cimetière pour les morts. Allons donc trouver l'évêque d'Assise, et prions-le de procurer un asile à notre Ordre naissant. » L'évêque ne put satisfaire aux désirs du saint ; celui-ci fut plus heureux auprès des Bénédictins du mont Soubase, qui lui concédèrent de la meilleure grâce du monde la chapelle de *Notre-Dame-des-Anges* avec la maison attenante et quelques parcelles de terrains, à la condition que ce couvent serait toujours regardé comme le berceau et la maison-mère de l'Ordre des Frères-Mineurs. François accepta volontiers le présent et la condition [2] ; il était au

[1] Bonav., c. IV.

[2] Il ordonna que chaque année les Religieux de la Portioncule portassent à l'abbé du mont Soubase, en guise de redevance ou plutôt comme témoignage de sa reconnaissance, un petit panier de poissons pris dans le Chiasco.

Digitized by Google

comble de ses vœux. Sa reconnaissance a traversé les siècles, et ses fils se plaisent à redire, aujourd'hui comme il y a six cents ans, que c'est aux disciples de saint Benoît qu'ils sont redevables de leur premier établissement, de leur premier lieu de prière.

François vint immédiatement avec ses Frères occuper la Portioncule, pour y continuer la vie de pénitence qu'il y avait inaugurée l'année précédente. Ah ! qu'elles furent douces, les émotions qui firent battre son cœur, lorsqu'il prit possession, au nom de la Reine du ciel, de ce petit coin de terre trois fois béni ! Qu'ils furent brûlants, les accents de gratitude qui montèrent alors de cette chapelle vers le trône de la Vierge Immaculée ! Que ne nous a-t-il été donné d'entendre et de recueillir ces premiers soupirs de l'amour ! Le choix même du lieu rappelait tant de souvenirs, excitait tant d'espérances dans le cœur du serviteur de Dieu ! C'était là que Pica l'avait consacré d'avance à Marie ! C'était là qu'il avait fait ses premières armes dans les rudes combats de la pénitence, et que son œuvre était née d'un sourire de Marie ! C'était de là qu'il était parti pour aller se prosterner aux genoux du Vicaire de Jésus Christ ! Tant de bienfaits ne proclamaient-ils pas assez haut que Marie entendait rester la patronne de son Ordre, après en avoir été la mère? N'était-ce pas à son ombre et sous son manteau d'azur que ce même Ordre devait croître et prospérer ?

Digitized by Google

Telles étaient les pensées qui roulaient dans son esprit. Pour mieux s'assurer la protection de celle qui est l'avocate du genre humain, il voulut dès la première heure lui confier ses joies pour le passé, ses sollicitudes pour l'avenir ; et transportant dans la vie religieuse un des usages les plus sacrés de la chevalerie au moyen âge, il fit sa veillée d'honneur et passa la première nuit en prière aux pieds de sa Souveraine, comme s'il eût dû être armé chevalier de Jésus et de Marie : il le fut en effet. L'auguste Vierge lui apparut environnée d'une multitude d'esprits célestes, et, lui souriant avac amour, lui fit entrevoir les glorieuses destinées de cet humble sanctuaire. Au point du jour, il se leva, et s'écria à l'exemple du patriarche Jacob : « Véritablement, c'est ici un lieu saint qui devrait être habité par des anges plutôt que par des hommes ! Tant que je le pourrai, je n'en sortirai pas. Il sera pour moi et les miens un monument éternel de la bonté divine. »

La bénédiction du ciel reposait sur cette maison. Dès que le saint fondateur y fut installé, de nombreux disciples vinrent se ranger sous sa houlette. Parmi eux, il en est plusieurs qui se détachent du groupe, et dont le souvenir est resté plus vivant dans la mémoire des peuples. Tels sont les Frères Léon, Ruffin, Masséo et Junipère : Junipère, célèbre par sa simplicité tout évangélique et par son amour des humiliations, et dont François disait, en faisant allusion à son nom : « Plût à Dieu que

Digitized by Google

nous eussions un bois de pareils genévriers [1] ! » Masséo de Marignan, en qui s'unissaient harmonieusement une diction concise, une incomparable suavité pour parler de Dieu, et de plus une si parfaite obéissance, qu'il remplissait volontiers les plus vils offices du couvent. Ruffin, issu d'une noble famille d'Assise et parent de sainte Claire ; fleur séraphique dont les parfums réjouissaient l'Église de Dieu ; âme d'élite dont le saint Patriarche disait : « Le Seigneur m'a révélé que c'est une des âmes les plus fidèles et les plus pures qu'il y ait au monde ; et même je n'hésiterais pas à lui donner dès cette vie le titre de saint, puisqu'il est déjà canonisé là-haut. » Enfin Léon, le candide, l'angélique Frère Léon, celui que saint François appelait, à raison même de sa candeur, la petite brebis du bon Dieu, la *pecorella di Dio*, âme naïve et pure, limpide et paisible comme ces lacs inconnus qui sont perdus dans les hautes montagnes, et où se mirent en silence toutes les splendeurs du firmament. N'est-il pas écrit dans l'Évangile : « Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! »

Frère Léon tient une place à part dans le cœur de son bienheureux Père et dans l'histoire des Frères-Mineurs. Compatriote, secrétaire et confesseur du saint, compagnon inséparable, ami privilégié, auquel le Patriarche ouvrait tous les trésors de son âme, il fut, qu'on nous permette cette expres-

[1] *Juniperus*, Genévrier.


Digitized by Google

sion, le saint Jean du Collège séraphique, et mérita, après avoir été si étroitement uni à notre saint pendant les jours de son pèlerinage sur la terre, de n'être point séparé de lui après sa mort : on déposa ses restes au pied de l'autel dédié à saint François d'Assise.

Le maître et le disciple avaient ensemble des conversations toutes célestes, que notre vieux chroniqueur, Bernard de Besse, semble avoir recueillies sur leurs lèvres pour les redire avec une grâce inimitable, et que nous léguons comme un trésor à la piété des générations futures. En voici deux que nous donnons comme exemples.

Par une froide journée d'hiver, ils se rendaient tous deux de Pérouse à Notre-Dame-des-Anges ; Frère Léon marchait un peu en avant, absorbé dans sa méditation. Saint François l'appela : « Frère Léon, lui dit-il, plaise au ciel que les Frères-Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple de sainteté ! Néanmoins, chère brebis du bon Dieu, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Un peu plus loin, il reprit : « O Frère Léon, quand les Frères-Mineurs rendraient la vue aux aveugles, chasseraient les démons, feraient parler les muets ou rescusciteraient des morts de quatre jours, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Plus loin encore : « O Frère Léon, si les Frères-Mineurs savaient toutes les langues et toutes les sciences, s'ils avaient le don de prophétie et celui du discernement des cœurs, sache que ce n'est point là

Digitized by Google

la joie parfaite. » Et un peu plus loin : « Chère brebis du bon Dieu, si les Frères-Mineurs parlaient la langue des anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre, et la nature des oiseaux, des poissons, des hommes, des animaux, des arbres, des pierres et de l'eau, sache que ce n'est point là la joie parfaite. » Puis, à quelques pas plus loin, il reprit encore : « O frère Léon, quand même les Frères-Mineurs réussiraient par leurs prédications à convertir à la foi chrétienne tous les peuples infidèles, sache que ce n'est point encore là la joie parfaite. » Il continua à parler ainsi l'espace de deux milles. Enfin, son compagnon, étonné, lui demanda : « Père, je vous en prie au nom de Dieu, dites-moi donc en quoi consiste la joie parfaite? » Le saint répondit : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie des-Anges, mouillés, transis de froid, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte, supposons que le portier nous dise : « Vous êtes deux fainéants, qui courez le monde ! Vous êtes des voleurs d'aumônes, partez d'ici ! » S'il nous laisse à la porte pendant la nuit, à la neige et au froid, et que nous endurions cela avc patience, sans trouble ni murmure, dans la pensée que le portier nous traite selon nos mérites et que tout cela nous arrive par la permission de Dieu, crois-moi, ô Frère Léon, c'est là une joie parfaite ! Et si, pressés par la nuit, le froid et la faim, nous supplions le Frère, les mains jointes et pour l'amour de Dieu, de nous laisser

Digitized by Google

entrer dans le couvent, et que, sortant tout en colère, un gros bâton noueux à la main, il nous jette dans la neige et nous renvoie couverts de plaies; si nous supportons en paix tous ces mauvais traitements, dans la pensée que nous devons participer aux souffrances de notre béni Seigneur Jésus-Christ, crois-moi, ô Frère Léon, c'est bien là la joie parfaite! Car, de tous les dons spirituels que l'Esprit-Saint répand dans les âmes, le plus excellent, c'est le don de se vaincre soi-même et de souffrir volontiers pour l'amour de Dieu [1]. »

Un autre jour, dans les premiers temps de l'Ordre, saint François voyageait encore avec Frère Léon. N'ayant pas de livre pour réciter l'office canonial, il dit à son compagnon : « Chère brebis du bon Dieu, c'est l'heure des Matines, et nous n'avons pas de bréviaire pour les réciter. Et pourtant, il nous faut chanter les louanges de Dieu. Voici ce que nous ferons. Je dirai : » O Frère François, tu as commis tant de péchés, lorsque tu étais dans le monde, que tu mérites d'être précipité au fond des enfers. » Et toi, Frère Léon, tu répondras : « Il est vrai que tu mérites d'être précipité au fond des enfers. » Et le Frère Léon dit avec la simplicité d'une colombe : «Volontiers, mon Père. » Mais, au lieu de répondre comme le voulait François, il dit au contraire : « Dieu fera par vous tant de bien, que vous irez en Paradis. » Le saint le

[1] Bernard de Besse; *Fioretti*, chap. VIII.

Digitized by Google

reprit : « Il ne faut pas dire ainsi, frère Léon; mais, quand je dirai : « O Frère François, tu as tellement multiplié tes iniquités contre le Seigneur que tu n'as droit qu'à ses malédictions, » tu répondras : « Il est vrai que tu mérites d'être au nombre des maudits. » Mais Frère Léon dit : « O Frère François, Dieu vous fera grâce ; et vous serez béni entre tous les élus. » Alors, le saint lui dit avec une douce colère : « Pourquoi as-tu la hardiesse de transgresser le précepte de l'obéissance, et de répondre tant de fois autrement que je ne te l'ai ordonné? » — « Très-cher Père, répondit Léon, Dieu m'en est témoin, j'ai voulu répéter les paroles que vous m'avez prescrites, mais Lui-même me fait parler comme il Lui plaît et contre ma volonté. » — « Cette fois au moins, reprit François, réponds comme je te l'enseignerai. Je dirai : O Frère François, petit homme misérable, après tant de crimes, oses-tu bien encore espérer que Dieu te pardonne? Et toi, chère petite brebis, tu répondras : Non tu n'as aucun droit à sa miséricorde. » Ces derniers mots étaient entrecoupés de sanglots ; et, se frappant la poitrine, les yeux tout baignés de larmes, il attendait que son compagnon répétât les mêmes paroles. Mais Frère Léon répondit : « Dieu vous comblera de grâces insignes ; vous serez exalté et glorifié éternellement ; car celui qui s'abaisse sera élevé. Je ne puis dire autrement ; c'est Dieu qui parle par ma bouche. » Ce fut dans cette lutte d'humilité qu'ils accomplirent leur

Digitized by Google

voyage [1]. Quels entretiens, et quelles âmes ! Nous le demandons à nos lecteurs, où trouver une page plus ravissante, une scène plus gracieuse et des enseignements plus profonds ?

[1] Bernard de Besse ; *Fioretti*, chap. IX.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Essai d'apostolat. — Le noviciat de Sainte-Marie des-Anges.

(1211-1212.)

Au commencement de l'année 1211, François, non moins zélé pour la conversion des pécheurs que pour le développement de son Ordre, résolut d'envoyer ses disciples à la conquête des âmes. Il les réunit donc un soir afin d'éprouver leurs talents oratoires, et leur commanda de prêcher chacun à leur tour sur divers sujets qu'il leur désigna. Ils s'exprimèrent avec tant de justesse de doctrine et d'élévation de pensées, qu'il ne douta point que l'Esprit-Saint n'eût parlé par leur bouche. Un miracle vint encore le confirmer dans cette persuasion. A peine avaient-ils achevé de parler, que le Roi du ciel, paraissant au milieu d'eux sous les traits d'un beau jeune homme, les bénit tous les uns après les autres avec une ineffable bonté [1]. Ils furent alors ravis en une longue extase, au sortir de laquelle le saint fondateur leur adressa l'exhortation suivante : « Mes frères et très chers enfants, rendez grâce à Dieu le Père et à Jésus-Christ son

[1] Bernard de Besse.

Digitized by Google

Fils unique, de ce qu'il daigne verser ainsi ses trésors célestes dans les âmes les plus simples. Car, sachez-le, c'est lui qui donne la parole aux muets, et qui rend éloquente la langue des ignorants. Il nous a choisis, nous prédicateurs si vils et si méprisables, pour annoncer au monde la pénitence et le salut, afin que nulle chair ne se glorifie devant Lui. Il veut que nous allions partout lui rendre témoignage par nos œuvres et par nos discours, que nous ramenions au divin bercail les brebis égarées, et que nous portions son nom et sa loi devant les nations et devant les rois de la terre. Allez donc pleins de courage et de dévouement, toujours prêts à vous laisser emporter, comme des nuées bienfaisantes, partout où l'Esprit de Dieu vous poussera selon l'obéissance, pour répandre la pluie de la parole divine sur le sol aride et desséché des cœurs endurcis. »

Le lendemain, il leur partagea l'Italie, et partit lui-même avec Frère Sylvestre pour la Toscane. Il s'arrêta quelques jours à Pérouse, où Dieu récompensa son zèle par la conversion d'un grand nombre d'âmes, et plus encore par la vocation miraculeuse d'un jeune seigneur de cette ville. Celui-ci se promenait aux environs de la cité, tout préoccupé du désir de répondre à l'appel de la grâce et de se consacrer à Dieu, lorsque le divin Maître lui apparut et lui dit : « Homme de désirs, si tu veux jouir de la paix que tu souhaites et faire ton salut, entre en religion et suis-moi. — Eh ! Seigneur,

Digitized by Google

dans quel ordre faut-il entrer? — Dans l'Ordre naissant de François d'Assise. — Et quand j'y serai, qu'aurai-je à faire pour être plus agréable à vos yeux? — Le voici : Mènes-y la vie commune, n'aie point de liaisons particulières, ne t'occupe point des défauts des autres, et ne forme point de jugements à leur désavantage. » Le jeune gentilhomme courut se jeter aux pieds de François, qui lui donna l'habit de son Ordre et lui imposa le nom de Frère Humble, en raison de la profonde humilité qu'il avait discernée au fond de son cœur.

A Cortone, où se rendirent ensuite nos deux missionnaires, le serviteur de Dieu reçut plusieurs novices, entre autres le fameux Frère Élie dont il sera plus d'une fois question dans la suite, et le Bienheureux Gui de Cortone, jeune homme de qualité qui tint à honneur de donner l'hospitalité au Pénitent d'Assise, et dont François prédit ainsi la vocation : « Mon frère, dit-il à Sylvestre, ce jeune homme s'enrôlera aujourd'hui même dans notre milice, et il se sanctifiera dans sa patrie. » Ce qui eut lieu. Le saint bâtit pour eux un couvent à Celles, sous les murs de cette ville. Quand arriva le carême, il confia au frère Sylvestre le gouvernement de la nouvelle fondation, partit le mercredi des Cendres dès le point du jour, avec deux petits pains pour toute provision, descendit à Borghetto, et se fit transporter dans une île du lac de Pérouse [1],

[1] Ancien lac Trasimène, célèbre par la victoire d'Annibal.

Digitized by Google

en recommandant au batelier de ne révéler à personne le lieu de sa retraite, et de ne revenir le chercher que le mercredi de la Semaine-Sainte. Resté seul dans ces lieux inhabités, il s'achemina vers un buisson, où des ronces entrelacées et des branches d'arbres formant berceau lui servirent de cellule, et près duquel la Providence avait posé comme exprès une fontaine limpide, qui lui fournit son breuvage[1]. C'est là qu'il passa tout son carême, à l'exemple et presque à l'égal du divin Maître, ne conversant qu'avec Dieu, les anges et les saints, et gardant un jeûne si rigoureux, qu'il ne mangea que la moitié d'un de ses deux pains. Le Mercredi-Saint, le batelier vint le reprendre. Une tempête s'étant élevée pendant la traversée, François l'apaisa d'un signe de croix, comme autrefois Jésus avait calmé celle du lac de Génésareth. Ce qui le ramenait au couvent de Celles, c'était le désir de passer au milieu de ses Frères les grands jours de la Semaine-Sainte, et de faire la sainte communion, dont il était privé depuis quarante-deux jours. Le Jeudi-Saint, il vint le premier, avec la ferveur d'un séraphin, recevoir le pain des anges, et tous ses disciples après lui[2].

Le zèle ne laisse point de repos à ceux qu'il pos-

[1] L'eau de cette fontaine guérit dans la suite une foule de malades. Les Frères-Mineurs bâtirent plus tard dans cette île un petit couvent, autour duquel se groupèrent bientôt de gracieuses habitations de pêcheurs.

[2] Bernard de Besse ; Rodolphe de Tossignano.

Digitized by Google

sède. Après les fêtes de Pâques, François se dirigea vers Arezzo, toujours en compagnie du Frère Sylvestre. En entrant dans cette ville, il la trouva divisée en deux factions prêtes à en venir aux mains, et aperçut une armée de démons qui volaient de rang en rang pour exciter les citoyens à s'entr'égorger. Aussitôt il se tourne vers son compagnon, et lui commande d'aller à la porte de la ville pour chasser les démons. Sylvestre obéit, et il crie de toutes ses forces : « Tout ce que vous êtes ici d'esprits immondes, fuyez au loin, je vous l'ordonne au nom du Dieu tout-puissant et de François son serviteur. » Au même moment, les anges de ténèbres s'enfuient, les haines s'apaisent dans les cœurs, et les deux partis se réunissent autour de François : l'ardent apôtre leur parle de paix et d'amour, avec une éloquence qui fait tomber les armes des mains des combattants ; et au nom de l'Évangile, il réconcilie des passions trop souvent irréconciliables.

D'Arezzo, l'homme de Dieu se rendit à Florence. Cette grande cité, si renommée dès lors pour son commerce, et qui devait un siècle plus tard, sous les Médicis jeter un si vif éclat, ne se montra pas moins empressée que ses voisines à entendre la parole du saint. Le séjour de François y fut d'assez courte durée, mais il fut signalé par plusieurs événements qui méritent d'être rapportés. Les habitants firent don au saint fondateur du petit couvent de San-Gallo, situé aux portes de la ville ; et

Digitized by Google

dès la première heure la Providence se plut à susciter de nombreuses vocations, dont la plus célèbre est sans contredit celle de Jean Parent.

C'était un savent jurisconsulte, le premier magistrat de Citta-Castellana, un homme d'un tel mérite qu'on lui avait décerné le titre de citoyen romain. Un soir qu'il se promenait aux environs de Citta-Castellana, il vit un pâtre qui s'efforçait de faire rentrer un troupeau de porcs dans leur étable, et qui tout en colère de ne pouvoir réussir, se mit à crier, en les poussant avec la pointe de son bâton : « Allons donc, pourceaux ! Entrez dans votre étable comme les juges entrent en enfer! » Et les animaux obéirent à l'instant. L'insolente apostrophe du porcher, que lui avait sans doute suggérée le souvenir d'anciens démêlés avec la justice, fut le moyen dont la Providence se servit pour toucher le cœur du savant magistrat. Il revint tout pensif, méditant sur la lourde responsabilité des charges publiques et sur les dangers du monde; il ne tarda pas à se démettre de sa charge, et vint se retirer à Florence. Dieu, qui le voulait tout à lui, lui ménagea une entrevue avec saint François, qu'il admira, qu'il aima, et dont il résolut bientôt d'imiter la vie pénitente. Son fils unique reçut la même vocation. En conséquence, tous deux, ayant distribué leurs biens en œuvres pies, revêtirent avec joie l'habit des Frères-Mineurs. Ainsi commencait à s'accomplir la prophétie du saint : « Dans peu de temps, beaucoup de nobles et de savants

Digitized by Google

viendront se joindre à vous, pour prêcher devant les rois et devant les peuples. »

Pendant que saint François était à l'ermitage de San-Gallo, trois habitants de la ville vinrent lui faire visite ; ils lui amenaient leurs fils pour qu'il les bénît. Notre Bienheureux alla, sans rien dire, cueillir cinq figues au jardin, en donna une à chacun des deux premiers enfants, remit les trois autres au dernier, et lui dit en le caressant : « Toi, mon ange, tu seras un jour l'un de mes fils. » La prédiction s'accomplit peu d'années après ; l'enfant devenu jeune homme entra dans l'Ordre des Frères-Mineurs, et reçut le nom de frère Ange qu'il justifia par une vie toute céleste.

Après de nombreuses excursions à travers la Toscane, notre saint missionnaire revint à Notre-Dame-des-Anges, escorté de ses nouveaux disciples. Il lui tardait de revoir sa chère Portioncule ainsi que ses premiers compagnons, et d'ailleurs il avait à cœur d'éprouver la vocation des postulants ; car il craignait que la ferveur ne diminuât avec le nombre.

A cette époque, le couvent de Notre-Dame-des-Anges était l'unique noviciat de l'Ordre. Le saint fondateur, persuadé que les commencements d'une œuvre décident de son avenir et lui impriment sa physionomie, s'était réservé le pouvoir d'admettre les postulants, et s'était chargé de les former lui-même aux vertus de la vie religieuse ; à mesure que les vocations se multipliaient, il se montrait



plus sévère dans l'admission des novices, de peur que l'ivraie ne se mêlât au bon grain. On se doute bien peu dans le monde de ce qu'est un noviciat; et, à vrai dire, il faut avoir passé par là, pour pouvoir se rendre compte des joies et des épreuves qu'on y rencontre. Voilà pourquoi nous pensons faire plaisir à nos lecteurs, en les initiant aux mystères de ces années de probation, et leur faisant connaître ce que devait être un noviciat de Frères-Mineurs dans la pensée de saint François.

Pour lui, un noviciat était une sorte de sanctuaire ayant deux portes ouvertes, l'une sur le ciel pour parler des hommes à Dieu, l'autre sur la terre pour parler de Dieu aux hommes. Faire de chaque novice un féal chevalier du Christ, un dévoué serviteur de ses frères, un amant de la pauvreté évangélique, voilà le but qu'il se proposait et qu'il eut le bonheur d'atteindre. De là, le soin extrême qu'il prenait d'étudier et de diriger la vocation des postulants.

Les travaux les plus simples lui fournissaient l'occasion de mettre leur vertu à l'épreuve. Les chroniqueurs nous racontent à ce propos plusieurs traits dont la naïve originalité fera peut-être sourire les beaux esprits du siècle, mais qui n'en renferment pas moins de profonds enseignements. C'est ainsi qu'un jour, deux postulants s'étant présentés ensemble à Notre-Dame-des-Anges, François leur enjoignit d'aller au jardin planter des choux la tête en bas. L'un d'eux, homme simple et

Digitized by Google

bon, obéit sur-le-champ; l'autre refusa en répliquant d'un air plein de suffisance : « Mon Père, ce n'est pas ainsi qu'on fait dans mon pays ! » Le saint Patriarche accepta le premier et renvoya le second. Les chroniqueurs ajoutent qu'en récompense de l'obéissance du premier, les choux se retournèrent d'eux-mêmes et devinrent d'une belle grosseur.

Mais la grande épreuve, la pierre de touche des solides vocations, c'était le soin de ces pauvres lépreux pour lesquels, nous l'avons vu, François avait tant d'attrait et de dévotion. Il mettait cette œuvre de miséricorde au-dessus de toutes les autres, et ne manquait pas d'avertir les postulants qu'ils auraient à s'y consacrer, Il renvoyait ceux qui ne pouvaient s'y résoudre. Il embrassait, au contraire, avec effusion ceux qui s'y soumettaient volontiers, les acceptait parmi les siens, et leur disait avec un charmant sourire : « Mes frères, soignons et chérissons les lépreux : ce sont les frères chrétiens par excellence. » Un de ses disciples, Frère Jacques-le-Simple, du comté de Pérouse, se distinguait entre tous par son zèle en cet office de charité : on l'appelait « l'ami et le médecin des malades du bon Dieu. » François lui avait recommandé tout spécialement un pauvre lépreux dont tout le corps n'était qu'une plaie. Frère Jacques en prit tant de soin, que les forces revinrent peu à peu au malade. Croyant que le grand air contribuerait à le guérir, il l'emmena un jour au couvent de la Portioncule. L'action parut téméraire et in-

Digitized by Google

discrète à notre saint, qui ne put s'empêcher de dire au frère Jacques : « Il ne convient pas que tu promènes ainsi les frères chrétiens. Je souhaite que tu les serves dans l'hôpital ; mais je ne voudrais pas que tu les en fisses sortir : il y a beaucoup de gens qui ne peuvent en supporter la vue. » Le malade, entendant réprimander ainsi son bienfaiteur, en fut vivement peiné. François s'en aperçut, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Par pénitence, il voulut manger à la porte du couvent dans la même écuelle que le lépreux ; puis, l'ayant embrassé, il le renvoya content.

Une autre fois, les Frères vinrent l'avertir qu'un de ces infortunés qu'ils soignaient dans la maladrerie voisine, les accablait d'injures et de coups, et allait jusqu'à blasphémer contre Jésus-Christ et sa sainte Mère. Ils eussent accepté volontiers les coups et les injures ; mais ils ne pouvaient supporter les blasphèmes, et d'ailleurs ils craignaient que leur présence ne fût un acte de complicité. Après les avoir entendus, François alla trouver le lépreux ; et l'abordant avec courtoisie, il le salua et lui dit : « Dieu te donne la paix, mon fils ! — La paix ! » répondit le malade. Et quelle paix puis-je avoir, depuis que Dieu me l'a ôtée et que mon corps n'est plus qu'une plaie infecte ? » Le saint reprit : « Aie patience, mon frère ! Les douleurs corporelles nous sont envoyées d'en haut pour le salut de notre âme ; et quand nous les supportons avec patience, elles se changent en diamants de grand prix, que

Digitized by Google

Dieu ajoute à notre couronne du ciel. — Et comment pourrai-je les endurer avec patience ? » répliqua brutalement le lépreux. « Elles ne me laissent pas un instant de repos, et tes Frères ne font qu'aggraver ma peine. » François, connaissant par révélation que ce malheureux était possédé du malin esprit, se retire un instant à l'écart, prie dévotement pour lui, et revient lui dire : « Mon pauvre frère, puisque tu n'es pas content des autres, je veux te servir moi-même. — Volontiers, » répond le malade, « mais que pourras-tu me faire de plus qu'eux ? — Tout ce que tu voudras. — A la bonne heure! Je veux que tu me laves tout le corps; car il s'en exhale une odeur si nauséabonde que je ne puis plus la supporter. » Sans plus de délai, le saint fait chauffer de l'eau aromatisée d'herbes odoriférantes; puis, il déshabille le lépreux et lave ses plaies. Or, partout où passait sa main bénie, les écailles sanglantes tombaient à l'instant ; la peau renaissait fraîche et vermeille; et, ce qui est un prodige incomparablement plus grand, la lèpre de l'âme se guérissait avec celle du corps. Les larmes coulèrent en abondance des yeux du nouveau converti, comme l'eau déborde d'un vase trop plein; et des paroles de repentir montèrent de son cœur à ses lèvres, et de ses lèvres jusqu'à Dieu. Il fit humblement sa coulpe, et s'écria en sanglotant : « Malheur à moi, qui ai mérité l'enfer pour avoir insulté les Frères et blasphémé contre Dieu! » Sa conversion fut complète :

Digitized by Google

il fit venir un prêtre, et le pardon du ciel tomba sur cette âme, aussi ardente à réparer ses crimes qu'elle l'avait été à les commettre. François, après avoir remercié le Père des miséricordes d'un si grand prodige, sortit de l'hôpital : son humilité redoutait les éloges qu'un tel événement n'eût pas manqué de lui attirer, et il avait peur de dérober à Dieu l'honneur et la gloire qui n'appartiennent qu'à Lui.

Au bout d'une quinzaine de jours, il plut au souverain arbître de la vie de retirer notre lépreux des misères de ce monde. Cet homme s'éteignit doucement, muni des sacrements de l'Église. Dès qu'il eut déposé la tente de son corps, il apparut sous la forme d'un globe de feu à notre saint thaumaturge, qui se tenait alors en oraison dans un bois voisin du couvent. « Père, lui dit-il, me reconnaissez-vous ? — Qui es-tu? demanda François. — Je suis ce lépreux que le très méricordieux Sauveur a guéri en vue de vos mérites. Aujourd'hui je m'en vais à la vie éternelle, et j'en rends grâce à Dieu et à vous. Soyez béni dans votre âme et dans votre corps, dans vos paroles et dans vos œuvres, parce qu'une foule d'âmes vous devront leur salut. Sachez qu'il ne se passe pas de jour où les anges et les saints ne remercient Dieu pour les fruits de vie que vous et votre Ordre vous opérez sur toute la surface de la terre. Réjouissez-vous donc, exaltez la bonté de Dieu, et restez avec sa bénédiction. » A ces mots, il s'envola vers les

Digitized by Google

montagnes éternelles, laissant le cœur de François inondé de consolation [1]. Voilà par quels actes le saint encourageait ses novices à marcher dans la voie du dévouement, et par quels miracles Dieu se plaisait à récompenser le zèle de son serviteur.

Le saint fondateur détestait l'oisiveté, qu'il appelait la mère de tous les vices ; et quoiqu'il fût très doux par caractère, il se montrait impitoyable pour les paresseux. Nous en trouvons la preuve dans la *Légende des trois compagnons*. Parmi les novices il y en avait un qui mangeait bien, buvait bien et dormait tout à son aise, mais priait peu et travaillait moins encore. François, qui avait l'œil fin et très observateur, le fit venir et lui dit : « Va-t-en, frère mouche ! Il y a assez longtemps que tu vis à la manière des frêlons, qui ne font pas de miel et qui dévorent celui des abeilles ! » Et sans lui chercher d'autre crime, il le chassa de la compagnie des Frères-Mineurs.

Cependant, s'il recommandait tant le travail, un travail honorable, utile au prochain et sans rémunération pécuniaire, il tenait en bien plus haute estime encore la charité fraternelle, ce ciment divin sans lequel toute maison tombe en ruines. « Je veux, disait-il à ses disciples, je veux que chacun de nos couvents respire l'union la plus cordiale, et que la charité fraternelle avec ses plus exquises

[1] Bernard de Besse.


Digitized by Google

délicatesses règne parmi nous. Béni soit donc le Religieux qui chérit tous ses frères, et qui ne se permet jamais en leur absence rien qu'il ne se permît en leur présence? Mais si, par malheur, quelque Frère est convaincu d'avoir semé la médisance, la discorde ou la haine, vous lui infligerez un châtiment exemplaire, qu'il n'aura que trop mérité ; car, il se sera servi de sa langue comme d'un glaive pour déchirer les entrailles de son prochain. » Peu de temps après qu'il eut prononcé ces menaces, on lui amena un Religieux qui avait manqué à la charité fraternelle. L'homme de Dieu, sachant par expérience que les fautes les plus légères peuvent avoir les plus déplorables conséquences, si on les laisse impunies, condamna le coupable à être dépouillé du saint habit[1]. C'était une peine disciplinaire des plus graves, et que nous ne pouvons mieux comparer qu'à celle de la dégradation du soldat.

Après des épreuves plus ou moins multipliées, le saint fondateur s'attachait à développer dans le cœur de ses novices les vertus qui lui étaient le plus chères et qu'il regardait comme fondamentales. Rien d'intéressant comme les conférences qu'il donnait chaque soir aux novices et aux profès réunis, et qui forment un véritable traité de vie spirituelle. Nous en donnerons quelques extraits pour que nos lecteurs puissent en apprécier la valeur.

[1] Bonavent., c. VIII ; Mariano.

Digitized by Google

Le premier soin de cet excellent maître était d'inspirer à ses disciples l'horreur du monde et l'amour de leur vocation. Après quoi, il posait les fondements de la vie religieuse, et tout d'abord cet esprit de foi qui déifie les actions les plus vulgaires, et qui nous apprend que tout ce qui n'est pas pour Dieu n'est rien et que ce qui n'est pas pour l'éternité n'est que mensonge; puis l'esprit d'oraison, qui est l'aliment de la vie surnaturelle, et à propos duquel il répétait souvent : « Sans l'oraison, on ne saurait faire aucun progrès dans la vertu, ni persévérer longtemps dans les devoirs de son état. Un Frère-Mineur doit donc être avant tout un homme d'oraison [1]. »

Il insistait peut-être plus encore, et avec raison, sur l'humilité. « C'est à l'humilité, disait-il, qu'on reconnaît les vrais serviteurs de Dieu; or, un homme est humble, quand il ne tire point vanité du bien que le Seigneur opère par lui, quand il a de bas sentiments de lui-même, quand enfin il se pose au dernier rang dans l'échelle des êtres... Pratiquez donc l'humilité. Ne vous faites point appeler maîtres ni docteurs; car le nom de Maître ne convient qu'au Christ béni, qui seul possède tous les trésors de la sagesse, et dont toutes les œuvres sont parfaites. Mieux vaut l'humilité sans beaucoup de science que beaucoup de science sans vertu. Heureux le Religieux qui ne tient pas plus

[1] Bonavent., c. x.


Digitized by Google

compte des applaudissements des hommes que de leurs mépris ! Car l'homme ne vaut, après tout, que ce qu'il vaut devant Dieu, et rien de plus... Heureux le Frère qui est promu aux charges et aux honneurs, sans les avoir brigués, et qui n'aspire qu'à en descendre ! Malheur, au contraire, à celui qui se complaît dans les prélatures, et qui cherche à s'y éterniser ! »

L'humilité est une vertu tout intérieure ; la modestie en est le reflet sur le visage et sur les divers mouvements du corps ; et comme les hommes ne peuvent lire dans les consciences, elle a le don de frapper et d'émouvoir les foules, souvent plus que le tonnerre de l'éloquence. Pour mieux faire saisir cette vérité, le saint fondateur dit un jour à l'un de ses novices : « Mon frère, allons prêcher. » Il monte à Assise avec son compagnon, parcourt les rues de la ville sans proférer une seule parole, et rentre au couvent. « Et notre prédication, mon Père ? lui dit le novice. — Elle est faite », répliqua le saint, voulant faire entendre par là qu'un extérieur modeste et recueilli vaut souvent pour le monde une éloquente prédication.

Toutefois, sa vertu favorite, celle qu'il se plaisait à nommer la reine des vertus, le fondement de son Ordre et la dame de ses pensées, celle dont il cherchait par-dessus tout à inculquer l'estime à ses disciples, c'était la pauvreté évangélique. Pour elle, il trouvait des accents de feu ; et alors, pour être éloquent, il n'avait qu'à laisser parler son

Digitized by Google

cœur. Écoutons le discours enthousiaste que lui inspirait sa passion pour cette vertu.

« Très chers frères, fils bien-aimés, n'ayez point de honte d'aller demander l'aumône, parce qu'en cela vous marchez sur les traces du Fils de Dieu, qui s'est fait pauvre pour nous en ce monde. C'est cette très haute pauvreté qui vous établit héritiers du royaume des cieux. Allez donc, avec la bénédiction de Dieu, demander l'aumône; allez avec plus de confiance et de joie que si vous offriez cent pour un, puisque c'est l'amour de Dieu que vous offrez en la demandant, quand vous dites : « Donnez pour l'amour de Dieu », et qu'en comparaison de cet amour, le ciel et la terre ne sont rien !... Souvenez-vous que le pain quêté de porte en porte est le pain des anges; car ce sont les bons anges qui inspirent aux fidèles la pensée de le donner pour l'amour de Dieu. Ainsi s'accomplit dans les saints pauvres ce mot du Prophète-Roi : *L'homme a mangé le pain des Anges* [1]. Dieu a donné les Frères-Mineurs au monde dans ces derniers temps, afin que les élus aient l'occasion de pratiquer ces œuvres de charité qui seront la cause de leur glorification, lorsque le souverain Juge leur adressera ces paroles : *Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait* [2]. »

[1] Ps. LXXVII.
[2] Matth., XXV.


Digitized by Google

Une autre fois, sa parole était plus ardente encore : elle s'élevait à la hauteur d'un hymne. « Seigneur Jésus, s'écriait-il, montrez-moi les voies de votre très chère pauvreté ! Ayez pitié de moi et de ma dame la pauvreté ; car je l'aime si passionnément, que je ne puis trouver de repos loin d'elle. Vous le savez, ô mon Dieu, puisque c'est vous qui m'avez mis au cœur ce grand amour. Elle pleure, assise dans la poussière dn chemin, et ses amis eux-mêmes passent devant elle avec mépris. Voyez donc l'abaissement de cette reine, ô Seigneur Jésus, ô vous qui êtes descendu du ciel sur la terre pour en faire votre épouse, et pour avoir d'elle, en elle et par elle, des enfants parfaits. Elle était dans l'humilité du sein de votre mère ; elle était dans la crèche ; et, comme un écuyer fidèle, elle s'est tenue tout armée dans le grand combat que vous avez soutenu pour notre Rédemption. Dans votre Passion, elle a été la seule à ne pas vous abandonner. Marie votre Mère s'est arrêtée au pied de la Croix ; mais la pauvreté, y montant avec vous, vous a enserré de son étreinte jusqu'à la fin. C'est elle qui a préparé avec amour les rudes clous qui ont percé vos mains et vos pieds ; et lorsque vous mouriez de soif, épouse attentive, elle vous faisait présenter du fiel. Vous avez expiré dans l'ardeur de ses embrassements ; mort, elle ne vous a point quitté, ô Seigneur Jésus, et elle n'a pas permis à votre corps de reposer ailleurs que dans un sépulcre d'emprunt. C'est elle

Digitized by Google

enfin, qui vous a réchauffé au fond du tombeau, et vous en a fait sortir glorieux. Aussi l'avez-vous couronnée au ciel, et lui avez-vous remis le sceau du royaume céleste pour en marquer vos élus. Oh! qui n'aimerait la dame pauvreté au-dessus de toutes les autres? O très pauvre Jésus, la grâce que je vous demande, c'est de m'accorder le trésor de la très haute pauvreté; faites que le cachet distinctif de notre Ordre et de ma vie soit de ne jamais rien posséder en propre sous le soleil, pour la gloire de votre nom, et de n'avoir d'autre patrimoine que la mendicité [1]. »

Sous les dehors de cet âpre dénuement dont François se faisait le poète, se cache la vraie grandeur, la grandeur morale; mais cette grandeur elle-même va directement à l'encontre des plus violents instincts de la nature, qui sont en état de rébellion ouverte et constamment ligués contre elle, pour la battre en brèche. Le combat dure autant que la vie; la victoire est difficile, et le découragement toujours à craindre; et voilà pourquoi le saint fondateur ajoutait : « Mes frères, tenez-vous en garde contre les défaillances, les surprises et les trahisons de la chair; elle est notre plus mortel ennemi. Au souvenir des maux passés, elle se plaint; à la seule pensée des maux à venir, elle s'effraie. Faisons donc la guerre à nos appétits sensuels, une guerre sans trêve et sans merci!

[1] *Œuvres de saint François d'Assise.*


Digitized by Google

Car, pour une jouissance éphémère, ils s'inquiètent peu de nous ravir le paradis et de nous précipiter en enfer. » Notre saint pouvait-il expliquer en termes plus précis ces deux vérités fondamentales, que la lutte est le fond même de la vie chrétienne, et que la sainteté n'est pas autre chose que la victoire de la raison et de la grâce sur la nature corrompue ?

Si discret qu'il fût à l'endroit des faveurs surnaturelles dont il était l'objet, il ne se faisait point scrupule de les révéler à ses Frères, toutes les fois que la charité ou le bien des âmes l'exigeaient. Une page de Bernard de Besse [1] nous en fournira la preuve. « Une nuit, notre bienheureux Père, tout plein de l'esprit de Dieu qui venait de le visiter, sortit de sa cellule, éveilla tous ses disciples et leur dit : Ah ! frères bien-aimés, quel honneur pour nous d'avoir été appelés à servir le grand Roi du ciel ! C'est là la plus haute gloire que l'esprit humain puisse rêver. Mais qui nous dira à quels signes reconnaître si nous sommes, ou non, les fidèles serviteurs et les amis de Dieu ? Pour moi, je vous l'avoue franchement, j'ai conjuré avec larmes le très miséricordieux Sauveur de m'éclairer à ce sujet, lui protestant que je voulais être tout à lui, sans réserve et sans retour. Il a entendu ma prière, et, m'apparaissant soudain, il m'a adressé cette question avec nne sublime familiarité : Fran-

[1] *Chronique.*

Digitized by Google

çois, que me donnerais-tu pour obtenir cette connaissance? — Seigneur, je vous offre mes deux yeux et ma vie; je n'ai rien de meilleur, et vous savez que depuis longtemps je vous ai donné tout le reste. — Eh bien! tes désirs seront exaucés. Pense saintement, parle saintement, agis saintement, et tiens pour sûr que tu seras vraiment alors mon serviteur et mon ami. — Mes Frères, j'ai voulu vous faire connaître cet oracle du ciel, afin que vous en tiriez votre profit pour votre avancement spirituel, et aussi afin que vous ne craigniez pas de me reprendre, si, par malheur, je manque à l'un de ces trois points. »

Le couvent était une famille, et François était au milieu de ses Frères comme un père au milieu de ses enfants : même tendresse, même abandon. Les récréations se prenaient en commun. Les conversations étaient gaies, faciles, entrecoupées de bons mots. La critique et la médisance en étaient sévèrement bannies. Notre saint aimait à relever le mérite et les bonnes qualités de chacun, et il le faisait avec à propos, sans flatterie comme sans arrière-pensée. Ainsi disait-il plaisamment aux novices, en leur montrant le Frère Ange : « Pour être un Frère-Mineur parfait, il faudrait savoir allier la foi ardente de Frère Bernard de Quintaville et l'angélique pureté de Frère Léon à l'exquise courtoisie de Frère Ange. » « La politesse est bonne et louable, ajoutait-il : elle donne aux manières un cachet de distinction qui plaît; et lors-

Digitized by Google

qu'elle sert de parure à la vertu, elle y ajoute un irrésistible attrait, qui séduit les gens du monde et facilite leur conversion. » Le Frère Gilles, arrivant sur ces entrefaites, l'interrompt et lui demande : « Père, y a-t-il en ce monde quelque chose de si terrible qu'on ne puisse le supporter pendant l'espace d'un *Pater?* — Oui, réplique le saint, il existe un monstre tellement horrible, qu'à moins d'une grâce spéciale de Dieu, personne n'en pourrait soutenir la vue pendant une seule minute. Ce monstre, c'est le démon ! »

Parmi les démons, François redoutait beaucoup celui de la tristesse, parce qu'il mène insensiblement de la tristesse au découragement, et du découragement au désespoir. Voilà pourquoi il recommandait à ses disciples les joies innocentes et les récréations qui reposent l'âme, et reprenait doucement ceux qu'il voyait enclins à la tristesse. « Prenez garde, leur disait-il; souvent l'esprit de ténèbres se contente de jeter le trouble dans notre imagination et de nous enlever la paix; c'est une de ses ruses les plus perfides; car il lui suffit d'avoir entrée dans une âme, pour y produire ensuite les plus grands ravages. Mais il ne peut nuire au Religieux qui se met en garde contre un pareil artifice. Ayez donc toujours au fond de l'âme et sur le visage la sainte joie de Dieu. Que les démons et leurs imitateurs soient dans les angoisses de la tristesse, cela se conçoit; pour nous, au contraire, nous devons toujours nous réjouir dans le Sei-

Digitized by Google

gneur. » Il était tellement pénétré de cette vérité, qu'il disait à un novice dont il avait remarqué l'air sombre et chagrin : « Mon Frère, pourquoi ce visage abattu? As-tu commis quelque péché ! Car, c'est là le seul mal qui nous doive attrister. Va prier ; ce n'est qu'au pied du Tabernacle qu'il est permis de pleurer, pour obtenir le pardon de ses fautes, ou pour recouvrer l'allégresse intérieure, quand une fois on l'a perdue. Mais devant moi et devant tes Frères, aie toujours une figure saintement joyeuse ; car il ne convient pas, lorsqu'on est au service de Dieu, de montrer un visage mélancolique et renfrogné. »

On ne peut nier que les conseils du saint directeur ne soient marqués au coin de la sagesse, et qu'ils ne dénotent en lui une profonde connaissance du cœur humain.

Telles étaient, en somme, les conférences dont le monastère de Notre-Dame-des-Anges était témoin et la vie qu'on y menait. On le devine aisément, des hommes capables d'entendre de telles leçons et de les mettre en pratique étaient prêts à tous les sacrifices, à tous les dévouements.

Tous ne persévéraient pas. François, qui avait reçu dans une si large mesure les dons de prophétie et du discernement des cœurs, lisait au fond des âmes les combats qui s'y livraient : il en profitait pour affermir les faibles, consoler les timides, et démasquer les fausses vertus des hypocrites.

Un jour que les novices lui manifestaient leur

Digitized by Google

surprise et leur douleur du départ de celui d'entre eux qu'ils estimaient le plus vertueux : « Que sa sortie ne vous étonne pas, leur dit-il. Ce malheureux s'est perdu, parce qu'il n'était pas fondé sur l'humilité. Croyez-moi, tout édifice qui n'a pas cette vertu pour base, est un édifice ruineux. »

Reprenant en public les fautes publiques, il prédit à deux Religieux la triste fin qui les attendait : à l'un, qui passait pour un saint et qui refusait de se confesser autrement que par signes pour ne pas manquer au silence, qu'il sortirait de l'Ordre ; à l'autre, qui avait déjà quitté le saint habit et qui demandait à le reprendre, qu'il serait pendu s'il retombait dans ses fautes. Les deux prédictions se réalisèrent, et François pleura amèrement sur le double malheur qu'il n'avait pu empêcher.

Autant il était attentif à discerner les vraies vocations des fausses, autant, après l'année de probation, il s'appliquait à distribuer sagement les emplois selon les aptitudes de chacun, pour la plus grande gloire de Dieu. Ceux en qui il remarquait plus de jugement et de maturité d'esprit, il les envoyait fonder de nouveaux monastères, sur la requête des évêques ; ceux qui avaient reçu d'en haut le don de la parole, il les consacrait au ministère de la prédication ; il laissait les autres s'adonner à la vie contemplative ou bien au soin des malades. Pour lui, donnant l'exemple à tous, il semblait réunir toutes les vocations.

Le Très-Haut semait ses bénédictions sur le petit

Digitized by Google

couvent de Notre-Dame-des-Anges; et les vocations y affluaient de toutes parts, attirées par la bonne odeur des vertus de notre saint.

Nous venons de voir ses efforts couronnés de succès dans la direction du noviciat; nous allons, dans le chapitre suivant, assister aux débuts de son apostolat dans sa propre patrie [1], recueillir avec lui les prémices et le plus beau fruit de ses travaux, et suivre les progrès de sa mission providentielle. Déjà il a formé à l'ombre de la Croix une première milice qui a pour but de combattre à la fois le démon, le monde et la chair; et déjà cette troupe d'élite a remporté d'éclatantes victoires : les peuples s'ébranlent, les pécheurs se convertissent, et un grand nombre d'hommes de tout rang, épris, comme notre saint, de l'amour de Dieu et de la pauvreté volontaire, accourent se ranger sous son étendard. Cependant, il n'est encore qu'à la première étape de sa mission restauratrice; la Providence le destine à sauver non seulement les hommes, mais aussi les femmes et le siècle tout entier; voilà pourquoi elle va lui associer une coadjutrice digne de lui, l'illustre vierge d'Assise, sainte Claire, qui sera la mère des Pauvres-Dames, comme il est le patriarche des Frères-Mineurs. Et le lieu choisi d'en haut pour être le berceau de ce second institut, c'est encore

[1] Jusqu'ici il n'avait donné que des sermons détachés.

Digitized by Google

la Portioncule ; là, se dessinera la vocation de Claire, afin qu'on voie manifestement que Marie est la mère des deux Ordres séraphiques, et que c'est du modeste sanctuaire de Notre-Dame-des-Anges que doit sortir la rénovation du treizième siècle.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Sainte Claire et les Pauvres-Dames.

(1212.)

Sainte Claire naquit à Assise. Ses parents, Favorino et Ortolana, avaient uni les blasons des deux plus antiques maisons de cette ville, les Scefi et les Fiumi, et comptaient parmi leurs alliés les Bienheureux Sylvestre et Rufin. Le comte possédait sur la pente méridionale du mont Soubase le château de Sasso-Rosso, dont on voit encore aujourd'hui les ruines imposantes. La comtesse, femme d'une piété éminente, avait entrepris par dévotion les pèlerinages de Terre-Sainte, du mont Gargano et de Saint-Pierre de Rome. A son retour, Dieu la visita dans sa miséricorde, et Ortolana, comme la mère de Samuel, obtint par la vertu du jeûne et de la prière une enfant digne d'elle. Un jour qu'elle était agenouillée devant son crucifix et qu'elle conjurait le Seigneur de bénir le fruit de ses entrailles, elle entendit une voix harmonieuse comme celle des anges, qui lui disait : » Ne crains rien, Ortolana ; tu mettras heureusement au monde une lumière qui éclairera tout l'univers. » L'enfant prédestinée naquit quelques jours après, le sourire sur les lèvres. Elle reçut l'eau régénératrice

Digitized by Google

sur les mêmes fonts sacrés où François avait été baptisé douze ans auparavant, et sa mère voulut qu'on lui donnât le beau nom de Claire [1], symbole et présage de sa grandeur future. En ce jour-là le ciel et la terre se réjouirent. C'était le 16 juillet 1194.

Claire fut toujours un ange d'innocence et de piété. Dès l'adolescence elle se livrait à diverses pratiques de mortification, et portait un cilice sous ses riches vêtements. Elle était très grande; elle avait les traits délicats et majestueux, le teint frais et vermeil, et son visage était magnifiquement encadré par sa blonde chevelure. Ses parents, ravis de voir en elle de si grands avantages, ne songeaient qu'à l'établir dans le monde; mais la jeune fille avait des désirs plus élevés, et, à dix-huit ans, elle méditait d'offrir au Roi des rois la fleur brillante de sa virginité. Dieu vint à son secours en l'adressant au bienheureux Patriarche, qui devait être son guide sur la terre et son éternel ami dans le ciel. Pendant le carême de l'an 1212, le saint prêchait à Assise dans l'église Saint-Georges. C'était sa première station quadragésimale; et quoiqu'il soit écrit que nul n'est prophète en son pays, François tenait sous le charme de sa parole ses propres compatriotes. Claire, désireuse de connaître un apôtre dont on racontait tant de merveilles, obtient un soir d'aller avec sa mère et sa sœur Agnès assister à l'une de ses instructions.

[1] *Clara*, lumineuse, illustre.

Digitized by Google

Elle le voit, l'entend, l'admire, et dès ce moment le choisit pour le directeur de sa vie. La jeune fille s'ouvre de son dessein à une veuve digne de toute sa confiance, Bona Guelfuccio, sa parente; et elle se rend avec elle, dans le plus grand secret, à Notre-Dame-des-Anges. Les vieux chroniqueurs nous ont conservé dans un récit plein de fraîcheur et de grâce le tableau de cette première entrevue. François, sachant par révélation qu'il a devant lui un trésor dont le monde n'est pas digne, dévoile à Claire le prix de la virginité, les beautés ravissantes du céleste Époux, et les joies inénarrables d'une union que le temps ne détruit pas. Puis, il ajoute pour l'éprouver : « Ma fille, si vous voulez que je croie à votre vocation, allez, quittez ces joyaux et ces parures, couvrez-vous d'un sac, et parcourez la ville en demandant l'aumône de porte en porte. » Claire obéit sans hésiter.

A la fin du carême elle vint retrouver le saint Patriarche. Elle était impatiente de se donner toute à Dieu, et les jours qui la séparaient de l'alliance avec son bien-aimé Jésus lui paraissaient des siècles. De son côté, François, craignant que cette fleur si délicate et si belle ne se flétrît au souffle empoisonné du monde, pensait qu'il était temps de la transplanter dans le jardin fermé de la vie religieuse. On convint que ce grand acte s'accomplirait le dimanche des Rameaux (19 mars 1212). La jeune vierge, ornée de tous ses atours, se ren-

Digitized by Google

dit à la cathédrale d'Assise; mais au lieu d'aller, selon la coutume italienne, recevoir les rameaux bénits, elle demeura à sa place, les yeux modestement baissés. L'évêque, s'en apercevant, descendit les degrés du sanctuaire, et vint lui apporter une palme, emblème des victoires qu'elle allait remporter sur le monde. La nuit suivante, à l'heure où tout était plongé dans le sommeil, Claire sortit de la maison paternelle, parée comme une fiancée au jour de ces noces, et accompagnée de Bona, sa fidèle amie. Les pierres et les pieux qui barricadaient l'issue du jardin, cédèrent miraculeusement sous les efforts de ses doigts, et l'innocente colombe, heureuse de voir ses derniers liens rompus, prit son vol vers la maison de Dieu, pour s'y offrir en holocauste sur l'autel du divin amour. Les Religieux, des cierges à la main, l'attendaient à Notre-Dame-des-Anges. François lui coupa les cheveux, en signe de renonciation aux vanités de la terre, la revêtit d'une robe de bure de couleur cendrée, la ceignit d'une corde et lui couvrit la tête d'un voile épais. Puis elle prononça ses vœux aux pieds de la Vierge Immaculée, et l'on distribua aux pauvres tout ce qu'elle avait de précieux. Le sacrifice était consommé, l'immolation était entière. Le serviteur de Dieu la conduisit au monastère de Saint-Paul; et cette fois encore, pour le second Ordre, comme pour le premier, ce fut saint Benoît qui lui fournit un asile.

On ne peut douter qu'en tout cela le saint Patri-

Digitized by Google

arche n'agît par inspiration divine et avec l'autorisation de l'évêque d'Assise.

Les épreuves ne manquèrent pas à notre sainte; son père et sa mère accoururent à Saint-Paul, et n'épargnèrent ni prières ni menaces pour l'en arracher; mais Claire, leur montrant sa tête rasée et s'attachant avec force aux colonnes de l'autel, finit par triompher de toutes leurs attaques. François, pour la mettre à l'abri d'un nouvel orage, la fit transporter à Saint-Ange-du-Panso, autre couvent de Bénédictines.

Claire fut la première fleur du virginal parterre des Pauvres-Dames. Agnès, sa sœur, en fut la seconde. C'était une jeune fille de quatorze ans, pure comme un lis, douce comme un agneau. Claire suppliait le Dieu qui se plaît au milieu des lis, de jeter un regard de miséricorde sur sa jeune sœur et de l'admettre à son tour au banquet des vierges. Sa prière fut exaucée ; peu de jours après, Agnès vint la rejoindre et lui dit : « Ma sœur, je veux servir Dieu avec vous. — Très douce sœur, répondit Claire en la serrant dans ses bras, combien je remercie le ciel d'avoir réalisé le plus ardent de mes désirs ! » Claire et Agnès ! Deux sœurs, deux conquêtes de saint François, deux victimes pures, qui couraient s'immoler sur l'autel du Dieu vivant, avec plus d'empressement que les mondains ne courent aux noces de leurs voluptés !

Pendant qu'un si doux spectacle réjouissait le

Digitized by Google

monastère de Saint-Ange, la maison paternelle était témoin d'une scène toute différente. Là, c'étaient des cris de douleur, de rage, de désespoir; le comte Favorino était exaspéré. Bientôt il assemble ses amis, et leur fait partager ses sentiments. Douze d'entre eux prennent les armes, et jurent de lui ramener sa fille, morte ou vive. Sans respect pour la sainteté du lieu, ils pénètrent dans le cloître; l'un d'eux saisit Agnès par les cheveux, et la traîne brutalement à travers les rochers jusqu'au bas de la montagne; mais soudain le corps de cette enfant devient si lourd, que les ravisseurs, forcés d'avouer leur impuissance, l'abandonnent sur les bords d'un ravin. Un de ses oncles, Monaldo, lève sur elle une main sacrilège, et va pour la frapper de son épée; mais il ne peut achever son crime : son bras s'arrête, immobile et desséché. Claire arrive sur ces entrefaites; elle conjure ses parents de lui laisser au moins les restes ensanglantés d'Agnès. Les chevaliers, poursuivis par le trouble et le remords, finissent par s'éloigner du champ de bataille, tandis que les deux sœurs, se félicitant mutuellement d'avoir été jugées dignes de souffrir pour le nom de Jésus, entonnent le cantique de la délivrance. Hâtons-nous d'ajouter que cette coupable opposition de la famille se changea bientôt en une admiration sans bornes. Monaldo guérit miraculeusement, et sachant qu'il était redevable de sa guérison aux prières de ses nièces,

Digitized by Google

il devint leur plus zélé défenseur : Favorino se soumit à la volonté de Dieu, et s'endormit peu de temps après du sommeil des justes.

Le saint fondateur, ayant donné l'habit de la pénitence à Agnès, établit les deux sœurs dans la maison qui touche à l'église Saint-Damien, la première des trois églises qu'il avait réparées. Ainsi se vérifia la prophétie, faite cinq ans auparavant, dans laquelle François avait annoncé que là fleurirait un couvent de Pauvres-Dames. Claire s'enferma dans cette prison volontaire, et elle n'en sortit que pour l'échanger contre les splendeurs du ciel. Saint-Damien devint donc pour les filles de saint François, pendant un demi-siècle, ce qu'était la Portioncule pour ses fils, une terre de bénédiction, fermée au monde, ouverte au ciel. Qui pourrait dire combien de fleurs célestes s'y épanouirent sous le regard de Dieu, quels parfums de prières et de vertus embaumèrent ces étroites cellules, combien d'anges terrestres s'envolèrent de là vers les collines éternelles?... Contentons-nous de rappeler ici que les vocations y affluèrent dès le principe, et que la sainte abbesse vit accourir sous sa houlette une phalange d'âmes séraphiques, parmi lesquelles on est heureux de compter Ortolana, sa mère, devenue veuve, Béatrix sa seconde sœur, et cette Bona Guelfuccio dont nous avons déjà parlé.

Le second Ordre de la pénitence, qu'on appela dans la suite l'ordre des Clarisses, était fondé. Fran-

Digitized by Google

çois écrivit pour ses filles spirituelles une règle entièrement calquée sur celle des Frères-Mineurs, avec quelques constitutions particulières, leur donna le nom de Pauvres-Dames, et obligea Claire à devenir abbesse de Saint-Damien. Il voulut que cette nouvelle famille reposât, comme son aînée, sur le roc inébranlable de cette absolue pauvreté qu'il aimait tant. Des exhortations qu'il ne cessait de leur adresser, à ce sujet il ne nous reste qu'une lettre très brève, mais si expressive, que nous l'offrons à nos lecteurs comme un des joyaux de l'écrin séraphique. « Moi, votre tout petit frère François, je veux suivre la vie et la pauvreté de notre très haut Seigneur Jésus et de sa très sainte Mère, et y persévérer jusqu'à la fin. Je vous prie aussi, vous toutes que je considère comme mes dames, et je vous conjure instamment de vous conformer toujours à cette vie et à cette glorieuse pauvreté. Gardez-vous bien de vous en écarter jamais en quoi que ce soit, et d'écouter là-dessus des maximes et des conseils contraires. »

La vierge séraphique était digne d'entendre un si noble langage, « Venez, disait-elle gracieusement à ses filles après la lecture de cette lettre, venez comme des colombes vous abriter dans le petit nid de la sainte pauvreté. » Elle ne se montra pas moins jalouse que le saint Patriarche d'observer ce vœu, qui confond la sagesse humaine, de renoncer à perpétuité pour elle et pour son Ordre à toute propriété; et l'on sait avec quelle invincible

Digitized by Google

fermeté elle résista, plutôt que d'y contrevenir, aux pressantes sollicitations des Souverains Pontifes eux-mêmes. Grégoire IX alla un jour jusqu'à la supplier d'accepter quelques possessions pour son Ordre à cause du malheur des temps. « Si c'est votre vœu qui vous arrête, ajouta-t-il, nous vous en délierons. — Saint-Père, répondit-elle, je serai heureuse d'être délivrée de mes péchés, mais je ne veux pas d'une absolution qui me dispenserait de suivre les conseils évangéliques. » Enfin, à force d'instances, elle obtint d'Innocent IV le privilège de la pauvreté perpétuelle, le seul qu'on n'ait jamais sollicité en cour de Rome ; et le Pape écrivit lui-même une lettre que nous insérons ici comme un monument unique dans les annales de l'Église :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à sa bien-aimée fille en Jésus-Christ, Claire et aux autres sœurs du monastère de Saint-Damien d'Assise, salut et bénédiction.

« Puisque vous désirez vous consacrer à Dieu seul et renoncer à toutes les choses temporelles, vendant vos biens et en distribuant le prix aux pauvres, pour suivre dans le dénûment le plus complet le Pauvre divin qui est la voie, la vérité et la vie, rien ne pourra vous arracher à cette sainte résolution ; car le Seigneur qui donne aux oiseaux leur pâture, et qui a revêtu la terre d'un manteau de verdure et de fleurs, saura bien vous nourrir

Digitized by Google

et vous vêtir, jusqu'au jour où Il sera Lui-même votre aliment éternel.

« Comme vous Nous avez demandé le privilège de la très haute pauvreté, Nous vous octroyons par ces présentes de ne pouvoir être contraintes par qui que ce soit à prendre, avoir ou retenir des possessions temporelles. Ceux qui vous aimeront en Jésus-Christ, vous, votre Ordre, et spécialement le monastère de Saint-Damien, qu'ils aient la sainte paix de Dieu, et qu'au jour du jugement ils reçoivent en récompense l'éternelle béatitude. »

Le temps a consacré ce privilège par un double miracle. Voilà six siècles que les sœurs de Sainte-Claire s'abandonnent totalement aux soins de la Providence ; et, depuis six siècles, la Providence veille avec une sollicitude toute maternelle aux besoins des pauvres recluses. Quand, par hasard, le pain vient à manquer, on sonne la cloche du couvent pour implorer la charité des fidèles ; et si le secours n'arrive pas à temps, les saintes filles bénissent Dieu, et, joyeuses, remplacent leur repas par un chant d'action de grâces.

L'Ordre des Clarisses a grandi parallèlement à celui des Frères-Mineurs, et il a subi les mêmes vicissitudes. Réformé, ou plutôt ramené à la ferveur primitive par sainte Colette au xv[e] siècle, il offre toujours un asile aux âmes avides de sacrifices et d'immolation, et un contrepoids aux ini-

Digitized by Google

quités du siècle ; et sous ce double rapport, il mérite à jamais le respect des peuples et la reconnaissance des chrétiens. Cependant, nous l'avouons avec tristesse, le monde n'a pas toujours rendu justice au dévouement de ces âmes si pures. Le moyen âge avait accueilli avec enthousiasme les filles de Sainte-Claire ; il n'avait pas assez d'éloges pour ces victimes volontaires de l'amour ; c'est qu'il avait la foi et le sens chrétien. Mais les temps modernes ne leur ont pas toujours gardé ces sentiments de bienveillance et d'admiration. Le XVIIIe siècle, le siècle de Voltaire, les proscrivit en masse ou les fit monter sur l'échafaud : leur seul crime, c'était d'être des Religieuses ! Notre siècle, siècle de doute et d'incrédulité, les supporte, en attendant qu'il les persécute. Une partie de la classe dirigeante de nos jours, la classe lettrée (si toutefois on peut lui donner ce nom !) englobe les Clarisses dans la haine qu'elle porte à tous les Ordres religieux, et nous demande avec arrogance « ce qu'elles font derrière leurs grilles, et pourquoi elles s'ensevelissent ainsi toutes vivantes entre quatre murailles , comme dans un tombeau. »

La réponse est facile. Elles y font l'office de Marie-Madeleine aux pieds de Jésus. L'Évangile ne dit-il pas qu'elles ont choisi la meilleure part, et que le rôle de Marie l'emporte sur celui de Marthe ? Tout chrétien, s'il voulait se donner la peine de réfléchir, verrait en Dieu même la raison des Ordres contemplatifs. Le souverain Maître n'a-t-il

Digitized by Google

pas, en effet, le droit de se réserver des êtres d'élite qui se consument devant Lui comme la lampe du sanctuaire? Si vous l'interrogez sur ses œuvres, demandez-Lui plutôt ce que font là-haut ces millions d'étoiles que l'œil de l'homme n'a jamais pu compter; pourquoi il a placé les plus belles fleurs au désert, où elles versent leurs parfums et épanouissent leurs brillantes corolles loin des regards humains; pourquoi les séraphins restent immobiles auprès de son trône, pendant que les anges, célestes messagers, sont envoyés par Lui auprès de ses créatures. Comme les étoiles, comme les fleurs, comme les séraphins, les vierges contemplatives louent Dieu et la nuit et le jour. N'est-ce point assez ? Et qui êtes-vous donc, enfants des hommes, chétive poussière, pour oser mettre vos intérêts et votre gloire en parallèle avec la gloire et les intérêts de Dieu?

Mais gardons-nous de croire que ces Religieuses soient inutiles à la société. Outre la salutaire prédication d'une vie pénitente et toute céleste, elles lui rendent un service inappréciable, le service de la prière. Ah! s'il nous était donné de pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, nous serions saisis d'étonnement devant les prodigieux effets de leur médiation, même dans les choses purement humaines. Veut-on quelques preuves historiques à l'appui de cette assertion? Qu'on ouvre la vie de sainte Claire d'Assise, et l'on y verra presque à chaque page la magnifique démonstration

Digitized by Google

de cette vérité ; nous choisissons deux traits entre mille.

Le premier nous reporte à l'année 1234. Frédéric II, empereur d'Allemagne, était toujours en lutte plus ou moins ouverte avec le Saint-Siège, et ses lieutenants, non moins impies, non moins cruels que lui, ramenaient sans cesse toutes les horreurs de la guerre civile sur quelque point de l'Italie. En 1234, un de ces capitaines, Vital d'Aversa, vint mettre le siège devant Assise. Il incendia les moissons, arracha les arbres et fit le serment de ne pas se retirer avant de s'être rendu maître de la ville. Les habitants, trop peu nombreux pour résister longtemps, s'attendaient d'un jour à l'autre à être passés au fil de l'épée ou ensevelis sous les ruines de leur patrie. Dans cette extrémité, Claire appela ses filles et leur fit part de sa douleur ; car les saints ne séparent jamais dans leurs affections l'amour de Dieu de l'amour de la patrie. « Chères sœurs, leur dit la vénérable abbesse, nous recevons de cette ville le pain de chaque jour, ; il serait injuste dans un si grand péril, de ne pas la secourir selon toute l'étendue de notre pouvoir. » Aussitôt toutes ensembles se couvrent la tête de cendres, courent se prosterner devant le tabernacle et sollicitent avec larmes la délivrance de la cité. La prière de ces vierges est exaucée ; le lendemain matin (22 juin), les assiégeants, surpris par une sortie des habitants, se croient trahis ; ils sont saisis d'une terreur subite, abandonnent leurs dra-

Digitized by Google

peaux et s'enfuient en désordre. La cité séraphique était sauvée. Ajoutons à sa louange qu'elle ne se trompa point sur la cause du miracle; elle ne l'attribua point à la sagesse de ses chefs ni à la vaillance de ses soldats, mais aux mérites et à l'intercession de la fille de Favorino. Tous exaltèrent à l'envi les vertus de la nouvelle Judith dont Dieu s'était servi pour chasser le nouvel Holoferne, et les rues de la vieille cité retentirent de cantiques d'allégresse semblables à ceux dont retentissait autrefois Béthulie après la mort d'Holopherne.

Six ans après, Assise courait un danger plus grand encore. Vingt mille Sarrasins, à la solde de Frédéric II, envahissaient la vallée de Spolète, pour la punir d'être restée fidèle au Saint-Siège et pour venger l'échec que l'empereur venait de subir sous les murs de Rome. Il est impossible de décrire toutes les atrocités que commirent ces barbares, enflammés par l'espoir du pillage et par la haine du nom chrétien. C'était un torrent qui ne laissait après lui que des ruines, la dévastation et la mort. En présence de tels ennemis, on s'imagine sans peine la terreur qui les précédait.

Etant venus camper auprès du monastère de Saint-Damien et s'apercevant que cette maison était sans défense, ils résolurent de s'en emparer. Au milieu de la nuit, ils fondirent sur le monastère et escaladèrent les murailles, en poussant d'affreux hurlements. Aux premiers cris qui se firent entendre, les Pauvres-Dames se réfugièrent toutes trem-

Digitized by Google

blantes auprès de la sainte abbesse, comme les poussins poursuivis par le milan courent se cacher sous l'aile de leur mère. Depuis longtemps Claire gardait le lit, épuisée par une maladie de langueur ; mais à cette heure suprême, oubliant ses propres souffrances pour ne songer qu'au péril qui menace ses filles, et cédant à une de ces héroïques pensées que la foi seule inspire, elle quitte sa couche, saisit le ciboire qui renfermait la sainte hostie, le dépose sur le seuil de la porte à la vue des ennemis, et, prosternée à deux genoux, adresse au Dieu de l'Eucharistie cette prière pleine de confiance : « Quoi donc ! Seigneur Jésus, laisserez-vous tomber entre les mains des infidèles les humbles servantes que j'ai nourries du lait de votre amour, et livrerez-vous à des bêtes féroces des vierges qui confessent votre nom ? Oh ! puisque moi leur mère, je suis impuissante à les protéger, soyez vous-même leur défense. » Elle priait encore, lorsqu'elle entendit comme la voix argentine d'un enfant qui disait : « Oui, je vous garderai toujours. » « Seigneur, continua Claire, daignez garder aussi la généreuse cité qui nous nourrit par amour pour vous. » Et la voix céleste répondit : « La ville souffrira beaucoup, mais grâce à tes prières elle sera épargnée. » Rassurée par ces promesses, l'abbesse releva la tête et dit à ses compagnes : « Filles bien-aimées, séchez vos pleurs : j'ai l'assurance qu'il ne vous arrivera aucun mal. Mettez toute votre confiance en Notre-Seigneur. » En même temps elle montra le ciboire aux infidèles,

Digitized by Google

qui, effrayés ou éblouis par les rayons d'une lumière céleste, prirent aussitôt la fuite. Pour la seconde fois, Assise était sauvée par la bienfaisante médiation de Claire[1].

Telle est la puissance de la prière sur les lèvres des Religieuses. Et si, pour mieux s'acquitter de cet office de médiatrices, office sublime qui est un écoulement de la Rédemption, elles vivent dans la plus profonde retraite et dans une virginité sans tache, ne faut-il pas les en bénir? N'y aurait-il pas à craindre qu'au contact d'un monde si corrompu et si corrupteur, quelque souillure n'effleurât leurs ailes et ne rendît inutile le prix de leurs jeûnes et de leurs veilles? Quand donc les Clarisses se renferment dans le silence et la solitude de leurs cloîtres, la société y trouve son profit. Le peuple, souvent plus éclairé que les prétendus sages du siècle, le peuple a saisi d'instinct ce côté pratique de la question. Quand viennent les fléaux et les calamités publiques, il sait à qui s'adresser : il frappe à la porte des épouses du Christ; il les conjure d'élever leurs mains pures vers le ciel et de désarmer la colère divine par leurs supplications, et il espère! Plaise au ciel que les gouvernements

[1] Le premier prodige, la déroute de Vital d'Aversa, a donné lieu à une fête populaire qui se célèbre à Assise, le 22 juin. C'est en mémoire du second, la fuite des Sarrazins, que les artistes chrétiens réprésentent sainte Claire portant le Saint-Sacrement. (Saint Antonin; Marc de Lisbonne, *Chroniques*.)

Digitized by Google

modernes se laissent guider par les mêmes sentiments de confiance et d'équité ! Puissent-ils enfin reconnaître où sont les véritables amis et les sauveurs de la société agonisante ! Plus ils étudieront l'histoire des nations chrétiennes, plus ils verront briller avec éclat cette double vérité que nous voudrions écrire en lettres d'or : « Ce sont les cloîtres qui enfantent le plus de saints, et ce sont les saints qui portent le monde. »

Après ce coup d'œil d'ensemble sur les origines, les progrès et l'utilité du second Ordre de la Pénitence, revenons à sainte Claire et ne la quittons point sans dire un mot de ses mérites et de ses vertus, qui sont après tout l'œuvre du saint Patriarche. Ne mérite-t-elle pas d'arrêter un instant nos regards ? Fille de saint François, sa digne coopératrice dans la grande œuvre de la réformation des mœurs, son émule en sainteté, elle occupe une belle place dans l'histoire du XIIIe siècle, dont elle demeure l'une des gloires les plus pures.

Elle hérita de la tendre dévotion de saint François pour le Dieu de l'Eucharistie, et de sa pieuse coutume de passer de longues heures au pied des tabernacles. Etait-elle malade (ce qui lui arrivait très fréquemment) ? assise sur son lit de douleur, elle filait du lin d'une très grande finesse et faisait des corporaux pour les églises pauvres, témoignant ainsi sa profonde vénération pour l'auguste sacrement de nos autels. D'un autre côté, elle était si humble, que, quoique abbesse, elle s'employait

Digitized by Google

aux plus vils offices du monastère ; — si charitable, qu'elle se faisait la servante des servantes de Dieu ; — si modeste, qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever les paupières (encore était-ce pour demander au Pape sa bénédiction), et qu'alors seulement on put connaître la couleur de ses yeux, bleus comme le ciel ; — si mortifiée, que ses jeûnes étaient presque continuels et d'une extrême rigueur. En un mot, nous retrouvons en elle toutes ces beautés intérieures que nous aurons sans cesse l'occasion d'admirer dans son bienheureux Père.

Nous reverrons la vierge Claire reparaître dans deux circonstances solennelles ; mais en attendant, plaçons ici un charmant épisode que nous lisons dans Bernard de Besse [1], et qu'on pourrait intituler « un repas de saints. » C'est le digne pendant des adieux de saint Benoît et de sainte Scholastique.

« François visitait souvent le monastère de Saint-Damien ; il avait à cœur de cultiver par ses instructions cette pépinière de plantes célestes. L'abbesse, tout en lui exprimant sa profonde reconnaissance pour tant de dévouement, lui avait plusieurs fois manifesté un désir qui nous semble tout naturel, celui de revoir sa chère Portioncule, d'y passer une journée en sa compagnie, et d'y partager son frugal repas ; mais toujours elle s'était

[1] *Chronique.*

Digitized by Google

vue rebutée. Les Religieux de Notre-Dame-des-Anges, ayant appris quel était le sujet de sa demande, ne purent s'empêcher de plaider sa cause, et ils dirent à leur bienheureux Père : « Croyez-vous que la sévérité dont vous usez en cette circonstance, soit bien conforme à l'esprit de charité que l'Evangile nous recommande si fortement ? Sœur Claire est une vierge chérie de Dieu ; ce qu'elle désire est une chose facile et de peu d'importance ; et puisqu'elle y attache tant de prix, pourquoi la désobliger en ce point ? Vous oubliez donc que c'est à votre voix qu'elle a renoncé aux vanités du siècle, et que ce sont vos mains qui ont planté ce beau lis dans le jardin du céleste Époux ? En vérité, elle est votre fille spirituelle, et, vous demandât-elle une faveur cent fois plus grande, vous ne devriez pas la lui refuser. — Vous pensez donc, répondit-il, que je doive me rendre à ces désirs ? — Oui, Père, s'écrièrent-ils tout d'une voix ; sœur Claire mérite que vous lui accordiez cette consolation. — Eh bien, reprit François, je suivrai votre avis ; et pour que la joie de notre sœur soit complète, je veux qu'elle vienne prendre ce repas à Notre-Dame-des-Anges. Depuis longtemps déjà, elle est enfermée à Saint-Damien ; ce sera pour elle un grand bonheur de revoir ce couvent où elle a pris le voile des épouses de Jésus-Christ ; c'est donc ici que nous mangerons ensemble au nom du Seigneur. »

Digitized by Google

« Au jour indiqué [1], l'abbesse effectua son pieux pèlerinage, accompagnée d'une de ses filles et de quelques Frères-Mineurs qui étaient venus la chercher à Saint-Damien. Le saint Patriarche alla au-devant d'elle; il la conduisit d'abord à cette chapelle de la Portioncule qui était encore tout embaumée des souvenirs de sa Profession; puis il l'introduisit dans l'intérieur du monastère. Déjà la table était dressée : c'était une pauvre natte étendue sur la terre nue, selon la coutume du Bienheureux, et couverte de quelques pains. François la bénit; ses Frères s'assirent modestement autour de lui, et Claire avec sa compagne en face. Ici, rien de mondain, rien de frivole. Ces fraternelles agapes commençaient à peine, que François se mit à parler de Dieu; il le fit d'une manière si touchante, que ses hôtes, ravis en extase et comme enivrés des délices du Paradis, oublièrent la nourriture corporelle. A la même heure, les habitants d'Assise, de Bettona et des environs, virent la Portioncule toute en feu; il leur semblait que les flammes dévoraient l'église, le couvent et le bois. Alors, n'écoutant que la voix du dévouement, ils acourent en toute hâte, dans le but d'éteindre l'incendie, franchissent la clôture, et pénètrent dans le couvent. Quelle n'est pas leur surprise, de se trouver en face de la scène si attendrissante de l'inté-

[1] Les Religieuses pouvaient alors sortir avec la permission des supérieurs. C'est Boniface VIII qui établit la clôture perpétuelle.

Digitized by Google

rieur ! « Ce que nous apercevions, pensent-ils en eux-mêmes, était un feu miraculeux et le symbole de l'amour divin qui embrase ces âmes. » Et n'osant proférer un seul mot, dans la crainte de mêler des paroles profanes à un entretien tout séraphique, ils se retirent émus, silencieux ; mais rentrés chez eux, ils publièrent à haute voix les merveilles dont ils avaient été témoins.

« Le soir, l'illustre abbesse rentra dans son cloître, pour faire part à ses filles des richesses spirituelles qu'elle venait d'acquérir. Les Religieuses avaient passé toute cette journée dans le deuil et la désolation : elles avaient craint que le saint fondateur ne l'envoyât gouverner quelque autre couvent, comme il avait fait pour Agnès, sœur de sainte Claire. Aussi, quelle ne fut pas leur joie, quand elles revirent leur Mère ! Quel ne fut pas leur bonheur, quand elles l'entendirent raconter la scène miraculeuse de Notre-Dame-des-Anges, et qu'elle leur répéta les suaves entretiens de leur bienheureux Père ! » Voilà les merveilles dont les murs de Notre-Dame-des-Anges étaient témoins en l'année 1221.

Claire gouverna pendant quarante et un ans l'Ordre des Pauvres-Dames. Je ne sais s'il est dans l'histoire des saints une vie plus pénitente que la sienne ; mais, à coup sûr, il n'est pas de mort plus glorieuse. Sentant que sa fin approchait, elle dicta son testament, où elle laisse en héritage à ses filles la pauvreté séraphique. Comme le Frère Reinaldo

Digitized by Google

l'exhortait à la patience dans la douleur : « Mon frère, lui dit la sainte abbesse, depuis que Notre Seigneur m'a fait connaître l'excellence de sa grâce par la bouche de notre regretté Père saint François, rien ne m'a plus coûté. Aucune pénitence ne m'a plus semblé dure, ni aucune maladie fâcheuse. » Elle pria ensuite les Frères Léon et Ange de Riéti de lui lire la Passion selon saint Jean ; puis, ayant reçu le saint viatique, elle s'écria, le front rayonnant de joie : « Allons, mon âme, sache que tu as un bon viatique pour t'accompagner, un excellent guide pour te montrer la voie. Ne crains rien, sois tranquille ; car celui qui est ton Créateur t'a sanctifiée, et il n'a cessé de veiller sur toi avec le tendre amour d'une mère pour son enfant. Et vous, ô Seigneur, soyez béni pour m'avoir créée. » « Vois-tu, continua-t-elle en se tournant vers la sœur Aimée, sa parente, vois-tu, ô ma fille, le Roi de gloire que je contemple ? » Au même moment, le Seigneur ouvrit les yeux à l'une des Religieuses ; et celle-ci vit la Reine du ciel, suivie d'une troupe de vierges vêtues de blanc, se pencher vers la malade, la convier doucement aux noces de l'Agneau, et cueillir son âme comme on cueille un fruit mûr. Ainsi mourut la vierge Claire, si c'était là mourir ! C'était dans la nuit du 10 août 1253, vingt-sept ans après la mort du séraphique Père. Dès l'année 1255, Alexandre IV, neveu du cardinal Ugolini, l'inscrivait solennellement au catalogue des saints, et lui décernait les glorieux titres de

Digitized by Google

duchesse des humbles et de *princesse des pauvres* [1]. Saint Bonaventure a buriné son panégyrique en deux mots qui resteront : « Vierge chérie de Dieu, écrit-il dans sa légende, elle a répandu les parfums d'une fleur printanière, et brillé comme l'astre du matin. »

[1] Bulle de canonisation.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Apostolat de François. — Voyage à Rome. Concile de Latran.

(1212-1215.)

François n'ignorait point que la plus divine des œuvres, c'est le salut des âmes; mais se sentant plus d'attrait pour la vie contemplative que pour la vie active, il avait des doutes sérieux sur sa vocation apostolique. Lorsqu'il eut réglé les exercices spirituels du couvent de Saint-Damien, ses anxiétés redoublèrent. Ne sachant à quoi se résoudre, il assembla ses Frères et leur dit : « Mes Frères, je viens vous demander votre avis sur cette question : Lequel des deux vaut le mieux pour moi, de m'adonner à l'oraison ou d'aller prêcher? Il semble que l'oraison me convienne mieux ; car, je suis un homme simple et inhabile dans l'art de bien dire, et j'ai reçu le don de la prière plus que celui de la parole. La prière purifie nos affections, nous unit au souverain bien, affermit notre volonté dans la vertu ; par elle, nous conversons avec Dieu et avec les anges, comme si nous menions une vie céleste. La prédication, au contraire, rend poudreux les pieds de l'homme spirituel; elle distrait, dissipe et mène au relâchement de la discipline. Ainsi, l'une

Digitized by Google

est la source des grâces, l'autre est le canal qui les distribue aux peuples. Néanmoins, il est une considération d'un ordre plus élevé qui me fait pencher vers la vie apostolique : c'est l'exemple du Sauveur des hommes, qui a joint la prière à la prédication. Puisqu'il est le modèle que nous nous sommes proposé d'imiter, il paraît plus conforme à la volonté de Dieu que je sacrifie mes goûts et mon repos pour aller travailler au dehors. »

Afin d'avoir de plus amples lumières, il envoya deux de ses Religieux vers sainte Claire et vers le Frère Sylvestre, alors retiré sur les hauteurs du mont Soubase, pour les prier de consulter le Seigneur à ce sujet. Quand les deux Religieux, Philippe et Masséo, furent de retour, François les reçut comme des ambassadeurs de Dieu : il leur lava les pieds, les embrassa et leur servit lui-même à manger. Puis, les menant dans un bois voisin, il se mit à genoux devant eux, la tête nue, les bras croisés sur la poitrine, et leur dit : « Mes frères, apprenez-moi ce que mon Seigneur Jésus-Christ me commande de faire. — Très cher Père, dit Masséo, voici la réponse que Sylvestre et Claire ont reçue de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; elle est exactement la même. Il veut que vous alliez prêcher, parce que ce n'est pas seulement pour votre salut qu'il vous a appelé ; c'est aussi pour le salut de vos frères ; et pour eux, il mettra ses paroles dans votre bouche. » A ces mots, François, saisi de l'esprit de Dieu, se lève en s'écriant : « Allons

Digitized by Google

au nom du Seigneur[1]. » Et plein d'un saint enthousiasme, il part sur-le-champ avec deux de ses disciples, Masséo de Marignan et Ange de Riéti, pour prêcher Dieu à toute créature.

Un prodige aussi touchant qu'extraordinaire marqua la première journée de cette course apostolique. Le saint approchait de la petite ville de Bévagna, lorsque, levant les yeux, il aperçut une multitude d'oiseaux qui voltigeaient d'arbre en arbre sur le bord de la route. Cette vue le remplit d'admiration, et il dit à ses deux compagnons de voyage : « Attendez-moi ici ; il faut que j'aille prêcher mes frères les oiseaux. » A sa voix, tous les oiseaux se réunirent autour de lui, et François leur tint ce langage : « Chers oiseaux, mes petits frères, le Créateur vous a comblés de bienfaits, et vous devez l'en bénir à toute heure et en tout lieu. C'est lui qui vous a revêtus de votre beau plumage, et vous a donné des ailes avec la liberté de voler où il vous plaît ; c'est lui qui a conservé votre race dans l'arche de Noé, et qui vous a assigné pour séjour les régions sereines de l'air. Il vous nourrit sans que vous ayez besoin de semer ni de moissonner ; il vous a donné l'eau des rivières et des fontaines pour étancher votre soif, les montagnes et les vallées pour vous servir de refuge, les arbres pour y poser vos nids ; et il veille sur votre petite famille. Ah ! puisque votre Créateur vous

[1] Bernard de Besse.

Digitized by Google

aime tant, gardez-vous bien, mes petits frères, de vous montrer jamais ingrats; appliquez-vous, au contraire, à faire sans cesse monter vers lui le tribut de vos louanges. » Pendant qu'il leur parlait ainsi, les oiseaux allongeaient le cou, battaient des ailes, inclinaient la tête jusqu'à terre, pour montrer l'extrême plaisir qu'ils prenaient à l'entendre. De son côté, le serviteur de Dieu passait familièrement au milieu d'eux, admirant leur nombre et leur variété, et les caressant des franges de sa robe. Enfin il leur donna sa bénédiction, et sur un signe de sa main, tous s'envolèrent vers les quatre parties du monde, en faisant retentir l'air de leurs chants harmonieux. Quand il eut rejoint ses Frères, plein de cette belle simplicité qui est l'apanage des âmes pures, il s'accusa de négligence devant eux pour n'avoir pas prêché jusqu'à ce jour à ses frères les oiseaux, qui écoutaient avec tant de respect la parole de Dieu [1].

Ce prodige n'était qu'un prélude à des miracles plus éclatants, par lesquels le Tout-Puissant allait sceller la vérité de sa mission apostolique.

Arrivé à Bévagna, le saint fit un discours plein d'éloquence sur l'amour de Dieu, et guérit une jeune fille aveugle en lui mettant trois fois de sa salive sur les paupières, et en invoquant la très sainte Trinité. Un grand nombre de pécheurs se convertirent, et quelques-uns de ses auditeurs se

[1] Thomas de Célano; saint Bonaventure.


Digitized by Google

joignirent à lui pour devenir à leur tour des apôtres de la pénitence et de la paix. Il eut alors la pensée de tourner ses pas vers les contrées infidèles de l'Orient, pour y porter le flambeau de la foi, et aussi dans l'espérance d'y cueillir la palme du martyre. Il se dirigea donc vers Rome, afin d'obtenir du Pape l'autorisation nécessaire. En route, il prêchait dans les villes et les bourgades, et il passait, comme le divin Maître, en faisant le bien et en semant les miracles sur ses pas.

A Rome, il eut une audience du Souverain Pontife. Innocent III apprit avec bonheur la rapide propagation de son Ordre, ainsi que les travaux et les vertus de ses Frères, et il lui accorda volontiers l'autorisation d'aller prêcher les mahométans. Deux fois la Ville éternelle entendit la voix du saint, et deux fois la bonne semence tomba dans un terrain bien préparé : plusieurs nouveaux disciples s'attachèrent à lui, entr'autres le Frère Guillaume, dont nous avons raconté la vocation et qui fut substitué à Jean de Capella, de si triste mémoire. Le bienheureux Patriarche se lia aussi d'une étroite et sainte amitié avec une dame romaine nommée Giacomina (Jacqueline) de Settésoli, d'une des plus nobles et des plus opulentes familles du Mont-Palatin. Cette pieuse veuve et la vierge Claire sont les deux seules femmes avec lesquelles il ait eu des relations suivies, même pour la direction spirituelle ; encore y mit-il une extrême réserve. Nous devons ajouter qu'elles se montrèrent dignes l'une et

Digitized by Google

l'autre d'une telle prédilection, et que leur affection pour le saint, plus pure que la neige, demeure l'image parfaite de ces affections transfigurées que Marthe et Marie-Madeleine avaient pour Notre-Seigneur. L'esprit le plus prévenu n'y trouve rien à reprendre ; et quant au vrai chrétien, ah ! comme il se sent heureux de rencontrer ainsi dans l'histoire, parmi les flots d'amour coupable qui corrompent le monde, quelques gouttes au moins de ce chaste amour que l'homme a perdu avec l'innocence, que nous retrouverons un jour au ciel, et dont nous pouvons quelquefois, dès ici-bas, dans la vie des saints, savourer d'avance le virginal parfum !

Giacomina, à l'exemple des saintes femmes de l'Évangile, donnait généreusement l'hospitalité aux pauvres de Jésus-Christ, toutes les fois qu'ils venaient à Rome, et pourvoyait à tous leurs besoins. Ce fut grâce à son intervention que les Bénédictins de Saint-Côme, au delà du Tibre, cédèrent aux Frères-Mineurs, l'an 1229, l'hôpital Saint-Blaise : c'est aujourd'hui le couvent de San-Francesco-a-Ripa [1]. On y voit encore la chambre qu'habita le saint, la pierre qui lui servait d'oreiller ainsi qu'un oranger planté de sa main, qui toujours vivant malgré les siècles, se couronne tous les ans de feuillage, de fleurs et de fruits : aimable

[1] Ce couvent, depuis l'invasion piémontaise, est converti en caserne !


Digitized by Google

image de l'Ordre qu'il fonda et qui fleurit depuis six cents ans avec l'éternelle jeunesse des choses divines.

Après un court séjour dans la Ville éternelle, François regagna la Portioncule. Il s'ouvrit à ses Frères de son projet d'aller en Orient, leur laissa Pierre de Catane pour supérieur en son absence, et fit voile vers la Palestine. Mais l'heure de la Providence n'était pas encore venue. Jeté par des vents contraires sur les côtes de l'Esclavonie, il dut renoncer pour le moment à ce lointain voyage. Un miracle signala son retour. Ils s'étaient embarqués, lui et son compagnon, à l'insu du capitaine et malgré les rebuts de l'équipage, sur un vaisseau qui partait pour Ancône. Comme la traversée était longue et pénible et que toutes les provisions étaient épuisées à bord, il multiplia miraculeusement les vivres qu'un envoyé du Ciel avait apportés pour les deux pauvres de Jésus-Christ, si bien que le capitaine et les matelots, émerveillés, se jetèrent à ses genoux, le remerciant de leur avoir sauvé la vie malgré eux[1].

A peine débarqué, l'infatigable apôtre reprit ses courses à travers l'Italie, répandant partout la parole de vie, guérissant les corps et les âmes, et entraînant les foules à sa suite. Son genre de vie et de prédication nous donne la raison de l'enthousiasme universel qu'il commençait dès lors à

[1] Bonavent.

Digitized by Google

exciter. Point d'apprêts dans sa personne ; la robe de bure qui le couvrait, ses pieds nus, sa tête rasée, son visage amaigri par les austérités, tout en lui respirait le mépris du monde et la pénitence. Sa prédication était un modèle d'éloquence populaire ; dédaignant les fleurs du beau langage et les artifices de la sagesse humaine, comme indignes d'un ambassadeur de Dieu, et protestant avec énergie contre le mauvais goût de l'époque, il se faisait gloire, comme l'Apôtre des nations, de ne connaître que Jésus, et Jésus crucifié. Néanmoins, il savait user à propos des talents naturels dont le ciel l'avait doué. Sa voix était claire et vibrante, douce et sonore, harmonieuse et sympathique. Sa parole, lucide et chaleureuse, captivait, passionnait ses auditeurs. Il avait des illuminations soudaines, des inspirations célestes, des élans sublimes, qui leur arrachaient tantôt des cris d'admiration, tantôt des larmes de repentir. En un mot, on reconnaît en lui la vraie éloquence, cette éloquence qui jaillit du cœur, cette éloquence qui touche, persuade, entraîne les masses, et que l'art seul ne saurait atteindre; car elle se puise à deux sources surhumaines, la sainteté et les miracles.

Quant l'apostolat réunit ces deux conditions, il exerce un attrait irrésistible. Aussi est-ce par milliers qu'il faut compter les âmes que François retirait des sentiers du vice, ou qui s'attachaient à sa personne pour ne plus le quitter. A Ascoli, pour

Digitized by Google

ne citer qu'un exemple entre mille, il gagna trente disciples en un seul jour. Au milieu d'une moisson si abondante, nous ne pouvons rien faire de mieux que de choisir çà et là quelques épis ; aussi bien sont-ce des épis d'or. De ce nombre est le célèbre poète de ce temps, Guillaume Divini, trouvère lauréat de l'empereur Frédéric II, qui l'avait surnommé le Roi des vers. Il habitait alors la Marche de Fermo, sa patrie. Ayant appris que le saint prêchait à San-Sévérino, dans la province d'Ancône, il résolut d'aller l'entendre, et se mêla à la foule qui accourait de toutes parts. Or, pendant que François exposait les magnificences de la Croix, le poète vit deux glaives de feu qui se croisaient sur la poitrine du saint, et il se sentit en même temps illuminé, transformé par la grâce. Après le sermon, il alla se prosterner aux pieds de l'homme de Dieu. Celui-ci l'admit sans délai parmi ses disciples ; et, le voyant passer si soudainement des agitations du siècle à la paix de Jésus-Christ, il le nomma Frère Pacifique. L'ancien troubadour devint un zélé missionnaire, et fut plus tard chargé par saint François d'établir les Frères-Mineurs en France, et par Blanche de Castille d'achever l'éducation de l'héritier du trône, qui devait être saint Louis.

Ce même Frère Pacifique eut deux autres visions non moins admirables, qu'il crut de son devoir de raconter à ses Frères pour leur édification, et qui eurent pour résultat, selon les desseins de Dieu, d'augmenter encore la vénération qu'ils avaient

Digitized by Google

pour leur saint fondateur. Dans la première, il vit le front du saint marqué du signe *Tau*, figure biblique de la Croix. Dans la seconde, Dieu lui dit en lui montrant, au milieu des splendeurs du ciel, un trône étincelant d'or et de pierreries : « Ce trône qui fait ton admiration et qu'un ange a perdu par sa révolte, est destiné à l'humble François d'Assise. » Le lendemain, à l'heure de la récréation, Frère Pacifique dit familièrement au saint Patriarche : « Père, que pensez-vous de vous-même? — Je pense, répondit François, que je suis le plus misérable et le dernier des pécheurs. — Comment osez-vous le dire ou même le penser? répliqua le Frère. — Oui, s'écria François, je suis bien convaincu que si Notre-Seigneur avait accordé les mêmes grâces à toute autre personne, elle en aurait mieux profité que moi. » Et le Frère se retira, méditant en son cœur cet oracle de l'Évangile : « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé [1]. »

Vers la fin d'octobre de cette même année 1212, notre saint missionnaire franchit les Apennins au Col Fiorito, et redescendit dans la vallée du Tibre. Le bruit de ses succès et de ses incomparables prodiges l'avait précédé dans sa patrie, et y avait opéré toute une révolution. Cette même ville d'Assise qui, six ans auparavant, l'avait poursuivi de ses huées, l'attendait cette fois comme un ange de

[1] Matth., XXIII, 12.


Digitized by Google

Dieu, et lui préparait une entrée triomphale, qui rappelle celle du Messie à Jérusalem. Le clergé et le peuple accoururent à sa rencontre, portant des palmes à la main et chantant des cantiques, pendant que les cloches portaient jusqu'aux nues leurs plus joyeuses volées. Les uns touchaient le bord de sa robe, les autres lui baisaient les mains ou les pieds, tous s'estimaient heureux de le voir.

Ces ovations se renouvelèrent plus d'une fois dans le cours de sa vie, sans qu'il cherchât à s'y soustraire. Un jour, son compagnon, surpris, presque scandalisé qu'il acceptât si facilement tous ces honneurs, ne put s'empêcher de lui en faire la remarque. « Mon frère, répliqua le saint, ne te malédifie pas de ma manière d'agir. Tous ces hommages, je les renvoie à Dieu seul, sans m'en réserver la moindre parcelle, comme une statue renvoie à l'original tout l'honneur qu'on lui rend. D'un autre côté, tout ce peuple y gagne, parce qu'il honore le Seigneur dans la plus vile de ses créatures. » Telle était la sainte indifférence de François. Le trait qu'on va lire nous prouve mieux encore jusqu'à quel excès il poussait le mépris de lui-même et l'amour de l'humilité.

Il avait alors trente et un ans. Il aurait dû être dans la vigueur et la force de l'âge; mais miné sourdement par des jeûnes continuels et par les labeurs du ministère évangélique, il fut atteint de fièvres intermittentes qui le réduisirent à une extrême langueur. On craignit pour ses jours, et

Digitized by Google

don Guido le fit transporter, malgré ses résistances, à son palais épiscopal, pour lui donner les soins que réclamait son état. Le malade n'y resta pas longtemps ; dès qu'il eut repris un peu de forces, il se reprocha très amèrement ce qu'il appelait un retour aux délices du siècle. « Non, s'écria-t-il, il ne convient pas que le peuple me regarde comme un homme austère, tandis qu'en secret je suis traité comme un prince. » Là dessus, il se lève et se rend à la cathédrale, suivi de plusieurs de ses Frères et d'une multitude de fidèles. Il ordonne au Vicaire de son couvent de lui mettre une corde au cou, comme à un criminel, et de le traîner à demi-vêtu jusqu'au lieu des exécutions. Là, tout tremblant de fièvre et de froid, il harangue ainsi le peuple : « Mes frères, je vous assure que je ne dois point être honoré comme un homme spirituel. Je suis un homme charnel, sensuel et gourmand, que vous devez tous mépriser. »

« O sublime folie, sous laquelle François cherchait à cacher les dons de Dieu, de peur qu'ils ne devinssent pour lui une pierre d'achoppement[1] ! » Ses compatriotes devinèrent sa pensée, et le reconduisirent en silence à Notre-Dame-des-Anges. Toutefois ils ne purent contenir jusqu'à la fin le sentiment d'admiration qui débordait de tous les cœurs. « C'est un saint ! » murmurait-on à demi-voix. « Taisez-vous, répliqua l'homme de Dieu !

[1] Bonavent., c. VI.

Digitized by Google

Il ne faut point louer les vivants, ni canoniser les hommes avant leur mort. » Ces heureuses réparties lui étaient habituelles. Lorsqu'il fut de retour à la Portioncule, il expliqua nettement sa pensée à ses disciples. « Fils bien-aimés, leur dit-il, ne nous laissons point enivrer par l'encens des louanges humaines; car, ne voyez-vous pas que ce serait de la démence, de savourer un éloge immérité? Or, il est un point où vient échouer toute notre puissance : pauvres pécheurs que nous sommes, nous avons beau prier, gémir, macérer, notre chair, nous ne pouvons jamais nous promettre d'être toujours fidèles à Dieu. Donc, loin de nous la pensée de nous glorifier en quoi que ce soit, si ce n'est dans la Croix de Jésus et dans la fidélité au service de Dieu [1] ! » C'est au milieu de ces actes héroïques et de ces profonds enseignements, que s'achève l'année 1212.

Au mois de janvier de l'année suivante, la fièvre reprit le saint Patriarche. On ne saurait dire avec quelle sérénité d'âme, avec quelle joie il accepta cette nouvelle épreuve, bénissant « sa petite sœur la souffrance », comme il l'appelait, et disant que l'ardeur de la fièvre était mille fois préférable au feu des tentations de la chair. Sa seule peine était de ne pouvoir travailler efficacement au salut des âmes. Mais la charité des serviteurs de Dieu, vaste comme le monde, ingénieuse comme celle du Sau-

[1] Bonavent., c. VI.

Digitized by Google

veur, sait prendre toutes les formes. Ne pouvant prêcher, François se sentit inspiré d'écrire. De son lit de douleur il envoya à tous les enfants de l'Église deux circulaires, vraies perles séraphiques que nous enchâssons avec bonheur dans notre récit. La première était conçue en ces termes.

« A tous les chrétiens, clercs, religieux, laïques, hommes et femmes qui sont par toute la terre.

« Oh! qu'ils sont heureux et bénis, ceux qui aiment Dieu et qui remplissent parfaitement le précepte de l'Évangile : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme, et votre prochain comme vous-même*[1] ! Aimons Dieu et adorons-le avec une grande pureté d'esprit et de cœur ; car, c'est là ce qu'il demande par dessus toutes choses, quand il dit : *Les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, et il faut que ceux qui L'adorent, L'adorent aussi en esprit et en vérité*[2]. Je vous salue en Notre-Seigneur. »

Dans la seconde lettre, après avoir rappelé les mystères de l'Incarnation, de l'Eucharistie et de la Croix, puis les devoirs de la vie chrétienne, il termine par un tableau saisissant de la mort des impies qui ont prospéré sur la terre. « Malheur à ceux qui ne font pas pénitence et qui suivent les désirs de la nature corrompue ! Ils courent sciemment à leur perte. Ouvrez donc enfin les yeux, ô

[1] Matth., XXII

[2] Joan., IV.

Digitized by Google

pécheurs, aveugles volontaires qui les fermez à la lumière de l'Évangile! Comprenez que vous êtes le jouet de Satan, cet éternel ennemi de Dieu et des hommes! Vous vous imaginez posséder longtemps les biens éphémères de ce monde; et l'heure approche où vous en serez dépouillés, heure fatale que vous ignorez, et à laquelle vous ne pensez pas! Voyez ce riche de la terre qui va mourir. Son épouse et ses enfants éplorés entourent son lit; et lui-même, tout ému, leur lègue sa fortune avec ses derniers souvenirs. On fait venir un prêtre qui exige la restitution de richesses injustement acquises. — « Restituer! C'est impossible, s'écrie le moribond! Ce serait la ruine de ma famille! » — Cependant, le mal augmente; cet homme perd la parole, et il meurt dans la haine de Dieu. Aussitôt les démons s'emparent de son âme pour la torturer, pendant que les vers rongent sa chair, et que ses proches se disputent ses trésors, tout en maudissant sa mémoire. Et c'est ainsi que ce misérable, pour s'être laissé séduire par les vains appas du monde, aura perdu son corps et son âme pour l'éternité!

« Moi, Frère François, votre tout petit serviteur, sincèrement disposé à vous baiser les pieds, je vous prie et vous conjure par la charité, qui est Dieu même, de recevoir et de mettre en pratique, humblement et avec amour, ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ et toutes les autres qui sont sorties de sa bouche. Que tous ceux entre les mains

Digitized by Google

desquels elles tomberont et qui en comprendront le sens, les envoient aux autres, afin qu'ils en profitent. S'ils persévèrent jusqu'à la fin dans le bon usage qu'ils en doivent faire, qu'ils soient bénis du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen[1]. »

Ces deux épîtres, répandues à profusion et accueillies avec avidité, franchirent les Alpes et allèrent au loin ranimer la foi et la ferveur.

François était, nous l'avons vu, d'une constitution délicate ; les austérités, les travaux, les fièvres, eurent vite épuisé ses forces, si bien qu'il ne fit plus guère jusqu'à sa mort que traîner une vie languissante. Néanmoins, son âme était toujours ardente, toujours dévorée du même zèle. S'étant senti un peu mieux au retour du printemps, il forma le projet de pénétrer jusque dans l'empire musulman du Maroc ; et, confiant le gouvernement de son Ordre à Pierre de Catane, il partit avec Bernard de Quintavalle et quelques autres Frères. Ce voyage ne fut qu'une série continuelle de miracles, de succès apostoliques et de fondations de couvents, avec mille incidents divers dont nous relaterons les principaux.

A Terni, dans les Etats-Pontificaux, l'évêque, après avoir entendu prêcher le saint, monta en chaire et dit au peuple : « Mes frères, le Seigneur a souvent éclairé son Eglise par des docteurs et des savants ; aujourd'hui, il vous envoie ce Fran-

[1] *Œuvres de saint François d'Assise.*

Digitized by Google

çois d'Assise, homme pauvre, sans lettres, à l'air méprisable, afin de vous édifier par ses paroles et par ses exemples. Moins il est savant, plus on voit éclater en lui la puissance de Dieu, qui choisit ce qui est insensé selon le monde pour confondre la sagesse humaine. » Le compliment eût paru étrange à tout autre; François en fut ravi; il alla se jeter aux genoux du prélat, lui baisa la main et lui dit : « Merci, Monseigneur, d'avoir si sagement distingué le précieux d'avec le vil, le digne d'avec l'indigne, le saint d'avec le pécheur, en rapportant, comme il convient, toute gloire à Dieu seul et non à moi, qui ne suis qu'un homme chétif et misérable. » L'évêque, encore plus charmé de son humilité que de sa prédication, l'embrassa tendrement.

Dans cette même ville de Terni, François opéra plusieurs miiracles dont voici le plus éclatant. On lui apporta un jeune homme qui venait d'être écrasé par la chute d'une muraille; François se mit en prière, s'étendit sur le cadavre, comme autrefois le prophète Elisée sur le fils de la Sunamite, le ressuscita et le rendit à sa mère en présence de la foule émerveillée.

La sainteté du glorieux patriarche jetait dès lors un si vif éclat, qu'on la voit constatée dans plusieurs monuments publics de cette époque. C'est ainsi qu'à Poggi-Bonzi, en Toscane, les magistrats dressèrent en sa faveur un acte de donation qui s'ouvre par ces mots : « Nous accordons à un

Digitized by Google

homme nommé François, que tout le monde vénère comme un saint, une maison, pour qu'il y établisse des religieux de son Ordre, etc. [1]. »

A Imola, il reçut un accueil tout différent. Comme il demandait à l'évêque la permission de prêcher à son peuple : « Je prêche, répondit sèchement le prélat, et cela suffit. » L'humble missionnaire baissa la tête et se retira sans répliquer ; mais une heure après, il revint se présenter devant l'évêque, qui, surpris de le revoir, lui demanda ce qu'il désirait encore. « Monseigneur, répliqua le saint, quand un père chasse son fils par une porte, il faut que le fils rentre par une autre. » Le prélat, vaincu par tant de confiance et d'humilité, lui dit en le serrant sur son cœur : « Désormais, toi et tous tes frères, prêchez dans mon diocèse. »

Si nos zélés missionnaires s'abandonnaient complètement aux soins de la Providence, celle-ci, en retour, leur prouva par maints prodiges avec quelle maternelle tendresse elle veillait sur eux. Dans un pays inconnu, il y a mille dangers à courir. Un trait choisi entre cent nous dira comment Dieu les en préservait. François et le Frère Léon venaient de pénétrer dans la Lombardie transpadane. La nuit les surprit dans un passage très dangereux, entre de profonds marécages et les rives escarpées du Pô. « Mon Père, s'écria Frère Léon effrayé, priez Dieu qu'il nous délivre de ce

[1] Wading., *ad annum* 1220.


Digitized by Google

péril. » François lui répondit avec le calme qu'inspirent la foi et la confiance en Dieu : « Mon fils, Dieu peut, si cela plaît à sa bonté, nous donner de la lumière pour dissiper les ténèbres de la nuit. » A peine avait-il parlé, qu'ils se virent environnés d'une vive lumière, qui les guida le long du sentier, pendant que partout ailleurs l'obscurité demeurait fort épaisse, et les accompagna jusqu'au lieu où ils devaient loger. En reconnaissance de ce miracle, François établit en cet endroit un couvent de Frères-Mineurs, auquel il donna le nom de « couvent du Saint-Feu. »

Nous n'avons point de documents précis qui nous permettent de suivre pas à pas notre saint missionnaire dans une si longue excursion ; nous savons seulement qu'il évangélisa sur sa route Cairo, Cortémiglia, Asti, Moncaliéri, Turin et Suse, dans le Piémont. Ayant franchi les Alpes, probablement au col du mont Cenis, il traversa les villes d'Avignon et de Lunel [1] en France, pénétra par la

[1] Le baron de Lunel vint au-devant de saint François et lui donna cordialement l'hospitalité. Notre saint bénit la demeure de son hôte, et sa bénédiction porta ses fruits. Un des petits-fils du baron, le Bienheureux Gérard, revêtit à cinq ans la corde et l'habit de la pénitence au couvent des Franciscains de Lunel, mena une vie angélique au château de ses ancêtres, renonça de bonne heure aux grandeurs du monde, entreprit le pèlerinage de Terre-Sainte, et mourut en chemin à Monte-Santo, près de Lorette. Son culte fut successivement approuvé par Benoît XIV pour Monte-Santo, par Pie VI pour tout le diocèse de Fermo, et par Pie IX pour le diocèse de Montpellier. (Voir le *Propre du diocèse de Montpellier*.)

Digitized by Google

Navarre dans le royaume d'Espagne, et se rendit à la cour d'Alphonse IX, père de la reine Blanche de Castille. Alphonse IX était ce jeune héros, ce nouveau Charles-Martel qui, dans la célèbre journée de las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), avait sauvé l'Europe de l'irruption de quatre cent mille musulmans. Persuadé que les missionnaires sont les pionniers de la civilisation, et sachant qu'en Espagne l'œuvre de l'affranchissement national était inséparable de l'unité de la religion, il accueillit notre saint avec bienveillance, et lui octroya gracieusement l'autorisation d'établir son Ordre en Espagne. Après avoir fondé plusieurs couvents, entr'autres à Burgos [1], à Logrono, à Vitoria, François se disposait à passer en Afrique, lorsqu'une longue et douloureuse maladie vint mettre obstacle à ses projets. Il vit dans ce contretemps quelle était la volonté de Dieu, et s'y soumit sans murmurer. Dès qu'il fut entré en convalescence, il songea à repasser les Pyrénées; mais auparavant il alla s'agenouiller dans le sanctuaire le plus célèbre de ce pays, Saint-Jacques de Compostelle en Galice. Il ne fit qu'apparaître à Guimaraëns en Portugal, où il ressuscita la fille de son hôte, et remonta vers les Pyrénées par Avila, Madrid, Tolède et Barcelone. Nous constatons ici avec bonheur qu'une foule de monuments attestent encore de nos jours son passage dans la catho-

[1] C'était alors la capitale de la monarchie castillane.


Digitized by Google

lique Espagne, et que cette contrée a conservé mieux que toute autre le souvenir de ses vertus et de son apostolat.

François s'arrêta quelque temps à Perpignan, puis à Montpellier [1]; mais il ne pénétra point dans le Languedoc, sans doute parce que c'était le champ destiné à saint Dominique, l'apôtre et le vainqueur de l'hérésie des Albigeois. Enfin, après mille fatigues et d'incroyables succès, notre saint rentra en son cher couvent de la Portioncule vers la fin de l'année 1214, ou peut-être au commencement de l'année 1215.

Grande fut alors la joie à Notre-Dame-des-Anges. Les disciples se félicitaient du retour de leur bienheureux Père, et le saint se réjouissait de retrouver le nombre de ses enfants plus que doublé et les vertus religieuses en honneur parmi eux. Cependant, un nuage vint assombrir ce beau ciel : François, ayant remarqué à côté du monastère de Notre-Dame-des-Anges un somptueux bâtiment que Pierre de Catane avait fait élever en son absence, fut vivement peiné de cette infraction à la sainte pauvreté. En vain lui assura-t-on que cette maison était uniquement affectée au service des pèlerins qui affluaient de tous côtés. « Mon Frère, dit-il d'un ton sévère à Pierre de Catane, ce couvent est la règle et le modèle de tout l'Ordre. Je

[1] A Montpellier, il annonça qu'on bâtirait un couvent de son Ordre dans l'hôpital où il était logé. La prophétie s'accomplit six ans après.

Digitized by Google

veux que ceux qui y viennent, aussi bien que ceux qui l'habitent, souffrent les incommodités de la pauvreté, afin qu'ils puissent dire ailleurs combien on vit pauvrement à Notre-Dame-des-Anges. » Et il lui enjoignit de démolir l'édifice : tant il était persuadé que la pauvreté est cette perle précieuse dont parle l'Evangile, perle dont le monde n'apprécie pas la valeur, mais dont l'éclat efface aux yeux de Dieu toutes les richesses de la terre ! Il ne révoqua cet ordre que sur les pressantes réclamations de ses Frères, qui lui représentèrent que supprimer ce logement, ce serait manquer à la charité fraternelle et aux devoirs de l'hospitalité.

Au milieu de ces graves préoccupations, le saint fondateur ne perdait point de vue l'avenir de sa famille religieuse. Elle traversait alors une crise que toutes les bonnes œuvres sont condamnées à subir à leur berceau. Plus elle était florissante et bénie des peuples, plus elle avait le don d'exciter la malveillance de quelques esprits jaloux, surtout en Allemagne ; déjà le vent de la persécution soufflait contre elle. D'ailleurs, il lui manquait une dernière consécration, l'approbation définitive et solennelle des Souverains Pontifes. Pour toutes ces raisons, François se rendit à Rome.

Les événements contemporains allaient donner du poids à sa démarche. C'était l'heure où le pape Innocent III ouvrait ce quatrième concile de Latran, qui devait si bien couronner son glorieux pontificat et contribuer si puissamment à l'extinc-

Digitized by Google

tion des hérésies, à la réformation des mœurs et au recouvrement de la Terre-Sainte.

Le 11 novembre 1215, la basilique de Saint-Jean-de-Latran renfermait dans ses murs la plus auguste assemblée de l'univers. On y voyait assis soixante-dix primats et métropolitains, quatre cent douze évêques, plus de huit cents abbés et prieurs, ainsi que les ambassadeurs des empereurs et des rois chrétiens; au-dessus d'eux, brillait la vénérable figure d'Innocent III. Ce grand Pontife, tout affligé des ravages qu'avaient causés les Vaudois et les Albigeois, de leurs crimes sans nombre, et plus encore de leur invincible obstination dans l'erreur, ne voulant pas d'ailleurs qu'il y eût de confusion possible entre les fidèles disciples du Sauveur et ses hypocrites ennemis, condamna solennellement les deux sectes et leurs fauteurs, leur opposa les deux milices providentielles que Dieu envoyait au secours de son Église, et déclara devant tous les Pères du Concile qu'il avait déjà approuvé de vive voix en 1209 et qu'il approuvait derechef l'Ordre et la règle des Frères-Mineurs. Il agréa de même l'Ordre des Frères-Prêcheurs, toutefois avec cette clause expresse que saint Dominique, leur fondateur, choisirait une des règles anciennes et l'adapterait à son Institut.

Le concile œcuménique ne dura que vingt jours; mais le Pape et le concile avaient assez fait, en assurant la régénération morale de l'avenir. Quant à saint François, fort désormais de la bénédiction

Digitized by Google

du ciel et de la haute sanction du vicaire de Jésus-Christ, il envoya des circulaires datées de Rome, pour convoquer tous ses Frères au premier Chapitre général, dont il fixait l'ouverture à la fête de la Pentecôte de l'année suivante; puis il s'en retourna joyeux en Ombrie, non toutefois sans avoir évangélisé les principales villes du littoral de l'Adriatique, Ascoli, Camérino, Macérata, Monte-Casale, Ancône et Fabriano.

A son retour, les Bénédictins, à qui il était déjà redevable du couvent de Notre-Dame-des-Anges, lui offrirent un second monastère, connu depuis sous le nom de *Carcéri* (les Prisons). Cet ermitage pittoresque, perché comme un nid d'aigle aux flancs du mont Soubase, à deux milles environ d'Assise, et caché derrière un rideau de chênes verts, cet ermitage avec ses cellules, ou plutôt ses grottes taillées dans les entrailles du rocher ou formées par ses déchirures naturelles, répondait trop bien aux goûts de notre saint, pour qu'il n'acceptât pas avec reconnaissance une pareille donation. Dans la suite, il y monta souvent. « Il aimait à s'y retirer au lendemain de ses travaux apostoliques, pour se mieux recueillir devant Dieu. Là, diligente abeille au sein même de l'oraison, il cueillait sur les fleurs du ciel un suc abondant, et en formait un miel délicieux, qu'il distribuait ensuite, dans ses prédications, aux âmes affamées de Dieu [1]. »

[1] Marc de Lisbonne.

Digitized by Google

Ces grottes sévères sont encore tout embaumées du parfum de sa présence et de ses prières ; et depuis six siècles, les pèlerins y montent sans cesse pour vénérer son oratoire, sa cellule, la pierre qui lui servait de lit, le puits dont l'eau jaillit, à sa prière, des entrailles du rocher, le chêne séculaire sur lequel les oiseaux venaient se percher, pendant qu'il les haranguait, enfin un torrent et un ravin qui furent l'objet d'un miracle et d'une prophétie dignes d'être rapportés.

Le torrent, tombant de cascade en cascade du haut de la montagne, roulait avec fracas ses eaux écumeuses et mugissantes au bas des excavations, troublait l'office des Frères, inondait fréquemment les terres riveraines et dévastait les moissons. François fit un signe de croix, et lui commanda de s'apaiser : le torrent obéit à l'instant même ; ses eaux s'écoulèrent désormais sans bruit et sans plus se répandre dans la plaine.

Le ravin est au pied de l'ermitage ; il est profond et ordinairement à sec. Or, voici la prédiction que fit notre saint, en le montrant à ses disciples : « Lorsque l'eau du torrent s'écoulera par ce ravin, préparez-vous ; car ce sera un signe que de grands malheurs fondront sur l'Italie [1]. »

[1] L'eau y a coulé en 1859, à la veille de l'invasion piémontaise.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Premier Chapitre général de l'Ordre. — Saint-François et saint Dominique. — Le cardinal Ugolini. — Second Chapitre général.

(1216-1219.)

Le 30 mai 1216, en la fête de la Pentecôte, tous les Frères-Mineurs étaient rassemblés au pied de Notre-Dame-des-Anges, et ouvraient solennellement leur premier Chapitre-général. Cette réunion plénière, quoique un peu reléguée dans l'ombre par l'éclat de la seconde, n'en fut pas moins féconde en résultats et décisive pour l'avenir de l'Ordre. Le saint fondateur y prit deux mesures importantes : il partagea le monde entre ses fils, et de plus, il érigea en provinces distinctes la Lombardie, la Marche d'Ancône, la Calabre, la Toscane, la Terre de Labour et la Pouille, en conférant aux Ministres provinciaux le pouvoir, qu'il s'était réservé jusqu'à ce jour, d'admettre au noviciat et à la profession religieuse. Il s'occupa ensuite des ouvriers évangéliques qui devaient franchir les limites de l'Italie, et désigna Bernard de Quintavalle pour l'Espagne, Jean Bonelli pour la Provence, Jean de Penna pour l'Allemagne, chacun avec un grand nombre de Frères. Il s'était réservé

Digitized by Google

pour lui-même Paris, le Nord de la France et les Pays-Bas, en donnant à ses disciples la raison de son choix. « Mes Frères, leur dit-il, Paris m'attire malgré moi, non seulement parce que c'est la capitale de cette France que j'aime tant, mais encore et surtout parce que c'est l'endroit où l'adorable sacrement de nos autels reçoit le plus d'honneurs.. » Puissent les catholiques de Paris mériter toujours un si bel éloge!

L'heure de la séparation approchait; le saint Patriarche, ayant de nouveau réuni les futurs missionnaires, leur donna ses dernières instructions, où l'on trouve, tracé de main de maître, le tableau du Religieux en mission. « Mes frères, leur dit-il, allez au nom du Seigneur, observant un silence rigoureux depuis les Matines jusqu'à Tierce, et priant Dieu dans votre cœur. Qu'on n'entende parmi vous aucune parole oiseuse et inutile. Quoique vous soyez en voyage, votre conduite doit être aussi humble et aussi pure que si vous étiez dans un ermitage ou dans votre cellule; car, quelque part que nous allions, nous portons toujours notre cellule avec nous. Notre frère le corps est notre cellule, et notre âme est l'ermite qui l'habite avec charge de penser à Dieu et de Le prier. Si un Religieux ne demeure pas en repos dans la cellule de son corps, les cellules extérieures ne lui serviront guère. Comportez-vous de telle façon parmi le monde, que quiconque vous verra ou vous entendra, soit touché de dévotion et loue le Père céleste,

Digitized by Google

à qui toute gloire appartient. Annoncez la paix à tous ; mais qu'elle soit encore plus au fond de votre cœur que sur vos lèvres. Ne donnez à personne occasion de colère ni de scandale ; au contraire, par votre douceur, portez tout le monde à la bénignité, à la concorde, à l'union. Guérir les blessés, consoler ceux qui pleurent, ramener les pauvres égarés, voilà quelle est votre vocation ! Il en est qui vous paraissent être les membres du diable, et qui seront un jour les disciples de Jésus Christ[1]. »

Après ce discours, il bénit ses enfants, leur donna le baiser de paix et d'adieu ; et les missionnaires sortirent de Notre-Dame-des-Anges. comme les apôtres étaient sortis du cénacle au lendemain de la Pentecôte, pour aller semer la bonne semence de l'Évangile aux quatre vents du ciel. La douleur de la séparation était adoucie par la certitude d'aller là où l'obéissance les envoyait, et par l'espérance de donner Jésus-Christ aux âmes affamées de lumière et d'amour. Lui-même partit avec Frère Masséo pour sa chère mission de France ; mais il voulut auparavant en recommander le succès aux saints apôtres Pierre et Paul et prier sur leur tombeau. A moitié chemin de Rome, nos deux pèlerins, succombant à la fatigue, s'arrêtèrent aux portes d'une ville, pour goûter un peu de repos et prendre leur modeste réfection. Ils allèrent s'asseoir

[1] *Légende des trois compagnons.*


Digitized by Google

sous un grand arbre dont les rameaux touffus ombrageaient une fontaine, et déposèrent sur une pierre les vieilles croûtes de pain qu'ils venaient de quêter dans cette ville. Devant ce spectacle, François ne put contenir ses transports de joie : « O frère Masséo, s'écria-t-il, rendons grâce à Dieu pour le trésor qu'il nous a donné ! » Il répéta plusieurs fois les mêmes paroles, et chaque fois avec un ton de voix plus joyeux et plus élevé. « Eh ! de quel trésor parlez-vous? demanda Masséo avec étonnement. Nous manquons de tout ! — Le grand trésor, reprit le saint, c'est que dans cette pénurie extrême, la Providence vienne si admirablement à notre secours, et qu'elle nous fournisse ce pain, cette eau fraîche, cet ombrage et jusqu'à cette pierre qui nous sert de table. » Alors, ils mangèrent avec allégresse le pain des anges, selon la belle expression de François, et burent dans le creux de leur main l'eau pure de la fontaine[1].

S'étant remis en route, ils entrèrent dans la première église qui se trouva sur leur chemin, et le saint Patriarche y pria Notre-Seigneur de lui donner, à lui et à ses enfants, l'amour de la sainte pauvreté ; l'ardeur de sa prière était telle, que son visage semblait lancer des flammes. Dans cet état extatique, il s'avança vers le Frère Masséo, les bras ouverts et en l'appelant à haute voix. Quand Masséo accourut pour se jeter dans ses bras, il fut

[1] Bernard de Besse.

Digitized by Google

élevé de plusieurs coudées en l'air par le seul souffle du bienheureux François, et il sentit son âme inondée de tant de consolations, qu'il protesta maintes fois depuis n'en avoir jamais éprouvé de semblables.

Après ce ravissement, le serviteur de Dieu dit des choses admirables sur l'excellence de la sainte pauvreté, et commenta magnifiquement ce texte de l'Évangile : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête[1]. »

Arrivés à Rome, tous deux se rendirent immédiatement à la basilique de Saint-Pierre, but de leur pèlerinage, et se mirent en oraison. Or, pendant que François suppliait avec larmes les saints apôtres Pierre et Paul de l'instruire sur la vie apostolique et sur la parfaite pauvreté, ils lui apparurent éclatants de lumière, l'embrassèrent tendrement et lui dirent : « Frère François, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous envoie pour t'avertir qu'Il a exaucé tes prières et tes pleurs au sujet de la sainte pauvreté, de cette pauvreté que Lui-même a embrassée, aussi bien que sa glorieuse Mère, et que nous, ses apôtres, nous avons pratiquée à son exemple. Il vous accorde ce trésor, à toi et à tes enfants ; ceux qui le conserveront avec soin, auront pour récompense le royaume de Dieu. » François se leva plein de joie, raconta sa vision au

[1] Matth., VIII.


Digitized by Google

Frère Masséo, et tous deux allèrent en action de grâces se prosterner sur le tombeau du Prince des apôtres.

Sur ces entrefaites, Innocent III, un des plus grands papes que Dieu ait donnés à son Église, s'éteignit à Pérouse, le 16 juillet 1216, après un pontificat de dix-huit ans et demi. Deux jours après, le cardinal Censio Savelli, monta sur le siège de saint Pierre, sous le nom d'Honorius III; les Frères-Mineurs trouvèrent en lui la même bienveillance et la même protection qu'en son prédécesseur.

C'était l'heure choisie de Dieu pour unir les deux apôtres du treizième siècle, Dominique et François. Comment ne pas admirer ici, en passant, les harmonies intimes que Dieu avait établies entre ces deux hommes, à leur insu, et qui devaient tôt ou tard opérer leur rapprochement? Tous deux avaient presque en même temps jeté les fondements de leur Institut, l'un au pied des Apennins, l'autre au pied des Pyrénées; pour tous deux un antique sanctuaire dédié à la Mère de Dieu, Notre-Dame-des-Anges et Notre-Dame-de-Prouille, avait été la pierre angulaire de leur édifice; tous deux, s'intitulant les chevaliers de Marie, faisaient remonter jusqu'à leur auguste protectrice tout l'honneur de leurs victoires surhumaines, et de leurs poitrines s'échappait naturellememt ce cri que l'Église met sur nos lèvres : « *Gaude, Maria Virgo : cunctas hæreses sola interemisti in universo nundo* : Gloire

Digitized by Google

à vous, ô Vierge Marie ! C'est vous qui avez broyé toutes les hérésies sur la surface du globe ! »

Autres rapprochements entre nos deux saints Patriarches. L'un et l'autre avaient débuté dans la carrière apostolique par un pèlerinage à Rome ; l'un et l'autre y étaient retournés pour obtenir l'approbation de leurs Ordres. Innocent III les avait également rebutés ; puis, à la suite de la même vision miraculeuse, il avait également béni leur entreprise. Tous deux ressuscitèrent l'estime et la pratique de la sainte pauvreté ; et chacun d'eux, embrassant dans son zèle tous les temps et tous les peuples, tous les âges et toutes les conditions, réunit trois milices distinctes sous un seul étendard. Un même cardinal, Ugolini, eut la charge de Protecteur des deux Ordres ; un même pape, Honorius III, confirma leurs Ordres par des bulles apostoliques ; un autre pape, Grégoire IX, les inscrivit au catalogue des saints. « Enfin les deux plus grands docteurs de tous les siècles, fleurirent ensemble sur leurs tombeaux, saint Thomas sur celui de Dominique, saint Bonaventure sur celui de François [1]. »

Et cependant, chose étonnante ! malgré la fraternité de leur vocation, ces deux hommes ne se connaissaient pas. Ils avaient habité Rome au temps du quatrième concile de Latran, mais sans que le nom de l'un eût jamais frappé l'oreille de

[1] *Vie de saint Dominique*, par Lacordaire.

Digitized by Google

l'autre. Un mot nous donne la clef de cette énigme. Notre-Seigneur se réservait d'être Lui-même, et par un prodige, le nœud de leur céleste amitié.

Une nuit que le Patriarche des Frères-Prêcheurs était en oraison dans la basilique de Saint-Pierre, il vit le Sauveur des hommes irrité contre la terre et brandissant trois dards enflammés pour exterminer les orgueilleux, les avares et les impudiques, et Marie son auguste Mère, qui implorait le pardon des coupables et désarmait son bras, en lui présentant deux pauvres avec cette promesse : « Voici deux fidèles serviteurs qui feront refleurir partout la foi et les vertus évangéliques. » Dominique s'était reconnu pour l'un des deux, mais il ignorait qui était l'autre. Seulement, l'image de son compagnon était restée profondément gravée dans sa mémoire. Le lendemain il sortait de la basilique, lorsque, levant les yeux, il aperçut sous un froc de mendiant la figure de ce mystérieux ami que le Ciel lui avait montré. Aussitôt il court à lui, et les deux saints, se reconnaissant sans s'être jamais vus, se tiennent longtemps embrassés sans rien dire. Enfin, Dominique rompt le silence, et raconte la vision dont il a été favorisé la nuit précédente; puis il ajoute : « François tu es mon compagnon : nous travaillerons de concert; demeurons unis, et personne ne pourra prévaloir contre nous. »

Le baiser des deux grands patriarches s'est transmis de génération en génération sur les

Digitized by Google

lèvres de leur postérité, et l'inaltérable amitié qui les unissait, se survit toujours dans le cœur de leurs enfants. Les Frères-Prêcheurs et les Frères-Mineurs ont planté leurs tentes sous tous les climats; ensemble ils ont prié, ensemble ils ont défriché la vigne du Seigneur; et plus d'une fois le sang de leurs martyrs s'est mêlé dans le même sacrifice pour la foi. Ils ont peuplé à l'envi la terre de leurs couvents, et le ciel de leurs saints; mais jamais un souffle de jalousie n'a terni le cristal sans tache de leur amitié six fois séculaire.

Cette union des deux Ordres s'est traduite dans leur liturgie respective, et jusque dans les traditions de la vie privée. Chaque année, lorsque le temps ramène la fête de saint Dominique, l'office solennel des Frères-Prêcheurs est chanté par un Père franciscain. Après la messe, les Religieux des deux Ordres rompent en commun, dans de fraternelles agapes, le pain que la Providence leur envoie; dans le chant d'actions de grâce qui suit le repas, ils répètent alternativement ce refrain : « *Pater seraphicus Franciscus et Pater evangelicus Dominicus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine :* François le Père séraphique, et Dominique le Père évangélique, nous ont enseigné votre loi, ô Seigneur! » Le 4 octobre, jour de la fête de Saint-François d'Assise, on fait l'échange de ces cérémonies dans le couvent des Frères-Mineurs. Ainsi en est-il

Digitized by Google

dans toutes les villes où les couvents des deux Ordres s'élèvent assez près l'un de l'autre pour que les religieux puissent se rendre tour à tour ce témoignage de réciproque affection. Touchant usage qui nous reporte aux plus beaux jours de l'Église, et qui présente aux regards des païens modernes le spectacle inimitable de milliers d'hommes n'ayant qu'un cœur et qu'une âme !

S'il est peu de scènes plus gracieuses que celle de la rencontre des deux saints Patriarches, nous n'en connaissons pas de plus grandiose que celle de leurs adieux sur les collines de Rome. Debout sur le mont Aventin, douze siècles après que saint Pierre et saint Paul en ont pris possession, ces deux pauvres de Jésus-Christ, un regard vers le ciel, un autre vers la terre, conçoivent un plan d'une audace plus qu'humaine ; ils se partagent l'univers pour le reconquérir au divin Roi. Leur ambition, comme celle des deux Apôtres, embrasse toutes les nations ; leurs succès dépasseront également toutes les prévisions humaines. Ils ramèneront, en effet, les peuples sous le joug de l'Évangile, et cela par les deux forces les plus grandes qu'il y ait au monde, la science et l'amour. Dominique et ses enfants, qui semblent tenir dans l'Église militante le rang qu'occupent les chérubins dans la hiérarchie céleste, propageront la science divine et défendront la vérité ; François et ses fils,

Digitized by Google

tout embrasés de l'ardeur des séraphins, verseront dans le monde des torrents de lumière et d'amour [1].

Quoiqu'étrangers l'un et l'autre à notre patrie, les deux saints Patriarches lui avaient également voué un filial amour. Par instinct ou par suite de l'étude de l'histoire, ils avaient compris qu'étant la fille aînée de l'Église catholique, elle a une mission privilégiée dans le monde, qu'elle est la terre classique des Ordres religieux, et que « sans elle on ne fait rien de grand [2]. » Aussi leur esprit se reportait-il souvent vers cette contrée malheureuse que Dominique n'avait pu soustraire entièrement au joug de l'herésie, et leurs pleurs se mêlaient-ils fréquemment au récit des ruines sociales et morales amoncelées par les sectaires. En relisant dans nos anciens biographes les scènes de leur rencontre et de leurs adieux, nous étions tout naturellement amené à penser qu'ils durent concerter ensemble les moyens de remédier à tant de maux, et que Dominique pressa François d'apporter son concours dans l'œuvre si difficile de la conversion des peuples du Languedoc; mais ce n'étaient que des conjectures. Par bonheur, un manuscrit du XVII[e] siècle, que le duc de Mirepoix a eu l'obligeance de nous communiquer, et qui est tiré des archives de sa famille, est venu tout d'un coup illuminer

[1] Saint Thomas est la gloire de l'Ordre de saint Dominique. Alexandre de Halès, saint Bonaventure, Duns Scot, font l'honneur de l'Ordre de saint François.

[2] Mot du pape Pie II.


Digitized by Google

cette page, changer nos conjectures en certitude et nous indiquer nettement la part active de notre saint dans la croisade contre les Albigeois [1]. Comme le document est d'une authenticité incontestable, nous en citerons les passages relatifs à l'Ordre séraphique.

Guy de Lévis, marquis de Mirepoix et surnommé par saint Dominique le Maréchal de la Foi, était un des plus vaillants capitaines de Simon de Montfort. Mis en relations avec saint François (et l'on ne peut douter que ce ne fût par l'entremise de saint Dominique), il résolut d'attirer en France un si saint personnage, pour l'opposer aux progrès de l'hérésie, fit partager ses vues à Guillaume IV de Cardailhac, évêque de Cahors, et vint tout exprès à Rome pour solliciter d'Honorius III l'autorisation d'emmener avec lui le Pénitent d'Assise. Le Souverain Pontife accéda volontiers à cette demande; et, de son côté, François y souscrivit avec amour comme à l'objet de ses vœux les plus ardents. Cependant il ne voulut pas entreprendre une si périlleuse mission sans avoir auparavant consulté le cardinal Ugolini, qui était alors en légation à Florence, et près duquel il se rendit avec le marquis de Mirepoix.

Il quitta la Ville éternelle dans le courant de l'automne 1216, l'âme tout embaumée de souvenirs

[1] Briève explication du titre de Maréchal de la Foi, par Guillaume Besse, avocat au Parlement de Toulouse.



et de consolations; et des rives du Tibre, il jeta un regard plein d'espérance vers ce beau royaume de France dont le seul nom faisait battre son cœur des plus douces émotions, et pour lequel il se sentait un irrésistible attrait. Qui dira les magnifiques projets qu'il nourrit alors dans son esprit, et qui naissent comme d'eux-mêmes dans toute âme ardente, dans tout cœur d'Apôtre?... Il ignorait qu'un autre que lui devait les réaliser. Et, en effet, à peine venait-il d'arriver à Florence et d'obtenir la haute approbation et les encouragements du cardinal Ugolini, qu'il tomba en proie à une cruelle maladie. Le cardinal fut le premier à voir dans ce contre-temps la volonté du Ciel, qui s'opposait manifestement à un si lointain voyage. L'homme de Dieu, toujours humble et docile, lors même qu'il lui fallait sacrifier ses désirs les plus chers, se soumit à l'autorité du cardinal et envoya à sa place, non sans envier leur bonheur, les Frères Pacifique, Ange et Albert de Pise dans le Nord de la France, et Christophe de Romagne dans le Midi. Fidèle aux instructions du séraphique Père, Christophe accompagna Guy de Lévis jusqu'en Languedoc, fonda les couvents de Mirepoix, Cahors et Martel, s'opposa comme un mur d'airain aux efforts des sectaires et mourut en odeur de sainteté à Cahors, dans la quatre-vingt-dix-neuvième année de son âge et la cinquante-sixième de sa vie religieuse (3 octobre 1272).

Telles furent, d'après ce document, les origines

Digitized by Google

de l'Ordre en France. L'histoire devra donc désormais, pour être juste, mentionner les travaux du bienheureux Christophe de Romagne et de ses Frères à côté des travaux de saint Dominique et de ses Religieux dans le Languedoc, et reconnaître que les Frères-Mineurs y furent précisément appelés pour combattre l'hérésie.

Quant à saint François, il reprit, dès qu'il le put, ses courses apostoliques et évangélisa principalement les populations de la vallée de Riéti ; et c'est à cette œuvre que nous le trouvons employé depuis son retour de Rome, jusque vers le milieu de l'année 1219. De temps à autre cependant, il interrompait ses travaux apostoliques, pour retourner à Notre-Dame-des-Anges se retremper dans la prière, prendre soin de ses Frères et des novices, ou visiter les nouvelles fondations.

Le fait le plus important de cette époque de sa vie, celui qui était l'objet de ses plus constantes préoccupations, c'était la tenue du second Chapitre-général dont il avait fixé l'ouverture au jour de la Pentecôte de l'année 1219. Dès les premiers jours du mois de mai (1219), il se rendit à Pérouse, où se trouvait alors le cardinal Ugolini, afin de concerter avec lui les mesures à prendre dans le cours de cette assemblée plénière. Saint Dominique assistait à la conférence. « Trouverez-vous bon, leur demanda entr'autres choses le cardinal-légat, que quelques-uns de vos disciples soient élevés aux dignités ecclésiastiques ? » — Les deux patriarches

Digitized by Google

donnèrent la même réponse. « Pour moi, dit saint Dominique, je ne connais pas de plus grand honneur que d'être les porteurs de la parole divine et les boucliers de la foi. Laissez donc les Frères-Prêcheurs dans leur vocation. » « Monseigneur, dit à son tour saint François, mes enfants s'appellent Frères-Mineurs, parce qu'ils occupent le dernier rang dans l'Eglise. C'est là leur poste d'honneur; gardez-vous donc bien de les en arracher, sous prétexte de les faire monter plus haut. » Le cardinal ne partagea point leur sentiment; mais leur esprit d'abnégation n'en fut pas moins pour lui un sujet de grande édification.

Au rapport du Frère Léon, qui accompagnait son bienheureux Père, il fut aussi question, dans cette entrevue, de fondre les deux Ordres en un seul; mais le séraphique Patriarche s'y opposa. « La volonté de Dieu, dit-il, c'est qu'ils demeurent séparés, afin que chacun puisse embrasser à son gré l'une ou l'autre des deux règles. » Dominique le pria alors de lui donner au moins, comme symbole de la charité fraternelle qui les unissait, eux et leurs familles spirituelles, la pauvre corde qui lui ceignait les reins. « Je la porterai toujours, lui dit-il, sous ma robe blanche. » François refusa longtemps par humilité, mais les instances du pieux solliciteur finirent par l'emporter. Telle fut l'origine d'une dévotion qui se répandit promptement par toute l'Eglise, et que Sixte-Quint, de l'Ordre des Frères-Mineurs, érigea trois siècles

Digitized by Google

plus tard en archiconfrérie, sous le nom d'*Archi-confrérie du Cordon de Saint-Francois*[1].

Après avoir réglé les affaires de l'Ordre, de concert avec le Cardinal-protecteur, notre saint prit congé de ses deux amis, et revint à Notre-Dame-des-Anges. En route, il eut un suave entretien avec son compagnon sur la vertu d'humilité : « Chère brebis du bon Dieu, lui dit-il, le jour du Chapitre approche; or, il me semble que je ne serais point un vrai Frère-Mineur, si, entendant nos Frères me déclarer qu'ils ne veulent plus avoir à leur tête un ignorant et un pécheur comme moi, je n'écoutais ces injures avec une parfaite sérénité d'âme, et ne me réjouissais d'être déposé de ma charge. Sache le bien, Frère Léon, les postes supérieurs sont souvent une occasion de chute, et renferment toujours une responsabilité redoutable, tandis qu'il n'y a qu'à gagner dans les humiliations et dans l'état de simple sujet. » Belles paroles, où l'âme de François se peint comme dans un miroir! Plût au ciel que les hommes tentés d'ambition les eussent toujours devant les yeux! Que de désenchantements, de crimes et de remords ils épargneraient à leur vieillesse!

Enfin l'époque du Chapitre-général arriva : c'était le 26 mai 1219, journée à jamais mémorable, et qui a laissé une trace lumineuse dans les annales de l'Ordre. En ce jour-là, tout invitait les Frères à

[1] Bulle du 19 novembre 1585.

Digitized by Google

l'allégresse : l'Eglise célébrait la solennité de la Pentecôte et avait pris ses ornements de fète ; la nature, elle aussi, avait revêtu sa plus riche parure du printemps : l'air était frais et pur ; le soleil se levait radieux et plein de majesté sur le sommet des Apennins, et versait des torrents de lumière dans la vallée de Spolète. Le voyageur qui fût descendu d'Assise à cette heure matinale, eût pu contempler un spectacle peut-être unique au monde : des centaines de cabanes s'élevant dans la plaine, et des milliers de religieux réunis autour du modeste sanctuaire de la Portioncule ! A les voir recueillis comme des anges, le front incliné comme sous un souffle divin, il eût naturellement supposé qu'il se passait quelque chose d'étrange dans cette chapelle, et il ne se fût point trompé. Quelle scène, en effet ! Le cardinal Ugolini, debout sur les marches de l'autel, officiant pontificalement ; François assistant au saint sacrifice avec cinq mille de ses Frères, et Dominique avec sept de ses disciples [1] ; les anges montant vers le trône du Père éternel pour Lui offrir le sang de la Victime sans tache ainsi que les prières des hommes, et descendant ensuite vers la terre chargés de grâces et de bénédictions ; enfin, tout le ciel attentif aux prières des

[1] Est-ce au chapitre des Nattes qu'il s'est trouvé cinq mille Frères, ou plus tard ? Saint Dominique y a-t-il assisté, ou bien à quelque autre ? Ces deux points sont toujours en litige. Les Actes des Saints pensent qu'il y a eu une transposition de date. Dans le doute, nous avons suivi Wadingue.



pauvres de Jésus-Christ : quelle scène, encore une fois, et comme elle repose doucement le regard, au milieu de tant d'autres qui l'attristent et le fatiguent ici-bas !

Après la messe, le Cardinal-protecteur ouvrit solennellement le Chapitre et le présida. Le soir, il voulut, comme un général d'armée, passer en revue les nombreuses phalanges des soldats de Jésus-Christ, qui logeaient dans la plaine sous des cabanes de feuillages et de nattes [1]. Il les trouva rassemblés par groupes de soixante ou de cent, racontant les joies et les souffrances de leur apostolat, se redisant les uns aux autres les œuvres de leur bienheureux Père ou les prodiges qu'ils avaient opérés en son nom, et se répétant ce mot des disciples de Notre-Seigneur au retour de leur première mission : « Les démons mêmes nous obéissaient en son nom [2]. »

A cette vue, le vénérable vieillard s'écria dans son admiration, comme autrefois le patriarche Jacob : « Frères-Mineurs, en vérité, c'est ici le camp de Dieu [3]. » C'était, en effet, l'armée d'élite du grand Roi, armée pacifique et conquérante, sans armes et toute-puissante, admirable de discipline et d'héroïsme, à laquelle on pouvait appliquer ce mot des Saintes Écritures : « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! Que tes tentes sont

[1] De là le nom de Chapitre des Nattes.
[2] Luc, x.
[3] Gen., XXXIII.

Digitized by Google

belles, ô Israël ! » François, levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance, et remerciant le Seigneur d'avoir multiplié ses fils comme les grains de sable de la mer, laissa tomber de son cœur et de ses lèvres quelques paroles brûlantes, qui ravivèrent dans l'âme de ses disciples l'amour de Dieu et de leur vocation, le zèle des âmes et le dévouement à l'Eglise romaine. « Mes Frères, dit-il en terminant, nous avons promis de grandes choses ; on nous en a promis de plus grandes encore. Gardons les unes, soupirons après les autres ; le plaisir est court, la peine est éternelle ; les souffrances sont légères, la gloire est infinie. Beaucoup d'appelés, peu d'élus : tous recevront ce qu'ils auront mérité. »

Des esprits timides auraient pu se demander : « Où prendre des vivres pour nourrir tant de personnes [1] ? » Le saint Patriarche et ses enfants n'eurent point de ces doutes et de ces inquiétudes. Ils étaient là dénués de tout, mais remplis de confiance, attendant du Créateur, comme les oiseaux du ciel, leur nourriture de chaque jour ; et la Providence ne leur manqua point. On vit accourir d'Assise, de Pérouse, de Foligno, et jusque de Spolète, des hommes de toute condition, clercs et laïques, chevaliers et gens du peuple, qui, non contents d'apporter aux pauvres de Jésus-Christ toutes les provisions nécessaires, poussèrent la

[1] Joan., VI.


Digitized by Google

charité jusqu'à vouloir les servir de leurs propres mains. Ces secours durèrent autant que le Chapitre.

Une foule de personnes étaient venues par pure curiosité, attirées par la nouveauté du spectacle; Dieu en profita pour toucher leurs cœurs. Parmi tant de visiteurs, les uns étaient surtout frappés de la vie austère des Frères-Mineurs; ils se disaient : « Voilà qui nous montre bien que le chemin du ciel est étroit et qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu ! Nous nous flattons de faire notre salut, sans rien nous retrancher de nos aises ni des délices du siècle, tandis que ces bons Frères se privent de tout et tremblent encore. Nous voudrions mourir comme eux, mais nous ne voulons pas vivre comme eux; et cependant, on meurt comme on a vécu. » Les autres observaient plutôt la céleste expression de leur physionomie, le gracieux sourire de leurs lèvres, leur empressement à se rendre de mutuels services, la paix divine qui se reflétait dans la douce lumière de leurs regards. « Ce sont des anges, pensaient-ils; ils ne touchent la terre que par les extrémités des pieds; mais déjà leurs pensées et leurs affections sont dans une autre patrie. Qui nous empêche de partager leur bonheur ? » Et bon nombre d'entre eux (ils étaient plus de cinq cents), vinrent se jeter aux pieds de François et lui demander le saint habit de la pénitence. C'est ainsi que la bonne odeur des vertus des Frères remplissait toute la

Digitized by Google

vallée de Spolète, et y produisait des fruits de vie.

Il est bon de remarquer ici qu'autant le saint fondateur était ami de la simplicité, autant il était ennemi de l'exagération. Ayant appris que plusieurs de ses disciples se livraient à des mortifications immodérées, il ordonna d'apporter en présence du cardinal tous les instruments de pénitence. Le nombre des cottes de mailles et des ceintures de fer dépassa cinq cents. François interdit sévèrement ces sortes de macérations, les jugeant préjudiciables aux exercices spirituels et à la pratique des bonnes œuvres. O heureux temps où l'on avait de telles fautes à reprendre !

Le renouvellement de l'esprit religieux, l'accroissement de la ferveur et la conquête de nouveaux disciples ne furent pas les seuls résultats du Chapitre des Nattes. On y dressa trois statuts fort importants, qui fixèrent les glorieuses destinées de l'Ordre. Les voici : 1° Tous les samedis on célébrera dans tous nos couvents une messe solennelle en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie immaculée. » Par cette prescription, due à l'initiative du séraphique Patriarche, l'Ordre des Frères-Mineurs (et c'est là sa gloire et peut-être la raison de son existence) prenait Marie Immaculée pour sa protectrice et sa patronne, et se déclarait, six siècles à l'avance, le héraut du grand dogme de l'Immaculée-Conception. On sait le fait ; mais qui nous en expliquera la cause ? Qu'un homme peu versé dans les Saintes-Lettres et qui se pique de

Digitized by Google

n'avoir d'autre science que celle de la croix, que l'humble diacre d'Assise, en un mot, jette tout d'un coup comme une gerbe de lumière sur une des vérités les plus longtemps voilées de la Religion catholique, qu'il la montre aux peuples en la faisant passer dans les traditions privées et dans le culte public de toute une famille religieuse, qu'il donne ensuite la raison du mystère, en posant devant ses fils ce principe inébranlable : « Ne craignez point d'attribuer à Marie tout ce qui ne répugne pas à sa dignité de Mère de Dieu, » est-ce cela un prodige humainement explicable? Et ne faut-il pas admettre avec un savant de Sienne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, que la théologie de ce saint homme, portée sur les ailes de la pureté et de la contemplation, s'élevait comme un aigle dans son vol, et qu'il l'avait puisée tout entière dans ses communications surnaturelles avec l'Esprit-Saint? Dès lors, instruit par ce Docteur des docteurs, assuré de la place que tient Marie dans le plan divin, François pouvait-il mieux faire que de léguer cette vérité à ses enfants, comme le plus précieux trésor de leur héritage? Son espoir ne fut point trompé; ses disciples défendirent et propagèrent la doctrine de l'Immaculée-Conception avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie, et ils se l'approprièrent à tel point qu'on l'appelait « la thèse franciscaine. »

De son côté, la Reine du ciel semblait prendre plaisir à se susciter dans l'Ordre une légion de

Digitized by Google

docteurs et d'apôtres qui fussent capables d'assurer le triomphe de sa cause, et l'on vit, sous son inspiration, les Bonaventure[1], les Antoine de Padoue, les Duns Scot, les Bernardin de Sienne, les Léonard de Port-Maurice, les Thomas de Charmes et les d'Argentan, descendre tour à tour dans la lice et se faire honneur d'être les chevaliers de Marie. Il serait trop long de décrire toutes les phases d'une lutte six fois séculaire ; mais il y a deux événements que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'ils sont la conséquence logique du principe posé par saint François : c'est la fameuse victoire de Duns Scot au XIV[e] siècle, et la promulgation du dogme au XIX[e].

On sait la division qui régnait au moyen âge entre les deux écoles, les Dominicains et les Franciscains, au sujet de l'Immaculée-Conception. Pour mettre fin à des débats parfois trop passionnés, le pape Benoit XI ordonna, en 1304, une discussion publique à l'Université de Paris. Duns Scot fut chargé par le Général des Frères-Mineurs, le Père Gonzalve, de représenter l'Ordre à ce tournoi d'un nouveau genre, et d'y soutenir la traditionnelle et

[1] Le Docteur séraphique, après avoir enseigné dans ses cours publics que Marie n'était pas exempte de la tache originelle, revint aux traditions de l'Ordre dans ses prédications et dans les ordonnances des Chapitres généraux. En 1263, au Chapitre général de Narbonne, il renouvela le statut du Chapitre des Nattes, et prescrivit, en outre, pour tout l'Ordre, la célébration d'une fête spéciale en l'honneur de l'Immaculée-Conception.

Digitized by Google

pieuse croyance des Franciscains ; et il vint dans ce but d'Oxford à Paris. Après s'être préparé à la discussion par la retraite, le jeûne et la prière, il se rendit à l'Université. Il rencontra sur sa route une statue en marbre de la très sainte Vierge, qui décorait le portail de la Sainte-Chapelle, et la salua par ce verset de la liturgie catholique : « Agréez que je vous loue, ô Vierge sainte, et donnez-moi la force de vaincre vos ennemis. » La statue inclina la tête comme pour sourire au champion de Marie et soutenir son courage ; et depuis, elle garda toujours cette attitude. Arrivé à la Sorbonne, Duns Scot se trouva en présence d'une assemblée imposante et d'adversaires dignes de lui. Les Frères-Prêcheurs développèrent deux cents arguments, qui tendaient à démontrer que la sainte Vierge était comprise dans l'arrêt de condamnation qui enveloppe toute la race humaine. Le jeune Franciscain écoutait, calme et recueilli. Lorsqu'ils eurent fini de parler, il se leva à son tour, reprit les deux cents arguments dans le même ordre qu'ils lui avaient été proposés (ce qu'il est difficile d'expliquer sans une assistance miraculeuse de sa protectrice), et les réfuta tous avec une éloquence irrésistible. L'Université, aussi bien que les Légats du Souverain Pontife, le couvrit de ses applaudissements, lui décerna le titre de *Docteur subtil*[1], et statua qu'à l'avenir, elle célébrerait tous les ans la fête de

[1] *Subtil* signifie ici perspicace.

Digitized by Google

l'Immaculée-Conception. Un siècle plus tard, la Sorbonne décida qu'elle ne conférerait plus le grade de Docteur, avant que le candidat n'eût prêté le serment de toujours défendre la suréminente prérogative de Marie. Mais l'heure n'était point encore venue pour le Saint-Siège de prononcer un jugement irrévocable. Il était réservé à ces derniers temps d'assister au glorieux dénoûment de cette lutte théologique. Le 8 décembre 1854, jour d'éternelle mémoire, un pape du Tiers-Ordre séraphique, l'immortel Pie IX, posait au front de Marie le plus beau diamant de sa couronne, lorsqu'il proclamait en face du monde entier qu'elle a été, « par l'application anticipée des mérites de son Fils, préservée de la souillure originelle et conçue sans péché[1]. » Comment oublier ici un détail qui fait la gloire de l'Ordre séraphique? Au moment de la promulgation du dogme et par une insigne faveur, le Pape permettait aux deux Généraux des Frères-Mineurs de lui présenter une rose d'or et un lis d'argent : c'était la plus belle récompense dont il pût honorer le zèle de la famille franciscaine à publier les grandeurs et les privilèges de Marie.

2° « On fera une mention expresse des saints apôtres Pierre et Paul dans les oraisons : *Protege nos, Domine*, et *Exaudi nos Deus.* » Par cette prière liturgique, François ne resserrait pas seulement les liens qui rattachaient l'Ordre dès sa naissance à

[1] Bulle *Ineffabilis*.



l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les églises; il inaugurait encore parmi ses enfants cette dévotion au pape, qui devait être, et demeure toujours, le trait distinctif de sa triple famille.

3° « On ne recevra ni couvent ni église qui ne soient conformes à la sainte pauvreté que nous avons promise dans la règle. » Sage décision, qui fermait l'entrée des couvents franciscains à la passion du luxe et des richesses, cause ordinaire de relâchement et de ruine dans la discipline régulière.

Telles sont les célèbres ordonnances du Chapitre des Nattes, ordonnances qui concernent la vie intime de l'Ordre et lui donnent sa physionomie originale. Cependant François n'oublia point l'extérieur, c'est-à-dire, le salut des âmes. Ne perdant pas de vue que sa mission providentielle était d'arracher les nations, soit chrétiennes, soit infidèles, à l'empire de Satan, il dressa un vaste plan de campagne, qui embrassait tous les points du globe et dont ses fils poursuivront l'exécution jusqu'à la fin des temps. Il déclara qu'il prenait pour lui et pour quelques-uns de ses Frères l'Égypte et la Syrie, et assigna aux autres leur destination. Parmi tant d'ouvriers évangéliques, contentons-nous de nommer les principaux chefs de mission : Frère Bérard, qui partit pour le Maroc, et que le saint fondateur ne devait plus revoir qu'au ciel; Frère Pacifique, qui retourna en France, Christophe de Romagne, qui revint évangéliser la

Digitized by Google

Guyenne; Ange de Pise, à qui la Grande-Bretagne échut en partage[1]. Leur obédience ou lettre de créance était conçue en ces termes : « Moi, Frère François d'Assise, ministre général, je vous commande, au nom de l'obéissance, à vous, Frère Ange de Pise, d'aller en Angleterre, et d'y exercer l'office de Ministre provincial. Adieu[2]. » C'était peu et c'était assez, car c'était Dieu qui les envoyait.

L'entreprise était hardie, mais tout à fait conforme à l'esprit de prosélytisme qui distingue la véritable Église de Jésus-Christ. Honorius III, alors à Viterbe, l'approuva et la sanctionna de son autorité, en remettant aux Frères une lettre dont voici la teneur : « Honorius, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, aux archevêques, évêques, abbés, doyens, archidiacres et autres supérieurs ecclésiastiques.

« Comme nos chers fils le Frère François et ses compagnons ont renoncé aux vanités du monde, pour embrasser un genre de vie que l'Église romaine a revêtu de son approbation, et qu'ils vont, à l'exemple des Apôtres, annoncer en tous lieux la parole divine, nous vous prions, vous conjurons en Notre-Seigneur, et vous enjoignons par ces

[1] Le Bienheureux Pacifique, le principal lieutenant du saint en France, termina saintement sa carrière à Lens, en Artois, après avoir fondé les couvents de Vézelay, Paris, Lens, Saint-Tron, Valenciennes, Arras, Gand, Bruges et Oudenarde.

[2] On conserve au mont Alverne l'original de cette obédience.


Digitized by Google

lettres apostoliques, de recevoir en qualité de catholiques et de fidèles les Frères de cet Ordre, porteurs de ces présentes, qui s'adresseront à vous, de leur être favorables, et de les traiter avec bonté pour l'honneur de Dieu et par considération pour nous. Donné le troisième des ides de juin, l'an troisième de notre pontificat. »

Les chefs de mission portaient en outre deux circulaires du séraphique Patriarche, avec recommandation de les répandre avec zèle. La première, adressée à tous les prêtres, renfermait de touchantes instructions sur le respect dû à l'Eucharistie, et ce remarquable conseil sur la parole de la Sainte-Écriture : « Si vous trouvez en des lieux peu décents le très saint Nom du Seigneur ou quelque passage de la Bible, je vous prie de les recueillir avec respect et de les placer en un endroit convenable. »

La seconde circulaire était ainsi conçue : « A tous les gouverneurs des peuples, consuls, juges, magistrats, qui sont par toute la terre, et à tous ceux qui recevront ces lettres, Frère François, votre chétif et petit serviteur en Notre-Seigneur, envoie le salut et la paix.

« Considérez attentivement que le jour de la mort approche. Je vous conjure donc avec le plus profond respect ne ne point oublier Dieu par suite des sollicitudes du siècle, et de ne point violer ses commandements ; car, tous ceux qui l'oublient ou qui méprisent ses lois, il les oubliera à son tour et

Digitized by Google

il les maudira. A l'heure de la mort, ils seront dépouillés de tous leurs biens; et plus ils auront été puissants en ce monde, plus ils seront tourmentés en enfer. Voilà pourquoi je vous exhorte, ô vous que je considère comme mes seigneurs, à faire avant tout une sincère pénitence de vos fautes, à recevoir humblement et avec amour le corps et le sang de Jésus-Christ en mémoire de sa Passion, à rapporter à Dieu l'honneur qu'il vous a fait de vous confier la conduite de son peuple, et à prendre soin d'avertir chaque soir vos sujets, par quelque signal, d'adorer le Seigneur tout-puissant et de Lui rendre grâces. Si vous manquez à ces obligations, sachez que vous en rendrez compte au jour du jugement. Ceux qui garderont cet écrit et en observeront les prescriptions, seront bénis de Dieu. »

Et les missionnaires se mirent en route au lendemain du Chapitre, forts de la triple bénédiction du ciel, du Souverain Pontife et de leur bienheureux Père.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Mission d'Orient. — Les martyrs du Maroc.
Saint Antoine de Padoue.

(1219-1221.)

Ce serait une erreur de croire que les saints demeurent étrangers aux événements politiques de leur siècle. Ils les suivent d'un œil attentif; mais ils ont leur manière à eux de les envisager. Au fond des débats de l'humanité, ils discernent une cause qui domine tout, qui les passionne et à laquelle ils s'identifient : c'est la cause de l'Église. On comprend dès lors avec quel intérêt l'héroïque chevalier du Christ suivait les progrès et les vicissitudes de cette grande question d'Orient que le Concile de Clermont avait ouverte, et où la vie de l'Église, non moins que la liberté des peuples, était si fortement engagée.

Depuis la prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon, l'Europe était un camp toujours armé; et depuis plus d'un siècle, l'histoire militaire de la chrétienté n'était guère autre chose que le récit de l'interminable bataille, cent fois interrompue, cent fois reprise, toujours pleine d'intérêt, entre les soldats du Christ et ceux de Mahomet. Au lieu de

Digitized by Google

s'arrêter à la surface des événements, le serviteur de Dieu allait au fond des choses. Derrière les combats chevaleresques où brillait le courage des preux de l'Occident, il découvrait une lutte plus haute, la lutte de la Croix contre le Croissant, du vrai Dieu contre le faux prophète, de la civilisation chrétienne contre la barbarie musulmane ; et sa foi, d'accord avec son patriotisme, lui inspirait des vœux ardents pour le succès de cette entreprise colossale, qui suffirait à elle seule, à faire l'honneur des papes et la gloire du moyen âge, même à n'en juger que par les résultats. Ne réussit-elle pas, ne effet, à sauver l'Europe et à refouler dans les sables du désert les sectateurs de l'islamisme et leurs doctrines abrutissantes ?

Quatre fois déjà l'Occident s'était levé en masse pour voler à la conquête des Saints-Lieux; mais malgré la bravoure et les efforts héroïques des successeurs de Godefroy de Bouillon, la Ville-Sainte n'avait été soumise que par intervalles à leur sceptre; et à l'heure où nous en sommes, elle venait de retomber sous le joug odieux des Abbassides. A cette nouvelle, qui fut regardée comme un malheur public, l'Europe tressaillit de douleur. Bientôt elle reprit les armes, à la voix du pape Honorius II, et plus de quatre cent mille hommes se réunirent sous la bannière de Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem. Mais cette fois, au lieu d'attaquer directement la Palestine, les Croisés, voulant frapper au cœur l'empire musulman, fon-

Digitized by Google

dirent sur l'Égypte, et mirent le siège devant Damiette. Ils ne faisaient, du reste, qu'exécuter le plan stratégique d'Innocent III. Le plan était hardi, mais difficile ; aussi tous les peuples avaient-ils les regards fixés sur l'Orient, attendant avec anxiété l'issue de cette lointaine expédition.

Le Patriarche d'Assise pensa que le moment était favorable pour planter la croix sur ces plages infidèles, ou pour les féconder de son sang. Après avoir remis le gouvernement de l'Ordre entre les mains du Frère Elie, il se rendit à Ancône, sans autre arme que la croix, et s'embarqua pour le Levant avec onze de ses disciples, qui furent miraculeusement désignés par un tout petit enfant[1], et parmi lesquels nous comptons Pierre de Catane, Barbari, Sabbatino, Léonard d'Assise et Illuminé de Riéti. C'était au mois de juin 1219; le vaisseau qui portait les missionnaires, mouilla d'abord sur les côtes de Chypre, puis à Saint-Jean-d'Acre, ville importante de Syrie, où François laissa dix de ses compagnons pour soutenir le courage et la foi des catholiques, qu'opprimaient durement les Sarrasins. Quant à notre saint, il fit voile pour l'Égypte avec le Frère Illuminé, et débarqua en vue de Damiette. La discorde et la confusion régnaient alors au camp des Croisés. Les chevaliers et les fantassins, réunis depuis plus d'un an sous les murs de cette place, s'accusaient réciproquement de trahi-

[1] Barthélemy de Pise.

Digitized by Google

son et de lâcheté ; les têtes s'échauffèrent de part et d'autre, comme dans une émeute populaire, et les deux partis, pour donner la mesure de leur valeur, demandèrent à grands cris la bataille. Pour éviter l'effusion du sang chrétien, Jean de Brienne céda à leurs folles instances, et la bataille fut décidée pour le lendemain (29 août 1219).

C'est sur ces entrefaites que l'illustre Patriarche arriva dans le camp des Croisés. Averti d'en haut qu'en punition de leur orgueil et de leurs divisions intestines, ils allaient essuyer une défaite sanglante, il chercha, chemin faisant, le moyen de prévenir un tel malheur. « Mon frère, dit-il à son compagnon, le Seigneur m'a fait connaître que si l'on en vient aux mains, les chrétiens seront battus. Si je le dis hautement, je passerai pour un fou; si je ne le dis pas, ce secret me pèsera comme un remords. Qu'en penses-tu? — Mon Père, répondit le Frère Illuminé, ne vous arrêtez point au jugement des hommes ; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on vous regarde comme un insensé. Déchargez votre conscience, et craignez plus Dieu que les hommes. » Fortifié par ce conseil, le héraut du Christ pénètre sous la tente du général; il conjure les chefs de l'armée de résister aux funestes inspirations de la jalousie, et leur annonce de grands revers, s'ils persistent dans le dessein de livrer le combat. Prières, menaces, tout est inutile. La passion aveugle et trouble les esprits ; on prend pour des rêveries les prédictions de notre saint, et le combat s'engage

Digitized by Google

par une chaleur torride. On sait le reste. » En cette journée fatale, dit saint Bonaventure, les chrétiens perdirent six mille hommes tués ou faits prisonniers. A la lueur de ce désastre, ils comprirent qu'ils avaient eu tort de mépriser la sagesse du Pauvre de Jésus-Christ ; car, l'œil du juste découvre quelquefois mieux la vérité que sept soldats posés en sentinelles sur la crête de la montagne. »

L'intrépide missionnaire, sans se laisser décourager par ce revers momentané, résolut de poursuivre son entreprise. Vainement on lui représenta que sa vie était en jeu et que le soudan avait promis un besant d'or (50 francs) à quiconque lui apporterait la tête d'un chrétien; rien ne put ralentir son zèle. Persuadé avec l'Apôtre que la mort est un gain et que le martyre est la plus désirable des couronnes de ce monde, il s'avança vers le camp des Sarrasins, en chantant ce cantique du prophète royal : « Le Seigneur me conduit. Lors même que je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, ô mon Dieu, parce que vous êtes avec moi [1]. » Chemin faisant, il aperçut deux brebis ; cette vue le réjouit grandement, et il dit à son compagnon : « Mon Frère, ayons confiance dans le Seigneur ; car nous voyons l'accomplissement de cette parole de l'Evangile : *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups.* » Quelques pas plus loin,

[1] Psalm. XXII.

Digitized by Google

en effet, une bande de Sarrasins se précipitant sur les deux serviteurs de Dieu, comme des loups sur des brebis, les accabla d'injures et de coups, puis les chargea de chaînes. « Je suis Chrétien, s'écria François d'une voix ferme; menez-moi à votre maître. » Les Mameloucks obéirent, et traînèrent les deux prisonniers devant le soudan Mélédin. Dès que celui-ci les aperçut : « Qui vous envoie? demanda-t-il brusquement. Et qu'êtes-vous venus faire ici? » Le saint lui répondit sans s'émouvoir : « Ce n'est point un homme, c'est le Très-Haut qui m'envoie, pour vous annoncer, à vous et à votre peuple, la bonne nouvelle de l'Évangile et les vérités du salut. » Aussitôt il se mit à lui expliquer les mystères de la religion catholique, un seul Dieu en trois personnes, et Jésus-Christ vrai Dieu et Sauveur du monde; et il le fit avec tant de force, qu'en lui se vérifiait une fois de plus cette promesse du divin Maître : « Je vous donnerai une éloquence et une sagesse auxquelles tous vos adversaires ne sauront ni résister ni contredire [1]. »

Le prince barbare était suspendu aux lèvres du saint et saisi d'une émotion dont il ne se rendait pas compte. Cette mâle intrépidité, ce dévouement surhumain dont le spectacle s'offrait pour la première fois à ses yeux, subjuguaient son âme et l'inclinaient à la clémence. Il écouta ainsi François pendant quelques jours, au grand étonnement de

[1] Luc, XXI.

Digitized by Google

tous, et l'invita même à demeurer près de lui. « Si vous et votre peuple, répondit l'homme de Dieu, vous voulez vous convertir au Christ, je resterai volontiers parmi vous. Si vous balancez entre l'Evangile et la loi de Mahomet, faites allumer un grand feu, j'y entrerai avec vos prêtres, et vous jugerez par les effets de quel côté se trouve la vérité. — Je ne crois pas, répliqua Mélédin, qu'aucun de nos imans consente à affronter les flammes et les tourments pour la défense de sa foi. » Il parlait ainsi, parce qu'il avait remarqué qu'à la seule proposition de François, l'un d'eux, des plus âgés et des plus considérables, s'était prudemment esquivé.

Notre Bienheureux alla plus loin ; il dit au Soudan : « Si vous me promettez en votre nom et au nom de votre peuple, d'embrasser la religion chrétienne, j'entrerai seul dans le bûcher. Si les flammes me dévorent, vous l'imputerez à mes péchés; mais si j'en sors sain et sauf, vous reconnaîtrez Jésus-Christ pour le seul vrai Dieu et pour le Sauveur de tous les hommes. » Le Soudan, faible comme le sont tous les despotes, et tremblant devant ceux qui tremblaient à ses pieds, n'osa pas accepter cette épreuve du feu dans la crainte d'une sédition populaire. En revanche, il offrit au saint de riches présents; mais il eut beau faire des instances, François, uniquement avide du salut des âmes, et ne voyant pas luire dans le cœur du prince infidèle l'amour de la vérité, repoussa d'un

Digitized by Google

geste impérieux l'or et les étoffes précieuses, comme si c'eût été de la boue. Mélédin, loin de s'offenser de ce refus, sut apprécier la noblesse d'un si parfait détachement, et sentit croître en lui le respect et l'admiration qu'il avait voués, dès le premier abord, au serviteur de Dieu. Et après lui avoir dit en secret : « Priez pour moi, afin que le Très-Haut me fasse connaître quelle est la vraie religion », il le fit reconduire avec honneur au camp des chrétiens.

François, voyant ses espérances brisées et ne sachant quelle ligne de conduite adopter, eut recours, selon son habitude, à la prière ; et le Docteur séraphique, de qui nous tenons tous ces détails, ajoute que ce ne fut point en vain. Une vision céleste vint, en effet, lui apporter lumière, paix et consolation. Dans cette vision, le Fils de Dieu lui intima l'ordre de retourner en Italie, en l'assurant que ce n'était point en Egypte ni sous le tranchant du glaive, qu'il devait cueillir cette palme du martyre tant ambitionnée. En conséquence, le saint dit à son compagnon : « Sortons d'ici, mon frère ; fuyons, fuyons loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne pouvons les obliger ni à adorer notre Maître, ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu ! quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs, même parmi les peuples les plus infidèles ? Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la gloire du martyre

Digitized by Google

ni de participer à ses glorieux opprobres, allons-nous-en, mon frère ; allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence, ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la Croix [1]. »

Combien de temps passa-t-il sous la tente des Croisés? Quelle fut l'étendue de son influence pour rétablir parmi eux l'esprit de concorde et de discipline? Visita-t-il la Palestine à son retour d'Egypte? Sur toutes ces questions nous n'avons rien de précis ; voici seulement ce que nous lisons dans un auteur du temps, aussi impartial que bien informé, Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean-d'Acre et légat du Saint-Siège auprès de l'armée chrétienne.

« Nous avons vu, écrit-il à ses amis de Lorraine au lendemain de la prise de Damiette [2], nous avons vu le fondateur des Frères-Mineurs, François, homme d'une extrême amabilité et vénéré de tous, même des infidèles ; plusieurs de nos amis, entre autres dom Reyner, prieur de Saint-Michel, et Matthieu à qui nous avions confié le gouvernement de notre diocèse, sont décidés à entrer dans ce nouvel Institut; et nous apprenons qu'il étend déjà ses rameaux par tout le monde, précisément parce qu'il est l'imitation parfaite de la vie des Apôtres et des premiers chrétiens. » Selon Mariano, tous

[1] Bossuet.

[2] Les Croisés s'emparèrent de la ville de Damiette le 5 novembre 1219.

Digitized by Google

les Religieux d'un monastère bénédictin de la Montagne-Noire se rangèrent sous la règle séraphique. D'après une tradition immémoriale, consignée dans les principaux auteurs de l'Ordre, François, à son retour d'Egypte, visita les Saints Lieux et évangélisa Ptolémaïs, Antioche et plusieurs autres villes de la Syrie. Ce ne fut que vers la fin de l'automne ou dans le courant de l'hiver 1219, qu'il reprit le chemin de l'Europe, où le rappelaient les affaires de son Ordre. Il s'embarqua sur un de ces navires vénitiens qui étaient alors les rois de la mer Méditerranée, et qui la sillonnaient sans cesse pour porter des secours aux croisés.

Ainsi se termina la pacifique croisade de saint François en Orient. Qu'elle ait été féconde en résultats, l'histoire est là pour l'attester; à six siècles de distance, qui pourrait nier que son passage en Orient n'ait été comme une prise de possession de la Terre-Sainte? Dieu ne semble-t-il pas l'y avoir conduit pour lui dire, comme autrefois à son serviteur Abraham : « Parcours présentement toute l'étendue de cette contrée, parce que je te la donnerai un jour? » François venait, en effet, de fonder un royaume plus durable que celui de Godefroy de Bouillon. A partir de cette époque, nous trouvons les Frères-Mineurs solidement établis en Palestine et y remplissant une fonction aussi sublime que difficile. Après la résurrection du Sauveur, c'était un ange qui défendait l'entrée de son tombeau ; depuis le treizième siècle, ce sont les enfants

Digitized by Google

du séraphique Patriarche qui font la garde jour et nuit autour de ce glorieux monument, pour le mettre à l'abri de toute profanation ; et le Saint-Siège les a solennellement confirmés dans ce précieux privilège, par une bulle datée du 21 novembre 1342[1]. Ils sont là depuis plus de six siècles, veillant et priant au nom de tout l'univers catholique. Deux fois massacrés jusqu'au dernier, en 1244 et en 1368, et aussitôt remplacés par leurs frères, bravant tour à tour le cimeterre des Mahométans et la haine fratricide des sectaires de Photius et de Luther, sentinelles infatigables, ils sont toujours prêts à répandre leur sang plutôt que de déserter le poste d'honneur que leur a mérité l'incomparable amour de François pour Jésus crucifié. Ils possèdent une vingtaine de maisons qui sont tout à la fois des hôtelleries, des écoles et des couvents. A leur tête se trouve le révérendissime Père, auquel les Souverains Pontifes ont décerné les titres les plus glorieux ; il est Préfet des Missions de Syrie, de Chypre et d'Egypte, gardien du mont Sion et du Saint-Sépulcre, et custode de la Ville Sainte. Il avait même le titre et les fonctions de vicaire apostolique jusqu'à ces derniers temps,

[1] Robert, roi de Sicile, et Sanche sa femme, pour mettre les Saints Lieux à l'abri des persécutions des Turcs, les achetèrent du sultan d'Egypte. et les cédèrent au Saint-Siège, et Clément V en confia la garde aux Franciscains, en 1242. Les sultans du Caire et de Constantinople ont sanctionné par plusieurs firmans leur légitime possession.

Digitized by Google

où Pie IX, d'immortelle mémoire, a rétabli le siège patriarcal de Jérusalem, et renoué dans la personne de Mgr Valerga, après une interruption de six cents ans, la chaîne des successeurs de saint Jacques et de saint Siméon. C'est ainsi que les Franciscains continuent toujours dans l'Asie-Mineure la mission inaugurée par leur bienheureux Père [1].

Pendant que le saint Patriarche évangélisait les peuples du Levant, sans y pouvoir cueillir la palme du martyre qu'il ambitionnait, cinq de ses enfants, plus heureux, souffraient cruellement pour la foi chez les musulmans d'Espagne et d'Afrique, et donnaient au monde le spectacle d'une constance héroïque dans les tourments. Bérardo, Piétro, Ottone, Ajuto et Accursio, tels étaient les noms de ces hommes prédestinés que Dieu s'était choisis comme les prémices du sang franciscain. Frère Vital, que saint François avait mis à leur tête, tomba malade en Aragon, et dut renoncer à suivre ses Frères. Les cinq Religieux, après avoir passé quelques jours dans la solitude au couvent d'Alenquer, bâti par saint François, se rendirent à Coïmbre, où se tenait alors la cour de Portugal. La reine Urraque, épouse d'Alphonse II, et Sanche, sœur du roi, les reçurent comme des envoyés du ciel, et leur aidèrent à pénétrer chez les infidèles. Après avoir enduré toutes sortes d'outrages et de

[1] Voir les *Récits d'un pèlerin,* par le R. P. Ubald.

Digitized by Google

mauvais traitements à Séville, qui était à cette époque sous la domination des Maures, ils s'embarquèrent pour la ville de Maroc, capitale et repaire de l'empire mahométan dans l'Afrique occidentale. Don Pédro, infant de Portugal, qui s'était réfugié chez les Maures, à la suite de quelque différend avec Alphonse II, son frère, accueillit avec respect ces vaillants confesseurs de la foi, et leur donna l'hospitalité dans son propre palais; il les adjura seulement de modérer leur zèle pour ne pas s'exposer à de nouvelles persécutions. Mais comment arrêter le cerf qui court se désaltérer aux sources limpides de la montagne? Comment éteindre dans l'âme de l'apôtre la soif de sacrifice qui le dévore! L'amour est plus fort que la mort. Le lendemain, nos missionnaires sortirent dès l'aube de la maison de leur hôte, et parcoururent les rues et les places publiques de la cité, en prêchant la divinité de Jésus-Christ.

Un jour que le chef de cette troupe bénie, Frère Bérard, qui savait mieux l'arabe que ses collègues, monté sur un char, instruisait le peuple et parlait contre Mahomet, le roi maure vint à passer; il allait, selon la coutume orientale, visiter le tombeau de ses ancêtres. Il prit l'orateur pour un fou et le fit reconduire, lui et ses compagnons, en pays chrétien. Mais les missionnaires échappèrent à la surveillance de leurs guides, et rentrèrent dans la ville infidèle. Le roi, informé de leur retour, les fit enfermer dans un sombre cachot, où il les laissa

Digitized by Google

vingt jours sans aucune nourriture. En vain Dieu multiplia les prodiges en faveur de ses serviteurs; en vain on les vit sortir de leur prison, comme saint Jean de sa chaudière d'huile bouillante, plus robustes qu'auparavant; en vain Bérard, nouveau Moïse, frappant la terre de son bâton, fit jaillir une source miraculeuse au milieu des sables du désert pour désaltérer les soldats qui mouraient de soif. Le cœur du roi semblait s'endurcir en proportion des bienfaits; rien ne put lui dessiller les yeux. Dans les premiers jours du mois de janvier 1220, on jeta derechef en prison nos cinq apôtres. Là, pour comprendre ce qu'ils eurent à souffrir, il suffit de savoir qu'ils eurent pour geôlier un renégat. Le juge, les trouvant inébranlables dans la foi, ordonna qu'ils fussent séparés et livrés à trente bourreaux. On les traîna sur le pavé, la corde au cou, les pieds et les mains liés; après les avoir frappés avec violence jusqu'à mettre leurs entrailles presque à nu, on les roula sur des têts de verres et de briques; et le soir on versa du vinaigre sur leurs plaies saignantes. Pour eux, au milieu de cet horrible supplice, ils louaient le Seigneur et répétaient à l'envi le cantique des trois enfants d'Israël dans la fournaise de Babylone. Pendant la nuit le Sauveur leur apparut et les consola. Les gardes, apercevant une grande lumière et craignant une évasion, accoururent épouvantés. Quel ne fut pas leur étonnement de

Digitized by Google

les trouver calmes et priant Dieu avec une grande ferveur !

Le lendemain, le roi les fait venir en sa présence. Un infidèle, se rencontrant sur leur passage, donne un rude soufflet au Frère Ottone, qui lui répond en lui tendant l'autre joue : « Dieu vous pardonne ! Car vous ne savez ce que vous faites. » Une fois arrivés au palais, le roi leur dit d'un ton irrité : « Êtes-vous donc ces impies, ces insensés qu'on accuse de mépriser la vraie foi et de blasphémer contre le prophète d'Allah ? — Prince, répliquent-ils, loin de nous la pensée de mépriser la vraie foi ! Nous sommes prêts, au contraire, à souffrir et même à mourir pour la défendre ; mais nous avons horreur de ta loi et du scélérat qui en est l'auteur. » Le tyran essaie alors de la tentation la plus puissante sur le cœur humain, celle des honneurs et des plaisirs ; et, leur montrant des femmes richement parées : « Si vous voulez suivre la loi de Mahomet, leur dit-il, je vous donnerai ces femmes pour épouses avec de grandes richesses, et vous serez puissants dans mes États. Sinon, vous périrez par le glaive. — Prince, nous ne voulons ni de tes femmes ni de tes honneurs ; nous te les laissons pour ne garder que Jésus-Christ. Tu peux inventer toutes sortes de tortures, tu peux nous ôter la vie ; toute peine nous semble légère, quand nous pensons à la gloire du ciel. » Et pendant qu'ils prononcent ces paroles, leur regard s'illumine d'espérance, et leur âme s'abreuve d'im-

Digitized by Google

mortalité. Le tyran se lève, exaspéré, saisit des deux mains son lourd cimeterre, et leur fend la tête. C'était le 16 janvier 1220.

Dans le même moment, la princesse Sanche, qui était en prière, les vit monter au ciel, la palme du martyre à la main. Leurs corps mutilés, traînés dans la boue par les infidèles, furent pieusement recueillis par les chrétiens ; don Pédro enferma ces reliques dans deux châsses d'argent, et revint en Europe avec ce précieux dépôt. Alphonse II alla lui-même en grande pompe au-devant des corps sacrés, et les déposa dans l'église des chanoines réguliers de Sainte-Croix de Coïmbre. La reine Urraque, qui assistait à ce retour triomphal, mourut peu de temps après, ainsi que les saints martyrs le lui avaient prédit ; et, à la première nouvelle de leur victoire, Vital, qu'ils avaient été obligés de laisser à Saragosse, rompit par un suprême effort d'amour les liens qui l'attachaient encore à la vie, et les alla rejoindre dans le sein de Dieu. Mais rien ne peut dépeindre les transports d'allégresse du saint Patriarche, lorsqu'il apprit les souffrances et la mort de ses fils. Regardant son Ordre comme à jamais consacré par ce baptême de sang, et pleurant de joie : « Maintenant, s'écria-t-il, je puis dire en toute assurance que j'ai cinq vrais Frères-Mineurs. » Puis, se tournant du côté de l'Espagne, il salua et bénit le couvent d'Alenquer, d'où ils étaient partis pour aller au martyre. « Maison sainte, terre sacrée, tu as produit et offert au

Digitized by Google

Roi des cieux cinq belles fleurs empourprées et de la plus suave odeur. O maison sainte, sois toujours habitée par des saints. »

Tels sont les premiers-nés de cette nombreuse lignée de martyrs que l'Ordre de Saint-François a fournie à l'Eglise, et qui fait sa gloire devant Dieu et devant les hommes. Mais quel fut le résultat de leur sacrifice? Où sont les peuples enfantés à la vie divine par la générosité d'un tel holocauste? Nous jetons un regard, au soleil du XIX[e] siècle, sur ces plages inhospitalières de l'Afrique, et nous voyons que la terre qui a bu le sang des missionnaires franciscains, est toujours assise à l'ombre de la mort. O profondeur des jugements de Dieu sur les nations infidèles! Cependant le même Créateur qui ne permet pas qu'une seule goutte de rosée soit perdue, ne laissera pas une goutte de sang chrétien tomber froide et stérile sur le sillon de la vie; et l'histoire est là pour attester que le sang des martyrs est dans tous les temps une semence de chrétiens et d'apôtres. Au premier âge de l'Église, les Pères et les Docteurs étaient nés du sang des martyrs; et de même, à l'âge d'or de la famille franciscaine, nous voyons s'élever sur la tombe sanglante de Frère Bérard et de ses compagnons un lis immortel, dont l'éclat et les parfums réjouissent la catholicité tout entière. Nous voulons parler de saint Antoine de Padoue, qui partage avec saint François l'honneur d'être le grand thaumaturge du XIII[e] siècle, et dont nous

Digitized by Google

allons esquisser rapidement la vie et les travaux, si intimement liés à l'histoire du Patriarche séraphique.

Au couvent de Sainte-Croix de Coïmbre vivait un jeune Religieux appelé Fernando de Bouillon[1], petit-fils de ce Vincent de Bouillon qui, lors de la prise de Lisbonne par les Croisés sur les Maures, avait été nommé gouverneur de la ville conquise (1147). Il remplissait depuis quelque temps les fonctions d'hôtelier, et c'est en cette qualité qu'il avait reçu les cinq missionnaires du Maroc et qu'il avait contracté avec eux une étroite amitié. Lorsqu'il vit revenir leurs restes tout resplendissants de l'auréole des miracles et de la vénération des peuples, la pensée lui vint d'entrer dans un Ordre qu'il considérait comme une école de martyrs. Une apparition miraculeuse de saint François acheva l'œuvre de sa vocation à la vie franciscaine. Un soir qu'il était seul dans la chapelle du couvent, répandant son âme et ses aspirations au pied du tabernacle, le Patriarche d'Assise lui apparut, et, d'un geste impérieux, lui commanda de revêtir les livrées de la pénitence. Fernando obéit. Dès le lendemain, muni de l'autorisation de son Prieur, il se présentait au monastère franciscain de Saint-Antoine,

[1] Il avait pour père Martin de Bouillon, de l'illustre maison de Godefroy de Bouillon, et pour mère dona Térésa Tavéra. Celle-ci est enterrée dans l'abbaye de Saint-Vincent, près de Lisbonne, dans une chapelle dédiée à son fils. Sur sa tombe, on lit cette épitaphe : « *Hic jacet mater sancti Antonii* : Ci gît la mère de saint Antoine. »


Digitized by Google

d'Olivarez, et y prenait l'habit de saint François, avec le nom d'Antoine, nom sous lequel les peuples le connaîtront et l'invoqueront désormais. Il avait alors vingt-cinq ans (juillet 1220). Au bout de quelques mois de probation, il sollicita et obtint de ses supérieurs la permission de passer en Afrique pour évangéliser les Maures. Mais la Providence l'appelait ailleurs, et lui destinait un autre champ à cultiver. A peine arrivé au terme de son voyage, il se vit en proie à de cruelles douleurs ; comprenant par là que le ciel s'opposait à ses desseins, il s'embarqua au printemps (1221) pour revenir en Portugal, dans l'espérance que l'air de la patrie raffermirait promptement sa santé. Cette fois encore une violente tempête déjoua ses plans, et le jeta sur les côtes de Sicile.

Cependant l'Ordre ne fut point privé de la gloire du martyre. Tandis qu'Antoine s'éloignait à regret des rivages africains, sept autres Religieux partis de la Toscane avec la permission du Frère Élie, alors Vicaire général, débarquaient à Ceuta, dans le royaume de Fez, comme pour le remplacer à ce poste d'honneur. C'étaient Daniel, provincial de Calabre, Samuel, Donule, Léon, Ugolini, Nicolas et Ange. Ils se répandirent dans la ville de Ceuta, en criant : « Jésus-Christ est le seul vrai Dieu ; il n'y a de salut qu'en Lui. » Le chef des Musulmans les fit comparaître à son tribunal, et leur posa cette alternative : « Renoncez au Christ, ou vous mourrez. — Apostasier ! jamais ! » répliquèrent-ils avec

Digitized by Google

fermeté. Sur cette réponse, ils furent condamnés à avoir la tête tranchée : c'était l'objet de leurs vœux les plus ardents. La veille de l'exécution, ils se jetèrent aux genoux de Daniel, pour recevoir sa dernière bénédiction ; et Daniel les bénit en ces termes : « Réjouissons-nous dans le Seigneur. Voici pour nous un jour de fête ; les anges nous entourent ; le ciel nous est ouvert ; aujourd'hui, nous recevrons tous la couronne du martyre. » Le lendemain matin, ils se donnèrent le baiser d'adieu, puis s'avancèrent d'un pas alerte vers le lieu du supplice ; on eût dit des fiancés qui vont s'asseoir au banquet nuptial. Leurs têtes tombèrent sous le cimeterre des Maures, le 10 octobre 1221.

Pendant ce temps-là, Antoine s'était rendu avec Philippe, Frère lai de Castille, au Chapitre-général de Notre-Dame-des-Anges (1221). Ayant été envoyé à Bologne, il vécut un an loin du regard des hommes, au fond d'une grotte solitaire du couvent de Monte-Paolo, se livrant tout entier à la mortification des sens et à la méditation des Saintes Écritures : tant le Seigneur est fidèle à son habitude de former dans le silence de la retraite les apôtres qui doivent verser dans le monde des torrents de vie, de vérité et d'amour ! Une circonstance extraordinaire mit en lumière les talents du jeune Religieux. Désigné par l'évêque de Forli pour adresser aux ordinands, une pieuse exhortation, Antoine développa ce texte de nos saints livres : « Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et

Digitized by Google

à la mort sur la croix. » Sa parole, d'abord timide, presque hésitante, devint bientôt rapide, entraînante, enflammée, majestueuse; ses traits s'illuminèrent, et son visage devint si expressif, qu'on y lisait les divers mouvements de son âme. Les assistants, surpris, hors d'eux-mêmes, croyaient entendre un écho de la voix des prophètes, et versaient des larmes de bonheur. A la nouvelle de ce succès oratoire, François tressaillit de joie; il comprit que la Providence venait de lui envoyer une intelligence d'élite, un apôtre au cœur d'or; et il envoya aussitôt au jeune profès la permission, non-seulement de prêcher, mais aussi d'enseigner la plus haute des sciences, la théologie (1222). Voici sa lettre : « A mon très cher frère Antoine, frère François, salut en Jésus-Christ.

« Il me plaît que vous enseigniez à nos Frères la sainte théologie, de manière toutefois à ne pas laisser s'éteindre en vous et dans les autres l'esprit de sainte oraison, selon la Règle que nous professons. Adieu. »

En vertu de cet ordre, Antoine enseigna la théologie, d'abord à Montpellier, puis à Bologne, à Padoue, à Toulouse, et dans quelques autres villes de notre patrie. Mais ce qui le distingue entre tous, c'est moins encore sa science que le succès prodigieux de ses prédications. Il serait impossible de décrire toute l'influence qu'il exerça sur cette société si troublée, mais si profondément catholique, du moyen âge, Quand il prêchait, tous les

Digitized by Google

travaux étaient aussitôt suspendus comme aux jours de fête ; juges, avocats, négociants, nobles et gens du peuple accouraient de toutes parts pour l'entendre. Les chemins étaient encombrés de chevaliers et de grandes dames, qui marchaient la nuit à la lueur des torches, afin de pouvoir s'assurer des places près de la chaire du prédicateur. Quand il paraissait, c'était dans la foule un frémissement inexprimable ; pas une parole ; pas un souffle ! Les populations haletantes recevaient et buvaient avec avidité la douce rosée de la doctrine évangélique. La parole de l'apôtre produisait dans les âmes l'effet d'une étincelle sur des gerbes de blé : elle les remuait, les échauffait, les enthousiasmait. Bientôt les larmes coulaient des yeux ; les sanglots, les cris de repentir couvraient la voix du saint ; et lorsqu'il descendait de chaire, cette multitude se précipitait sur lui pour baiser la frange de ses vêtements. Plus d'une fois, on fut obligé de lui donner une escorte d'hommes armés, pour le soustraire aux hommages enthousiastes de son auditoire[1]. « Plus de haines, plus de guerre ! répétait-on après lui. La paix, c'est la justice rendue à chacun ! La paix, c'est la liberté du bien ! » Et l'on voyait les ennemis se donner publiquement le baiser de réconciliation, les voleurs restituer ce qu'ils avaient dérobé, et les hérétiques abjurer leurs erreurs.

[1] Surius.

Digitized by Google

A cette époque, l'Italie entière tremblait au seul nom du féroce Ezzélino III, lieutenant et gendre de l'empereur Frédéric II. Vicence, Brescia, Vérone, prises d'assaut, venaient d'être livrées aux outrages d'une soldatesque sans pudeur, et Padoue craignait le même sort. A cette nouvelle, Antoine, se dévouant pour ses concitoyens, court à Vérone. Il entre avec l'intrépidité d'Élie dans le palais du nouvel Achab, marche droit à Ezzélino, et lui dit en face : « Tyran cruel, monstre insatiable, jusques à quand verseras-tu injustement le sang des chrétiens ? Songes-y ; l'heure du jugement sonnera bientôt pour toi, et la peine sera terrible ! » Les satellites n'attendaient qu'un signe de leur chef pour massacrer le moine audacieux. Mais à leur grande surprise, Ezzélino, déposant sa férocité naturelle et devenu plus doux qu'un agneau, suspend son baudrier à son cou, se prosterne aux genoux du jeune Religieux, et promet de satisfaire à la justice divine. « J'ai vu, leur dit ensuite le tyran pour expliquer sa conduite, j'ai vu sortir des yeux de ce moine des éclairs si menaçants, que j'ai craint d'être précipité sur l'heure dans les flammes de l'enfer. » Antoine avait remporté la victoire : Padoue fut épargnée. Tel, huit siècles auparavant, le pape saint Léon avait miraculeusement arrêté sur les bords du Mincio le farouche Attila, justement surnommé le fléau de Dieu. Tant que saint Antoine vécut, il sut imposer un frein aux brigandages et aux scandales du tyran. Ezzélino, du reste,

Digitized by Google

lui rendait justice. « C'est vraiment un homme de Dieu, c'est un saint! s'écriait-il. Il ne fait que son devoir en reprenant nos vices ; laissons-le prêcher en paix. »

Qui pourrait contempler, sans être saisi d'admiration, le courage héroïque de saint Antoine de Padoue en face de la tyrannie, courage qui contraste tant avec le servilisme des lieutenants gibelins ? Et qui ne voit dans cet acte de noble indépendance l'image et le prélude « du rôle politique que devait jouer la milice des Frères-Mineurs, contemporaine des républiques italiennes, alliée naturelle des faibles, ennemie des oppresseurs, dont elle n'avait ni peur ni besoin [1] » ?

Tout le monde connaît le fameux miracle de Rimini; mais tout le monde ne sait pas que le séraphique Patriarche opéra un prodige analogue sur la grève d'Amalfi, au fond du golfe de Salerne (1222). Comme nous avons des détails plus circonstanciés sur le premier, nous les relaterons ici, et nos lecteurs n'auront qu'à changer les noms, les lieux et les dates, pour avoir tout l'historique du second.

Un jour que saint Antoine avait fait d'inutiles efforts pour convertir les hérétiques de Rimini, il leur dit du haut de la chaire : « Suivez-moi jusqu'à l'embouchure de la Marecchia, vous qui refusez de croire à la présence réelle du Christ dans l'Eucha-

[1] Ozanam.


Digitized by Google

ristie, et vous verrez des merveilles qui vous aideront à en admettre de plus grandes. » Quand on fut arrivé sur les bords de la mer, il s'écria : « Poissons de la rivière et de l'Océan, écoutez : c'est à vous que je vais annoncer la parole de Dieu, puisque les hérétiques refusent de l'entendre. » Sur cette invitation, une multitude de poissons, comme s'ils eussent compris, se rangèrent en ordre en face du prédicateur, les plus petits en avant et les plus gros en arrière. « Poissons, mes petits frères, leur dit-il, vous devez à notre Créateur une reconnaissance sans bornes. C'est lui qui vous a donné pour demeure ces immenses réservoirs, et pour refuge dans la tempête les profondeurs de l'abîme. C'est lui qui vous a conservés, pendant que les eaux du déluge faisaient périr tous ceux qui n'étaient pas dans l'arche de Noé. Il vous a choisis pour sauver le prophète Jonas, pour fournir le cens à Notre-Seigneur et à saint Pierre, pour servir de nourriture au Roi des rois. Louez donc et bénissez le Seigneur, qui vous a favorisés entre toutes les créatures. » Les poissons, attentifs à cette exhortation, témoignaient par leurs divers mouvements et par leur attitude respectueuse, qu'ils voulaient rendre au Seigneur le muet tribut de leurs hommages. « Louons Dieu, s'écria le saint en se tournant vers la foule, louons Dieu, puisque des créatures sans raison écoutent sa parole avec plus de docilité que les hommes créés à sa ressemblance. » En présence d'un tel prodige, les héré-

Digitized by Google

tiques ouvrirent les yeux à la lumière divine, et rentrèrent ce soir-là même dans le giron de l'Église catholique.

Les succès du saint ne furent pas moins merveilleux dans la Provence et dans le Languedoc, où le saint Patriarche l'avait envoyé pour continuer l'œuvre de saint Dominique et arrêter les progrès de l'hérésie manichéenne. Ce fut même à cette occasion qu'il mérita d'être appelé par les Souverains Pontifes l'Arche du Testament et l'infatigable marteau des hérétiques.

Le Très-Haut lui-même daigna manifester par un miracle l'amour de prédilection qu'il portait à ses deux serviteurs, François d'Assise et Antoine de Padoue. Au Chapitre provincial tenu l'an 1224 dans la ville d'Arles en Provence, le jeune Portugais prêchait avec une ardeur toute séraphique sur le titre de la croix : Jésus de Nazareth, roi des Juifs. Au milieu de son discours, le saint Patriarche apparut, comme pour donner plus de poids à la doctrine de son disciple, et il bénit avec effusion le prédicateur et tous les Frères. En ce moment, tous se sentirent remplis de consolation et renouvelés dans l'esprit de leur vocation, qui se résume tout entière dans l'amour de Jésus crucifié. François avoua lui-même à ses confidents la réalité de cette apparition, symbole, dit-il, de l'union très étroite qui l'attachait à ses Frères.

Saint Antoine de Padoue est, après saint François d'Assise, une des plus grandes figures du



XIII[e] siècle. Comme saint, il n'occupe que le second rang dans les annales de l'Église ; mais comme orateur et comme apôtre, il est au premier. Il est de la famille des Chrysostôme, des Augustin, des Éphrem, de ces hommes puissants qui soulèvent le monde pour le sauver. Et pourtant, quand on parcourt les fragments d'instructions qu'il a laissés, on les trouve froids. On n'y sent plus le souffle divin, on n'y entend aucun écho de cette voix puissante qui remuait les nations ; et quand on sait que la plus difficile des conquêtes, c'est précisément la conquête des âmes, on se demande quelle est la cause secrète des triomphes qu'on vient de lire. Cette cause, il faut la chercher plus haut. Pour le descendant de Godefroy de Bouillon, comme pour le fils de Bernardone, vous la trouverez nettement indiquée dans ce passage de l'Évangile : « Les apôtres prêchaient, et le Seigneur était avec eux, confirmant leur parole par d'éclatants prodiges [1]. » Le Seigneur est avec tous les apôtres ; c'est lui qui les suscite, c'est lui qui les envoie, et qui, pour accréditer leur mission auprès des peuples, leur octroie en guise de lettres authentiques le don des miracles et celui de toucher les cœurs.

Le célèbre thaumaturge fut convié de bonne heure aux noces éternelles : il mourut à Padoue, un vendredi, à l'âge de trente-six ans, le 13 juin 1231, en murmurant une hymne à Marie. De petits

[1] Marc, XVI, 20.

Digitized by Google

enfants divulguèrent le secret de sa mort, en criant aussitôt à travers les rues : « Le Père est mort ! Saint Antoine est mort ! » Grégoire IX (cardinal Ugolini) l'inscrivit au catalogue des saints en la solennité de la Pentecôte, le 30 mai 1232. Quelques années après, saint Bonaventure, alors Général des Frères-Mineurs, ouvrit la tombe de saint Antoine ; le corps était en cendres, la langue seule était intacte, fraîche et vermeille comme celle d'un homme vivant. Le Docteur séraphique la prit entre ses mains, et s'écria en la baisant avec respect : « O langue bénie, qui n'as cessé de louer Dieu, et qui as enseigné aux autres à le bénir, c'est maintenant qu'on voit clairement combien tu es précieuse à ses yeux ! » Puis, il la remit aux magistrats de la ville, qui la reçurent sur un plateau d'or.

Padoue, comme Assise, est un de ces lieux qu'une seule pensée remplit, qui vivent d'une tradition, d'un tombeau. Anténor, son fondateur, Tite-Live, qu'elle a vu naître, sont oubliés ; sa fameuse Université [1] a perdu son antique splendeur ; mais ce qui ne vieillit pas, ce qui fait toujours l'orgueil de la cité, c'est le souvenir de saint Antoine, le disciple privilégié de saint François. Elle-même a soin d'en avertir les étrangers, et sur ses murs on lit l'inscription suivante : *Gaude, felix Padua, quæ thesaurum possides :* Réjouis-toi, heureuse Padoue,

[1] Fondée en 1222.

Digitized by Google

de posséder un tel trésor ! » En 1532, la République de Padoue fit construire la colossale église qui renferme le tombeau du saint ; elle est surmontée de sept coupoles, avec deux sveltes campaniles sur les flancs. La chapelle du saint est décorée de bas-reliefs en marbre de Carrare ; le chœur, le maître-autel et les voûtes réunissent les chefs-d'œuvre des plus grands maîtres ; trente-six lampes d'argent, offertes par des rois et des princes, brûlent continuellement devant l'autel du saint [1],

Ainsi la seconde floraison des disciples de saint François est plus brillante encore que la première. Bérard, Daniel, Antoine de Padoue, quels hommes, et que de gloire dans ces noms ! Ils viennent apporter à l'Ordre deux nouvelles couronnes, celle du martyre et celle de l'apostolat. En retraçant (Dieu sait avec quelles délices !) leur belle vie et leur belle mort, nous n'avons pas cru nous être écarté de notre sujet ; car, c'est du bienheureux Patriarche qu'ils ont reçu leur mission, leur autorité ; c'est à lui peut-être qu'ils doivent leurs triomphes ; et d'ailleurs, dans la famille religieuse comme dans la famille humaine, la gloire des fils rejaillit, éclatante, immortelle, sur le front de leur père.

[1] On le représente, tantôt portant le Saint-Sacrement avec une mule agenouillée devant lui, tantôt tenant l'Enfant Jésus entre ses bras, ou un lis à la main, ou bien encore traversant, impassible, une foule d'impies qui lui jettent des pierres.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Retour de saint François en Italie. — Le loup de Gubbio. — Troisième Chapitre-général. — Le Frère Elie. — Frère Jean de Strachia.

(1220-1221.)

Pendant que saint François parcourait la Palestine et la Syrie, le Frère Etienne accourait d'Italie pour l'avertir que le fameux Frère Elie cherchait, sinon à détruire l'ordre, du moins à le modifier par de fâcheuses innovations. Le saint fondateur repassa promptement les mers ; mais quelle que fût l'étendue du mal, il attendit, sans doute pour y porter un remède plus efficace, le prochain Chapitre général, qui devait se tenir à la Portioncule en la fête de saint Michel. Dans l'intervalle, il résolut d'aller visiter le couvent de Bologne, fondé huit ans auparavant, par son premier disciple, Bernard de Quintavalle. Sur sa route, il évangélisa la plupart des villes de la Lombardie, Padoue, Bergame, Brescia, Mantoue, Crémone, où, selon sa coutume, il rétablissait la paix, et où il laissait après lui des maisons de son Ordre.

A Crémone, il rencontra saint Dominique : ce fut pour les deux Patriarches une des plus douces consolations que la Providence leur eût ménagées

14

Digitized by Google

sur la terre. Ils purent conférer ensemble sur la bonté de Dieu, sur l'état florissant de leurs Ordres, sur le mouvement qui entraînait les peuples vers le Dieu du Calvaire. Un miracle termina ce suave entretien. Les Religieux du monastère (c'était un couvent de Frères-Mineurs), étaient venus les prier de bénir un puits dont l'eau était trouble et insalubre. Les deux amis se regardèrent, chacun invitant l'autre à répondre. Alors Dominique dit aux Frères : « Puisez de l'eau, et apportez-nous la. » Ils allèrent en chercher dans un vase et l'apportèrent ; et Dominique dit à François : « Père, bénissez cette eau au nom du Seigneur. — Non, répondit François ; bénissez-la vous-même ; car, vous êtes le plus grand. » Cette pieuse contestation dura quelque temps entre les deux saints ; à la fin, Dominique, vaincu par l'humilité de François, fit le signe de la croix sur le vase, et ordonna qu'on versât l'eau dans le puits, dont la source fut purifiée pour toujours.

De Crémone, saint François se dirigea vers Bologne-la-Savante. Il avait conçu une haute idée de la vertu des Bolonais, depuis que Bernard lui avait écrit (1212) : « Mon Père, tout est bien disposé à Bologne. Mais envoyez d'autres religieux à ma place ; car, je n'espère plus y faire aucun bien , j'ai même tout lieu de craindre d'y perdre mon âme, tant on m'y comble d'honneurs ! » Mais il était loin de s'attendre à la réception triomphale dont il allait être l'objet. Au premier bruit de son

Digitized by Google

arrivée, toute la cité se porta au-devant de lui. Étudiants et professeurs, riches et pauvres, tous voulaient voir le saint, l'entendre, recevoir sa bénédiction. Ils lui firent un cortège d'amour, comme les rois et les empereurs de la terre n'en connurent jamais; il ne parvint qu'à grand'peine jusqu'à l'immense place du Petit-Palais. Là, il prêcha d'une manière si sublime, qu'on croyait entendre un séraphin plutôt qu'un homme. Au reste, voici, d'après la déposition d'un témoin oculaire [1], la fidèle peinture de l'impression que produisirent sa personne et sa parole : « Moi, Thomas, citoyen de Spalatro et archidiacre de l'église cathédrale de la même ville, étant étudiant à Bologne, l'an 1220, en la fête de l'Assomption de la Mère de Dieu, j'ai entendu saint François prêcher sur la place publique, devant le Petit-Palais, où presque toute la ville était assemblée. Il partagea ainsi son discours : Les anges, les hommes, les démons. Il parla de ces êtres intelligents avec tant d'exactitude et d'éloquence, que les gens de lettres qui l'écoutaient admirèrent un si beau langage dans la bouche d'un homme simple. Il ne suivit point la marche ordinaire des prédicateurs; mais parlant à la façon des orateurs populaires, il ramena tout à ce seul point, l'extinction des inimitiés et de l'esprit de vengeance, le rétablissement de la paix et

[1] On conserve encore l'original de cet acte dans les archives de l'église de Spalatro.


Digitized by Google

de la concorde entre concitoyens. Son habit était vil et grossier, sa personne chétive, son visage défait; mais Dieu donnait une telle efficacité à ses paroles, qu'un grand nombre de gentilshommes, extrêmement animés les uns contre les autres, et dont la fureur avait déjà répandu beaucoup de sang, se réconcilièrent publiquement. L'affection et la vénération pour le saint étaient si universelles et allaient si loin, que la foule courait à lui et qu'on s'estimait heureux de pouvoir seulement toucher le bord de sa robe. »

L'archidiacre de Spalatro raconte ensuite les merveilles opérées par notre saint. Les Bolonais revinrent aux pratiques de la foi chrétienne; plusieurs revêtirent les livrées de la pénitence, entre autres Nicolas Pépoli, donateur du couvent de cette ville, Bonizio, et deux jeunes étudiants, Pellégrino et Riger de Modène. François fit plusieurs miracles; il rendit la vue à un enfant, en faisant sur lui un grand signe de croix; il en guérit un autre de l'épilepsie, en lui faisant appliquer sur la poitrine un parchemin sur lequel il avait écrit une prière. Ces deux jeunes miraculés entrèrent plus tard dans son Institut.

Ces quelques lignes d'un témoin oculaire constatent une fois de plus et caractérisent admirablement bien le grand mal de l'époque et le remède que le ciel y apportait. C'était le siècle de Frédéric II et d'Ezzélino-le-Féroce, le siècle qui devait voir le supplice d'Ugolini de Pise et les Vêpres siciliennes.

Digitized by Google

Les dissensions politiques, les querelles à main armée, les luttes de famille à famille, de cité à cité, telle était la plaie vive dont se mourait l'Europe, et surtout l'Italie, et que toutes les ressources du génie humain étaient impuissantes à guérir. C'est alors qu'intervient la Providence surnaturelle du Dieu Rédempteur : elle se choisit un homme pour en faire l'instrument de ses miséricordes infinies, l'exalte au-dessus de ses frères, l'arme de sa propre toute-puissance; et les peuples se taisent devant lui. Voilà, en deux mots, le rôle du séraphique François et le but de sa mission apostolique. Il paraissait, et au seul aspect de son visage dévasté par la pénitence, les cœurs les plus durs se sentaient attendris. Il prêchait la paix, il l'annonçait à tous, il la répandait autour de lui, comme l'olivier répand l'huile, le soleil ses rayons, et la fleur ses parfums. Le Maître parlait aux cœurs, pendant que le serviteur parlait aux oreilles. O prodige! les passions faisaient silence, les haines s'apaisaient, l'amour de Dieu et l'amour des hommes, toujours inséparables, renaissaient au fond des cœurs, et la paix, ce premier bien des peuples, coulait à flots dans les veines de la société.

François, après avoir congédié le peuple bolonais, alla tout d'abord présenter ses hommages au cardinal Ugolini, alors légat en Lombardie; puis, il se rendit au couvent de Sainte-Croix, occupé par les Frères-Mineurs. Quelle ne fut pas sa surprise, quand il se trouva en face d'une

Digitized by Google

belle et vaste maison! Son mécontentement augmenta encore, quand il apprit que Jean de Strachia, Provincial de la province de Bologne, y avait ouvert, sans le consulter, un cours de théologie et d'éloquence sacrée. Indigné de cette double infraction à la discipline régulière, il réprimanda vertement le coupable. « Quoi donc, s'écria-t-il, c'est là la demeure des pauvres évangéliques! Des Frères-Mineurs logent dans ce palais! Pour moi, je ne reconnais pas cette maison pour une des nôtres; et ceux qui l'habitent, je ne les regarderai point comme mes frères. C'est pourquoi je vous commande, au nom de l'obéissance, d'en sortir au plus vite. » Les Religieux lui obéirent sans répondre un mot; les malades eux-mêmes, parmi lesquels se trouvait l'angélique Frère Léon, le narrateur de ce fait, furent transportés ailleurs. Mais le cardinal Ugolini, étant survenu, finit par apaiser la colère du saint, en lui disant ; « Mon fils, n'aie point de scrupule d'accepter cette maison; il faut pour les infirmes un peu plus d'air et d'espace; et quant à la propriété, elle reste au donateur et à la sainte Église romaine. » Le conseil était sage ; François le suivit, et faisant taire ses répugnances, il pardonna aux infracteurs repentants, et leur permit de rentrer dans le monastère. Toutefois, il refusa d'y passer la nuit, et alla prendre un peu de repos au couvent des Frères-Prêcheurs, afin que la leçon portât ses fruits. « Une indulgence qui favoriserait le crime, disait-il, ne serait point de l'indul-

Digitized by Google

gence, mais de la complicité. Je ne veux point autoriser par ma présence la faute qu'on a commise contre la sainte pauvreté. » Quant à l'école de théologie, il la ferma, et il défendit formellement au Provincial de la rouvrir sans sa permission.

Le lendemain, ayant dit adieu à son ami saint Dominique, qu'il ne devait plus revoir ici-bas, il reprit le chemin d'Assise, pour y aller présider le Chapitre-Général. Ici, se termine, à proprement parler, la vie apostolique du saint Patriarche ; il ne sortira plus guère du couvent à cause de ses nombreuses infirmités ; et les quelques années qu'il lui reste encore à passer dans l'exil de ce monde, seront partagées entre la contemplation, les besoins de son Ordre et la douleur. Or, il nous semble que nous ne pouvons mieux clore le récit de ses prédications, qu'en plaçant sous les yeux de nos lecteurs l'histoire naïve du loup de Gubbio, histoire véridique, qui dépeint au naturel les mœurs de l'époque et la bonté compatissante du saint thaumaturge [1].

Gubbio, petite ville de l'Ombrie, située au nord d'Assise, sur la rampe escarpée des Apennins, à l'entrée des gorges rocheuses du mont Calvo, Gubbio tremblait devant un loup, dont la taille,

[1] Les *Fioretti*, Barthélemy de Pise et Mariano de Florence n'ont fait que reproduire littéralement Bernard de Besse, qui raconte cette histoire comme un fait véridique, et non comme une légende purement imaginaire.


Digitized by Google

aussi bien que la férocité, était monstruèuse. Il ne s'attaquait pas seulement aux animaux; il dévorait aussi les enfants et les hommes. Les habitants étaient dans la consternation, et les plus hardis n'osaient plus s'aventurer sans armes en dehors des murs de la ville. Le saint, touché de compassion, résolut d'aller trouver le loup. Il gravit la montagne sans crainte, mettant toute sa confiance en Dieu; et suivi de loin par la multitude anxieuse, il s'avança vers le repaire du loup. Troublée dans son repos, la bête fauve s'élance d'un bond, la gueule béante, vers saint François. L'homme de Dieu marche à sa rencontre, fait sur elle le signe de la croix, l'appelle à lui et lui dit d'une voix vibrante : « Viens ici, frère loup, et, je te l'ordonne au nom du Christ, ne me fais aucun mal, à moi ni à personne. » Aussitôt le loup s'arrête, ferme la gueule, et vient, doux comme un agneau, se coucher aux pieds du saint. « Frère loup, poursuit François, tu as commis de grands crimes. Tu n'as pas seulement égorgé des animaux. Tu as poussé la cruauté jusqu'à dévorer des hommes créés à l'image de Dieu. Tu mérites la mort! Tout le monde murmure contre toi, et tu es un objet d'horreur pour tous les habitants de la contrée. Mais, je le veux, frère loup, tu vas signer un traité de paix avec eux. Je sais que la faim est la seule cause de tes crimes; promets-moi donc de mener une vie innocente; et de leur côté, les habitants te pardonneront le passé et pourvoiront désormais à ta subsis-

Digitized by Google

tance. Y consens-tu? » Et le loup, baissant la tête, indique par ses mouvemens qu'il accepte le contrat.

Alors François revint vers la ville avec le loup, qui le suivait comme un chien suit son maître. Et comme toute la population était accourue sur la place publique pour être témoin d'une scène si étrange, François, montant sur une pierre, harangua la foule en ces termes : « Mes frères, c'est en punition de vos péchés que le Seigneur a permis ce fléau. Mais, songez-y, si la gueule d'un pauvre animal qui, après tout, ne peut tuer que le corps, a suffi pour jeter l'effroi dans votre ville et dans toute la contrée, combien plus ne devez-vous pas craindre cet abîme de l'enfer qui dévore éternellement ses victimes! Ah! convertissez-vous, faites pénitence, et alors Dieu vous délivrera, non seulement de la rage d'un loup dans cette vie, mais encore des flammes éternelles après votre mort. » Après ce discours, le saint demanda solennellement aux magistrats et à tous les habitants s'ils agréaient les conditions du traité de paix avec le loup, c'est-à-dire pour eux la promesse de le nourrir, et pour lui la promesse de ne nuire à aucune créature. Tous acceptèrent d'une voix unanime; le loup, de son côté, pour attester et ratifier ses engagements, posa sa patte dans la main de François. A cette vue, l'admiration ne connut plus de bornes; des acclamations enthousiastes, bruyantes comme les flots de la mer, s'échappèrent de toutes les poi-

Digitized by Google

trines. Puis la foule se retira lentement, louant et bénissant Dieu de lui avoir envoyé François, qui par ses mérites, l'avait délivrée de la gueule d'une bête si cruelle. Le loup vécut encore deux années à Gubbio, allant familièrement de porte en porte, entrant dans les maisons, sans faire ni recevoir aucun mal; chacun s'empressait de lui fournir ce qui était nécessaire à sa subsistance; et quand il traversait la cité, jamais les chiens n'aboyaient après lui. Enfin, deux ans après sa conversion, frère loup mourut de vieillesse, et les habitants le regrettèrent vivement; car, rien qu'à voir cet animal traverser les rues avec la douceur d'un agneau, ils se rappelaient avec bonheur le miracle et la sainteté de l'aimable François d'Assise [1].

Ainsi nous apparaît le grand Patriarche des Frères-Mineurs, attirant tous les peuples à lui, domptant la férocité des bêtes et la fureur des hommes, ne respirant que l'horreur du sang et l'amour de la paix. Je ne suis point surpris que sa voix ait touché le loup des Apennins, après qu'elle a désarmé les vengeances italiennes, qui ne pardonnent jamais.

Enfin, après une absence de plus d'une année, il rentrait un peu avant la Saint-Michel (1220) en son cher couvent de Notre-Dame-des-Anges. Sa présence était devenue nécessaire, et son retour était ardemment désiré de ses douze premiers compagnons.

[1] Bernard de Besse (*Chronique*).

Digitized by Google

Frère Élie avait profité de son titre de Vicaire-Général pour se poser en réformateur. Habile théologien, homme d'une haute intelligence et d'une incroyable énergie, mais esprit inquiet, vaniteux, cachant sous le froc un orgueil indompté, il avait, par un contraste étrange, prescrit l'abstinence perpétuelle et introduit le luxe des vêtements. Lorsque le saint Patriarche fit sa rentrée solennelle à la Portioncule, Frère Élie vint à sa rencontre avec les autres Religieux; mais à sa mise, il était facile de le distinguer. Il portait une robe d'une étoffe plus fine, un capuce plus ample, des manches plus larges, et sa démarche était fière et hautaine. François, prenant pour règle ce conseil de l'Évangile, de ne pas briser le roseau déjà courbé et de ne pas éteindre la mèche qui fume encore, essaya de lui faire toucher du doigt le ridicule de sa vanité. « Frère Élie, lui dit-il un soir en présence des Frères, prête-moi ton habit. » N'osant s'y refuser, Élie ôte sa belle tunique et l'apporte à son Père. Celui-ci la revêt par-dessus son vieil habit, en ajuste les plis avec grâce, et fait le tour de la salle, la tête haute, la poitrine gonflée, les bras arrondis, en disant d'un air protecteur : « Dieu vous garde, bonnes gens! » Puis, il s'en dépouille avec indignation, la jette loin de lui, et se retournant vers Élie : « Voilà, dit-il, comment marcheront les frères bâtards de notre Ordre! » Il reprend ensuite sa contenance habituelle, sa démarche simple et modeste, fait quelques pas devant

Digitized by Google

les assistants et leur dit : « Voilà comment marcheront les véritables Frères-Mineurs. » Le Frère Élie fut couvert de confusion, sans être entièrement converti.

Quant à la défense de manger de la viande, François la leva peu de temps après, à l'occasion d'une visite céleste dont Bernard de Besse s'est fait le narrateur. Pendant qu'il était en contemplation dans le bois voisin de la Portioncule, un jeune voyageur d'une beauté extraordinaire vint frapper à la porte du couvent, et demanda le Frère Élie, qui refusa de descendre. Masséo, qui faisait alors l'office de portier, ne savait comment porter au jeune inconnu une réponse si désagréable. « Je sais tout, dit en souriant le beau voyageur : allez, je vous prie, trouver le Père François, afin qu'il lui enjoigne de venir me parler. » Masséo courut dans le bois, où il trouva l'homme de Dieu plongé dans une extase et les bras tendus vers le ciel. « Dis au Frère Élie, répondit le Père sans changer de posture, que je lui commande d'aller parler à ce jeune homme. » Élie dut obéir ; il se rendit en murmurant au parloir. « Je viens vous demander, dit doucement l'étranger, si des hommes qui font profession d'observer le saint Évangile, doivent ou non pratiquer ce conseil : *Mangez ce qu'on vous présente.* — Passez votre chemin, répondit Élie, je n'ai point de réponse à vous faire. » Et, de dépit, il ferma brusquement la porte. Mais bientôt, reconnaissant son tort, il revint pour s'excuser ; il n'y

Digitized by Google

avait plus personne. François, ayant appris de Notre-Seigneur que ce beau jeune homme était un ange, adressa au Frère Élie des reproches trop mérités sur l'inconvenance de sa conduite. « Mon fils, lui dit-il, est-ce donc ainsi que tu reçois la visite des anges? J'ai bien peur que ton orgueil ne te rende indigne de rester dans notre humble institut[1]. » Là-dessus, il congédia le Frère Élie.

L'année suivante, il lui renouvela les mêmes menaces, mais sous la forme d'une prophétie nette et positive. Voici comment saint Antonin raconte le fait. François évitait avec soin de rencontrer le Frère Élie, de le voir, de lui parler. Élie s'en étant aperçu et soupçonnant quelque mystère, alla trouver le saint ; et comme celui-ci cherchait encore à s'enfuir, il le retint par le pan de sa robe en lui disant d'une voix émue : « Mon Père, pourquoi me fuir de la sorte? Parlez, je vous prie. — Je ne te cacherai rien, mon fils, répondit le saint. Voici ce que le Seigneur m'a révélé. Tu as été pesé dans la balance, et tu as été trouvé trop léger. Tu violeras tes vœux ; en raison de tes iniquités, tu mourras hors de l'Ordre, et tu seras damné ! — Dieu ! s'écria le Frère Élie, quelle triste perspective! Pourtant que ce ne soit pas un motif pour vous de me bannir de votre présence ; courez plutôt à la recherche de la brebis égarée, et rapportez-la sur vos épaules à l'exemple du bon Pasteur. Priez pour

[1] *Chronique.*

Digitized by Google

moi, afin que je ne sois pas maudit de Dieu; car, il est écrit que le Très-Haut change ses décrets, quand le pécheur sait se corriger de ses défauts. » Frère Élie était à genoux ; son regard était suppliant, et ses paroles entrecoupées de soupirs, de larmes et de sanglots.

François, qui l'aimait, lui promit d'intercéder en sa faveur. Il se retira dans la plus profonde solitude, pour converser uniquement avec le ciel; et au bout de trois jours de prières et d'austérités, il revint lui dire : « Mon fils, le Seigneur a révoqué la sentence de réprobation que sa justice avait portée contre toi. Ainsi ton âme échappera aux tourments de l'enfer ; mais en punition de ton orgueil, tu mourras hors de l'Ordre. » Les événements se chargèrent de justifier la vérité de cette prédiction.

Déposé une première fois par Grégoire IX en 1230, et cela, sur les plaintes d'hommes tels que saint Antoine de Padoue et l'Anglais Adam de Marisco, réélu Ministre-général en 1236, et de nouveau déposé par le même Souverain Pontife en 1239, pour ses violences et ses criantes injustices (surtout contre Césaire de Spire), Frère Élie de Cortone alla cacher son dépit dans sa ville natale, y noua des intrigues, se lança dans le parti de l'empereur Frédéric II, alors en guerre ouverte avec le Saint-Siège, quitta l'habit de son Ordre en 1244, et fut excommunié par Innocent IV. La maladie l'arrêta sur la voie du crime ; il demanda pardon,

Digitized by Google

et il eut le temps, avant de mourir, grâce aux prières et aux mérites de son bienheureux Père, d'être relevé de la sentence d'excommunication fulminée contre lui, et de recevoir d'un fidèle enfant de saint François l'absolution de ses fautes (1253). Heureux s'il eût toujours tenu compte des conseils et remontrances du saint fondateur !

Élie est un de ces hommes à passion ardente sur lesquels il est difficile d'asseoir un jugement exact. Les anciens chroniqueurs de l'Ordre, mettant en relief ses défauts plutôt que ses qualités, ont flétri sa mémoire ; quelques auteurs modernes, se fondant sur certains passages fort élogieux de saint Antonin, ont pris à tâche de la réhabiliter. Qu'il nous soit donc permis d'exprimer ici notre sentiment ; nous le ferons avec toute l'impartialité qu'exige l'histoire.

Partisans et adversaires lui reconnaissent beaucoup d'esprit, de science et d'éloquence, une indomptable énergie de caractère, ainsi qu'un talent inappréciable pour le maniement des affaires. Nous inférons de là qu'il avait reçu d'en haut une mission providentielle, celle d'organiser, en la continuant, l'œuvre du séraphique Patriarche. Son génie était merveilleusement approprié à cette mission ; s'il l'eût accomplie, il eût brillé d'un éclat incomparable dans la constellation des grands hommes de l'Ordre, entre saint François et saint Bonaventure, Mais il lui manqua d'être un saint. Infidèle à sa vocation, traître à ses serments les

Digitized by Google

plus sacrés, il fut rejeté de Dieu, blâmé par ses Frères, et tristement réprouvé par les Souverains Pontifes. Terrible leçon pour ceux qui prêtent l'oreille au démon de l'orgueil et de l'ambition!

Cependant nous verrons bientôt Notre-Seigneur lui-même désigner formellement le Frère Elie au choix de notre saint. Qu'on ne s'en étonne pas. Sans vouloir scruter les desseins de l'Éternel, il nous semble qu'il se proposait en cela de prouver à tous les siècles, que dans l'Ordre séraphique comme dans tous les Ordres religieux, l'humain se mêle au divin, que Dieu n'a besoin de personne, et qu'il saura, s'il lui plaît, malgré l'indignité de quelques supérieurs et la malice du monde, maintenir l'œuvre qu'il a créée.

Par une coïncidence mystérieuse, à l'heure même où le Frère Élie commençait à s'écarter de la bonne voie, naissait en Toscane un petit enfant qui devait lui être substitué dans sa mission providentielle; et à l'heure de son apostasie (1244), Bonaventure (c'était le nom de cet enfant béni), achevait son noviciat dans l'Ordre séraphique. Ainsi s'accomplissent les desseins de Dieu; sa miséricorde poursuit les hommes, et leurs iniquités ne servent qu'à mieux faire ressortir l'action de sa Providence. Mélange de grandeur et de bassesse, de science et de vanité, Frère Élie n'en est pas moins, à notre avis, un des personnages les plus remarquables de cette époque. Nous le verrons presque toujours à la tête de ses Frères; les filles de sainte Claire lui

Digitized by Google

voueront la plus haute estime, et, chose plus étonnante encore ! François lui donnera en mourant une dernière et solennelle bénédiction, gage de celle que le Seigneur lui réservait à sa dernière heure.

Nous avons, à dessein, quelque peu anticipé sur les événements. Nous tenions à justifier nos appréciations sur le caractère, la trempe de génie et les défauts du Frère Élie, ainsi qu'à mettre hors de contestation la sagesse de Dîeu, qui gouverne tout avec force et douceur, et le caractère éminemment divin de l'esprit de prophétie dont le séraphique Père était animé. Maintenant que nos lecteurs sont édifiés sur ces divers points, nous allons reprendre notre récit.

Quelques jours avant la Saint Michel, le bienheureux Patriarche d'Assise eut une vision qui le frappa vivement. Il vit une statue colossale, à la tête d'or, aux bras d'argent, aux jambes d'airain, aux pieds d'argile, et il comprit que ces divers métaux signifiaient les différents âges de la famille franciscaine et les relâchements de l'avenir[1]. Ce fut sous le coup de ces impressions et dans le but de conserver à l'Ordre sa beauté primitive, qu'il ouvrit à Notre-Dame-des-Anges, le 29 septembre 1220, son troisième Chapitre-général. Il y prit deux mesures qui paraissent au premier abord un peu sévères, et qui n'étaient que justes. Il commença

Bernard de Besse.



par déposer l'indigne Frère Élie, et abrogea le décret du même Frère sur l'abstinence perpétuelle. Il alla plus loin encore pour Jean de Strachia, qui, malgré sa défense formelle, avait eu l'audace de rouvrir à Bologne le cours de théologie. Il ne se contenta pas de le dépouiller de sa charge de Provincial ; connaissant par une lumière surnaturelle l'endurcissement du coupable, il le maudit publiquement. En vain, les Religieux, attérés, le supplièrent-ils de retirer cet anathème. « Je ne le puis, répliqua-t-il ; je ne puis bénir celui que le Seigneur a maudit ! » Chose navrante à redire ! Le malheureux persévéra dans sa coupable résistance, et il expira peu de temps après, en jetant le cri des désespérés : « Je suis damné ! Je suis maudit pour l'éternité ! »

François, d'un naturel si doux et si aimable, se montra, dans ces pénibles conjonctures, d'une fermeté à toute épreuve. N'était-ce pas son droit et son devoir d'extirper les abus et de retrancher du cep de vigne les branches inutiles ou nuisibles? Du reste, après s'être acquitté de l'office de supérieur, il tira de son cœur ému les paroles les plus fraternelles à l'égard de ses Religieux, et de sages conseils sur l'étude des sciences et sur la prédication. « Fils bien-aimés, leur dit-il, il n'y a rien de plus excellent que le ministère de la parole divine ; les prédicateurs ont droit à tous nos respects comme à toute notre reconnaissance ; car, ils sont le sel de la terre, la lumière du monde et les adversaires

Digitized by Google

du démon. Honneur donc à ceux qui savent goûter et faire goûter aux autres les vérités éternelles ! Ils recevront du souverain Juge la récompense de leurs travaux. Mais malheur à ceux qui ne cherchent que leurs propres intérêts, ou qui s'enivrent de leurs triomphes, ou enfin qui perdent en de stériles études le temps qu'ils devraient employer à l'acquisition des vertus ! Au grand jour des révélations, ils n'apporteront dans leurs mains que des gerbes de confusion, de honte et de douleurs. Dieu leur préfère un simple frère lai qui vit saintement; il le glorifiera, pendant qu'il réprouvera les autres, selon cet oracle de l'Ancien Testament : *Celle qui était stérile s'est vue mère de beaucoup d'enfants, et celle qui avait une postérité nombreuse a été trouvée sans appui* [1]. La femme stérile est l'image de cet humble Frère qui n'a pas reçu mission d'enseigner, et qui se trouvera cependant être le père de milliers d'âmes sauvées par ses prières. Celle qui avait une postérité nombreuse est la figure des beaux parleurs qui croient avoir engendré une multitude d'âmes à Jésus-Christ, et qui reconnaîtront au dernier jour qu'elles ne leur appartiennent pas. Ne l'oubliez donc pas, je veux des hommes de prière plutôt que des savants. N'allez pas quitter sans motif la prière pour l'étude, ni vous livrer à l'étude par pure curiosité; mais étudiez pour apprendre à mieux vivre et pour en-

[1] I Reg., II.

Digitized by Google

seigner aux autres par vos propres exemples le chemin de la vertu. En un mot, soyez les vrais disciples de l'Évangile : puisez dans l'oraison ce que vous devez enseigner en public, avec la flamme divine qui doit vous animer ; appliquez-vous pardessus tout à pratiquer l'obéissance et l'humilité ; ne vous fiez point à l'excellence de votre état, et mettez-vous en garde contre les ruses de Satan. Car, qui pourrait compter les victimes qu'il a déjà faites? Il a levé le premier l'étendard de la révolte, et il a entraîné dans sa chute le tiers des esprits célestes ; il a chassé du Paradis terrestre Adam et Ève avec toute leur postérité; il a demandé à cribler les Apôtres comme on crible le froment; et vous savez s'il a réussi ! L'un d'eux a trahi son Maître, l'autre l'a renié, tous ont pris la fuite. Veillez donc et priez, pour ne pas déchoir de la sainteté de votre vocation[1]. »

Dans la dernière session capitulaire, le serviteur de Dieu dit à ses Frères : « Désormais, je suis mort pour vous. Voici votre supérieur, Pierre de Catane; c'est à lui que nous obéirons tous, vous et moi. » Et se prosternant aux pieds de Pierre de Catane, il lui promit respect et obéissance en toutes choses, comme au Ministre-général de l'Ordre. Puis, toujours à genoux, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel et baignés de larmes, il fit cette prière avec un inexprimable accent d'amour :

Œuvres de saint François; — Marc de Lisbonne.

Digitized by Google

« Mon Seigneur Jésus-Christ, je vous recommande cette famille qui vous appartient et que vous m'avez confiée jusqu'à ce jour. Vous savez que mes infirmités me mettent hors d'état de la gouverner; je la laisse donc entre les mains des Ministres-généraux. S'il arrive que, par suite de leur négligence, de leurs scandales ou de leur excessive rigueur, quelqu'un des Frères-Mineurs vienne à périr, ils vous en rendront compte, Seigneur, au jour du jugement. » Le saint fondateur avait pris cette détermination, non seulement à cause de son extrême amour pour la vie cachée, mais aussi à cause de ses infirmités toujours croissantes; sa voix était si faible qu'on avait peine à l'entendre. Toutefois, les Religieux mirent quelques réserves à sa démission; il fut convenu que, tout en restant soumis à son Gardien, il retiendrait toujours les droits et le titre de Ministre-général, et que, de son vivant, ses successeurs porteraient seulement le nom de Vicaires-généraux. Il ne tarda pas à se voir obligé d'intervenir dans les affaires de l'Ordre. Pierre de Catane, d'un caractère fort doux, trouvant le poids du gouvernement trop lourd pour ses épaules, donna sa démission au Chapitre de la Pentecôte de l'année suivante, 1221; et François, sur l'ordre formel de Dieu, réintégra le fameux Frère Élie dans la charge de Vicaire-général.

Césaire de Spire, qui avait enseigné la théologie avant d'être Frère-Mineur, et qui redoutait les idées et les innovations d'Élie, s'approcha du bienheureux

Digitized by Google

Père et s'entretint longtemps avec lui sur l'état de son âme et sur différents points de la Règle. « Mon Père, lui dit-il avant de se retirer, j'ai pris la ferme résolution d'observer exactement jusqu'à mon dernier soupir, avec la grâce de Dieu, le saint Évangile et notre Règle. Mais j'ai une grâce à vous demander; je vous parlerai en toute simplicité. S'il arrive que quelques Religieux transgressent la Règle, accordez-moi dès maintenant votre bénédiction, pour que je me sépare d'eux et que je m'unisse aux Religieux fidèles. » A ces mots, François, rempli d'allégresse, l'embrassa, le bénit et lui dit en posant la main sur sa tête : « Sache, ô mon fils, que ta prière est exaucée : tu es prêtre pour toute l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech. »

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Le Tiers-Ordre ; son but et ses destinées.

(1221.)

Douze ans à peine s'étaient écoulés depuis la fondation de l'Ordre séraphique, et déjà les Frères-Mineurs possédaient des couvents en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne, et jusqu'en Palestine. La bénédiction du ciel leur avait donné grâce pour se multiplier et s'étendre en tous lieux. Le second Ordre des Clarisses, de trois ans plus jeune, n'était pas moins florissant que son aîné. L'exemple, la prédication et les miracles de saint François avaient remué l'Europe ; ils avaient imprimé un élan universel vers le cloître, et de tous les rangs de la société sortaient des âmes généreuses qui se réfugiaient sous la bannière du Patriarche d'Assise ou de sa glorieuse fille, sainte Claire. Les clercs et les simples fidèles, que les liens sacrés ou les obligations de leur état retenaient dans le siècle, s'affligeaient de ne pouvoir suivre le mouvement général qui entraînait les peuples vers la solitude. Une foule de personnes, fatiguées de ces temps de corruption et d'anarchie, venaient consulter le saint Patriarche et lui demander un règlement de vie tracé de sa propre main, afin de

Digitized by Google

marcher plus sûrement dans les voies de la perfection chrétienne. Saint François leur promit de leur composer une Règle qui calmerait leurs craintes, leur aiderait à éviter les écueils du siècle, et leur ferait goûter, sans sortir du monde, la paix du cloître. Il tint parole, et c'est pour elles qu'il institua son troisième Ordre ou Tiers-Ordre, dont nous allons raconter brièvement les origines, les progrès et les gloires.

Cette œuvre, comme toutes celles de François, ou plutôt comme toutes celles de Dieu, naquit dans l'ombre et sans bruit. Passant à Poggi-Bonzi en Toscane, sur la route de Florence à Sienne, le saint rencontra un de ses amis de jeunesse, le marchand Luchésio. Cet homme, jadis avare et dur, n'était plus reconnaissable depuis quelques mois : il édifiait par ses larges aumônes ceux qu'il avait scandalisés par son égoïsme. On le voyait secourir les indigents, soigner les malades dans les hôpitaux, ouvrir sa maison aux pèlerins, défendre les droits du Saint-Siège. Dans l'ardeur de son prosélytisme, il essayait, mais en vain, d'inspirer les mêmes sentiments à Bona-Donna, sa compagne. Femme pieuse, mais écoutant trop la prudence de la chair, elle était du nombre de ces mères de famille qui craignent toujours que la terre ne leur manque sous les pieds; elle blâmait donc avec acrimonie les prodigalités de son époux. Un miracle la convertit. Un jour que Luchésio, après avoir distribué tout le pain qui se trouvait à la

Digitized by Google

maison, l'avait priée de donner encore quelque chose aux pauvres qui se présentaient, elle lui répondit tout en colère : « Tête sans cervelle et affaiblie par les austérités, tu négligeras donc toujours les intérêts de la famille ! » Luchésio, aussi patient que charitable, ne s'émut point de cette injure ; il la supplia de nouveau d'ouvrir le meuble où le pain était enfermé. Pendant ce temps-là, il invoquait au fond de son cœur celui qui dans le désert avait rassasié plus de cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons. Bona-Donna finit par obéir, et, à sa grande stupéfaction, elle trouva une grande quantité de pains. A dater de ce jour, elle n'eut plus besoin d'être exhortée aux œuvres de miséricorde, et il y eut entre ces deux âmes une pieuse émulation dans l'exercice de la charité.

Telle était la maison qui devait servir de berceau au Tiers-Ordre de la Pénitence. En y entrant, François leur dit : « Vous m'avez demandé de vous tracer une voie de perfection appropriée à votre état. Pour répondre à vos désirs, j'ai songé à instituer un troisième Ordre, où les personnes mariées pourront servir Dieu d'une manière parfaite ; et je crois que vous ne sauriez mieux faire que d'en être les prémices. » Ils accueillirent avec joie cette proposition, et conjurèrent le saint de les admettre dans ce nouvel Institut. Il les revêtit de la tunique grise et les ceignit du cordon, qui devait demeurer à jamais la marque distinctive de ses institutions. Il initia à cette même forme de vie

Digitized by Google

plusieurs personnes de Poggi-Bonzi et de Florence. Le Tiers-Ordre de la Pénitence, le plus ancien de tous les Tiers-Ordres, était institué (1221). C'était le grain de sénevé qui devait bientôt devenir un grand arbre et abriter les oiseaux du ciel. Quelques mois après, le saint Patriarche rédigea pour les tertiaires une Règle dont la législation large et simple s'adapte à toutes les positions de la vie sociale, sans distinction de temps ou de nationalité, et dont le but est de venir en aide aux âmes que des devoirs impérieux contraignent à vivre dans le monde, de réveiller ou de raviver en elles l'esprit du christianisme, et de les faire participer aux vertus comme aux bienfaits de la vie religieuse.

Tous ceux qui professent la foi catholique et une filiale soumission au Saint-Siège, peuvent être admis dans le Tiers-Ordre. Toutefois, on exige quatre conditious. Il faut : 1° restituer le bien injustement acquis ; 2° se réconcilier franchement avec ses ennemis ; 3° observer les commandements de Dieu et de l'Église, et de plus les prescriptions de la Règle ; 4° les femmes mariées ne peuvent être reçues qu'avec la permission expresse de leurs maris. La Règle n'oblige point sous peine de péché, même véniel ; elle n'a pas d'autre mobile ni d'autre sanction que l'amour et la bonne volonté.

François commence, et avec raison, par mettre l'ordre dans ce petit royaume intérieur qu'on appelle le cœur humain ; car, comment composer

Digitized by Google

une société parfaite avec des éléments disparates et mauvais? Il s'occupe ensuite des devoirs de la famille, puis des prières et des pénitences qui forment l'essence du Tiers-Ordre. Les Frères et les Sœurs doivent faire leur testament dans les trois mois qui suivent leur admission définitive; réciter chaque jour l'office de la Sainte Vierge ou celui des *Pater* [1], jeûner tous les vendredis, tout l'Avent et tout le Carême; se vêtir simplement selon les bienséances de leur condition sociale; fuir les théâtres et les festins. Par ces lois, le saint fondateur détruisait le ver rongeur de toute société : la passion du luxe et l'amour des plaisirs. Il défend aussi par un article spécial les serments, les chicanes, les procès; et voulant à tout prix implanter la paix dans la société, il frappe un coup décisif par cette dernière clause : « Les Frères ne porteront aucune arme offensive, si ce n'est pour la défense de l'Église romaine, de la foi catholique et de leur pays. » D'un mot, il proscrit les guerres injustes, éteint la soif des vengeances personnelles, condamne les duels et les querelles; et relançant les esprits vers un bien impérissable, le droit, il apprend aux tertiaires à confondre dans un même amour l'Église et la terre natale, la patrie céleste et la patrie terrestre, celle qui les enfante au monde et celle qui les enfante à Dieu. Ils méritent le nom de traîtres, s'ils suivent un drapeau où ne soient pas inscrits ces deux mots sacrés : Dieu et patrie.

[1] Cinquante-quatre *Pater* et *Gloria*.


Digitized by Google

Ce rapide coup d'œil sur la Règle du Tiers-Ordre ne suffit point à nous expliquer sa profonde influence; tout au plus pourrait-on dire : « C'est un trait de génie pour ces temps malheureux. » Mais que de traits de génie sont restés à l'état de lettre morte ! Ce qui communique aux œuvres la vie et la durée, la force et la fécondité, c'est l'Église ; c'est elle qui, prenant le Tiers-Ordre sous sa haute protection, lui imprima cette stabilité d'existence que ne peuvent atteindre les institutions purement humaines. Le pape Honorius III approuva de vive voix la Règle du Tiers-Ordre (1221), comme Innocent III avait approuvé celle des Frères-Mineurs. Grégoire IX, dans une lettre datée du 2 juin 1230, prit la défense des Tertiaires et renouvela les exemptions et privilèges accordés par son prédécesseur. Enfin, Nicolas IV confirma solennellement la Règle par une bulle pontificale (1289). Cinq siècles après, Benoît XIII résume et ratifie en ces termes les inappréciables faveurs que le Saint-Siège avait prodiguées au Tiers-Ordre :

« Nous, après avoir mûrement réfléchi à ce que les exacts observateurs de cet Ordre ont fait et pourront faire à l'avenir, s'ils le veulent avec le secours du Seigneur, pour le bien de la religion catholique et pour la réforme des mœurs, par leurs exemples d'abnégation et d'humilité, voulant pourvoir surabondamment à la conservation, à l'accroissement et à la tranquillité des Frères, de

Digitized by Google

notre propre mouvement, sans aucune sollicitation des Frères ni des Sœurs, ni de quelque autre personne, mais par un sentiment spontané de notre bienveillance, avec pleine connaissance de cause, et pour l'estime que nous faisons de leur haute pauvreté, par la teneur des présentes lettres nous approuvons, confirmons, sanctionnons à perpétuité cette Règle du Tiers-Ordre, approuvée et confirmée en due forme par les Pontifes romains, nos prédécesseurs d'heureuse mémoire, savoir : Nicolas IV, pour les Tertiaires de l'un et de l'autre sexe, demeurant dans le siècle, le 17 août 1289; Clément V, le 30 août 1308; Grégoire XI, le 6 février 1373; Léon X, pour les Tertiaires réguliers, le 20 février 1521. »

Dans le même temps, saint Dominique fondait en Lombardie une association semblable, sous le titre significatif de Milice de Jésus-Christ. Elle prit plus tard le nom de Tiers-Ordre de la Pénitence de saint Dominique, et fut solennellement approuvée par Eugène IV (1439).

Le Tiers-Ordre séculier, celui dont nous nous occupons ici, n'est pas une simple association, ni une congrégation, ni une confrérie; c'est une société spirituelle permanente, associée aux deux premiers Ordres de saint François, et un Ordre véritable, bien qu'on n'y trouve pas les trois vœux essentiels de l'état religieux proprement dit : pauvreté, obéissance et chasteté. Ainsi l'ont défini les Souverains Pontifes. « Suivant la trace de nos pré-

Digitized by Google

décesseurs qui ont approuvé, confirmé et comblé des plus grands éloges cette forme de vie, écrit Benoît XIII, nous statuons et déclarons que le Tiers-Ordre a toujours été, et reste toujours, saint, méritoire et conforme à la perfection chrétienne, et de plus qu'il est vraiment et dans toute la force du terme un Ordre renfermant dans son unité les séculiers répandus par toute la terre, puisqu'il a sa Règle propre, approuvée par le Saint-Siège, son noviciat, sa profession, et un habit de matière et de forme déterminées [1]. »

C'est le troisième Ordre qu'ait institué le Patriarche d'Assise ; ou plutôt, c'est le troisième rameau d'un seul Ordre qui renferme dans sa plénitude les hommes et les femmes, le cloître et le siècle. Par la création des Frères-Mineurs, François avait tiré du désert les phalanges monastiques, pour les armer du glaive de la parole divine. Par celle des Pauvres-Dames, il faisait refleurir les vertus des Marthe, des Agnès, des Cécile et de tant d'autres vierges, en qui le paganisme étonné avait salué les anges de la terre. Enfin, par la création du Tiers-Ordre, il tentait d'introduire la vie religieuse jusqu'au sein du foyer domestique, jusqu'au chevet du lit nuptial. La conception était neuve ; cependant, elle répondait si bien aux besoins du temps, qu'on l'accueillit avec un enthousiasme indescriptible. Le monde se peupla de jeunes filles, de

[1] Bulle *Paterna Sedis apostolicæ,* du 10 décembre 1725.

Digitized by Google

veuves, de gens mariés, d'hommes de tout rang, qui portaient publiquement les insignes de la pénitence, et s'astreignaient dans le secret de leurs maisons aux pratiques de la vie monacale. L'esprit d'association qui régnait au moyen âge, et qui est le véritable esprit du christianisme, favorisa ce mouvement. De même qu'on appartenait à une famille par le sang, à une corporation par le service auquel on s'était voué, à un peuple par le sol, à l'Église par le baptême, de même on voulut appartenir par un dévouement de son choix à l'une des deux glorieuses milices qui servaient Jésus-Christ dans les labeurs de l'apostolat et de la pénitence. « On revêtait les livrées de saint Dominique ou de saint François ; on se greffait sur l'un de ces deux troncs pour vivre de leur sève, tout en conservant encore sa propre nature ; on fréquentait leurs églises, on participait à leurs prières, on les assistait de son amitié, on suivait d'aussi près que possible la trace de leurs vertus. On ne croyait plus qu'il fallût fuir le monde pour s'élever à l'imitation des saints ; toute chambre pouvait devenir une cellule, et toute maison une Thébaïde [1]. »

Le Tiers-Ordre séraphique venait de naître, et déjà la voix du peuple, se faisant l'écho de la voix du Vicaire de Jésus-Christ, proclamait que c'était l'œuvre du Très-Haut et le fruit le plus suave du zèle de saint François. Son histoire, sous le rap-

[1] *Vie de saint Dominique*, par Lacordaire.

Digitized by Google

port religieux et social, forme assurément une des plus belles pages du moyen âge; il se propagea avec la même rapidité que ses deux aînés, franchit les montagnes et les mers, s'étendit jusqu'aux extrémités de l'empire chinois, et, renouvelant la face de la terre, contribua puissamment à faire du XIII[e] siècle le siècle chrétien par excellence. Plus tard, il s'introduisit dans le Nouveau-Monde avec les premiers Franciscains qui accompagnaient Christophe Colomb. Enfin, depuis son origine jusqu'à nos jours, il n'a cessé de produire sous tous les climats et sur tous les degrés hiérarchiques de la vie humaine, une admirable floraison de saints, au point que le désert et le cloître pourraient s'en montrer jaloux. Dans l'impossibilité où nous sommes de nommer tous les éminents et saints personnages qui l'ont illustré, nous nous bornerons à citer les principaux.

Le premier des Tertiaires, en suivant l'ordre chronologique, est ce Luchésio dont nous avons raconté la conversion. A partir du jour où il se fut enrôlé dans la milice spirituelle de la pénitence, il s'attacha de plus en plus à marcher sur les traces de son bienheureux Père, et passa le reste de ses jours dans les larmes de la componction, les bonnes œuvres, le soin des pauvres et des malades. En retour, le Seigneur lui accorda le don des miracles et celui de l'oraison jusqu'à l'extase. Le trait qu'on va lire nous fera connaître, mieux qu'un long discours, son caractère et sa vertu. Un jour qu'il

Digitized by Google

portait un infirme sur ses épaules, un jeune voluptueux, se croisant avec lui, lui dit en se moquant : « Eh! quel diable portes-tu là sur tes épaules? — Ce n'est point le diable que je porte, répliqua Luchésio; c'est Jésus, celui-là même qui a dit : *Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le ferez.* » Sublime réponse, que le ciel ratifia sur-le-champ par un miracle! Le jeune blasphémateur, en punition de sa faute, fut frappé de mutisme; alors, tout contrit, il eut recours aux prières de l'offensé, qui, sans rancune, intercéda pour lui, obtint sa guérison soudaine, et le congédia avec ces bonnes paroles : « Va en paix, mon fils; mais prends bien garde à l'avenir d'insulter Dieu par ta langue ou par tes œuvres. » Bona-Donna, voyant son mari sur le point de mourir, le supplia de demander qu'ils fussent réunis dans les récompenses de la patrie, comme ils l'avaient été dans les travaux et les souffrances de l'exil. Cette grâce lui fut accordée. Après quoi, Luchésio s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, en murmurant cette prière : « Je rends grâces à la Très-Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, de m'avoir délivré des pièges du démon, par les mérites de la Passion de Jésus-Christ. » C'était le 28 avril, probablement de l'année 1232 [1].

Si Luchésio est le premier des Tertiaires,

[1] Luchésio fut béatifié par Pie VI.


Digitized by Google

Louis IX, roi de France, en est sans contredit le plus célèbre : Louis IX qui fut à la fois le plus grand capitaine, le plus grand prince et l'un des plus grands saints du XIIIe siècle; Louis IX qui, après la défaite de Mansourah, sut commander le respect et l'admiration, même à ses barbares vainqueurs, mourut fidèle à sa noble devise : « Dieu, France et Marguerite », et mérita de devenir le patron des Frères du Tiers-Ordre franciscain [1].

Citons encore : — parmi les Souverains Pontifes, Grégoire IX, Innocent XII, Pie IX et Sa Sainteté Léon XIII, actuellement régnant ; — parmi les têtes couronnées, Michel Paléologue, Rodolphe de Habsbourg, Louis VIII, père de saint Louis, saint Ferdinand, roi de Castille, Charles-Quint, Philippe II et Philippe III, rois d'Espagne, Béla IV, roi de Hongrie, Jagellon, roi de Pologne, Jean, roi d'Aragon, Charles IV, roi de Bohême, Charles II et Robert, rois de Sicile et de Jérusalem, Amédée VII, duc de Savoie ; — dans le clergé soit régulier, soit séculier, saint Yves, saint Roch de Montpellier, saint François de Paule, saint Ignace de Loyola, saint Vincent de Paul, M. Olier, le cardinal de Bérulle, et de nos jours le curé d'Ars. Les uns et les autres se faisaient gloire de porter les livrées franciscaines, comme le cardinal Tréio l'exprime si bien dans la lettre qu'il écrivait en 1623 à l'illustre Père Wadingue : « Vous me louez, lui dit-il,

[1] Wadingue.

Digitized by Google

d'avoir revêtu par-dessus la pourpre romaine la robe grise et la corde grossière de votre illustre fondateur; je ne mérite pas tant d'éloges. Si ce vêtement paraît vil, j'en ai d'autant plus besoin qu'étant élevé à un plus haut degré d'honneur dans l'Église, je dois m'humilier davantage pour éviter l'orgueil. Mais l'habit de Saint-François n'est-il pas au fond une véritable pourpre, bien propre à rehausser la dignité des rois et des cardinaux? Oui, c'est véritablement une pourpre teinte dans le sang de Jésus-Christ et dans le sang qui est sorti des stigmates de son serviteur; elle investit de la dignité royale tous ceux qui la portent. Qu'ai-je donc fait en me revêtant de ce saint habit? J'ai joint la pourpre à la pourpre, la pourpre de la royauté à la pourpre du cardinalat. Ainsi, bien loin de m'être humilié, j'ai lieu de craindre de m'être fait trop d'honneur à moi-même et de m'en glorifier plus que je ne dois. »

La science et la poésie vinrent à leur tour abaisser leur front, non moins noble que celui des rois, devant l'humilité de notre saint. Saluons en passant : le savant Raymond Lulle, qui obtint en 1315 la couronne du martyre; Michel-Ange et Raphaël, les princes de la sculpture et de la peinture; Christophe Colomb, l'explorateur du Nouveau-Monde; le prince des poètes italiens, Dante, qui a buriné en des vers immortels le portrait de ce pasteur admirable « dont la vie se chanterait mieux parmi

Digitized by Google

les gloires du ciel[1] » ; Lope de Véga, le poète satirique de l'Espagne. Ces grands hommes voulurent être ensevelis avec l'habit du Tiers-Ordre, persuadés, non sans motif, que le jugement de Dieu leur serait plus doux, s'ils s'y présentaient avec les livrées de l'humilité, et que la foudre qui n'épargne pas les lauriers de l'artiste ou du poète, respecterait le vêtement du pauvre.

Mais nulle part le Tiers-Ordre n'excita plus d'enthousiasme que parmi les femmes. Trop souvent enchaînées dès la jeunesse à un joug qu'elles n'ont point souhaité, elles se tournaient vers saint François, dans l'espoir de trouver sous l'habit de la pénitence la paix et le bonheur qu'elles demandaient vainement au monde. Le monastère venait à elles, puisqu'elles ne pouvaient aller à lui. Se bâtissant dans quelque réduit de la maison paternelle ou conjugale un sanctuaire mystérieux, tout plein de l'Époux invisible qu'elles aimaient uniquement, elles épanchaient librement devant Lui les flots d'amour dont le cœur de la femme chrétienne est le réservoir sans fond. Le Tiers-Ordre satisfaisait à leurs aspirations les plus idéales, en même temps qu'il les dédommageait de la tyrannie de leur position ; en retour, elles l'enrichissaient du trésor de leurs vertus, de leur dévouement, de leur sainteté. Le lecteur nous saura gré de placer sous ses

[1] *La Divine comédie. Paradis*, chant XI.

Digitized by Google

regards quelques-unes de ces fleurs embaumées, celles qui ont été plantées les premières dans le parterre séraphique et qui en forment à jamais le plus bel ornement.

Au-dessus de toutes les autres brille sainte Élisabeth de Hongrie, qui eut une place à part dans le cœur du Séraphin d'Assise, comme elle en a une dans l'amour du peuple chrétien. Mariée au pieux Louis, landgrave de Thuringe, Élisabeth, alors dans toute la fleur de son innocence et de sa beauté, offrait sur le trône le spectacle de toutes les vertus que saint François estimait le plus. En 1221, au moment où ses destinées se lient à celles de l'Ordre, elle ne comptait encore que quatorze printemps, et son jeune cœur, ouvert à toutes les nobles inspirations, allait présenter un champ fertile à ces semences de force et de vie que la main de François répandait sur l'univers chrétien[1]. Lorsqu'en cette même année les Frères-Mineurs se présentèrent pour la seconde fois en Allemagne[2], ils trouvèrent auprès d'elle encouragement et sympathie. Elle leur bâtit un couvent au sein de sa capitale, à Eisenach, et choisit pour son confesseur le Frère Rodinges, l'un des premiers Allemands qui eussent embrassé la Règle séraphique. Ayant connu par ses nouveaux hôtes l'existence du Tiers-

[1] *Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, par le comte de Montalembert.

[2] Leur première tentative d'apostolat dans cette contrée, en 1216, n'avait pas été heureuse.

Digitized by Google

Ordre en Italie, elle fut frappée des avantages qu'offrait à une chrétienne fervente cette affiliation, et elle s'empressa de s'y agréger, heureuse de donner par là une sorte de consécration aux mortifications et aux pratiques de piété qu'elle s'était imposées de son propre mouvement. Elle est la première en Allemagne qui se soit associée au Tiers-Ordre, et l'on peut croire que l'exemple d'une princesse si haut placée par son nom et si renommée pour sa piété ne fut pas sans influence sur la rapide extension de cette institution.

Le saint Patriarche, informé de la précieuse conquête que ses missionnaires venaient de faire, fut au comble de la joie. Lui qui défendait si expressément « de canoniser les gens pendant leur vie », ne tarissait pas en éloges sur les vertus de la jeune princesse. L'humilité exemplaire d'Élisabeth, son austère piété, son dévouement à toutes les infortunes, formaient le sujet ordinaire de ses conversations avec le cardinal Ugolini. Un jour, le cardinal le pressa de faire passer un gage de son affection à celle qu'il pouvait à si bon droit nommer sa fille; et en même temps il lui enleva de dessus les épaules le vieux manteau qui les recouvrait, en lui enjoignant de l'envoyer sur-le-champ à l'humble princesse. « Puisqu'elle est pleine de ton esprit, lui dit-il, je veux que tu lui laisses le même héritage qu'Élie à son disciple Élisée. » Le saint obéit : il fit remettre à la duchesse ce modeste présent, accompagné d'une lettre où il la félicitait des grâces

Digitized by Google

dont le ciel l'avait prévenue dês le berceau et du bon usage qu'elle en faisait.

Élisabeth reçut avec autant d'esprit de foi que de reconnaissance le manteau du nouvel Élie ; elle le prouva par le prix qu'elle attacha toujours à la possession de cet objet, et plus encore par l'imitation des vertus qu'il lui rappelait. Dieu, qui voulait qu'elle unît la majesté de la douleur à la majesté royale, la jeta dans le creuset des tribulations. Veuve à vingt ans, chassée du château de la Wartbourg, errante avec ses enfants à travers les rues d'Eisenach, abandonnée de tous et dépouillée de ses domaines, cette fille de roi ne put qu'à grand'peine trouver un asile dans une étable à pourceaux. Au milieu de si poignantes angoisses, elle se conduisit en vraie disciple de saint François : pas un mot de récrimination contre ses persécuteurs, pas un murmure, pas un gémissement, mais une patience inaltérable et une espérance invincible ; n'est-il pas écrit que plus on aura participé ici-bas aux souffrances du Rédempteur, plus on participera là-haut à sa gloire? Ayant entendu sonner à minuit la cloche des Franciscains, la jeune veuve se rendit à leur office et les pria de chanter le *Te Deum* en action de grâces pour les afflictions que le Seigneur lui envoyait.

Un trait peint au vif la noble et vaillante imitatrice du Patriarche d'Assise. En 1228, deux ans après la mort du séraphique Père, elle traversait un ruisseau fangeux sur lequel on avait jeté quelques pierres pour aider à le franchir, lorsqu'elle

Digitized by Google

rencontra sur son passage une vieille mendiante qu'elle avait jadis nourrie de ses aumônes. La vieille, au lieu de lui céder le pas, la heurta rudement et la fit tomber dans cette eau infecte. Puis, ajoutant la raillerie à l'ingratitude : « Te voilà bien, lui cria-t-elle? Tu n'a pas voulu vivre en duchesse pendant que tu l'étais ; te voilà maintenant pauvre et couchée dans la boue ! Ce n'est pas moi qui te ramasserai ! » Élisabeth, toujours patiente et douce, se releva de son mieux et dit en riant : « Voilà pour l'or et les pierreries que je portais autrefois ! » Et elle s'en alla joyeusement laver sa robe dans une eau voisine, et son âme dans le sang de l'agneau sans tache.

Le Seigneur versa une goutte de joie dans le calice de ses amertumes. Grégoire IX (cardinal Ugolini), qui venait de canoniser le Patriarche d'Assise, envoya à la princesse quelques gouttes du sang qui s'était échappé du flanc transpercé de son ami. Élisabeth déposa la précieuse relique dans l'hôpital qu'elle venait de faire construire à Marbourg.

Jusque-là elle n'était encore qu'agrégée au Tiers-Ordre ; elle résolut dès lors de donner à cette affiliation un caractère irrévocable et solennel, et reçut l'habit du Tiers-Ordre des mains de Frère Burckhard, le Vendredi-Saint de l'année 1229 (ou 1230). Elle consacra le reste de ses jours au soin des malades et des lépreux. Sur le point de mourir, elle se fit apporter le manteau de saint François et le légua à

Digitized by Google

l'une de ses suivantes, en lui disant : « Ma fille, voici le plus précieux de mes bijoux. Je te déclare que toutes les fois que je m'en suis parée, Jésus, mon Bien-aimé, m'a inondée de ses délices. » Ame toute séraphique, déjà mûre pour le ciel (elle n'avait que vingt-quatre ans!), Élisabeth s'envola vers les collines éternelles, le 19 novembre 1231, cinq ans après son bienheureux Père. Grégoire IX la canonisa le 26 mai 1235. Elle est pour les Sœurs la patronne de ce Tiers-Ordre dont elle fut la première fille en Allemagne, et dont elle reste la gloire la plus pure.

Groupons autour de sainte Élisabeth quelques-unes des saintes femmes qui lui servent de cortège dans le ciel : Pica, la pieuse mère de notre saint; la bienheureuse Humiliane Cerchi, la première tertiaire de Florence, âme fervente qui ne soupirait qu'après la palme du martyre; sainte Rose de Viterbe, cette angélique enfant qui, sur l'ordre de la sainte Vierge, revêtit à dix ans l'habit du Tiers-Ordre, prêcha la pénitence à la manière des prophètes, eut l'insigne honneur d'être exilée par Frédéric II, et, à dix-huit ans, alla s'épanouir parmi les splendeurs du ciel, après avoir prédit la chute de l'empereur et le prochain triomphe de l'Église. Citons encore Blanche de Castille, mère de saint Louis, avec toute la famille royale; sainte Élisabeth de Portugal, que ses sujets appelaient la Dame de la paix, la Mère de la patrie; la Bienheureuse Cunégonde de Pologne, qui conserva sa vir-

Digitized by Google

ginité dans le mariage; enfin, cette jeune fille qu'on peut appeler la pécheresse du XIIIe siècle, la Marie-Madeleine du Tiers-Ordre, Marguerite de Cortone, dont la conversion et la pénitence appartiennent à notre histoire comme l'un des bienfaits les plus signalés de l'institution franciscaine.

Née sous le ciel ardent de la Toscane (1249), douée d'une beauté séduisante, d'un esprit ardent et d'un grand cœur, privée de bonne heure des sages conseils de sa mère, libre, sans fortune et sans expérience, Marguerite livra sa jeunesse à toutes les voluptés du monde, et vécut dans le désordre avec un chevalier de Monte-Pulciano, dont elle eut un fils. Dieu la prit en pitié, et voici comment il la tira de la fange où elle s'était plongée. Le comte de Monte-Pulciano était parti pour un voyage de quelques semaines, accompagné d'un beau lévrier qui ne le quittait jamais. Or, au bout de quelques jours, le lévrier favori revint seul au logis, et pénétra dans l'appartement de Marguerite. Il poussait des cris plaintifs, léchait les mains de sa maîtresse, la tirait par sa robe et semblait lui dire : « Viens avec moi. » Elle le suit, sous l'impression de cruels pressentiments. Le chien la conduit dans un bois peu éloigné de la ville; il s'arrête et redouble ses cris lugubres, en face d'un monceau de branchages récemment détachés de leur tronc. Marguerite écarte ces branches, et reconnaît son amant, lâchement assassiné et déjà devenu la proie des vers! A dater de

Digitized by Google

cette heure, elle rentra en elle-même, et après avoir imité la pécheresse de l'Évangile dans ses iniquités, elle l'imita dans sa conversion. Versant, elle aussi, ses larmes, ce sang de l'âme, comme les appelle saint Augustin, sur les pieds bénis du Sauveur, elle mérita le même pardon que Madeleine. Chassée d'Alviano par son père et sa belle-mère, abandonnée de tous, excepté du Dieu des miséricordes, elle vint avec son enfant se réfugier à Cortone, y reçut à genoux l'habit du Tiers-Ordre franciscain, devint bientôt un nouveau modèle d'amour pénitent, et fut, comme Marie-Madeleine, comblée des faveurs du céleste Époux. Son fils entra plus tard dans l'Ordre des Frères-Mineurs, et s'y distingua par une vie sainte et tout apostolique. Marguerite mourut dans une extase d'amour, le 22 février 1297, et fut canonisée par Benoît XIII. Ainsi, grâce au Tiers-Ordre, la réforme des mœurs pénétrait au sein des familles, l'Évangile répandait sa bonne odeur au milieu du monde, et l'Esprit de Dieu, après avoir fleuri dans les solitudes, s'épanouissait sur les grands chemins. Le XIIIe siècle était sauvé.

Le Tiers-Ordre obtint un autre résultat qui ne fut que passager et propre à l'Italie, mais qui n'en mérite pas moins l'admiration des siècles. Uni à celui de Saint-Dominique, il défendit les droits du Saint-Siège et déconcerta les projets impies des empereurs d'Allemagne. Pierre des Vignes, ministre de Frédéric II, constate lui-même ce résultat dans une lettre adressée à son maître. « Les

Digitized by Google

Frères-Mineurs et les Frères-Pêcheurs se sont élevés contre nous. Ils ont réprouvé publiquement notre vie et nos entreprises ; ils ont brisé nos droits et nous ont réduits au néant ; et voici que pour achever de détruire notre prépondérance et de nous enlever l'affection des peuples, ils ont créé deux nouvelles fraternités, qui embrassent universellement les hommes et les femmes. Tous y accourent ; à peine se trouve-t-il quelques personnes dont le nom n'y soit pas inscrit. » Cet aveu d'un ennemi de l'Église est précieux ; il jette une vive lumière sur un des points historiques les plus obscurs, et nous explique la victoire définitive des Guelfes par l'esprit d'association mis au service du patriotisme et de la foi. Les Tertiaires puisèrent dans cet esprit d'association des secours énergiques pour résister à l'oppression des envahisseurs et amener peu à peu le triomphe du droit sur la force brutale. Ils s'enrôlèrent sous la bannière du Saint-Siège, et se déclarèrent toujours ses intrépides chevaliers : tant saint François avait imprégné ses trois Ordres de l'esprit qui l'animait, esprit d'obéissance et de dévouement au Vicaire de Jésus-Christ ! Nous n'hésitons donc pas à le proclamer, le Tiers-Ordre franciscain rendit un double service à l'Italie : il conserva la foi catholique, et sauvegarda l'indépendance nationale. C'est pour ce double motif que les Souverains-Pontifes n'ont cessé de le combler de privilèges et de faveurs spirituelles.

Digitized by Google

Après avoir établi le Tiers-Ordre de la pénitence à Bologne et dans plusieurs autres villes de la Toscane, François, obéissant à la main invisible qui le conduisait, redescendit le long des Apennins, Il avait hâte de revoir son bien-aimé sanctuaire de la Portioncule, quoi qu'il fût loin de se douter des merveilles que Dieu lui préparait. Nous allons raconter ces merveilles, en prenant pour guide notre vieux chroniqueur, Bernard de Besse ; mais avant de toucher le seuil de cette chapelle , arrêtons-nous, et recueillons-nous un instant. La terre que nous foulons aux pieds est sainte ; délions donc, comme Moïse, les courroies de nos souliers, c'est-à-dire, purifions nos cœurs, élevons nos esprits en haut, afin de nous rendre dignes d'assister aux sublimes et consolants spectacles qui vont nous être donnés.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Indulgence de la Portioncule. — Nouvelles prédications de François. — Alexandre de Halès.

(1221-1223.)

C'était au mois d'octobre 1221, par une de ces tièdes nuits d'automne qu'on ne trouve que sous le ciel de l'Ombrie ; le saint Patriarche s'était retiré dans l'enfoncement d'une grotte située à une cinquantaine de pas de la Portioncule, un peu à l'Orient. Il tenait son crucifix entre les mains ; une tête de mort gisait à ses pieds. Au moment où, tout perdu en Dieu, il priait avec l'ardeur d'un séraphin pour la conversion des pauvres pécheurs, il entendit comme la voix d'un ange qui lui criait : « François, à la chapelle ! à la chapelle ! » Aussitôt il se lève et vole à Notre-Dame-des-Anges, où le spectacle le plus inouï vint frapper ses yeux. Sur l'autel, au-dessus du Tabernacle, au sein d'une clarté surhumaine, se tenait le Verbe fait chair, le Dominateur des dominateurs, tout resplendissant de gloire et rayonnant d'une beauté qui défie toute peinture ; car, en vain chercherait-on un terme de comparaison dans ce monde déchu, où les rayons du beau sont épars, brisés et ternis, et où ils ne nous apparaissent jamais sans mélange. Disons

Digitized by Google

seulement que son divin visage avait l'éternelle fraîcheur de la jeunesse unie à la gravité de l'âge mûr, que son regard, fixé sur François, était d'une incomparable suavité, et que ses lèvres respiraient une mansuétude sans bornes. A sa droite était Marie sa très glorieuse Mère, et tout autour une multitude d'esprits célestes. L'ineffable lueur qui remplissait le sanctuaire, ne blessait point les yeux comme l'éclat du soleil ; tout au contraire, à la fois paisible comme l'onde profonde, et vive comme un faisceau de rayons, elle attirait invinciblement le regard, qui semblait s'y baigner et s'y reposer avec délices.

Notre saint, tout transporté de joie, se prosterna la face contre terre, et il adora avec les anges. « François, lui dit le Fils de Dieu, je sais le zèle avec lequel toi et tes Frères vous procurez le salut des âmes. En récompense, demande-moi pour elles et pour l'honneur de mon nom telle grâce qu'il te plaira, et je te l'accorderai ; car je t'ai donné au monde pour être la lumière des peuples et le soutien de mon Église. » Enhardi par une telle bonté, le saint Patriarche Lui adressa cette confiante supplication ! « O Dieu trois fois saint, puisque j'ai trouvé grâce à vos yeux, moi qui ne suis que cendre et poussière et le plus misérable des pécheurs, je vous conjure avec tout le respect dont je suis capable, de daigner accorder à vos fidèles cette grâce insigne, que tous ceux qui, confessés et contrits, visiteront cette église, y reçoivent

Digitized by Google

l'indulgence plénière et le pardon de tous leurs péchés. » Puis, il continua, en se tournant vers Marie : « Je prie la bienheureuse Vierge votre Mère, l'avocate du genre humain, de plaider ma cause devant vous. » O scène admirable, que la langue humaine, comme le pinceau de l'artiste, est impuissante à reproduire ! Marie intercède, et Jésus, qui ne peut rien refuser à sa Mère, incline vers elle un regard plein d'amour, qu'il reporte immédiatement sur son serviteur. « François, lui dit-il, ce que tu demandes là est grand ; mais tu obtiendras des faveurs plus grandes encore. Je t'accorde l'indulgence que tu sollicites, mais à la condition toutefois qu'elle sera confirmée et ratifiée par mon Vicaire, à qui seul j'ai donné plein pouvoir de lier et de délier ici-bas. » A ces mots, la vision s'évanouit, et Jésus, suivi de sa bienheureuse Mère et de la cour angélique, rentra dans le sanctuaire inaccessible où réside l'auguste Trinité.

Dès le point du jour, François partit avec le Frère Masséo pour Pérouse, où se trouvait alors le Pape Honorius III. « Très saint Père, lui dit-il avec sa charmante simplicité, j'ai réparé, il y a quelques années, une petite église de vos domaines, qui est dédiée à la Mère de Dieu, et je supplie Votre Sainteté de l'enrichir d'une précieuse indulgence, sans obligation d'aumône. — J'y consens, répondit le Souverain Pontife ; mais dis-moi le nombre d'années que tu requiers pour ce pardon. — Saint-Père, qu'il plaise à Votre Sainteté de m'octroyer,

Digitized by Google

non des années, mais des âmes. — Tu veux des âmes ! Et comment ? — Je désire, si Votre Sainteté l'agrée, que tous ceux qui, repentants et absous, entreront dans l'église de Notre-Dame-des-Anges, reçoivent l'entière rémission de leurs péchés pour ce monde et pour l'autre[1]. — François, ce que tu demandes là est grand et tout à fait inusité en cour de Rome. — Aussi, très saint Père, ne vous le demandé-je point en mon nom, mais au nom de Jésus-Christ qui m'a envoyé. » Alors, le Souverain Pontife repéta par trois fois : « Au nom du Seigneur, il nous plaît que tu aies cette indulgence. » Sur l'observation de quelques cardinaux, qu'une telle faveur nuirait aux pèlerinages de Rome et de Jérusalem, Honorius répliqua : « Nous ne pouvons révoquer ce que nous avons librement concédé : nous pouvons seulement en déterminer la durée. » Puis, se tournant vers François, il ajouta : « Nous voulons que cette indulgence soit valable à perpétuité, pendant la durée d'un jour naturel, depuis les premières Vêpres jusqu'aux Vêpres du jour suivant. »

François remercia le Pape, s'inclina et se retira humblement. Honorius, voyant qu'il s'en allait, le rappela et lui dit en souriant : « Homme simple, où vas-tu, et quel témoignage emportes-tu de cette indulgence ? — Saint Père, votre parole me suffit ;

[1] C'est-à-dire, l'entière rémission de la peine temporelle due au péché.



que Jésus-Christ soit le notaire, la Sainte Vierge la charte, et les anges les témoins. Je ne réclame point d'autre acte authentique, et je laisse à Dieu le soin de prouver que cette œuvre vient de Lui. » Après cette réponse d'une sublime naïveté, il partit de Pérouse, avec la bénédiction du Souverain Pontife, pour s'en retourner à Notre-Dame-des-Anges. S'étant arrêté à moitié route dans une léproserie, pour y prendre un peu de repos, il eut une vision. A son réveil, il appela Masséo et lui dit : « Réjouissons-nous, mon Frère ; car, je te l'affirme, l'indulgence que le Souverain Pontife vient de m'accorder, est ratifiée au ciel. »

Cependant le jour du grand Pardon n'était point encore fixé. Le serviteur de Dieu attendait et priait plein de confiance ; son espoir ne fut point trompé. Deux ans après la première apparition, par une froide nuit d'hiver (janvier 1223), François priait dans sa petite cellule, adossée à la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, et flagellait durement sa chair innocente. Le démon, qui veille sans cesse pour perdre les âmes, s'approche de lui sous la forme d'un ange de lumière, et lui suggère cette pensée : « A quoi bon consumer ainsi ta jeunesse en veilles, en jeûnes et en prières? Ne sais-tu pas que le sommeil est le grand réparateur du corps? Crois-moi, conserve tes jours, afin de servir Dieu plus longtemps. » François, découvrant la ruse de Satan, se précipite hors de sa cellule, ôte sa tunique, et, poussé par cette soif d'immolation qui

Digitized by Google

est l'indice de la victoire et la meilleure moitié de l'amour, il se roule dans la neige et dans un buisson plein de ronces et d'épines, en disant à son corps ensanglanté : « Mieux vaut souffrir ces douleurs avec Jésus-Christ, que de te laisser prendre aux perfides caresses du serpent ! » A peine a-t-il accompli cet acte héroïque, que toute la nature se transforme autour de lui. Une lumière éblouissante l'environne ; les épines rougies de son sang se couvrent à l'instant de roses blanches et rouges, symbole de sa pureté et de sa charité. Les anges du ciel jettent sur ses épaules déchirées une robe plus blanche que la neige, et tissée sans doute dans l'atelier mystérieux où se pare le lis des vallées ; puis, d'une voix suave, près de laquelle pâliraient les plus harmonieux concerts de ce monde, ils l'invitent à les suivre : « François, hâte-toi d'aller à l'Église ; le Sauveur des hommes t'y attend avec sa bienheureuse Mère. » François se penche pour cueillir vingt-quatre des roses miraculeuses, douze blanches et autant de rouges, et se rend à la chapelle par un chemin qui lui semble couvert de tapis soyeux.

Jésus était là, comme dans la première apparition, sur un trône de lumière, la Reine du ciel à sa droite, et des milliers d'anges autour d'eux. François, après une profonde adoration, déposa les roses sur l'autel, et les offrit à Notre-Seigneur par les mains de la Vierge Immaculée. « François, lui dit le Fils de Dieu, pourquoi ne rends-tu pas à

Digitized by Google

ma Mère le tribut d'hommages que tu lui as promis ! » François, comprenant qu'il s'agissait des âmes que devait sanctifier la grande indulgence de la Portioncule, lui répondit avec l'accent d'une confiance toute filiale : « O Dieu trois fois saint, souverain Maître du Ciel et de la terre et Sauveur du genre humain, daignez, dans votre infinie miséricorde et pour l'amour de votre glorieuse Mère, déterminer le jour de l'Indulgence plénière dont vous avez enrichi ce saint lieu. — Je veux que ce soit le jour où je brisai les liens de Pierre, le prince de mes apôtres, depuis les premières vêpres jusqu'au soir du lendemain. — Mais Seigneur, comment les hommes ajouteront-ils foi à mes paroles ? — Ne crains rien, va trouver de nouveau celui qui est mon Vicaire sur la terre, afin qu'il publie cette indulgence ; ma grâce fera le reste. » Dans ce mystérieux colloque entre le Créateur et sa créature, la paix venait d'être rendue à la terre ; les chœurs angéliques entonnèrent le *Te Deum* en actions de grâces, et la vision disparut.

Dès le lendemain, le Bienheureux, toujours docile aux ordres du Seigneur, partit pour Rome, accompagné de trois Frères qui avaient été témoins du prodige : Pierre de Catane, Bernard de Quintavalle et Ange de Riéti. Il portait avec lui six des roses miraculeuses, trois blanches et trois rouges, en l'honneur de la sainte Trinité. Arrivé devant le pape, au palais de Latran, il raconta naïvement sa

Digitized by Google

merveilleuse vision, et présenta son bouquet de roses comme un témoignage irrécusable de sa véracité. Honorius, considérant ces fleurs si belles, si fraîches, si parfumées (on était alors au cœur de l'hiver), et admirant plus encore la sainteté de François, accueillit favorablement sa requête. Il fixa la grande Indulgence au 2 août, et manda aux évêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Foligno, de Nocéra, de Spolète et de Gubbio, de la promulguer solennellement la veille de Saint-Pierre-aux-Liens, et de consacrer l'église de Notre-Dame-des-Anges.

Au jour indiqué, les sept prélats, ainsi que le bienheureux Patriarche, montèrent sur une estrade dressée devant la chapelle. Une foule immense, haletante et recueillie, couvrait la plaine. Le saint, après avoir rappelé l'origine et l'excellence de la faveur divine qu'il avait reçue, ouvrit un papier qu'il tenait à la main, et lut ces paroles : « Je veux vous faire aller tous en Paradis. Je vous annonce une Indulgence plénière que j'ai obtenue de la bonté céleste et de la bouche même du Souverain Pontife. Vous tous qui êtes venus ici le cœur contrit, confessés et absous par un prêtre; vous aurez la pleine rémission de la peine due à vos péchés; et il en sera de même tous les ans à perpétuité pour tous ceux qui s'y présenteront dans les mêmes dispositions. Je souhaitais que cela durât huit jours; mais je n'ai pu l'obtenir. » En entendant ce mot « à perpétuité », les évêques s'émurent, et ils convinrent

Digitized by Google

la question : « Rome a parlé. » Les successeurs de Pierre ont solennellement confirmé cette Indulgence, l'ont étendue à toutes les églises des trois Ordres, et, par une faveur exceptionnelle, ils l'ont laissée subsister dans les années jubilaires, et même en temps d'interdit[1]. Aussi tous les peuples sont-ils venus avec confiance visiter cette modeste chapelle de la Portioncule, qui est devenue, avec la *Santa Casa* de Lorette, l'un des joyaux de l'Italie et l'un des sanctuaires les plus vénérés du monde. Ce petit coin de l'Ombrie est vraiment la terre classique des miracles, et le souvenir de saint François s'y perpétue sous une double forme. Là, tous les ans, les buissons du jardin se recouvrent de roses blanches et rouges, à la tige sans

[1] Urbain VIII et Clément VIII. Que nos lecteurs examinent à loisir les richesses théologiques que renferme cette indulgence de la Portioncule, et ils verront qu'elle est vraiment la perle de l'écrin séraphique. Puissance de la prière, toute-puissance suppliante de Marie, primauté d'honneur et de juridiction de la papauté, tous les dogmes les plus importants du *Credo* catholique s'y trouvent affirmés. De plus, elle a trois caractères qui la distinguent éminemment de toutes les autres indulgences : 1° son origine, que nous avons racontée ; 2° sa réitération à chaque visite ; et 3° sa perpétuité. C'était la première fois que le Saint-Siège accordait une indulgence à perpétuité, sans œuvres, sans aumône ni jeûne. En vertu d'un indult apostolique, elle suit partout l'enfant de saint François, que le malheur des temps ou quelque révolution contraint à rentrer pour le moment dans la nuit des catacombes. Il lui suffira d'y dresser un autel : cet autel sera pour lui une autre Notre-Dame-des-Anges, et il y trouvera la Portioncule des révolutions.

Digitized by Google

épines, aux fleurs tachées de sang [1]; et tous les ans aussi, du 1er au 2 août, des milliers de pèlerins [2] accourent de tous les pays, viennent prier où pria le Séraphin d'Assise, chercher le pardon qu'il obtint pour eux, et reconquérir avec la pureté de l'innocence baptismale les joies, seules désirables, du divin amour. Le pavé de la chapelle est littéralement usé par les genoux des fidèles, et les murailles ont gardé l'empreinte des baisers brûlants de six générations. En vérité, n'est-on pas forcé de convenir que ces lieux bénis sont abreuvés de gloire, et que ce champ de bataille de la pénitence éclipse tous les champs de bataille de l'ambition humaine? Où trouver plus de merveilles réunies? Et y a-t-il dans l'histoire de l'Église une page plus consolante pour les pauvres pécheurs? On ne sait ce qu'il faut le plus admirer ici, ou du zèle de saint François pour le salut des âmes, ou de la puissance de Dieu qui, avec des riens, produit des merveilles, afin que, par ce contraste entre la faiblesse des moyens et la puissance des résultats, les hommes soient obligés de s'écrier : « Le doigt de Dieu est là ! »

Une chose non moins étonnante, c'est le soin jaloux avec lequel la Providence veille sur les pierres de cette humble sanctuaire. Deux fois, en

[1] Si l'on transplante ailleurs ces buissons, les épines renaissent, et les taches de sang disparaissent.

[2] Du temps de saint Bernardin de Sienne, le nombre des pèlerins dépassa deux cent mille.

Digitized by Google

1832 et en 1854, des tremblements de terre ont fortement endommagé la splendide basilique dont le XVIe siècle l'a recouvert comme d'un manteau de reine; cent fois les révolutions politiques ont bouleversé le pays : la Portioncule est toujours debout, intacte, avec le doux parfum de pauvreté qui s'exhale de ses murs nus et grossiers. Puisse-t-elle échapper au vandalisme de l'impiété moderne, comme elle a résisté jusqu'ici aux injures du temps! Puisse-t-elle revoir bientôt les multitudes, l'ardeur et la piété du moyen âge! Et puisque toute chapelle des enfants de saint François est une autre Sainte-Marie-des-Anges, puissent les peuples modernes revenir à ce facile pèlerinage! Car (ils ne devraient jamais l'oublier), c'est dans les sanctuaires de la Vierge Immaculée et par sa miséricordieuse intercession qu'ils retrouveront les deux éléments les plus essentiels de la vie sociale : la paix dans le temps, et l'espérance d'une vie meilleure.

En l'année 1222, dans l'intervalle entre les deux scènes de la Portioncule, François, toujours dévoré du zèle des âmes, avait fait une longue excursion à travers l'Italie méridionale, la seule partie de la Péninsule qu'il n'eût pas encore évangélisée. Descendant par Rome, Gaëte et Naples, il s'était avancé jusqu'à la pointe de la presqu'île pour visiter en passant la grotte du mont Santo-Angelo ou Gargano, si célèbre par l'apparition de l'archange saint Michel; puis, il était remonté vers l'Ombrie,

Digitized by Google

en longeant le littoral de l'Adriatique. Nous ne le suivrons pas dans tous les détails de cette course apostolique, de peur de fatiguer nos lecteurs; nous nous contenterons d'en rapporter les principaux incidents.

A Toscanella, notre Bienheureux, logeant dans la maison d'un gentilhomme dont le fils unique avait les deux jambes paralysées, guérit le jeune malade d'un signe de croix.

A Rome, il lia connaissance avec le prince Matthieu de Rubéis, de la famille patricienne des Orsini. Matthieu était un de ces hommes, comme on en trouve dans tous les siècles, qui savent garder au milieu des splendeurs et des séductions du monde un cœur détaché de tout. Aux pratiques de la piété il joignait l'habitude, meilleure encore, des œuvres de méricorde, et sa porte était toujours ouverte aux indigents. Dès la première rencontre, il s'établit entre ces deux personnages une de ces affections qui naissent de l'harmonie des goûts et des mystérieuses affinités de l'âme, et qui ne font que croître avec le temps. Un fait, que nous raconterons dans toute sa simplicité, nous montre toute l'estime, toute la vénération que le prince avait pour le Pénitent d'Assise. Il avait invité le saint à dîner chez lui en lui indiquant l'heure précise du repas; mais étant arrivé un peu en retard, il ne trouva plus François à la maison. Il le fit chercher partout, déclarant qu'il ne se mettrait pas à table que le serviteur de Dieu ne fût présent.

Digitized by Google

Déjà il était inquiet, lorsqu'il l'aperçut parmi la foule de ses pauvres familiers. Touché de cet acte d'humilité, il descendit en toute hâte et vint se placer aux côtés du Bienheureux, en lui disant : « Mon Frère, je viens m'asseoir à votre table, puisque vous n'avez pas voulu vous asseoir à la mienne. » Et le prince et le saint, humblement assis par terre, prirent ensemble leur repas dans la compagnie des pauvres.

L'amitié des saints porte bonheur. Avec François, les bénédictions du ciel descendirent sur la maison de son hôte ; le saint Patriarche les y affermit par une prédiction qui toucha tous les cœurs. Le prince avait un fils encore à la mamelle ; il pria le saint, en qui il avait toute confiance, de le bénir. François bénit donc le petit Jean (c'était le nom de l'enfant prédestiné) ; puis, il le prit dans ses bras, le couvrit de caresses, et attachant sur lui des regards pleins de bienveillance, il s'écria : « Cet enfant ne sera pas un Religieux de notre Ordre, mais il en sera le protecteur. On ne le comptera pas parmi les fidèles, mais on le reconnaîtra pour le Pasteur universel, et nos Frères auront une grande joie de vivre sous son ombre. » Quarante et un ans après, Jean des Ursins était nommé Cardinal - Protecteur des Franciscains, et en 1277, il montait sur le trône pontifical, sous le nom de Nicolas III. Ainsi se vérifiait la prophétie de notre saint.

Avant de se séparer du séraphique Père, le pa-

Digitized by Google

tricien désira d'être agrégé à sa famille spirituelle, et il fut tout heureux de recevoir de ses mains l'habit de la pénitence. Son entrée dans le Tiers-Ordre fit éclat, et son exemple attira dans le nouvel Institut bon nombre de personnages de distinction.

De Rome, notre Bienheureux se rendit à Subiaco, pour visiter la grotte de saint Benoît, l'illustre fondateur de la vie monastique en Occident. On lui montra le buisson épineux où six siècles auparavant, dans une tentation semblable à la sienne, saint Benoît avait amorti le feu de la concupiscence. Considérant ces ronces comme une sorte de lit triomphal où avait brillé l'héroïsme de ce vaillant athlète, il les baisa avec respect, fit dessus le signe de la croix, et aussitôt elles se transformèrent en rosiers. Elles subsistent encore de nos jours comme un témoin séculaire de la vertu des deux grands patriarches.

De là, François vint à Gaëte, port antique et célèbre où le ciel autorisa sa mission par deux prodiges. Un jour que le serviteur de Dieu prêchait sur la place publique, en face de la rade, et que la foule s'attroupait autour de lui pour toucher le bord de ses vêtements, il se jeta seul dans une barque pour échapper à ces démonstrations importunes. Au grand étonnement de tous, la barque s'éloigna du rivage, sans effort de rame, et comme si elle eût obéi au bras d'un pilote invisible ; puis elle s'arrêta, immobile au milieu des flots, pour

Digitized by Google

permettre au saint de continuer sa prédication, et revint d'elle-même au rivage après la fin du discours, pendant que la multitude s'écoulait lentement, silencieuse et ravie d'admiration. Qui donc aurait eu le cœur assez dur, assez obstiné dans l'erreur, pour mépriser la doctrine d'un apôtre auquel les créatures inanimées elles-mêmes, se soumettaient avec empressement, comme si elles eussent eu conscience de leur docilité [1] ? Aussi les habitants de Gaëte se montrèrent-ils dociles aux enseignements du saint thaumaturge. Ils le prièrent de demeurer quelque temps parmi eux et d'établir une maison de son Ordre dans leur vieille cité. François souscrivit à ces deux propositions, et les habitants se mirent aussitôt en demeure de bâtir le couvent. Or, il arriva qu'au milieu des travaux, un charpentier fut écrasé par la chute de l'une des poutres de l'échafaudage. Son cadavre n'était plus qu'une plaie horrible, et ses camarades se virent obligés de le transporter promptement dans sa maison. Par bonheur, ils rencontrèrent sur leur chemin le séraphique Patriarche, qui, touché de compassion et partageant leur douleur, eut recours à la toute-puissance de Dieu. Il leur commanda de déposer le brancard funéraire, fit le signe de la croix sur le mort, le prit par la main, et lui dit, en l'appelant par son nom : « Lève-toi. » Et le mort se releva à l'instant, plein de force et de

[1] Bonav., c. VII.

Digitized by Google

santé, rendit grâce à Dieu et à François, et retourna gaiement au chantier [1].

Aux portes de Gaëte, notre saint missionnaire opéra un podige plus surprenant encore que le précédent, et qui est généralement connu sous le nom de « miracle des pommes. » Le fait se passe dans un village situé sur la voie romaine qui conduit à Capoue ; nous le reproduisons tel qu'il est relaté dans Mariano, en lui conservant son cachet de simplicité.

« Notre saint, étant descendu dans la maison d'un gentilhomme pour y prendre un peu de repos, y fut accueilli avec honneur et invité à dîner ; il accepta, mais il voulut auparavant annoncer la parole de Dieu, et se rendit sur la place publique. Le gentilhomme et sa famille l'y suivirent pour l'entendre prêcher, ne laissant qu'une servante à la maison pour garder leur fils unique encore en bas âge. La servante, entraînée par le sentiment de curiosité qui est naturel à son sexe, laissa l'enfant tout seul et courut se mêler à la foule. Pouvait-elle prévoir l'horrible malheur qui l'attendait ? A son retour, elle trouva l'enfant mort, à demi-brûlé, flottant dans une chaudière d'eau bouillante. Pâle de frayeur, agitée par mille remords, elle retira le cadavre informe et l'enferma dans un coffre. Qu'on juge de la douleur du

[1] On a bâti une chapelle sur l'emplacement même du miracle.


Digitized by Google

père et de la mère, à cette triste nouvelle ! Cependant l'un et l'autre surent maîtriser leur affliction, pour ne point contrister l'homme de Dieu ; et lorsqu'il fut rentré chez eux, aucune parole, aucun sanglot, aucun signe ne trahit leur émotion. Pendant le repas, notre saint, connaissant les miséricordieux desseins de la Providence à leur égard, parla avec la douce gaîté qui lui était habituelle. Au dessert, il feignit de vouloir manger des pommes, et comme ses hôtes lui exprimaient le regret de n'en point avoir : « Regardez là, dit-il, en indiquant du doigt le meuble où était le cadavre ; ouvrez, et vous trouverez des pommes. » Le gentilhomme hésite un instant ; puis, obéissant par respect pour le Bienheureux, il ouvre le coffre d'une main tremblante ; et qu'aperçoit-il ? Son fils ressuscité, plein de vie, qui lui tend un visage souriant et tient une pomme dans chaque main. Ivre de joie et de bonheur, le père prend son fils dans ses bras, et va se jeter aux pieds du saint, rendant mille actions de grâces à Dieu et à son serviteur François. C'est ainsi que celui qui avait ressuscité le fils de la veuve de Naïm, se plaisait à payer l'hospitalité donnée à ses Pauvres volontaires. »

Dans une autre circonstance, la Providence manifesta d'une façon touchante la maternelle sollicitude avec laquelle elle veillait sur ses serviteurs. Ici encore, nous laissons la parole à Mariano. « Notre séraphique Père, après avoir prêché toute une journée à Montella, était allé passer la nuit dans

Digitized by Google

le bois qui domine cette petite ville. Chose assez rare en Italie, la neige couvrait alors la terre, et le saint et son compagnon n'avaient pour abri que les branches d'un chêne vert. Or, Dieu permit que ces rameaux leur servissent de toit. Le lendemain matin, les passants remarquèrent qu'il n'y avait pas un flocon de neige autour des deux Religieux, ni sur leurs vêtements, et ils regardèrent ce fait comme un miracle. Le seigneur de Montella, en ayant été informé, fit venir le saint et le pria de laisser dans le pays quelques-uns de ses disciples pour instruire les fidèles. François y consentit; on bâtit un couvent sur le lieu même du prodige, et les Frères-Mineurs sanctifièrent par leur présence ce bois qui avait été jusque-là un repaire de bandits. »

On ne sème pas tant de miracles sur ses pas, on n'excite pas tant d'enthousiasme parmi les populations, et l'on ne passe pas au milieu d'elles comme le porte-étendard de la vérité, sans soulever en même temps contre soi les passions et la haine des méchants. Notre saint devait s'attendre plus que tout autre à rencontrer cette sorte d'épreuve sur son chemin; mais elle se présenta à lui sous une forme tout à fait inattendue. Étant allé à Bari, où résidait alors Frédéric II, empereur d'Allemagne et roi des Deux-Siciles [1], l'ardent apôtre y fit entendre la parole de Dieu. Il prêcha avec une liberté tout apostolique, foudroyant de ses ana-

[1] Roi de Sicile en 1198, empereur en 1215.


Digitized by Google

thèmes les désordres de la cour aussi bien que les débordements du peuple. Le bruit de ses discours vint jusqu'aux oreilles de Frédéric II, prince ambitieux et fourbe qui, après avoir été le pupille d'Innocent III et avoir donné de belles espérances à l'Église, flétrit la dernière moitié de son règne par tous les excès du sensualisme oriental et par la guerre injuste qu'il fit à la papauté. Enivré de sa puissance, rêvant de rétablir à son profit l'empire universel des Césars païens, et voyant ses projets entravés par les progrès toujours croissants de l'Ordre de la pénitence et du parti des Guelfes, il résolut de perdre l'audacieux missionnaire. Soit qu'il n'osât recourir à la violence, soit qu'il trouvât plus facile de discréditer dans l'opinion publique un adversaire dont il redoutait l'influence, mais dans la vertu duquel il n'avait pas confiance, voici le guet-apens qu'il lui tendit. Il l'invita à dîner à sa table, et, après le repas, il le fit conduire dans l'une des tours, où l'on avait introduit en secret une femme débauchée. Tout était préparé, il faut l'avouer, avec une malice diabolique; une demi-vertu y eût infailliblement péri; la chasteté de François sortit victorieuse de cette tentation et parée d'un nouvel éclat. Dès qu'il aperçut la courtisane, il répandit sur le pavé les tisons du foyer, et s'étendit sur les charbons ardents. A cette vue, la femme s'enfuit épouvantée. Le prince, qui attendait à la porte l'issue de cette affaire, entra dans la chambre, et dit à François : « Je reconnais

Digitized by Google

maintenant que vous êtes un homme de Dieu. » Et il écouta volontiers les conseils et les remontrances du saint, conseils et remontrances qu'il oublia trop tôt, pour son malheur et pour celui de ses peuples [1]. La tour où se passa cette scène, s'appela depuis « la tour de Saint-François. »

Tels sont, en résumé, les principaux événements qui se rattachent à l'année 1222, Dans cette excursion de six à sept mois à travers la péninsule italique, François trouva le moyen de fonder une vingtaine de couvents, et de propager ainsi son Ordre, sans cesser de travailler efficacement au salut des âmes.

Pendant ce temps-là, les ouvriers évangéliques qu'il avait dispersés sur les différents points de l'Europe, fécondaient de leurs travaux et de leurs sueurs le sol qui leur avait été assigné, et y faisaient, eux aussi, une abondante moisson d'âmes et de disciples. C'était Bernard de Quintavalle en Espagne, Ange et Albert de Pise en Angleterre, Césaire de Spire en Allemagne, et Pacifique en France. Nous n'avons point à retracer ici l'ensemble de leurs succès ; mais, parmi leurs conquêtes spirituelles, il en est une que nous ne pouvons omettre, à cause de la part qu'y eut notre saint, et de l'influence qu'elle devait exercer soit sur les destinées de l'Ordre, soit sur les progrès de la théologie sco-

[1] Barthélemy de Pise. — Frédéric II périt misérablement (1250), étouffé par Mainfroi, un de ses enfants naturels. Ainsi finissent les persécuteurs de l'Église.


Digitized by Google

lastique ; nous voulons parler de la vocation d'Alexandre de Halès [1]. C'était alors le plus fameux docteur de l'Université de Paris, et toute la jeunesse des écoles se pressait autour de sa chaire. Bien différent des professeurs sceptiques de nos jours, il se distinguait entre tous par sa piété envers Marie, non moins que par sa vaste érudition ; il était allé jusqu'à promettre d'accorder, autant qu'il le pourrait, tout ce qu'on lui demanderait pour l'amour de la sainte Vierge [2]. Cette particularité, si mince en apparence, décida de sa vocation. Un jour, un Frère-Mineur, le rencontrant, lui dit : « Docteur, il y a assez longtemps que vous servez le monde, et vous y avez acquis assez de réputation. Notre Institut n'a point encore de docteurs ni de maîtres savants, je vous prie donc pour l'amour de Dieu et de la Sainte Vierge, de revêtir cette robe de bure. Vous serez l'honneur de notre Ordre, et vous sanctifierez votre âme. » Alexandre, se souvenant de sa promesse, répondit du fond de son cœur : « Allez, mon Frère, je vous suivrai sous peu, et ferai ce que vous souhaiterez. » Quelques jours après, en effet, il passait des grandeurs du monde à l'humilité du cloître, et revêtait l'habit des Frères-Mineurs (1222), apprenant par là à ses contemporains que toutes les splendeurs et toutes les fêtes de la terre s'effacent devant le seul bonheur de cette vie, qui

[1] Alexandre naquit à Halès, au comté de Glocester, en Angleterre.

[2] Saint Antonin.

Digitized by Google

est d'aimer Dieu et de s'immoler pour Lui. Quel sacrifice toutefois ! Et qui peut comprendre, s'il ne l'a lui-même éprouvé, tout ce que l'âme souffre de combats intérieurs et de déchirements, lorsque, par un acte souverain de sa liberté, elle rompt tout d'un coup les liens qui l'attachent à la terre ? Souvent, la plaie reste longtemps saignante, et il faut, pour la fermer, la main du divin Maître et le baume de la grâce. Alexandre connut ces peines et ces déchirements ; et les premiers temps de la vie religieuse lui parurent si amers, qu'il eut la pensée de quitter l'Ordre. Une nuit que cette pensée le tourmentait plus violemment, François lui apparut chargé d'une croix fort pesante et gravissant péniblement une montagne. Alexandre s'offrit à lui porter secours ; mais le saint le repoussa avec indignation, en lui disant : « Retire-toi, misérable. Quoi ! tu ne peux porter une légère croix d'étoffe, et tu voudrais porter celle-ci ! » Le novice, éclairé et fortifié par cette vision, fut délivré de la tentation qui l'assiégeait, et il persévéra jusqu'à la fin dans sa vocation religieuse. Le saint Patriarche d'Assise, bon apréciateur et ami du mérite, toutes les fois qu'il le trouvait uni à la piété, lui permit de continuer son enseignement public : faveur qu'il n'accorda qu'à deux de ses disciples, Alexandre de Halès et saint Antoine de Padoue. Alexandre reparut donc, sous la bure franciscaine, dans les chaires de l'Université de Paris, et avec tant d'éclat, qu'il mérita les éloges des Souverains Pontifes, et que ses contem-

Digitized by Google

porains lui décernèrent le glorieux titre de « Docteur irréfragable. » On sait comment, par sa Somme théologique, il posa la première pierre du sublime édifice que le Docteur angélique devait achever; mais son plus beau titre à la vénération des peuples, c'est, à notre avis, d'avoir eu pour disciples les deux plus grands docteurs de l'Église au moyen âge, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin [1].

L'Ordre n'était encore qu'à son berceau, et déjà il réunissait les gloires les plus diverses. Bérard lui avait apporté l'auréole du martyre, Antoine de Padoue, celle de l'apostolat, et Alexandre de Halès, celle de la science théologique.

[1] Voici ce que nous lisons dans Gerson, chancelier de l'Université de Paris : « On demandait un jour à saint Thomas : « Quelle est la meilleure méthode pour étudier la théologie ? — C'est de s'attacher à un seul théologien, répondit l'Ange de l'Ecole. — Mais quel théologien faut-il choisir ? — Alexandre de Halès. » — Cet éloge n'a pas besoin de commentaire. Alexandre de Halès mourut en 1245.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV.

Origine et sommaire de la Règle, — Esprit de cette Règle.

(1223.)

Depuis longtemps François songeait à modifier sa Règle primitive, celle qu'Innocent III avait approuvée de vive voix; une apparition de Notre-Seigneur l'y décida. Quoique les anciens chroniqueurs ne nous aient indiqué ni l'endroit ni la date précise de cette apparition, l'enchaînement des faits et les habitudes du saint nous portent à croire qu'elle eut lieu fort peu de temps après la promulgation du grand Pardon d'Assise (1223), et dans son sanctuaire de prédilection, Notre-Dame-des-Anges.

Une nuit qu'il était resté en oraison, il se sentit enveloppé d'une lumière surnaturelle. La terre lui semblait couverte de miettes de pain qu'il recueillait respectueusement pour les distribuer à ses Frères affamés, et les miettes étaient si petites qu'il tremblait de les voir s'échapper de ses doigts. Une voix céleste, le rassurant, lui : « François, réunis toutes ces parcelles en une seule hostie, et donnes-en à tous ceux qui voudront en manger. » Il le fit, et tous ceux qui recevaient leur part avec

Digitized by Google

mépris ou sans dévotion, lui paraissaient infectés de la lèpre. Le matin, il raconta sa vision en présence de ses Frères, mais en s'affligeant avec eux de n'en pas comprendre le sens mystérieux. Le jour suivant, pendant qu'il priait, la même voix céleste retentit au fond de son âme et lui dit : « François, les miettes de la nuit précédente figurent les paroles de l'Évangile ; l'hostie figure la Règle, et la lèpre l'iniquité [1]. » Il comprit que c'était là la réponse du ciel à ses projets, et prenant avec lui deux de ses Frères, Léon et Bonizio, il se retira dans le creux d'un rocher à Mont-Colombe, près de Riéti, pour mieux se préparer dans le jeûne et la prière à la nouvelle rédaction de sa Règle. Là, il la fit écrire sous la dictée de l'Esprit-Saint ; puis il revint au bout de quarante jours la communiquer au Frère Élie, Vicaire-Général, afin que celui-ci la méditât et la fît observer. Élie la trouva trop austère, et au lieu de la rendre, il feignit de l'avoir perdue par mégarde : il espérait la supprimer.

Sans rien dire, l'humble François retourna à son rocher et dicta une seconde fois sa Règle. Il y était encore, lorsque Notre-Seigneur daigna l'avertir du complot formé par le Vicaire-général et les autres Provinciaux de son parti : ils gravissaient la montagne dans le dessein de réclamer certains adoucissements qu'ils jugeaient indispensables. Le saint Patriarche alla au-devant d'eux et leur dit d'une

[1] Bonav., IV.

Digitized by Google

voix émue : « Que venez-vous faire, vous et les Ministres-provinciaux qui vous accompagnent ? — Ils ont appris, dit Élie en baissant les yeux, que vous vouliez leur donner une Règle au-dessus des forces humaines, et ils m'ont engagé à venir vous prier de la modérer, parce qu'ils ne veulent pas la recevoir, si elle est trop rigoureuse. » A ces mots, le saint frémit en lui-même, et levant les yeux au ciel : Seigneur, s'écria-t-il, ne vous avais-je pas dit qu'on ne me croirait pas ? Pour moi, je garderai cette Règle jusqu'à la mort avec tous ceux de mes compagnons qui aiment la pauvreté. Quant aux autres, je ne prétends point les y obliger malgré eux. » Au même instant, le Fils de Dieu, apparaissant au-dessus de la tête de François, au milieu d'une nuée lumineuse, prononça d'une voix sévère ces paroles, que tous entendirent : « Petit homme, pourquoi te troubler, comme si c'était là ton œuvre? C'est moi qui suis l'auteur de cette Règle ; ton rôle et ta mission consistent à la transmettre à tes Frères. Je sais ce que peut la faiblesse humaine et dans quelle mesure je veux la soutenir. Je veux donc que cette Règle soit observée à la lettre, à la lettre, à la lettre, sans glose, sans glose, sans glose. Que ceux qui refusent de l'observer sortent de l'Ordre. J'en susciterai d'autres à leur place, et, au besoin, j'en ferai naître de ces pierres mêmes. »

La vision disparut. Élie et ses compagnons étaient atterrés ; François qui s'était mis à genoux, leur adressa cette véhémente apostrophe : « Avez-vous

Digitized by Google

compris qu'avec votre prudence toute charnelle, vous résistez à la volonté de Dieu? Avez-vous entendu la voix qui est sortie de la nue? » Ils se retirèrent sans rien répliquer, couverts de honte et de confusion.

En descendant de la montagne, notre Bienheureux, comme un autre Moïse, avait le visage tout rayonnant de lumière. Il revint à Notre-Dame-des-Anges, pour proposer la nouvelle Règle à ses Frères. « Je n'y ai rien mis de moi-même, leur déclara-t-il; je n'ai fait que l'écrire sous la dictée du Très-Haut. » Ils l'acceptèrent d'une voix unanime, et le pape Honorius III, l'ayant reçue des mains de François, l'approuva solennellement par une bulle datée de Rome, le 29 novembre 1223 [1]. Notre-Seigneur fit connaître à sainte Brigitte l'origine toute céleste de cette Règle : « Elle n'a point été composée par l'esprit de l'homme, lui dit-il, mais par Dieu même. Elle ne contient pas un mot qui ne lui ait été inspiré par mon Esprit, et François l'a donnée sans y ajouter un iota. » « Elle porte en elle-même le témoignage irrécusable de la très sainte et adorable Trinité, dit le pape Nicolas III dans son exposition de la Règle. Elle est descendue du Père des lumières, elle a été enseignée aux apôtres par les exemples et par la doctrine du Fils, et le Saint-Esprit l'a inspirée au bienheureux François. »

[1] L'autographe de cette bulle fait partie du trésor du Sagro-Convento.

Digitized by Google

Il ressort de ces témoignages si autorisés, que la Règle séraphique est plus qu'un trait de génie ; c'est le fruit d'une inspiration céleste. Le saint Patriarche renouvelle dans son testament la même affirmation, et plus d'une fois, dans les trois dernières années de sa vie, il se servit de ce motif pour exhorter ses Frères à porter avec amour les chaînes volontaires qu'ils s'étaient imposées. « Mes chers enfants, leur disait-il, Notre-Seigneur nous a fait une insigne faveur, en nous donnant cette sainte Règle. C'est le livre de vie, l'espérance du salut, le gage de la gloire, la moelle de l'Évangile, le chemin du Calvaire, la vie de la perfection, la clef du Paradis, le nœud d'une alliance éternelle. Méditez-la sans cesse dans le secret de vos cœurs, ayez-la toujours devant les yeux pour l'observer exactement, et ne vous en séparez jamais, pas même à votre mort[1]. »

Telle est l'excellence, et telles sont les origines de la Règle séraphique.

Ce fut probablement[2] dans le courant de la même année 1225 et peu de temps après la vision des miettes de pain, que le saint Patriarche d'Assise obtint du Saint-Siège qu'un Cardinal-protecteur fût chargé des intérêts spirituels de l'Ordre ; voici à quelle occasion et dans quelles circonstances. A la mort de l'illustre cardinal Jean de Saint-Paul, les

[1] Barthélemy de Pise.
[2] *Acta Sanctorum.*

Digitized by Google

demi-chrétiens, comme il s'en trouve à toutes les époques de l'histoire, ceux qu'effrayait la hardiesse du réformateur, relevèrent la tête, et à force d'intrigues ils réussirent à gagner à leur cause plusieurs membres de la cour pontificale. A la nouvelle de ces trames et de ces sourdes machinations, si opposées à son caractère franc et loyal, le saint fondateur éprouva une peine profonde, et il ne put s'empêcher d'exhaler ses plaintes amoureuses devant le divin Maître. Celui-ci daigna le consoler en lui indiquant à la fois, dans un songe mystérieux, le mal et le remède. François vit durant son sommeil une petite poule noire aux pattes de colombe[1], qui s'efforçait vainement de rassembler sous ses ailes ses nombreux poussins pour les defendre des attaques d'un milan; elle ne pouvait les couvrir tous, et plusieurs, prenant leur ébats autour d'elle, étaient en grand péril. Mais voici qu'au-dessus d'elle vint se placer un autre grand oiseau, qui protégea de ses larges ailes la poule et les poussins. A son réveil, il pria naïvement Notre-Seigneur de lui expliquer le sens de cette vision, et il apprit que la poule aux pattes de colombe le représentait lui-même, que les poussins représentaient ses enfants, et que l'oiseau aux larges ailes figurait un Cardinal-protecteur, qu'il fallait demander au Souverain Pontife. Aussitôt il appela ses Frères, leur fit part de sa vision, et termina son

[1] *Légende des trois compagnons.*

Digitized by Google

entretien par ces mémorables paroles : « L'Église romaine est la mère de toutes les églises et la souveraine de tous les Ordres religieux. C'est à elle que je m'adresserai pour lui recommander mes Frères, afin qu'elle réprime par son autorité ceux qui voudraient leur nuire, et qu'elle assure aux enfants de Dieu une entière et pleine liberté. Quand ils seront sous sa protection, personne n'osera plus les inquiéter, et les artisans d'iniquité ne ravageront plus impunément la vigne du Seigneur. La sainte Église romaine aura du zèle pour la gloire de notre pauvreté ; elle ne souffrira pas non plus que la belle vertu d'humilité soit obscurcie par les nuages de l'orgueil. Elle saura punir avec rigueur les auteurs des dissensions et rendra indissolubles parmi nous les liens de la paix et de la charité. Sous ses yeux, l'observance de la Règle fleurira toujours, et nos pratiques religieuses répandront partout une odeur de vie. Que les enfants de cette sainte Église soient donc remplis de reconnaissance pour les douces faveurs qu'ils recevront de leur Mère ; qu'ils lui baisent les pieds avec une filiale dévotion, et qu'ils lui vouent à jamais le plus inviolable attachement. »

Quelque temps après, François partit pour Rome. Il y retrouva le cardinal Ugolini, évêque d'Ostie, qui arrivait de sa légation de Florence, et s'ouvrit à lui de son dessein de le demander au Saint-Père pour Cardinal-protecteur de son Ordre. Le cardinal, après avoir favorablement accueilli sa

Digitized by Google

proposition, l'exhorta vivement à prêcher devant le Pape et le Sacré-Collège, pour se concilier leurs bonnes grâces. François, malgré son humilité, dut céder aux instances réitérées du prélat. Il composa donc, sur son avis, un beau discours, et mit de longues heures à le fixer dans sa mémoire. Mais quand il fut en présence de son auguste auditoire, il oublia tout, et ne put dire un seul mot de ce qu'il avait écrit. Il avoua ingénûment sa mésaventure; puis ayant invoqué l'assistance de l'Esprit-Saint, il parla, selon sa coutume, sans recherche, mais d'une manière si persuasive et si entraînante, que ses nobles auditeurs en furent dans le ravissement. « Ils connurent alors que ce n'était pas lui qui parlait, mais que c'était l'Esprit de Dieu qui parlait par sa bouche[1]. »

Honorius III agréa la supplique du saint, et confia à l'évêque d'Ostie la charge de Cardinal-protecteur de l'Ordre des Frères-Mineurs.

Arrêtons-nous un instant devant la majestueuse figure de ce vieillard. Le cardinal Ugolini était un des personnages les plus accomplis de la cour pontificale. De l'illustre maison des comtes de Ségni, neveu d'Innocent III, homme d'un grand esprit et d'un cœur plus grand encore, docteur, jurisconsulte, orateur, il se montrait aussi ferme à défendre les droits de la justice et de la vérité que compatissant envers les faibles et les pauvres. Plein d'es-

[1] Bonavent., c. XII.

Digitized by Google

time et d'affection pour les Frères-Mineurs, il se plaisait à visiter leurs monastères et à vivre de leur vie pénitente. « Que de fois ne l'a-t-on pas vu déposer les insignes de sa dignité, revêtir la robe de bure des Religieux, et, les pieds nus, suivre leurs exercices et leur parler de Dieu! De son côté, François avait pour lui tous les sentiments de la plus vive pitié filiale, et il se reposait sur lui de toutes les sollicitudes temporelles, comme l'enfant se repose en paix sur le sein de sa mère [1]. »

Ayant su par révélation que ce vieillard monterait un jour sur le trône pontifical, il redoubla de respect et de vénération pour lui. En tête des lettres qu'il lui écrivait il avait coutume de mettre : « A mon révérend Père et seigneur Ugolini, futur évêque du monde entier et Père commun des fidèles. » Un jour, averti que le cardinal venait lui rendre visite, il s'enfuit et se cacha dans l'épaisseur d'un bois. Le prélat, ayant fini par découvrir le lieu de sa retraite, lui demanda amicalement la raison de sa fuite. « Mon Seigneur et mon Père, répondit l'humble François, dès que j'ai su que Votre Seigneurie voulait m'honorer de sa présence, moi le plus pauvre et le dernier des hommes, j'ai été couvert de confusion, et me suis trouvé absolument indigne de recevoir un tel honneur. »

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire une autre anecdote, puisée dans la *Légende*

Thomas de Célano.


Digitized by Google

des trois compagnons; elle nous initie mieux que la précédente au secret des relations intimes qui unissaient ces deux personnages, et met dans tout leur jour la simplicité de l'un et la bonté de l'autre. Le saint, invité à dîner chez le cardinal, alla auparavant mendier par la ville quelques morceaux de pain noir; puis, les déposant sur la table de son hôte, il les distribua aux convives, prélats, chevaliers et chapelains. Après le repas, le cardinal prit à part le Bienheureux, et l'embrassa en lui adressant cet aimable reproche : « Pourquoi me faire cet affront de recourir à l'aumône, lorsque ma maison est à toi et à tes Frères? — Monseigneur, répliqua François avec un doux et fin sourire, je ne vous ai fait ni honte ni outrage; je vous ai fait, au contraire, un grand honneur, en invitant chez vous Notre-Seigneur Jésus-Christ, le parfait amant de la pauvreté volontaire. Voilà pourquoi il m'est plus doux de m'asseoir à une table pauvre, couverte des dons de la charité, qu'à une table somptueuse, chargée de viandes et de mets succulents. — Va, mon fils, s'écria le cardinal, et fais ce qui te semble bon; car, je vois que le Seigneur est avec toi [1]. » Ces quelques faits que nous avons groupés autour de la figure du vénérable cardinal, suffisent à montrer combien il était digne de sa mission.

Il est temps d'étudier un peu plus en détail la constitution du premier Ordre : constitution que les

[1] Le fait se passe à Rome.

Digitized by Google

Souverains Pontifes ont comblée de tant d'éloges, et qui a servi de modèle pour celle des Clarisses et du Tiers-Ordre. Il est temps d'examiner son but, ses moyens d'action, et la place qu'elle assigne aux Frères-Mineurs parmi les phalanges de l'armée de Dieu.

La création de ce nouvel Ordre était une conception aussi neuve que hardie ; elle comblait une lacune qui se faisait alors vivement sentir dans les institutions monastiques. Les fils de saint Benoît se proposaient pour but principal la culture des terres ou des lettres; les disciples de saint Augnstin et de saint Norbert, la splendeur du culte et les louanges divines ; ceux de saint Bruno, la vie purement contemplative. Nulle milice régulière n'avait encore songé à se vouer exclusivement au ministère de la prédication. Cette lacune, le Patriarche d'Assise, en même temps que son ami saint Dominique, venait de la combler ; car, son Ordre était avant tout un Ordre de prédicateurs, un Ordre qui, à l'exemple du Sauveur et des apôtres, unissait la vie active à la vie contemplative. C'était une troupe d'élite, toujours prête à se porter aux points les plus périlleux, sur un signe du pape ou des évêques. Ce but spécial, Dieu lui-même l'avait nettement révélé par la voix de sainte Claire et du bienheureux Sylvestre. La Règle ne devait donc être, et elle n'est en réalité, qu'un aide pour l'atteindre plus facilement.

Elle se divise en douze chapitres, dont voici la


Digitized by Google

substance. « La Règle et la vie des Frères-Mineurs consistent à observer le saint Évangile de Notre-Seigneur, vivant en obéissance, sans biens propres et dans la chasteté. Frère François promet obéissance et dévouement à Notre Saint-Père le Pape Honorius et à ses successeurs canoniquement élus, et à l'Église romaine. Et que les autres Frères soient tenus d'obéir au Frère François et à ses successeurs. » Le chapitre second traite de l'admission des novices. Le Provincial a seul, dans sa province, le pouvoir de les admettre après un mûr examen sur la foi catholique et sur les sacrements de l'Église, mais sans jamais s'immiscer dans leurs affaires temporelles. Les postulants doivent, avant d'entrer, vendre tous leurs biens, et s'ils le peuvent, en distribuer le prix aux pauvres. Le temps de la probation est d'une année. Le costume rappelle celui du Sauveur et des apôtres ; c'est une ample robe, d'un drap vil et grossier, avec une corde pour ceinture et des sandales pour chaussure.

L'Ordre se compose de deux classes fort distinctes : les clercs et les laïques. Saint François trace d'une main lumineuse le genre de vie des uns et des autres : aux premiers il assigne les travaux spirituels et surtout la prédication, aux seconds les emplois matériels du couvent. [1] Les clercs réci-

[1] La couleur des vêtements, le lever de la nuit, le coucher sur la dure, ne sont que de tradition et sont réglés par des constitutions particulières.

Digitized by Google

tent l'office divin, en suivant l'*Ordo* de l'Église romaine; les autres y suppléent par un certain nombre de *Pater*. Mais tous doivent mener la vie commune ; observer les mêmes jeûnes ; chercher par-dessus tout l'esprit de sainte oraison et de dévotion, auquel tout le reste doit se rapporter ; édifier leurs Frères et les gens du monde par leur modestie, leur mansuétude et leur humilité ; enfin éviter toute relation suspecte avec les femmes. Saint François recommande aux prêtres de son Ordre de n'avoir en vue dans leurs prédications que la conversion des peuples et de leur annoncer les vices ou les vertus, la peine ou la gloire, sans recherche et sans affectation. Il permet à ceux qui s'y sentent appelés, d'aller évangéliser les Sarrasins et les autres infidèles.

La pierre angulaire de l'Ordre, la clef de voûte de cet édifice religieux, c'est la pauvreté séraphique. Non seulement, chaque Religieux en particulier renoncera à toute propriété comme dans les autres Ordres; mais l'Ordre lui-même tout entier rejettera d'une manière absolue et à perpétuité toute possession temporelle. C'est là le point capital de la Règle; et le saint Fondateur y revient sans cesse, afin qu'on ne puisse pas se méprendre sur sa pensée. Mais où prendre des fonds pour nourrir cette multitude de Frères? Comment pourvoir à leurs besoins de chaque jour? Saint François ne manque pas de l'indiquer. Prenant modèle sur la Providence qui, tout en donnant aux petits

Digitized by Google

oiseaux leur pâture, ne les dispense pas d'aller la chercher eux-mêmes, il veut que ses fils aillent au dehors quêter les choses nécessaires à la vie : « Je défends formellement à tous mes Frères, dit-il, de recevoir n'importe quelle espèce de monnaie, par eux-mêmes ou par l'intermédiaire d'une autre personne. Qu'ils n'aient rien en propre, ni maison, ni terrain, ni quoi que ce soit ; mais se regardant comme des voyageurs et des étrangers en ce siècle, servant le Seigneur dans la pauvreté et l'humilité, qu'ils aillent avec confiance demander l'aumône, et qu'ils se gardent bien d'en rougir, parce que Notre-Seigneur s'est fait pauvre pour nous. C'est là, mes très chers Frères, l'excellence de la très haute pauvreté, qui vous a institués héritiers et rois du royaume des cieux, vous a dépouillés de tout bien terrestre, mais vous a élevés en vertu. Qu'elle soit votre partage, elle qui conduit à la terre des vivants. Attachez-vous-y de toutes les puissances de votre être, bien-aimés frères, et, pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne consentez jamais à posséder autre chose sous le ciel. » Il ajoute ensuite ces suaves paroles, où se révèle tout son cœur : « Que les Frères, en quelque endroit qu'ils habitent ou se rencontrent, s'empressent de se rendre service, et qu'ils se manifestent sans crainte leurs besoins ; car si une mère nourrit et aime son fils selon la chair, avec combien plus d'affection chacun doit-il aimer et nourrir son frère selon l'esprit ! Et si l'un d'eux

Digitized by Google

tombe malade, les autres Frères doivent le servir comme ils voudraient qu'on les servît eux-mêmes.»

Un Cardinal-protecteur est officiellement chargé des intérêts spirituels de l'Ordre.

Quant au gouvernement de cette immense famille des Frères-Mineurs, c'est une parfaite imitation de la hiérarchie ecclésiastique à ses différents degrés. A la tête de chaque couvent est un Gardien, élu par le Ministre provincial et son conseil ; et chaque province est gouvernée par un Provincial, qui jouit d'une juridiction quasi-épiscopale. Tous les couvents et tous les Provinciaux sont soumis à l'autorité d'un Général, dont la résidence est à Rome. Les élections ont lieu tous les trois ans, ou dans un terme plus long ou plus court, au gré du Général. Et afin que tout vienne se souder à l'Église catholique, le Général avec tout son Ordre est sous la dépendance immédiate du Vicaire de Jésus-Christ. Ainsi le dernier anneau de cette hiérarchie religieuse touche aux profondeurs de Dieu, principe et source de toute autorité. Pourquoi cette dépendance immédiate du Saint-Siège, et non des évêques ? Le législateur, à la fin de sa Règle, en donne lui-même la raison profonde : « C'est afin que, toujours soumis à cette même sainte Église romaine, prosternés à ses pieds et affermis par elle dans la foi catholique, nous observions la pauvreté, l'humilité et le saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons promis avec serment. »

Digitized by Google

Telles sont les principales clauses de la Règle séraphique. A son cachet de pénitence et d'austérité, on voit tout de suite qu'elle appartient à ces temps d'énergie dans le bien ou dans le mal, qu'on appelle le moyen âge ; à sa profondeur, à sa simplicité, on reconnaît son origine surnaturelle : le génie de l'homme n'invente point ainsi. En crucifiant la nature, elle favorise l'action de la grâce, et aide les âmes à s'élever aux plus hauts degrés de l'union avec Dieu. « Quiconque l'observe exactement est un saint, dit saint Vincent Ferrier. » Étant la moelle de l'Évangile, elle devait faire refleurir à l'ombre des monastères les mœurs des premiers chrétiens, et par le bon exemple des Frères ramener les multitudes aux pratiques de la foi ; car, les grandes vertus ont leur séduction propre, et c'est l'honneur des nations croyantes de n'y savoir pas résister.

Si sage que soit cette Règle, il y a pourtant quelque chose de plus admirable encore, c'est l'esprit qui l'anime. « Chaque Ordre, dit un célèbre écrivain de nos jours, chaque Ordre a son esprit ; autrement, eût-il la plus belle législation, il ne vivrait pas ; ce serait une statue ou un cadavre. C'est l'esprit qui vivifie les lois, qui soutient les mœurs, qui fait les œuvres fécondes et les institutions immortelles. Dans les Ordres religieux, cet esprit est si puissant, qu'il rend indescriptibles pendant des siècles ces sociétés, si frêles en apparence, et qu'aucune force matérielle ne protège ni

Digitized by Google

contre les révolutions du dedans ni contre les ennemis du dehors ; il pénètre si profondément les individus, qu'il imprime pour ainsi dire, son caractère jusque sur leur physionomie. Mais cet esprit n'est pas le même pour tous les Ordres ; car bien que tous les Ordres tendent au même but, qui est la perfection des âmes en Dieu, ils n'y arrivent pas par le même chemin[1]. » Ici, c'est par la prière ; là, c'est par les œuvres ; les uns donnent la prédominance aux macérations corporelles, les autres aux œuvres de charité. Or, le trait saillant de l'Ordre franciscain, sa raison d'être, ce qui lui assigne une place à part dans l'immense armée de Dieu, c'est évidemment l'esprit de pauvreté.

Est-ce à dire, pour cela, que saint François néglige les autres vertus fondamentales de la vie religieuse, et surtout l'obéissance ? Toutes ses paroles et tous ses actes témoignent du contraire. Il n'ignorait pas que l'obéissance est la base de l'état monastique, qu'elle tient le sceptre du gouvernement, et que sans elle tout est désordre et confusion. Il l'exigeait ponctuelle et en toutes choses, et voici la remarquable comparaison dont il se servait pour peindre un véritable Religieux : « Prenez un cadavre, et mettez-le où il vous plaira, changez-le de position, ou laissez-le en repos : il ne fera pas entendre la moindre plainte. Placez-le sur un trône, il n'en aura pas moins les yeux fixés

[1] *Histoire de sainte Chantal*, par M. l'abbé Bougaud.


Digitized by Google

en terre ; jetez-lui sur les épaules un manteau de pourpre, il n'eu paraîtra que plus pâle. Voilà l'image du Religieux obéissant ; il ne se met point en peine pourquoi on le change de couvent, pourquoi on lui assigne tel poste plutôt que tel autre. Si on l'élève aux dignités, il n'en demeure que plus humble. Plus on lui rend d'honneurs, plus il reconnaît son indignité [1]. » « Voulez-vous un autre terme de comparaison? ajoutait-il, Imitez l'aveugle qui se laisse mener à travers les chemins, bons ou mauvais, par le fidèle animal qui lui sert de guide. Obéissez aveuglément, sans murmurer, sans examiner si la chose commandée est difficile ou non, n'ayant en vue que Dieu qui commande, l'autorité du supérieur qui tient sa place, et le mérite de l'obéissance. » Il avait horreur de la plus légère infraction à cette vertu ; il exécrait le murmure, et châtiait rigoureusement la révolte. Voici comment il punit un jour un Frère désobéissant : après lui avoir ôté sa robe, il le fit jeter dans une fosse et commanda de l'enterrer tout vivant. Lorsque les feuilles et le sable montèrent jusqu'à la ceinture du coupable, saint François lui dit : « Mon frère, es-tu mort ? — Oui, mon Père, répondit le Religieux ; je me repens de ma faute, et je reconnais que j'ai mérité la mort. — Puisque tu es véritablement mort au monde et à toi-même, comme doit l'être tout bon Religieux, reprit le saint, lève-toi et viens.

[1] Bonavent., c. VI.

Digitized by Google

Mais obéis désormais au moindre signe, et ne résiste pas plus qu'un cadavre à la volonté de tes supérieurs ; car, je veux pour disciples, non des vivants mais des morts [1]. » Toujours il exige cet oubli de soi-même, cette immolation de la volonté, cet anéantissement du vieil homme, comme la base de l'édifice spirituel.

Mais si l'obéissance fait le Religieux, François voulait que la pauvreté fût à jamais le cachet distinctif du Frère-Mineur ; c'était là la pierre de touche à laquelle il reconnaissait les solides vocations et ses vrais disciples. Citons quelques faits à l'appui de cette assertion.

Dans les premiers temps de l'Ordre (1212), un jeune Milanais vint se présenter en brillant équipage à la porte du monastère de la Portioncule, et solliciter l'honneur d'être admis parmi les Pénitents d'Assise. Un Religieux s'était chargé d'appuyer sa demande. En apercevant cet étalage de la vanité mondaine, François s'écria : « Quels sont ces grands seigneurs, et que me veulent-ils ? — Mon Père, répondit le Religieux, c'est un jeune homme très instruit et d'une riche famille de Milan, qui désire entrer dans notre Institut. — Il ne me paraît guère fait pour nous, reprit le saint en hochant la tête. Quand on vient avec un tel faste pour embrasser une vie toute de pauvreté, c'est une preuve que le cœur n'est point encore mort

[1] Mariano.


Digitized by Google

au siècle et qu'il ne l'a pas entièrement quitté. Cependant, je consulterai mes Frères à ce sujet. » Il assembla donc ses disciples, et leur demanda leur avis : tous convirent qu'il fallait renvoyer ce jeune homme. A cette décision, le postulant se mit à fondre en larmes. Alors François, touché de compassion, dit à ses compagnons : « Voulez-vous que nous l'acceptions à titre de cuisinier, s'il y consent? » Ils agréèrent cette proposition, et le jeune homme également. François, ravi de cet acte d'humilité, le serra dans ses bras, et lui donna le saint habit, et l'envoya à l'hospice Saint-Blaise (à Rome), dont il ne tarda pas à lui confier la direction, à cause de ses éminentes qualités.

Sept ans après, un homme d'un âge mur, de la Marche d'Ancône, lui manifesta le désir qu'il avait de se consacrer à Dieu dans son Ordre. « Mon fils, lui dit François, si tu veux te joindre aux pauvres de Jésus-Christ, va, vends tes biens et donnes-en le prix aux pauvres. » Le postulant s'en alla, mais au lieu de distribuer ses biens en aumônes, il les légua à sa famille. Il revint au bout de quelques jours se présenter devant le saint. Mais celui-ci le repoussa, en lui disant d'un ton sévère : « Frère Mouche (c'était le nom qu'il donnait aux êtres inutiles), poursuis ton chemin ; tu n'es pas sorti de ta maison ni de ta parenté ; tu as légué ta fortune à tes parents, et tu en as frustré les pauvres ; tu ne mérites pas d'entrer dans la compagnie des pauvres de Jésus. Tu as commencé par la chair ; c'est là un

Digitized by Google

fondement ruineux, et tout l'édifice s'écroulera. » Il ne s'était pas trompé : cet homme s'en retourna dans sa famille, rentra en possession de ses domaines, et oublia bien vite ses projets de perfection [1].

Le saint Patriarche ne négligeait aucune occasion d'inculquer à ses fils le mépris des richesses ; témoin le trait suivant, que nous empruntons à saint Bonaventure [2]. L'an 1222, pendant sa course apostolique à travers le royaume de Naples, le saint venait de quitter la ville de Bari, lorsqu'il aperçut sur le bord de la route une énorme bourse, qui paraissait gonflée de pièces d'or et d'argent. Son compagnon de voyage, l'angélique Frère Léon, lui demanda la permission de la ramasser pour la donner aux indigents. Sur le refus du bienheureux Père, il poursuivit tranquillement sa route. De temps à autre cependant, il se détournait, jetait un regard furtif sur la bourse et faisait de nouvelles instances pour l'aller chercher. A la fin le saint Patriarche céda. Le Frère retourne tout joyeux sur ses pas ; mais quand il se baisse pour saisir la bourse, il en sort un serpent monstrueux, qui disparaît emportant la bourse avec lui. Frère Léon revient plus confus qu'effrayé d'avoir été le jouet d'une ruse de Satan. Le séraphique Père se retourne alors vers lui, et lui dit avec douceur : « O

Bonavent., c. VII.
[2] Bonavent., c. VII.

Digitized by Google

chère brebis du bon Dieu, apprends que pour les Religieux, l'argent est un reptile, c'est le démon. »

Saint François voulait que la pauvreté fût la plus belle parure de ses maisons. Églises et cellules, nourriture et vêtements, tout devait resplendir de l'éclat de cette vertu, afin que chaque Religieux pût devenir un miroir vivant de la pauvreté du Seigneur Jésus. Car, selon ce maître consommé de la vie spirituelle, la prière et la pauvreté sont les deux ailes de l'âme pour prendre son essor vers les hauteurs du ciel. La pauvreté rompt les liens et brise les obstacles ; l'oraison commence et achève l'union d'amour avec Dieu.

Le dépouillement le plus difficile, celui qui coûte le plus d'efforts à l'âme, c'est celui des biens naturels de l'intelligence ; François ne manquait point de l'exiger. Un jour un jeune frère lai vint lui demander un psautier. François, pour toute réponse, prit des cendres, en frotta fortement la tête du novice et le congédia, montrant par cette leçon qu'un vrai Frère-Mineur doit retrancher de son cœur toute attache à son propre sens, à ses lumières naturelles, enfin à tout ce qui peut retarder sa marche dans les voies de la perfection.

Saint François allait jusqu'à préférer, en un sens, la pauvreté à la piété. L'an 1220, Pierre de Catane, alors Vicaire-général, voyant le monastère de Notre-Dame-des-Anges dans une telle pénurie qu'il lui était impossible de remplir les devoirs de l'hos-

Digitized by Google

pitalité envers les Frères étrangers, eut la pensée de mettre à profit une partie de l'or ou des vêtements qu'apportaient les novices. Mais auparavant, il voulut avoir l'avis de saint François. « Mon fils, lui dit le Bienheureux, Dieu nous garde d'un acte de piété qui serait une violation flagrante de notre Règle ! — Mais alors, mon Père, comment ferons-nous pour nourrir nos hôtes ? — Si nous étions réduits à la plus extrême nécessité, j'aimerais mieux te voir dépouiller l'autel de Marie de tous ses ornements et de toutes ses richesses, que de te voir transgresser tant soit peu notre vœu de pauvreté ; et la bienheureuse Vierge Marie elle-même, sois-en sûr, se tiendrait pour plus honorée par l'observance des conseils évangéliques que par les plus riches décorations du monde[1]. »

Ne soyons point surpris de cette prédilection si marquée pour la vertu de pauvreté. Le saint fondateur ne faisait, en cela, que se conformer aux volontés de Dieu, clairement manifestées dans une vision qu'il eut dans les dernières années de sa vie et que nous rapportons d'après saint Bonaventure.

« Un jour qu'il se rendait à Sienne avec quelques-uns de ses disciples, il rencontra dans la plaine de Compiglia trois femmes qu'on eût prises pour trois sœurs, tant elles étaient parfaitement semblables. Même âge, même taille, même profil de visage, même simplicité dans la mise. Elles s'avan-

[1] Bonavent., c. VII.

Digitized by Google

cèrent au-devant de lui, et lui dirent en le saluant d'un air gracieux : « Que la dame pauvreté soit la bienvenue! » Puis elles disparurent. Les compagnons de François, témoins de cette apparition (Dieu le permit ainsi sans doute parce qu'elle concernait tout l'Ordre), ne doutèrent point qu'elle n'eût un sens mystérieux. Elle signifiait, en effet, que les trois vertus qui constituent l'essence et la beauté de la perfection religieuse, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, brillaient d'un égal éclat dans le séraphique Patriarche; mais que cependant, la pauvreté était sa prérogative spéciale et le plus beau fleuron de sa couronne[1]. »

L'esprit de pauvreté, et de pauvreté parfaite, la préférence donnée à cette vertu sur toutes les autres, voilà donc, à n'en pas douter, le trait saillant de la physionomie de saint Frnçois, l'âme de toutes ses entreprises et l'un des côtés providentiels de sa mission. Et le saint patriarche, à son tour, l'a si bien fait pénétrer jusqu'au cœur de son Ordre, qu'aujourd'hui encore, à six siècles de distance, il demeure le caractère original et distinctif de la famille des Frère-Mineurs. Un des fruits les plus admirables de cet esprit de pauvreté, c'est je ne sais quelle paix, quelle joie suave, qui rayonne sur le visage de tout véritable enfant de saint François, et dont le chrétien connaît la source intime. Ces hommes pénitents, ces fervents dis-

[1] Bonavent., c. VII.

Digitized by Google

ciples du Calvaire portent allègrement la croix de l'obéissance et du travail, de la souffrance et des humiliations, parce que pour eux, comme pour leur illustre fondateur, l'amour en a enlevé le poids[1].

Peut-être certains esprits imbus des préjugés du temps, et ne comprenant ni l'excellence de la pauvreté volontaire ni la passion de saint François pour cette vertu, trouveront-ils que nous insistons trop sur cet article. « Nous aimons l'Institut des Frères-Mineurs comme Ordre apostolique, nous diront-ils, nous ne l'aimons pas comme Ordre mendiant; la pauvreté nous répugne, et d'ailleurs elle n'est plus en rapport avec le progrès de la société moderne. » Ce langage n'est pas nouveau; déjà Guillaume de Saint-Amour le tenait au XIII[e] siècle, et dans le même temps aussi saint Bonaventure le réfutait dans un chef-d'œuvre qui est demeuré sans réplique, « *l'Apologie des pauvres.* » Au fond, c'est l'éternelle objection du monde contre l'Église, de l'égoïsme contre l'esprit de sacrifice. Puisqu'on nous la jette au visage aujourd'hui avec plus d'acri-

[1] Matth., v. — Rien de plus conforme à l'esprit franciscain que cette sublime réponse d'un cordigère de nos jours, le B. Benoît-Joseph Labre, à des jeunes gens qui lui avaient jeté en passant un regard et une parole empreints à la fois de mépris et de pitié : « Vous m'appelez malheureux, répliqua-t-il en se redressant avec la fierté d'un chrétien qui possède en son âme les trésors de l'éternité. Je suis très heureux sous le soleil du bon Dieu. Il n'y a de malheureux que ceux qui vont en enfer! »


Digitized by Google

monie que jamais, nous ne pouvons nous dispenser d'y répondre en deux mots.

« La pauvreté vous répugne ! » Mais ne savez-vous pas que le Fils de Dieu l'a prise pour lui, et qu'en la prenant, il l'a ennoblie, déifiée, béatifiée ? Répudierez-vous donc l'Évangile ? Quand saint Bernard s'écrie : « L'amour de la pauvreté fait de nous des rois » ; saint François d'Assise : « C'est elle qui vous a institués rois et héritiers du royaume des cieux » ; et sainte Françoise de Chantal : « C'est un motif de gloire devant Dieu et devant les hommes de se croire favorisés, lorqu'on a reçu les honneurs de la pauvreté », ils ne font que traduire la pensée du divin Maître. Entre chrétiens, cette raison clôt toute controverse. L'amour de la pauvreté est donc noble et sanctifiant, autant que la passion de l'or est dégradante et satanique.

Au point de vue de la foi, la pauvreté n'est pas seulement un germe de grandeur morale ; elle est aussi une force, et quelle force ! Le Fils de Dieu l'a choisie pour en faire le fondement de son Église, et il la désigne clairement au regard de ses apôtres, quand il leur dit : « Ne possédez ni or ni argent ; n'ayez ni souliers à vos pieds ni bâton dans vos mains. Ma Providence a des ressources que ne connaît point la sagesse humaine, et qui vous assurent le triomphe sur vos ennemis. Et voici que je suis moi-même avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Cette pauvreté qui

Digitized by Google

vous répugne, n'est donc ni une folie ni une faiblesse ; elle décèle, au contraire, la sagesse et la puissance du Rédempteur. Elle entre dans le plan de la réparation, et c'est par elle que l'Institut monastique participe à la vie, à la fécondité et aux autres privilèges de l'Église catholique.

D'autre part, pour justifier l'existence sociale de l'Ordre des Frères-Mineurs, il suffirait de dire : « Considérez les œuvres qu'il fait, et bientôt vous avouerez qu'il est, sinon nécessaire, du moins fort utile aux peuples, pour leur distribuer le pain de la vérité ou pour leur apprendre à souffrir ; et sous ce double point de vue, son institution est une des plus nobles pensées qui soient venues d'en haut dans un cœur d'homme. »

Qui ne sent, en effet, qu'il y a une distance infinie entre la pauvreté volontaire et toujours laborieuse dont François était épris, et le vice hideux du paupérisme ou de la mendicité désœuvrée ? Le saint fondateur disait à ses disciples : « Il y a une sorte de contrat tacite entre le peuple et vous. Vous lui donnerez votre temps, vos sueurs et votre amour, et lui distribuerez le pain de la vérité. Voilà votre part, voici la sienne. En échange de vos services, il vous nourrira ; et votre meilleure récompense ici-bas, ce sera la joie d'avoir fait du bien. » François n'a pas trop présumé du bon sens et de la foi des peuples chétiens. Ils ont compris que les conditions de l'échange étaient tout à leur avantage, qu'ils bénéficiaient des labeurs d'autrui,

Digitized by Google

ment qu'ils n'avaient pas d'amis plus sincères ni de serviteurs plus dévoués que ces hommes apostoliques qui rendent la bêche légère sur l'épaule du laboureur, font rayonner l'espérance dans la cabane du tisserand, et apprennent au pauvre mineur à bénir sa destinée. Ils l'ont compris, et, depuis plus de six siècles, ils ont gardé le contrat, donnant le pain matériel en échange du pain spirituel.

Non seulement tout catholique, mais tout homme qui croit aux biens de la vie future, reconnaîtra la réalité du service rendu par les porteurs de la parole divine. Quant à ceux qui traitent de chimère l'existence du ciel et qui renferment tout leur bonheur dans l'étroite prison de ce monde, économistes et politiques, quels qu'ils soient, nous nous contenterons de les prier de méditer ces pages éloquentes de deux publicistes de nos jours.

« En se faisant pauvre, écrit Ozanam, en fondant un Ordre nouveau de pauvres comme lui, le Pénitent d'Assise honorait la pauvreté, c'est-à-dire, la plus méprisée et la plus générale des conditions humaines. Il montrait qu'on y pouvait trouver la paix, la dignité, le bonheur. Il calmait ainsi les ressentiments des classes indigentes ; il les réconciliait avec les riches, qu'elles apprenaient à ne plus envier. Il apaisait cette vieille guerre de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent, et raffermissait les liens déjà relâchés de la société

Digitized by Google

chrétienne, en sorte qu'il n'y eut pas de politique plus profonde que celle de cet insensé, et qu'il avait eu raison de prédire qu'il deviendrait un grand prince. Car tandis que Platon ne trouva jamais cinquante familles pour réaliser sa république idéale, le serviteur de Dieu, au bout de onze ans, comptait un peuple de cinq mille hommes, engagés à sa suite dans une vie d'héroïsme et de combats... Il errait, il mendiait, il mangeait le pain d'autrui, comme Homère, comme Dante, comme le Tasse et Camoëns, comme tous ces pauvres glorieux à qui Dieu n'a donné ni toit ni repos dans ce monde, et qu'il a voulu garder à son service, errants et voyageurs, pour visiter les peuples, les délasser et souvent les instruire[1]. »

Voici ce qu'écrit à son tour le comte de Montalembert : « Ce n'est pas seulement par l'aumône directe et matérielle, que les moines servaient et moralisaient la société chrétienne ; c'était bien plutôt encore par l'honneur qu'ils rendaient à la pauvreté. C'est là un des principaux avantages que les Ordres religieux offrent au monde ; mais c'est aussi un des côtés par lesquels ils répugnent le plus à cet esprit qui a voulu chasser Dieu de la société moderne. L'impie n'aime pas les pauvres : ils lui rappellent trop la nécessité d'une justice rémunératrice, d'un avenir où chacun sera mis à sa place pour l'éternité. Il n'aime pas qu'on s'occupe d'eux

[1] Les poètes franciscains.

Digitized by Google

avec complaisance et sympathie, comme faisaient les moines. Il sent que la puissance du prêtre est enracinée dans les douleurs de cette vie. Il répéterait volontiers avec Barère : « L'aumône est une invention de la vanité sacerdotale. » Il ne l'emportera jamais sur les lois et les besoins de la nature affligée ; mais, on le sait, il a trop souvent réussi à faire triompher pour un temps le fatal système qui cherche à faire de la charité une humiliation, de l'aumône un impôt, de la mendicité un crime, et où le mauvais riche, plus impitoyable que celui de l'Évangile, ne veut pas même tolérer Lazare sur les marches de son palais.

« C'est précisément l'inverse de ce qu'ont voulu, de ce qu'ont accompli les Ordres religieux. Il ne leur a pas suffi de soulager la pauvreté ; ils l'ont honorée, consacrée, adoptée, épousée, comme ce qu'il y avait de plus grand, de plus royal ici-bas. D'abord ils lui ouvraient leurs rangs, en y plaçant dès l'origine de leur institut, les esclaves, les serfs, les derniers indigents, à côté, quelquefois au-dessus des princes et des nobles... Aux pauvres mêmes qui n'entraient pas dans ses rangs, l'Ordre monastique présentait un spectacle plus propre qu'aucun autre à les consoler, à les relever à leurs propres yeux : celui de la pauvreté et de l'humiliation volontaires des grands de la terre qui s'enrôlaient en foule sous le froc [1]. » On compte, en

[1] *Les Moines d'Occident.*

Digitized by Google

effet, par milliers les souverains, les ducs, les barons, et les femmes du rang le plus élevé, qui venaient ensevelir dans les cloîtres une grandeur et une puissance dont les grandeurs amoindries de notre société moderne ne sauraient donner une idée. Pourrait-on imaginer une leçon plus éloquente d'humilité et de résignation? Est-il besoin d'ajouter que les Ordres monastiques, s'inspirant des sentiments de Jésus-Christ et de son Église, ont atteint un troisième résultat, conséquence des deux premiers ? Ils ont établi des rapports fraternels entre deux classes de la société jusque-là ennemies, le maître et l'esclave. Toutes les milices régulières de l'Église se sont levées les unes après les autres pour obtenir ce triple résultat, si éminemment social; mais, depuis l'ère du moyen âge, aucune n'y a plus puissamment contribué que celle de saint François d'Assise.

Nous livrons ces condérations aux sérieuses méditations de nos réformateurs et de nos gouverments modernes, afin qu'ils comprennent que protéger les Ordres mendiants, c'est faire acte de sagesse, et que les proscrire, c'est travailler au malheur des peuples. Car, le jour où l'on enlèvera aux pauvres l'espérance d'une vie meilleure et la salutaire influence de la pauvreté volontaire, il n'y aura plus de contre-poids pour eux contre l'esprit de révolte qui souffle dans toute l'Europe; les haines, depuis longtemps amassées au fond des cœurs, feront enfin explosion : le moment sera

Digitized by Google

venu pour les riches de trembler pour leur fortune et pour leur vie.

Descendons maintenant de ces hauteurs, et retournons aux Annales de l'Ordre séraphique, pour y apprendre comment le Sauveur lui-même daignait quelquefois, tantôt par des secours miraculeux, tantôt par de sublimes visions, soutenir l'œuvre de son fidèle serviteur et affermir les vocations ébranlées. La vie franciscaine était si dure! Elle était si contraire aux goûts du monde et aux appétits charnels ! Le Rédempteur des âmes pouvait-il abandonner ceux qui combattaient pour lui, ou qu'il voyait faiblir dans la lutte ? Si donc il intervient directement, qui pourra s'en étonner ? Pour nous, nous croyons aux tendresses de son amour, et voilà pourquoi nous abordons avec confiance un récit plein de merveilles.

Borgo-San-Donino, petite ville située sur la route de Plaisance à Parme, garde encore le souvenir du prodige dont le monastère des Frères-Mineurs fut témoin en l'année 1215. C'était dans leur maison, de fondation toute récente, que les Religieux s'étaient donné rendez-vous, pour saluer leur bienheureux Père à son retour d'Espagne. Les convives étaient nombreux, et les vivres manquaient. Dans cet état de détresse, François jeta un regard de confiance vers le ciel ; et en retour, le Seigneur, ayant égard à la foi et aux mérites de celui qui l'implorait, suppléa par un pain miraculeux à la disette du couvent.

Digitized by Google

Quelques années après, nous trouvons un miracle du même genre, avec cette différence pourtant qu'il est l'œuvre des deux illustres Patriarches Dominique et François, et le fruit de leurs communes prières. Cet épisode de leur vie a trop de charme et révèle trop bien leur esprit de foi, pour que nous privions nos lecteurs du bonheur de le connaître. Voici en quels termes un auteur espagnol, disciple et contemporain de saint Dominique, l'a transmis à la postérité [1]. « Notre bienheureux Père alla visiter saint François dans le couvent d'une petite ville, où celui-ci tenait un chapitre de son Ordre. On sait de quelle étroite amitié ils s'étaient liés à Rome, et combien ils aimaient à discourir ensemble des choses de Dieu. Quand vint l'heure du repas, on avertit les deux saints que les provisions faisaient complètement défaut pour le dîner. L'un et l'autre se mirent alors en prière ; et se sentant exaucés, ils firent assembler les Religieux au réfectoire. On récita les prières de la benédiction avec plus de joie encore que de coutume, et l'on s'assit. Dominique et François étaient aux places d'honneur, les yeux levés vers le ciel. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'on vit entrer dans la salle vingt jeunes hommes, qui déposèrent sur table les pains renfermés dans les plis de leurs manteaux, puis s'en retournèrent deux à deux avec une modestie qui

[1] Voir Chalippe, l. V.

Digitized by Google

n'avait d'égale que leur beauté. Après le repas, notre Père saint Dominique fit une chaleureuse exhortation aux Frères, pour les inviter à ne jamais se défier de la Providence, même dans la plus extrême pénurie. »

Un novice, de noble famille et aux habitudes délicates, ne pouvant supporter la nourriture du couvent, prit le parti de s'en retourner dans le siècle. Un matin, il quitte sans bruit sa petite cellule, se rend à la chapelle et fait une dernière prière aux pieds du crucifix. Là, Notre-Seigneur lui apparaît, accompagné de sa très glorieuse Mère. « Mon fils, lui dit-il, pourquoi renoncer à ta vocation ? — Seigneur, répond le novice, ce genre de vie est trop austère ! » Le Seigneur prend alors un pain grossier, le trempe dans la plaie de son côté, et lui dit : « Mange ce pain. » Le novice obéit, et il trouve ce pain délicieux. La vision disparaît, et le jeune homme rentre au monastère. Depuis lors, quand il était tenté par le démon, il considérait en esprit l'amoureuse plaie du cœur de Jésus, et ses peines se transformaient aussitôt en douceurs.

Un autre novice était sur le point de quitter l'Ordre pour un motif analogue : il avait pris en dégoût sa robe de bure, et surtout le capuchon. Mais dans la nuit, qui devait être celle de son départ, s'étant agenouillé, selon sa pieuse coutume, au pied de l'autel, il fut ravi en esprit. Il lui semblait voir défiler devant lui une multitude de

Digitized by Google

saints; ils marchaient deux à deux, en mêlant leurs voix harmonieuses aux concerts des anges. Leurs vêtements étaient blancs comme la neige, et leur visage resplendissant comme le soleil. Les trois derniers éclipsaient tous les autres. Le jeune homme était immobile de stupeur et de joie. Or, l'un des saints lui dit : « Mon frère, ceux que tu vois sont tous des Frères-Mineurs ; ces deux saints plus éclatants que les autres sont saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue, et le dernier est un Religieux mort depuis peu de jours. Dieu leur donne ces parures éblouissantes en échange des pauvres tuniques qu'ils ont portées sur la terre. » A ces mots, la céleste vision s'évanouit, et le jeune novice retourna dans sa cellule, le cœur inondé de joie, et l'âme remplie de courage pour combattre jusqu'au soir de la vie les bons combats du Seigneur [1].

Les annales de l'Ordre séraphique renferment mille traits semblables. Ainsi, le Verbe incarné prenait cœur à son ouvrage; proportionnant les grâces et les miracles aux difficultés de la Règle, il faisait refleurir les conseils de l'Évangile, et réparait peu à peu les ruines de son Église par saint François et par l'Ordre des Frères-Mineurs.

A ces deux visions ajoutons-en une autre qu'eut le doux Frère Léon, et qui achèvera de mettre un sceau divin sur les enseignements du saint fonda-

[1] Bernard de Besse.

Digitized by Google

teur. L'heure était solennelle : François, orné des sacrés stigmates, était étendu sur son lit de douleur à Assise, et se préparait à quitter cette vallée de larmes. Le Frère Léon veillait à son chevet et priait avec ferveur. Or, pendant son oraison, il fut ravi en extase et conduit en esprit sur les bords d'un grand fleuve, aux eaux profondes, au cours impétueux, que des Religieux de son Ordre se disposaient à franchir. Il les vit entrer dans le fleuve; mais, ô douleur! les uns se noyaient dès le début; les autres, luttant avec effort contre la violence du courant, parvenaient jusqu'au tiers ou jusqu'à la moitié du fleuve; mais gênés dans leurs mouvements par les lourds bagages qu'ils portaient, ils finissaient, eux aussi, par disparaître sous les eaux. En face d'un si navrant spectacle, le doux Frère Léon pleurait. Il eût voulu pouvoir tendre la main aux pauvres naufragés, mais une force invincible l'enchaînait au rivage. Il restait donc là, debout, morne et pensif, lorsqu'une scène toute différente vint frapper ses regards. Une multitude de Frères accouraient vers lui, vêtus d'un pauvre sac et libres de tout fardeau. Il les vit plonger à leur tour dans le fleuve, fendre aisément les flots, et bientôt après aborder sur l'autre rive.

En ce moment, la vision disparut. François, intérieurement éclairé sur l'existence et sur le sens de cette faveur surnaturelle, appela son disciple favori, et le pria de la lui raconter. Le Frère

Digitized by Google

Léon, qui n'avait rien de caché pour son bienheureux Père, obéit avec sa candeur habituelle, et révéla dans les moindres détails tout ce qu'il avait vu, en avouant ingénuement qu'il n'en saisissait pas la signification. Lorsqu'il eut fini, le malade se soulevant de sa couche, lui dit : « Chère petite brebis du bon Dieu, voici le sens de la vision que tu as eue. Le fleuve est l'image de ce monde. Ceux qui font naufrage, ce sont les Religieux qui, après s'être donnés à Dieu sans réserve et sans retour, regardent en arrière et violent leurs engagements sacrés pour retourner aux vanités du siècle. Ceux qui traversent heureusement le fleuve, ce sont les Frères qui demeurent fidèles à leur vocation, c'est-à-dire, qui se contentent du strict nécessaire pour la nourriture et pour les vêtements, suivent le Christ nu sur la croix nue, et portent avec joie sur leurs épaules le joug doux et léger du Seigneur. Voilà pourquoi ils passent plus facilement des flots agités de ce monde à la rive éternelle de la patrie [1]. »

Enfin, il est un autre prodige qui n'est pas moins surprenant que ceux qu'on vient de lire. C'est de voir chaque jour des jeunes gens de bonne famille renoncer à toutes les délices de la vie, pour endosser la bure franciscaine, et de voir l'Ordre tout entier, malgré son dénûment absolu, poursuivre sa vocation à travers les siècles, fleurir sur toutes

[1] *Fioretti;* Mariano.


Digitized by Google

les plages, prêcher partout la pénitence, et partout susciter, à côté de la haine des impies, le respect et la vénération des gens de bien! Comment ne pas reconnaître dans ce fait une sorte de miracle permanent? Nous défions les sages du jour de nous l'expliquer d'une manière rationnelle, à moins qu'ils n'admettent avec nous que la Providence veille sur les destinées de la famille franciscaine.

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

Portrait de saint François.—Ses vertus.—Son amour pour Dieu. — Sa charité pour les hommes.

Déjà François, à peine âgé de quarante-deux ans, touche à la fin de sa carrière, si courte aux yeux des hommes, si remplie de mérites devant Dieu. Nous avons contemplé de près l'aurore et l'éclat de ce bel astre, et nous avons tressailli d'admiration; nous allons assister à son couchant, qui nous réserve des merveilles plus grandes encore. Mais, auparavant, donnons-nous la consolation de contempler une dernière fois les traits vénérés de son visage et les vertus de son âme.

On conserve dans la basilique de Notre-Dame-des-Anges deux beaux portraits du séraphique Père : l'un est peint sur la planche qui lui servait de lit; l'autre, qui est dû au pinceau de Giunta de Pise, son contemporain et son ami, décore la porte de la grande sacristie. Nous nous inspirerons de ces deux tableaux pour bien faire connaître le saint Patriarche. Nous y retrouvons le même ensemble, les mêmes traits que dans son portrait de jeune homme; seulement, ils sont un peu modifiés par l'âge, les austérités et les secrètes influences de la vertu. Sa barbe, qu'il a laissé croître

Digitized by Google

négligemment, est noire et peu fournie ; ses joues sont pâles, creusées par les jeûnes, et d'une maigreur extrême; ses yeux sont presque éteints, à force de pleurer; ses lèvres n'ont plus le gracieux sourire de vingt ans. Tout son visage porte l'empreinte de la lutte et de la souffrance; mais, en revanche, il est comme transfiguré sous l'action de la grâce et réflète vivement au dehors la beauté d'une âme tout angélique.

Nous avons vu, dès les premières pages de cette histoire, que le Créateur avait enrichi cette âme des plus éminentes qualités de l'esprit, du cœur et de l'imagination, et qu'Il y avait semé de bonne heure le germe des plus hautes vertus. Nous avons ensuite examiné comment saint François avait cultivé ces fleurs du ciel qu'on nomme la Foi, l'Espérance et la Charité, et comment le Fils de Dieu avait récompensé les élans de sa ferveur par des grâces toujours croissantes. Il nous reste à considérer comment ce perpétuel échange entre le Créateur et la créature a fait de François un être à part et l'une des plus grandes âmes que Dieu ait posées sur la terre.

La reine des vertus, celle qui est le principe, l'inspiratrice et le soutien de toutes les autres, c'est l'amour de Dieu, ou, dans le langage chrétien, la charité. C'est d'elle que naissent les autres vertus, comme le ruisseau naît de la source, le rayon de son foyer, la plante de sa racine. Elle était si généreuse et si brûlante en saint François,

Digitized by Google

que l'Église et les peuples l'ont surnommé « le Séraphin d'Assise. » Il était tout pénétré de Dieu, et, pour ainsi parler, tout transformé en Dieu, comme le charbon qui, jeté dans le feu, en prend l'éclat et la chaleur [1]. C'est cette ardente charité qui le poussait à courir au-devant des humiliations, à s'anéantir totalement, à rechercher la palme du martyre. C'est elle qui le jetait dans de longues et profondes extases, ou qui lui arrachait des accents enflammés comme ceux-ci : « Seigneur, faites que la douce violence de votre brûlant amour me sépare de tout ce qui est sous le ciel, et m'absorbe tout entier, afin que je meure pour l'amour de votre amour, puisque c'est pour l'amour de mon amour que vous avez daigné mourir. » C'est elle encore qui lui inspirait cette prière, qu'il récitait tous les jours : « Mon Dieu et mon Tout! Qui êtes-vous, ô très doux Seigneur, et qui suis-je, moi, votre serviteur, pauvre vermisseau? Je voudrais vous aimer, Seigneur très saint! je voudrais vous aimer. O Dieu d'amour ! je vous ai consacré mon cœur et mon corps! Si je pouvais savoir le moyen de faire davantage pour vous, je le ferais, et je le souhaite ardemment. »

Par suite de ces séraphiques ardeurs, sa vie était comme un prélude de cette vie du ciel où toute l'occupation est d'aimer. « Elle montait tout entière et perpétuellement vers Dieu, comme un sacrifice

[1] Bonavent., c. IX.


Digitized by Google

d'agréable odeur. Il immolait son corps par les rigueurs de la pénitence, et son âme par l'ardeur de ses désirs[1]. » Il disait à ses disciples : « Soyez tout amour; faites tout par amour. » La charité divine débordait de son cœur; et de là tant d'actes héroïques, tant de paroles sublimes qui émaillent chaque page de cette histoire. On s'étonnait un jour qu'avec un habit aussi pauvre que le sien, il pût supporter les rigueurs de l'hiver. « Ah! s'écria-t-il, si nous sentions au dedans de nous le feu du divin amour, nous n'aurions pas de peine à supporter le froid du dehors. » Dans une de ses extases, il entendit notre Seigneur lui dire: « François, ton amour va jusqu'à l'excès, jusqu'à la folie! Tu attends de moi l'impossible, et jamais personne ne m'a demandé les mêmes faveurs que toi. — O Seigneur, mon doux amour! répliqua François, est-ce bien à vous à me reprocher cet excès, à vous qui, pour l'amour de moi, vous êtes anéanti, avez pris une chair semblable à la nôtre et nous avez aimés jusqu'à la folie de la Croix? »

Il cherchait et poursuivait sans cesse son Bien-Aimé, dont il n'était d'ailleurs séparé que par la muraille de son corps; et lui-même avouait à ses compagnons qu'il le trouvait partout. Remontant à l'origine première des choses, et considérant toutes les créatures, même celles qui ne sont pas douées de raison, comme sorties du sein paternel

[1] Bonavent., c. IX.

Digitized by Google

de Dieu, il les appelait avec une tendresse ineffable « ses frères et ses sœurs. » Les impies ne voient Dieu nulle part ; François le voyait partout[1]. Toute la nature était pour lui comme un voile transparent derrière lequel le Seigneur était caché, comme un clavecin harmonieux dont toutes les notes exaltaient les perfections divines, comme un magnifique ouvrage sur lequel le Très-Haut avait semé, en se jouant, quelques rayons de son infinie beauté. Tout lui parlait de Dieu ; et lui, à son tour, servant d'organe aux créatures privées de raison, les conviait doucement à joindre leur voix à la sienne pour louer leur commun Seigneur et Maître. Interprète et digne pontife de la nature, héritier de l'esprit des prophètes, il invitait tous les êtres de la création à glorifier Dieu. Vers la fin de l'année 1224, s'étant retiré à cause de ses infirmités dans une pauvre petite cellule, voisine du monastère de Saint-Damien, il eut une extase où l'Esprit de Dieu l'assura de son salut éternel, et à la suite de laquelle il ordonna à Frère Léonard, son compatriote, de prendre une plume et d'écrire. Alors il entonna le *Cantique du Soleil*, sublime improvisation que « le roi des vers », Frère Pacifique, réduisit peut-être à un rythme plus exact, et que les vieux chroniqueurs nous ont transmise sous le titre d'*Hymne de la création.* Nous donnons le texte en regard de la traduction.

[1] Thomas de Célano ; saint Bonaventure.

Digitized by Google

CANTIQUE DU SOLEIL

« A vous, très-haut Seigneur, appartient la louange, la gloire, l'honneur et toute bénédiction. On ne les doit qu'à vous, et nul homme n'est digne de vous nommer.

« Loué soit Dieu mon Seigneur par toutes les créatures, et spécialement par mon frère le Soleil, qui nous dispense la lumière et le jour! Il est beau et rayonnant d'une vive splendeur, et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu.

« Loué soit mon Seigneur par notre sœur la lune et par les étoiles, qu'il a suspendues, comme autant de lampes claires et brillantes, à la voûte du firmament.

« Loué soit mon Seigneur par notre frère le vent, par l'air, par le temps calme et par les tempêtes, et par toutes les saisons, par lesquelles, ô mon Dieu, vous entretenez la vie de vos créatures.

« Loué soit mon Seigneur par notre sœur l'eau, qui est très utile, humble, précieuse et chaste.

« Loué soit mon Seigneur par notre frère le feu, au moyen duquel vous illumi-

Altissimo Signore, vostre sono le lodi, la gloria e gli onori, e a voi solo s'hanno a riferire tutte le grazie, e nessun'uomo è degno di nominarvi.

Sia laudato Dio e esaltato, Signor mio, da tutte le creature ed in particolar dal sommo Sole, vostra fattura, Signore, il quale fa chiaro il giorno che c'illumina, onde per la sua bellezza e suo splendore, egli è vostra figura.

Laudato sia il mio Signore dalla bianca Luna, e vaghe stelle, da voi nel ciel create lucenti e belle.

Laudato sia il mio Signore dall'aere e dai venti, dal sereno e dal nuvolo, e da tutti gli altri tempi, per i quali vivono tutte quest'altre basse creature.

Laudato sia il mio Signore per l'acqua, elemento utilissimo a mortali, umile, casta e chiara.

Laudato sia il mio Signore per il fuoco, da cui la notte viene illuminata nelle tenebre

Digitized by Google

sue, perch'egli é risplendente, allegro, vago e vigoroso.

Laudato sia il mio Signore per la nostra madre terra, la quale ci sostenta e ci nutrisce col produrre diversità di erbe, fiori e frutti.

nez la nuit, et qui est beau, agréable à voir, indomptable et puissant.

« Loué soit mon Seigneur par notre mère la terre, qui nous porte, nous nourrit, et produit une si belle variété d'herbes, de fleurs et de fruits. »

Peu de jours après, un conflit éclata entre l'évêque d'Assise et les magistrats de la cité. Don Guido fulmina contre eux l'interdit, et de leur côté les consuls mirent le prélat hors la loi. François, affligé d'une pareille dissension, ajouta à son cantique la strophe suivante, que ses Frères chantèrent à deux chœurs devant les deux partis, et qui rétablit aussitôt la concorde :

Laudato sia il mio Signore per quelli che perdonano per suo amore e sopportano i travagli con pazienza e le infermità con allegrezza di spirito. Beati sono quei che in pace vivono, perché saranno in cielo coronati !

« Loué soit mon Seigneur par ceux qui pardonnent facilement pour son amour, et qui supportent patiemment les maladies et les tribulations. Bienheureux ceux qui vivent en paix, parce qu'ils seront couronnés dans le ciel ! »

Enfin, lorsque Notre-Seigneur lui eut révélé, au couvent de Foligno, qu'après deux ans de souffrances, il serait délivré de la prison de son corps et transporté dans le séjour de l'éternel repos, il

Digitized by Google

termina son hymne d'amour par ce cri de reconnaissance :

« Loué soit mon Seigneur par notre sœur la mort corporelle, à laquelle nul enfant des hommes ne saurait échapper. Malheur à qui trépasse en état de péché mortel ! Bienheureux, ô mon Dieu, ceux que la mort trouve dociles à vos très saintes volontés, parce que la seconde mort ne pourra les atteindre !

« Louez et bénissez mon Seigneur, vous qui êtes ses créatures ; rendez-lui grâces et le servez en toute humilité. »

Laudato sia il mio Signore per la morte corporale, dalla quale nessun'uomo può fuggire. Guai a quelli che muoiono in peccato mortale, e beati quelli che nell'ora della morte si troveranno nella vostra grazia, per aver obbedito alla vostra santissima volontà, perchè non vedranno la seconda morte delle pene eterne !

Laudate e rendete grazie al mio Signore, siategli grati e servitelo, voi tutte creature, con quella umiltà che dovete [1].

Tels, sous l'inspiration divine, les trois jeunes gens Ananias, Mizaël et Azarias, se promenant au milieu des flammes de la fournaise de Babylone, comme on se promène sous la brise rafraîchissante du matin, entonnaient leur hymne de reconnaissance.

Œuvre du Seigneur, bénissez-le, louez-le, exaltez son nom dans tous les siècles !
Cieux, bénissez le Seigneur !
Étoiles du ciel, bénissez le Seigneur !
Pluie et rosée, bénissez le Seigneur !

[1] Marc de Lisbonne, édition italienne.

Digitized by Google

Vents et tempêtes, bénissez le Seigneur !
Feux des étés, bénissez le Seigneur !
Froids des hivers, bénissez le Seigneur !
Lumière et ténèbres, bénissez le Seigneur !
Montagnes et collines, bénissez le Seigneur !
Herbes et plantes qui germez dans la terre, bénissez le Seigneur !
Sources et fontaines, bénissez le Seigneur !
Eaux des mers et des fleuves, bénissez le Seigneur !
Poissons qui respirez sous les eaux, bénissez le Seigneur !
Oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur !
Animaux domestiques et sauvages, bénissez le Seigneur !

Le *Cantique du Soleil* était à la fois un hymne et une prière. Saint François voulait que ses frères l'apprissent et le récitassent chaque jour. Ce poème est bien court, et cependant toute l'âme du saint, toute la richesse de son imagination, toute la hardiesse de son génie ont passé dans cette œuvre, et l'on y sent comme un souffle de ce paradis terrestre de l'Ombrie, où le ciel est si doré et la terre si chargée de fleurs.

Pour notre saint, la nature matérielle rentrait dans le plan primitif de la Providence, si douloureusement brisé par le péché. Les fleurs étaient pour lui comme le sourire de Dieu ; les astres du firmament lui racontaient la gloire du Tout-Puissant. « Il invitait les fleuves et les mers, les montagnes et les vallées, les prairies et les troupeaux de bêtes, les hommes et les anges à louer leur Créateur ; et il demeurait au centre de ce concert, comme un

Digitized by Google

musicien inspiré, résumant dans son âme toutes les sublimes harmonies [1]. » Toutes les créatures, loin d'être un obstacle, devenaient pour lui comme autant d'échelons par lesquels il s'élevait incessamment jusqu'au trône du Très-Haut ; et là où d'autres n'apercevaient que des beautés périssables, il découvrait, comme d'une seconde vue, les rapports éternels entre l'ordre physique et l'ordre moral, entre les mystères de la nature et ceux de la foi. « Ses heures se passaient quelquefois à louer l'industrie des abeilles, et lui qui manquait de tout leur faisait donner en hiver du miel et du vin, afin qu'elles ne périssent pas de froid [2]. »

Il aimait à proposer pour modèle à ses disciples la vigilance des alouettes. Voyant un jour une troupe de ces oiseaux, à la robe grise et cendrée comme la sienne, s'élever dans les airs en chantant, à mesure qu'ils avaient pris quelques grains sur la terre : « Considérez ces douces créatures, dit-il à ses Frères. Elles nous apprennent à rendre grâce à notre commun Père qui nous donne le pain de chaque jour, à ne manger que pour sa gloire, à mépriser la terre et à nous élever au ciel, où doit être notre conversation. » Les alouettes étaient ses oiseaux de prédilection ; il louait en elles leur détachement de la terre, comme il blâmait dans les fourmis leur zèle excessif à faire provision pour l'hiver.

[1] Bonav., c. IX ; Thomas de Célano.
[2] Ozanam.

Digitized by Google

Un soir, au moment où il allait prendre son repos dans son ermitage de l'Alverne, il entendit le chant d'un rossignol. Tout joyeux et vivement ému, il pria son compagnon de chanter alternativement avec l'oiseau les louanges du Très-Haut. Sur le refus du Frère Léon, qui s'excusa sur sa mauvaise voix, il se mit à répondre lui-même au chantre ailé des bois, et il continua ainsi jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. S'étant trouvé à bout de force le premier, il fit venir le petit oiseau sur sa main, le caressa doucement, le félicita d'avoir remporté la victoire, et dit au Frère Léon : « Donnons à manger à notre frère le rossignol ; car, il le mérite mieux que moi. » Le rossignol mangea quelques miettes de pain dans la main du séraphique Père, et s'envola avec sa bénédiction [1].

Après les oiseaux, le saint chérissait d'une affection toute particulière les brebis et les agneaux, parce qu'ils lui rappelaient l'Agneau sans tache, immolé sur le Calvaire pour la rédemption des hommes. Rencontrait-il ces bêtes inoffensives, lorsqu'on les menait à la boucherie, il pleurait d'attendrissement, et ne s'en allait pas qu'il ne les eût rachetées de la mort. Apercevant un jour une pauvre petite brebis qui paissait seulette au milieu d'un troupeau de boucs, il dit à ses Frères en poussant un profond soupir : « C'est ainsi que notre doux Sauveur Jésus était au milieu des Juifs et des

[1] Bernard de Besse.


Digitized by Google

Pharisiens ! » Ses compagnons résolurent d'acheter la brebis; mais ils n'avaient pas d'argent et ne possédaient rien au monde que leurs manteaux. Un marchand qui passait s'émut de leur peine, paya la brebis et la donna à François.

« A Notre-Dame-des-Anges, on lui fit présent d'une brebis qu'il accepta avec bonheur. Il avertissait sa petite favorite de se montrer attentive à louer Dieu et à ne jamais offenser les Frères; et celle-ci obéissait fidèlement aux recommandations de son maître. Dès qu'elle entendait les Religieux chanter au chœur, elle accourait elle-même à l'église, se rendait à l'autel de la sainte Vierge et saluait par ses bêlements la Mère du véritable Agneau. A la messe, au moment où le prêtre élève la sainte Hostie, elle ployait les genoux et inclinait la tête, comme pour inviter les fidèles à venir adorer leur Créateur, et pour reprocher aux incrédules leurs irrévérences envers l'auguste sacrement de nos autels. — Pendant son séjour à Rome en 1222, François menait toujours avec lui un petit agneau. Avant de faire ses adieux à la Ville éternelle, il confia cet agneau à son illustre et pieuse amie, Giacomina de Settésoli. Le petit animal, comme s'il eût été formé par le saint aux exercices spirituels, s'était fait l'inséparable compagnon de la noble dame, la suivant à l'église, y restant et en revenant avec elle. Le matin, était-elle endormie ou moins diligente à se lever? Il allait à son lit, la réveillait par ses bêlements, et pressait sa toilette,

Digitized by Google

comme pour lui rappeler que l'heure était venue d'aller servir Dieu. Aussi Giacomina conservait-elle avec un amour mêlé d'admiration cet agneau merveilleux, qui, de disciple de saint François, était devenu pour elle un maître en dévotion [1]. »

N'oublions pas un autre détail qui n'est petit qu'en apparence ; car, rien n'est petit aux yeux de la foi. Notre Bienheureux écartait d'une main délicate les vers qu'il rencontrait sur le chemin, de peur qu'ils ne fussent écrasés sous les pieds des passants. Le Psalmiste n'avait-il pas dit du Christ : « Je suis un ver, et non pas un homme ? »

Aux yeux de François, les créatures inanimées avaient un langage et un sens mystérieux. Il aimait notre sœur l'eau, parce qu'au baptême elle porte le sang de Jésus-Christ ; et quand il se lavait, il cherchait un endroit où, en tombant, elle ne pût être souillée. Il révérait dans les pierres la figure de Celui qui est la pierre angulaire de l'Évangile. Il recommandait à ses Frères, lorsqu'ils coupaient le bois sur la montagne de laisser de forts rejetons, en souvenir du Verbe incarné qui a voulu mourir pour nous sur l'arbre de la croix. Il voulait encore qu'on cultivât en toute saison, dans le jardin du couvent, un carré de fleurs odoriférantes, en mémoire de cette fleur mystique qui est sortie de la tige de Jessé, et dont le parfum réjouit tout l'univers.

[1] Bonavent., c. VIII.

Digitized by Google

Un de ces mots heureux qui lui échappaient souvent, nous semble résumer toute sa pensée sur ce sujet. On se souvient avec quel respect il relevait tout lambeau d'écriture laissé dans la poussière, de peur de fouler aux pieds quelque passage qui traitât de Dieu ou des perfections divines. Comme un de ses disciples lui demandait un jour pourquoi il recueillait avec le même scrupule les écrits des païens : « Mon fils, répliqua-t-il, c'est parce que j'y trouve les lettres dont se compose le glorieux nom du Seigneur; car, le bien que renferment ces écrits n'appartient pas au paganisme ni à l'humanité, mais à Dieu seul, auteur et source de tout bien[1]. » « Et, en effet, toutes les littératures sacrées et profanes sont-elles autre chose que les caractères avec lesquels Dieu écrit son nom dans l'esprit humain, comme il l'écrit dans le ciel avec les étoiles[2] ? »

Ainsi, notre saint, prêtant l'oreille aux secrètes harmonies du globe, était attentif à les faire remonter jusqu'à la source de toute harmonie et de toute beauté. C'est là un des côtés les plus touchants de son caractère; tous les historiens l'ont saisi, et ils n'ont pas manqué de célébrer dans François d'Assise le grand amant de la nature. Rien de plus juste; mais nous ne devons pas oublier qu'il n'a été tel, que parce qu'il s'est d'abord montré

[1] Thomas de Célano.
[2] Ozanam.

Digitized by Google

l'un des plus fervents adorateurs de Dieu qu'il y ait jamais eu. Quand donc enfin nos savants modernes s'inspireront-ils des mêmes principes et du même esprit que les saints? Quand donc auront-ils le courage de briser les chaînes de fer dans lesquelles une science orgueilleuse, fausse et stérile, tient la vérité captive? En ce jour-là (et plaise au ciel qu'il vienne bientôt!), ils comprendront, comme saint François, que la création est un poème sublime dont toutes les syllabes nous redisent l'adorable nom de Dieu.

Cette charité si parfaite qui voyait Dieu en tout, cette charité si forte et si constante qui rapportait tout à Dieu, s'alliait en François à la piété la plus tendre et la plus simple. Avec quels sentiments de dévotion il parlait des mystères de l'Incarnation et de la naissance du Sauveur! Avec quelle allégresse il en saluait chaque année le retour! Les Frères lui demandaient un jour si l'on faisait bien de manger de la viande le jour de Noël, quand cette fête tombait un vendredi. « Assurément, dit-il, je souhaiterais même que les princes et les grands de la terre fissent jeter des viandes et du froment dans les campagnes et sur les voies publiques, afin que les oiseaux et les bêtes des champs prissent leur part d'une si grande fête. » C'est saint François qui a popularisé, peut-être même inauguré en Italie, la dévotion à la crèche. C'était en 1223. Etant à Rome, il avait obtenu du Souverain Pontife l'autorisation d'aller célébrer à Grécio la

Digitized by Google

naissance du Sauveur, de convoquer ses Frères et les populations d'alentour, et de donner à cette fête un éclat inaccoutumé. Il arriva pour la nuit de Noël. Son ami, Jean Vélita, qu'il avait chargé de tous les préparatifs, avait suivi ses instructions à la lettre. Un autel dressé en plein air, une crèche, un bœuf, un âne, tout reproduisait au naturel l'étable de Bethléem. A minuit, les Frères-Mineurs se mirent en marche vers le bois, accompagnés d'une troupe de montagnards et de paysans qui portaient des torches allumées. C'était un spectacle féerique de voir ces gerbes de lumière se projetant à travers les arbres de la forêt, et d'entendre ces gracieux noëls de l'Ombrie, que les assistants chantaient en chœur et que répétaient les échos de la montagne. François ne pouvait s'empêcher de verser des larmes de joie. A la messe, il remplit l'office de diacre et chanta solennellement l'Evangile; puis il prêcha sur les grandeurs et les miséricordes du Messie, qu'il appelait amoureusement l'Enfant de Bethléem. Toutes les fois que le doux nom de Jésus se présentait sur ses lèvres, il ne pouvait passer outre; sa voix s'altérait, comme s'il eût savouré un miel délicieux, ou comme s'il eût entendu une mélodie intérieure dont il aurait voulu ressaisir les notes. Le chevalier Jean Vélita, homme digne de foi, qui avait abandonné la carrière des armes pour mieux servir Jésus-Christ, affirma sous serment avoir vu un enfant qui paraissait dormir, et vers lequel notre Bienheureux

Digitized by Google

se penchait pour le couvrir de ses baisers et comme pour le tirer de son sommeil. La paille qu'avait touchée l'apparition, opéra dans la suite plusieurs guérisons miraculeuses [1].

On ne saurait dire avec quelle joie les fidèles applaudirent à la pieuse institution du saint Patriarche. Sainte Claire fut des plus empressées à introduire dans tous les couvents de son Ordre cette touchante coutume, qui consiste à représenter dans les églises, aux fêtes de Noël, l'étable de Bethléem et la naissance du Sauveur. Elle-même, suivant en tout point les instructions et les exemples de ce bienheureux Père, présidait aux préparatifs. Elle trouvait un charme inexprimable à poser l'Enfant-Jésus dans son berceau, à mêler sa voix aux cantiques des anges devant la crèche illuminée, et à méditer sur les amabilités infinies du Verbe fait chair. Sa piété lui mérita une faveur qui contribua encore à accroître cette dévotion naissante, et dont Bernard de Besse nous a décrit toutes les circonstances, moins la date, avec une touchante fidélité.

Le monastère de Saint-Damien s'apprêtait à célébrer la belle fête de Noël. Toutes les sœurs étaient debout. Claire seule, en proie à des fièvres chroniques et à des douleurs aiguës, et obligée de garder le lit, se voyait privée du double bonheur

[1] Après la mort de François, on bâtit une chapelle sur l'emplacement de la crèche miraculeuse.



Cette magnifique expression de nos saints Livres le charmait : il la savourait au point d'en remplir son âme ; et nous ne pouvons douter qu'elle n'ait contribué à faire de lui un saint, et un grand saint : tant Dieu est vivant dans chacune de ses paroles..... ! tant chacune de ses paroles est lumineuse, féconde et puissante ! Il semble qu'elle soit comme une hostie consacrée, et qu'elle contienne le Verbe tout entier pour le donner à ceux qui la méditent.

Pendant la Semaine-Sainte, la ferveur de François redoublait. Il ne pensait plus qu'à Jésus crucifié ; il ne parlait plus que des plaies, des humiliations et de la mort de Jésus crucifié, et saint Bonaventure nous dit qu'au seul souvenir de la Passion, son âme se fondait en larmes de douleur et d'amour. Il pouvait dire à ses Frères avec autant de vérité que saint Bernard : « Dès la première heure de ma conversion, j'ai fait un bouquet de myrrhe, composé des amertumes et des souffrances de mon Sauveur, pour suppléer aux mérites que je n'avais pas. Je l'ai mis sur mon sein, et personne ne me l'arrachera ; j'y établis toute ma perfection, toutes mes richesses, et j'y trouve toute ma consolation. C'est là ce qui apaise la colère de mon Juge et me fait imiter mon Dieu. Vous savez que je parle souvent de la Passion de Jésus-Christ, et Dieu m'est témoin que je la porte dans mon cœur. Ma science est de savoir Jésus, et Jésus crucifié. »

Digitized by Google

Quelquefois, attristé par l'insensibilité des hommes, il parcourait les montagnes et les vallées, et criait aux échos d'alentours : « Pleurez, collines ! Pleurez, montagnes ! Rochers, fendez-vous ; vallées, poussez des soupirs amers ! Et toi, peuple privilégié, Sion, Église catholique, déchire tes vêtements et ton cœur, et couvre ta tête de cendres ; car, l'amour n'est pas aimé ! » Et les échos répétaient tristement : « *L'amore non è amato ! L'amore non è amato !* L'amour n'est pas aimé ! L'amour n'est pas aimé ! » Un chevalier, ayant un jour entendu ces gémissements, s'approcha du saint et lui dit : « Pourquoi vous lamenter ainsi ? Que puis-je faire pour vous consoler ? — Mon Amour est crucifié, répondit François en sanglotant. Et si vous désirez me consoler, pleurons ensemble sur sa douloureuse Passion. » Une autre fois qu'au milieu des souffrances inénarrables de ses deux dernières années, ses Frères le priaient de leur indiquer un ouvrage dont la lecture pût adoucir ses douleurs, il leur fit cette belle réponse : « Mes frères, il n'est pas de livre qui me réjouisse plus que le souvenir de la Passion de Jésus-Christ ; c'est là le sujet continuel de mes méditations ; et quand même je vivrais jusqu'à la fin des temps, je n'aurais pas besoin d'une autre lecture. » « A Dieu ne plaise, s'écriait-il encore, que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1] ! » Ce cri de l'apôtre saint Paul revenait

[1] Galat., VI, 14.

Digitized by Google

souvent sur ses lèvres, et c'est pour ce motif que les Frères-Mineurs l'ont choisi pour la devise de leur blason.

Notre saint ne séparait jamais l'amour de Jésus crucifié de l'amour de Jésus hostie, toujours vivant au très saint sacrement de l'autel. Il entendait la messe tous les jours, et communiait fréquemment ; il exhortait aussi tous ses fils spirituels, même ceux du Tiers-Ordre, à l'imiter en ce point. Qu'il était beau de le voir au moment de la sainte Communion s'avancer vers la Table sainte, les yeux baissés, les mains jointes et les pieds nus, par respect pour un si grand mystère ! C'était pour les assistants un des plus doux spectacles de leur vie, et nul n'en était témoin sans se sentir une plus vive dévotion. Lorsque François avait reçu le Dieu de son cœur, il se retirait à l'écart, plongé dans une sorte d'ivresse spirituelle et ravi en extase.

Quiconque a compris que le sacrement de l'autel est ici-bas le dernier mot de l'amour, quiconque a goûté une fois aux délices eucharistiques, sent naître en son âme une passion nouvelle : le Tabernacle a pour lui des attraits irrésistibles ; là est son trésor, là est aussi son cœur. C'était la passion du séraphique Patriarche. Il ne pouvait se rassasier de contempler l'Hôte de nos tabernacles. A genoux devant l'autel, perçant les nuages du voile eucharistique, et se plongeant à souhait dans cet océan de lumière, dans cette fournaise d'amour que nous

Digitized by Google

montre la foi, il passait la plus grande partie de ses jours dans un colloque intime avec son Dieu. Les heures s'envolaient trop vite alors au gré de ses désirs, et l'aube matinale le surprenait presque toujours dans ces doux entretiens, qu'il ne quittait qu'à regret. Un homme du monde, de ses amis, ne pouvant s'expliquer une telle ferveur, lui posa un jour cette question : « Père, dites-moi, je vous prie, que faites-vous pendant de si longues heures au pied du Saint-Sacrement ? — Mon fils, répondit le saint, je te le demande à mon tour, que fait le pauvre à la porte du riche, le malade devant son médecin, l'homme altéré devant une source limpide ? Ce qu'ils font, je le fais devant le Dieu de l'Eucharistie : je prie, j'adore et j'aime ! » — « Je prie, j'adore et jaime », la vie de François est tout entière dans ces trois mots.

Il ne pouvait souffrir que les églises où reposait l'adorable Eucharistie, fussent mal tenues ; au besoin, il prenait soin lui-même de les nettoyer. De peur que les pains d'autel ne manquassent ou qu'ils ne fussent mal faits, il avait coutume de porter en mission, pour les paroisses pauvres, un moule artistement gravé [1]. C'est encore à cause de l'Eucharistie qu'il avait pour les prêtres une singulière vénération, devenue traditionnelle dans son Ordre.

[1] On avait conservé quelques-uns de ces moules comme des reliques ; avant la grande Révolution, on en voyait encore au couvent de Grécio.

Digitized by Google

Comment dépeindre sa dévotion envers les saints : saint Michel, chef de la milice angélique ; saint Pierre et saint Paul, les princes des apôtres ; et surtout Marie, la bienheureuse Mère de Dieu, qu'il avait choisie pour son avocate auprès de Dieu et pour la patronne de son Ordre ? Chaque année il s'imposait de longs jeûnes en l'honneur des uns et des autres.

Cet amour intarissable et si pur qui remplissait l'âme de François, et qui découlait directement du Cœur de Jésus, ne demeurait pas oisif : il se répandait comme un fleuve qui déborde, sur toutes les créatures, plus spécialement sur les déshérités de ce monde (et ils sont toujours le grand nombre !), et jusque sur les blasphémateurs et sur les impies. Que de fois l'inaltérable douceur du Bienheureux guérit ces cœurs ulcérés par la haine ou par le chagrin ! Que de fois il les réconcilia avec le ciel, avec eux-mêmes et avec la société ! Laissons la *Légende des trois compagnons* nous raconter une de ces victoires. Un jour qu'il se rendait d'Assise à Pérouse, il rencontra sur sa route un manant dont le visage trahissait une violente colère, et qui s'emportait en imprécations de tout genre contre son seigneur, qu'il accusait de lui avoir volé tout son bien. Le serviteur de Dieu s'approche de lui, et le voyant persévérer opiniâtrément dans ses sentiments de haine et de vengeance, il a grande compassion de l'état de son âme. « Mon frère, lui dit-il avec une angélique douceur, de grâce, pour

Digitized by Google

l'amour de Dieu, pardonne à ton seigneur, afin que ton âme soit sauvée. — Moi, lui pardonner! réplique cet homme. Je ne le puis, s'il ne me rend ce qu'il m'a dérobé. — Tiens, reprend le saint, je te donne ce manteau, c'est tout ce que j'ai; de ton côté, je t'en supplie, pardonne à ton maître pour l'amour de Dieu. » En même temps, il se dépouille de son manteau et le donne au pauvre paysan, qui touché de tant de prévenances et vaincu par tant d'amour, abjure tout sentiment de haine et pardonne à son maître.

Saint François se montrait compatissant aux souffrances d'autrui, jusqu'à pleurer avec ceux qui pleuraient, et souvent jusqu'à opérer des miracles au gré des personnes qui les sollicitaient. A San-Germiniano, il guérit la femme de son hôte, qui était possédée du démon [1]. A Fabriano, un paysan qui n'avait quitté qu'à regret sa charrue pour le conduire au couvent de Sainte-Marie-de-Val-Petroso, trouve à son retour son champ labouré par les anges. A Trabé-Bonato, des ouvriers qui se mouraient de soif, lui demandent du vin; aussitôt il bénit une source d'eau vive, et le vin en jaillit à flots pendant une heure [2]. Les faits de ce genre abondent dans sa vie.

Toutefois, nulle part sa bonté n'était plus admirable qu'à l'égard de ses Frères. Avec quelle charité

[1] Wadingue, ann. 1213.
[2] *Id.*, ann. 1215.


Digitized by Google

il s'efforçait de les soulager, soit dans leurs peines intérieures, soit dans leurs souffrances corporelles! Sa tendresse pour eux n'avait d'égale que sa dureté pour lui-même.

Une nuit un jeune Religieux, torturé par la faim et par l'insomnie, se mit à gémir et finit par s'écrier : « Je meurs de faim! » A ce cri, le bienheureux Père se lève, dresse la table et s'y asseoit avec le pauvre Frère et tous les autres Religieux, afin qu'il ne soit pas humilié de manger seul. Après le repas, il dit à ses Frères : « Je vous le dis en vérité, chacun doit tenir compte de ses forces et prendre la nourriture qui lui est nécessaire, afin que le corps rende bon et loyal service à l'esprit. Gardons-nous de deux excès : il ne faut ni trop manger, ce qui nuirait au corps et à l'âme, ni jeûner immodérément, parce que le Seigneur préfère les œuvres de miséricorde à l'observance purement extérieure de la religion. Pour nous, Frères bien-aimés, c'est par charité pour notre Frère que nous avons mangé avec lui, et non par caprice ni par nécessité [1]. »

Il usa de la même condescendance avec le Frère Sylvestre, l'un de ses douze premiers compagnons, qui était miné sourdement par une maladie de langueur. Sachant que Sylvestre avait un vif désir de manger des raisins, mais qu'il n'osait en demander, il le mena dans une vigne voisine, s'assit avec

[1] Bernard de Besse.

Digitized by Google

lui auprès d'un cep, cueillit une grappe, la bénit, et la partagea avec le malade. Dieu bénit la délicate charité du Père. Dès que Sylvestre eut mangé sa part de raisin, il se trouva parfaitement guéri.

Un dernier trait plus touchant encore achèvera de peindre cette tendresse toute paternelle du saint Patriarche pour ses Frères. Le Frère Riger de Bologne, qui mérita le titre de Bienheureux, fut quelque temps en proie à la plus horrible des tentations, celle du désespoir : il se croyait réprouvé de Dieu, et s'imaginait que le saint Patriarche le fuyait pour ce motif. Enfin, à bout de force et de courage, il se dit un jour en lui-même : « Je me lèverai, et j'irai trouver mon Père. S'il me reçoit avec douceur, j'aurai l'espérance que le souverain Juge me sera propice ; s'il agit autrement, ce sera le signe que Dieu m'a rejeté sans retour du sein de sa miséricorde. » Il partit sur-le-champ pour le palais épiscopal d'Assise, où François, presque à la dernière extrémité, recevait alors les soins de son auguste protecteur. Le saint, connaissant par révélation l'état d'esprit de son disciple et la cause de son voyage, députa à sa rencontre les Frères Léon et Masséo : « Allez, leur dit-il, allez au-devant du Frère Riger, qui vient ici pour me voir. Embrassez-le pour moi, et dites-lui que, de tous mes frères, il est celui que je chéris le plus tendrement. » Léon et Masséo s'acquittèrent de la commission en vrais fils de l'obéissance ; et

Digitized by Google

le Frère Riger, aussitôt affermi dans la foi, se sentit pénétré d'une confiance et d'une joie ineffables.

Dès qu'il fut entré dans la chambre de son bienheureux Père, celui-ci, tout languissant qu'il était, se leva de sa couche, courut à sa rencontre, et lui dit en l'embrassant avec effusion : « Mon cher fils, je t'aime du fond de mon cœur, entre tous mes Frères qui sont dans le monde. » Puis traçant le signe de la croix sur le front de son disciple, et y collant ses lèvres, il ajouta : « Dieu a permis cette tentation pour le plus grand bien de ton âme ; mais puisqu'elle te semble trop pénible, tu n'auras plus désormais de tentation ni d'épreuve. » A dater de cette heure, en effet, Riger recouvra la paix et la joie intérieure, pour ne plus les perdre [1].

Parmi ses disciples, François comptait des hommes qui lui étaient supérieurs pour la science ou pour le talent oratoire, tels que les Frères Élie, Alexandre de Halès et saint Antoine de Padoue. Il le savait, mais loin d'être jaloux de leurs succès, comme il arrive aux esprits étroits ou orgueilleux, il les en félicitait chaudement, et il ne craignait pas de leur dire, en les embrassant avec effusion de cœur : « Mes frères, les bonnes nouvelles que vous m'annoncez, me causent une joie semblable à celle qu'on éprouve, quand on respire la bonne odeur qui s'échappe des prairies ou de la vigne en fleur. »

[1] Thomas de Célano.

Digitized by Google

Le plus sublime effet de la charité divine, c'est d'offrir le pardon aux coupables, pour les sauver. Notre saint, imitant autant qu'il le pouvait, l'infinie miséricorde du Sauveur, recommandait aux Ministres de l'Ordre d'user de la même condescendance envers leurs sujets. Il allait jusqu'à écrire à Pierre de Catane, alors Vicaire-Général (1221) :

« Que le Seigneur soit ta défense, et qu'il te conserve dans son saint amour. Je te recommande d'apporter une telle patience dans le gouvernement de tes Frères, que si l'un d'eux pousse l'audace jusqu'à te frapper, tu reçoives ces mauvais traitements comme une grâce. Aime ceux qui te traiteront de la sorte, et propose-toi, en les aimant, de les rendre meilleurs ; mais n'espère pas les convertir, si Dieu n'y joint sa grâce. Voici à quel signe je reconnaîtrai que tu aimes Dieu et que tu as de l'affection pour moi son serviteur et le tien : c'est qu'aucun de nos Frères, si coupable qu'il soit, ne sorte d'auprès de toi sans avoir ressenti les effets de ta bonté. Et s'il ne demande pas pardon de sa faute, préviens-le, et offre-lui sa grâce ; et, se présentât-il mille fois devant tes yeux, témoigne-lui toujours plus d'affection qu'à moi-même, pour le ramener dans la bonne voie. Et que les autres Frères ne lui jettent point sa faute au visage, et qu'ils ne la publient point sur les toits ; mais qu'ils la tiennent secrète, et qu'ils couvrent leur frère du manteau de la charité. Car ce n'est pas à ceux qui sont en santé qu'il faut un médecin, mais à ceux

Digitized by Google

qui sont malades. Fais ce que je t'ai mandé. Adieu. »

Après avoir lu ces pages, on se demande si une mère elle-même peut avoir pour ses enfants plus d'amour, plus de délicatesse. C'est ainsi que l'aimable François d'Assise mettait le premier en pratique ce conseil qu'il a consigné dans le chapitre VI[e] de sa Règle : « Si une mère nourrit et aime son fils selon la chair, avec combien plus d'affection chacun ne doit-il pas aimer et nourrir son frère selon l'esprit ? »

Et parce que le saint Patriarche n'avait en vue que le progrès spirituel de ses disciples, et que le propre de la sainteté est de haïr pleinement le mal, aussi bien que d'aimer parfaitement le bien, il prononçait contre les violateurs de la Règle, rebelles et impénitents, cette terrible malédiction : « Père très saint, qu'ils soient maudits de vous, de toute la cour céleste et de moi votre tout petit serviteur, ceux qui par leurs scandales travaillent à démolir cet édifice que vous avez élevé de vos mains et que vous ne cessez de soutenir par le ministère des Religieux exemplaires ! »

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Vertus de saint François (suite) : Obéissance, chasteté, pauvreté, humilité, mortification. — Don d'oraison. — Empire sur la nature.

La charité divine est une reine qui ne marche point seule ; elle a pour filles et pour compagnes toutes les autres vertus ; et quand elle établit son règne dans un cœur comme celui de François, on doit s'attendre à la voir entourée du cortège le plus resplendissant dans l'ordre surnaturel. Disons un mot des vertus religieuses de notre saint, et achevons en quelques coups de pinceau le portrait de sa belle âme.

Qui pourrait dépeindre le zèle du Bienheureux à pratiquer l'obéissance ? Quoique fondateur d'Ordre, quoique investi du Généralat à vie par les Souverains Pontifes, on le voit toujours aspirer à obéir. Dans ses voyages, il cède le commandement à un de ses compagnons, et à dater du jour où il a remis le pouvoir entre les mains de Pierre de Catane, il se soumet avec une candeur d'enfant à Ange de Riéti, qu'on lui a donné pour Gardien. Vers la fin de sa vie, on l'entend dire confidemment à l'un de ses disciples : « J'ai reçu d'en haut cette grâce entre toutes les autres : c'est que si

Digitized by Google

l'on m'assignait pour Gardien un novice d'une heure, je lui obéirais aussi facilement, aussi ponctuellement, qu'au plus ancien Religieux. »

On se souvient de l'amour de prédilection qu'il avait voué dès le premier éveil des passions à la belle vertu de pureté, et qui alla toujours grandissant avec l'âge. Cette aimable vertu, qui dans une chair mortelle nous fait vivre de la vie des anges, resplendissait tellement en toute sa personne, qu'elle arrache à Thomas de Célano ce cri d'admiration : « Qu'il était beau à voir avec l'innocence de ses mœurs, la candeur de son âme et l'angélique pureté de son regard ! » « Convaincu qu'il en est de la chasteté comme d'une fleur délicate qu'un souffle peut ternir, il recommandait à ses Frères de veiller avec un soin extrême sur leurs sens, leur imagination et leurs relations avec les personnes du sexe, et leur en donnait l'exemple. Il était lui-même si modeste, qu'il put assurer à ses compagnons, dans une confidence intime, n'avoir jamais levé les yeux sur une femme [1] ».

On se rappelle aussi comment il fut l'amant fidèle et passionné de la pauvreté évangélique. Nous avons peu de choses à ajouter à ce que nous avons déjà dit sur ce point. François poussait l'estime de cette vertu, jusqu'à pleurer quand il rencontrait un mendiant plus pauvrement vêtu que lui, jusqu'à se dépouiller de son unique man-

[1] Bonavent., c. v.

Digitized by Google

teau pour en couvrir les épaules des indigents, enfin jusqu'à donner, faute d'autres ressources, le bréviaire dont les Frères se servaient pour réciter l'office canonial. Ayant un jour entendu l'un de ses Religieux dire à demi-voix : « Je viens de la cellule de François », il le fit venir et lui dit : « Pourquoi l'appelles-tu ma cellule? Elle n'est pas à moi, et dorénavant un autre l'occupera. » Puis il ajouta : « Notre-Seigneur, étant au désert, où il passa quarante jours et quarante nuits dans le jeûne et la prière, ne s'y bâtit ni maison ni cellule ; mais il prit son repos dans le creux d'un rocher, sur la crête d'une montagne [1]. » Qu'il est beau de voir François sur le point de mourir, se rendre à lui-même ce consolant témoignage : « Je n'ai pas souvenance d'avoir été jamais infidèle à ma Dame la Pauvreté. »

Ce qui ne nous étonne pas moins en lui, c'est son incomparable humilité. Nul homme peut-être n'a excité plus d'enthousiasme autour de lui ; nul n'a montré plus de mépris de soi-même, plus d'indifférence pour les honneurs, plus d'amour pour les humiliations. Plus on l'exaltait, plus il s'abîmait dans son néant, « Sortons d'ici, dit-il un jour à son compagnon, nous n'avons rien à gagner avec les honneurs que nous rendent ces braves gens. Allons chercher ailleurs le mépris des hommes ; car c'est là notre meilleur profit. » Ce fut par humilité et à

[1] *Légende des trois Compagnons.*


Digitized by Google

la suite d'une vision qu'il s'arrêta au seuil du sacerdoce. Exercer une autorité plus haute que celle des séraphins, diriger les âmes dans les voies du salut, être l'ange des divins pardons, toutes ces fonctions du ministère sacré réclament une sainteté qui l'effrayait. Ce sentiment d'effroi transpire à travers toutes les lignes de la lettre qu'il envoyait aux prêtres de son Ordre. « Écoutez-moi, mes frères, leur écrivait-il. Si la bienheureuse Vierge Marie mérite d'être honorée d'un culte spécial, pour avoir porté dans ses chastes flancs le Rédempteur du monde, si saint Jean-Baptiste ne s'est avancé qu'en tremblant pour verser l'eau du Jourdain sur la tête du Messie, si nous vénérons le Saint-Sépulcre, parce qu'il a renfermé pendant trois jours le corps du Sauveur, ah! dites-moi combien elles doivent être pures, les mains entre lesquelles s'incarne le Dieu de l'Eucharistie, le Dieu vainqueur de la mort, le Dieu de majesté devant lequel les anges se couvrent la face de leurs ailes! Considérez donc, ô prêtres, la sublimité de votre vocation, et soyez saints, parce que la victime que vous immolez est sainte. Pour moi si je rencontrais un ange et un prêtre, je saluerais d'abord le prêtre, parce que Dieu lui a confié un pouvoir qu'il n'a pas accordé aux esprits célestes. » On comprend qu'avec des vues si hautes sur le sacerdoce et le sentiment si profond qu'il avait de sa propre indignité, le Pénitent d'Assise n'osât franchir le degré qui sépare le diaconat de la prêtrise. Malgré les instances pres-

Digitized by Google

santes de l'évêque d'Assise et du Frère Léon, il différait toujours, il attendait des lumières plus amples sur sa vocation ; elles lui vinrent d'en haut, nous ne savons en quelle année. Un jour qu'il était en prière, un ange lui apparut ; et lui montrant un vase plein d'une eau plus limpide que le cristal, il lui dit : « Regarde, François : l'âme du prêtre doit être plus pure encore [1]. » Cette vision lui fit prendre une détermination conforme à ses craintes : comme saint Étienne, comme saint Laurent, comme saint Ephrem, il resta toujours diacre.

Nous ne pouvons résister au plaisir de faire connaître à nos lecteurs deux traits charmants d'humilité que nous empruntons à saint Bonaventure et à Bernard de Besse. Voici le premier. C'était l'an 1220, au retour de la mission d'Orient. Sur la longue route de Bologne à Pérouse, notre Bienheureux, succombant à la fatigue, fut obligé de monter sur un âne. Son compagnon, Frère Léonard d'Assise, qui le suivait péniblement, eut alors une pensée tout humaine, au souvenir du passé. « Autrefois, se dit-il en lui-même, ma famille avait le pas sur la sienne. Aujourd'hui les rôles sont renversés : c'est lui qui se sert d'une monture, et moi qui le suit à pied. » A peine ce murmure intérieur s'était-il élevé dans son esprit, que le saint, qui avait reçu d'en haut dans une si large mesure le don de lire au fond des cœurs, descendit de sa mon-

[1] Marc de Lisbonne.

Digitized by Google

ture et dit à son compatriote : « Tu as raison, mon fils. Il ne convient pas que je voyage de la sorte, et que je te laisse aller à pied ; car, dans le siècle, tu étais plus noble et plus puissant que moi. » Le Frère, étonné et confus de se voir découvert, se jeta tout en pleurs aux genoux de son bienheureux Père, pour lui faire l'humble aveu de sa faute ; et François lui en octroya gracieusement le pardon, sans aucun mélange de blâme ni d'aigreur [1].

Vers la même époque, pensons-nous, le Frère Masséo de Marignan mit à l'épreuve et put constater à son tour l'extrême humilité du saint. Au moment où François revenait du bois qui avoisinait alors le couvent de la Portioncule, et où il avait coutume de se retirer pour converser plus à son aise avec Dieu, Masséo, l'apercevant de loin, courut au-devant de lui, et, dès qu'il l'eut rejoint, il lui adressa sans préambule la question suivante : « Père, pourquoi, pourquoi vous plutôt qu'un autre? » Le saint fondateur, qui chérissait en lui l'un de ses plus fervents disciples et l'une des colonnes de son Ordre, ne se fâcha nullement de la liberté avec laquelle lui parlait Masséo. Tout au contraire, il lui répondit avec douceur, en cheminant d'un pas tranquille vers le monastère : « Parle, mon fils ; que veux-tu dire? — Je veux dire, reprit le Frère, pourquoi tout le monde court-il après

[1] Bonavent.

Digitized by Google

vous? D'où vient qu'on a faim et soif de vous voir, de vous entendre et de se ranger sous votre conduite? Vous n'êtes pas un bel homme, ni un savant de renom, ni un baron de haute lignée ! D'où vient donc, encore une fois, que tout le monde court après vous? » Les saints ont leur manière de s'entendre dire la vérité : bien loin de se froisser et de se mettre en colère comme les mondains, ils acceptent les observations d'autrui avec une joie qu'ils ne peuvent dissimuler. C'est ce qu'on aurait pu remarquer, dans cette circonstance, sur les traits du séraphique Père. Son front, au lieu de s'assombrir, s'illumina et devint radieux. Soudain il s'arrêta, et levant les yeux au ciel, il les tint longtemps fixés sur un Être invisible, sans pouvoir les en détacher, comme s'ils eussent rencontré celui qu'il chantait dans ses vers comme le Dieu de son cœur et l'unique objet de son amour. Que se passa-t-il durant cette extase ? Quel fut le mystérieux dialogue entre le serviteur et le souverain Maître ? C'est le secret de Dieu. Masséo remarqua seulement que le visage du saint reflétait une émotion extraordinaire, et que son regard aspirait une lumière divine. Il ne s'effraya point, ni ne chercha à s'enfuir ; car, il savait que son bienheureux Père était sujet à ces sortes de ravissements.

Au sortir de cette extase, l'homme de Dieu se prosterna la face contre terre, baigna le sol de ses larmes, et rendit grâce au Très-Haut avec une indicible ferveur d'esprit. Puis, se relevant et se

Digitized by Google

tournant vers son compagnon : « Mon fils, lui dit-il, tu veux savoir pourquoi tout le monde court après moi ? Voici le mot de cette énigme. Le Seigneur, dont l'œil est toujours ouvert sur les bons et sur les méchants, n'a remarqué, parmi tant de millions d'hommes, aucun pécheur qui fût plus vil que moi et plus incapable de mener à bonne fin la réformation générale qu'il méditait ; voilà pourquoi ses regards se sont arrêtés sur moi. Oui, il a fait choix de ce qui est insensé pour confondre la sagesse du monde, et de ce qui est faiblesse et néant pour confondre la noblesse, la force et la grandeur. Et qu'a-t-il voulu enseigner par là, sinon que tout bien comme toute vertu vient de lui, et non des créatures, que nulle chair ne doit se glorifier en sa présence, et que si quelqu'un se glorifie, il doit se glorifier dans le Seigneur, à qui seul appartient la gloire dans tous les siècles ? » Belle réponse, tout illuminée des clartés de l'Évangile, et bien digne d'un si grand saint ! Le Frère Masséo, comme auparavant le Frère Pacifique, se retira content ; il avait acquis la certitude, cette fois, que son bienheureux Père avait posé l'édifice de sa sanctification sur le roc inébranlable de l'humilité chrétienne [1].

La mortification des sens achevait en saint François l'œuvre commencée par l'humilité. Il traitait sa chair comme on traite un ennemi, ne lui accor-

[1] Bernard de Besse.

Digitized by Google

dant que ce qu'il ne pouvait lui refuser. Souvent il saupoudrait de cendre les aliments qu'on lui présentait, alléguant pour excuse que sœur cendre était chaste. Il ne buvait que de l'eau, et encore est-ce à peine s'il en prenait assez pour étancher sa soif. Un jour qu'on lui demandait la raison d'une telle austérité de vie : « C'est que, répondit-il, il est difficile de satisfaire aux besoins du corps, sans se laisser aller à la sensualité. » Avant de rendre le dernier soupir, il se crut obligé, comme saint Bernard, à demander pardon à Frère l'âne, c'est-à-dire à son pauvre corps, de l'avoir traité si durement.

C'est le propre des saints de concilier en eux les vertus en apparence lès plus opposées. Cet amant de la pénitence était en même temps un miroir d'amabilité, de douceur et de gaieté.

Plus on étudie sa vie et ses œuvres, plus on voit reluire et s'harmoniser en lui toutes les grandeurs morales ; magnanimité de caractère et de modestie, héroïsme et simplicité, zèle et prudence, force et douceur. Et alors on ne s'étonne plus que le Créateur, trouvant une âme si docile à ses inspirations, l'ait enrichie des dons les plus précieux, tels que le discernement des cœurs, l'esprit de prophétie, et le pouvoir de commander aux démons, aux maladies et à la mort. Pour nous, nous admirons ces faveurs célestes ; mais il est un don qui nous paraît préférable encore, don plus caché, mais plus excellent, parce qu'il est la source des autres :

Digitized by Google

c'est le don d'oraison. François le posséda au plus sublime degré. Il est rare de trouver dans le même homme la vie contemplative de Marie et la vie active de Marthe ; presque toujours l'une des deux domine aux dépens de l'autre. C'est le privilège du saint Patriarche d'Assise d'avoir su réunir en lui l'une et l'autre, et de les avoir, pour ainsi dire, fait marcher de pair. Son action fut si universelle, il suscita tant d'apôtres, parcourut tant de pays, opéra tant de miracles et convertit tant de pécheurs, qu'il semble qu'il ne dût plus trouver de temps pour l'oraison. Il pria avec tant de continuité, d'ardeur et de larmes, eut tant de ravissements, d'extases, de colloques amoureux avec le Sauveur, répandit son âme en tant d'hymnes d'amour et de reconnaissance, qu'il semble n'avoir pu faire autre chose. Cependant, s'il nous faut faire un choix et décider lequel l'emporta, de la prière ou de l'apostolat, nous penchons pour la première, basant notre appréciation sur le goût et l'attrait irrésistible qu'il se sentait pour elle. Thomas de Célano et saint Bonaventure nous racontent avec quelle diligence il faisait valoir ce don de Dieu. L'oraison était le fond de son existence, la respiration de son âme, l'échelle spirituelle par laquelle il allait des hommes à Dieu et de Dieu aux hommes. Il n'entreprenait rien sans y avoir recours, et c'est à elle qu'il attribuait tout le succès de ses prédications, toutes ses victoires sur les puissances infernales, tous ses progrès dans la

Digitized by Google

vertu. Ce fut elle, en effet, qui l'éleva si rapidement à la parfaite union d'amour avec Dieu. Aussi était-il extrêmement attentif en toutes circonstances aux visites et aux touches de l'Esprit-Saint. S'il était seul, il s'abandonnait sans crainte aux mouvements de la grâce. S'il se trouvait en voyage et au milieu de ses Frères, il les quittait sans rien dire, et cheminait un peu en arrière, pour mieux obéir au souffle de l'Esprit divin. Plus d'une fois ses compagnons le virent ravi en extase, le visage transfiguré, les yeux fixés au ciel et tellement hors de lui-même qu'il était insensible à tout ce qui se passait autour de lui, ou bien encore élevé de plusieurs coudées au-dessus du sol et la tête environnée d'un nimbe lumineux. « Pendant ces longs ravissements, le Très-Haut lui révélait de grands secrets, que le bienheureux Père gardait au fond de son cœur, à moins que la gloire de Dieu ou le bien des âmes ne lui fissent un devoir de les divulguer[1]. »

Un soir, un de ses Religieux, ne le trouvant point dans sa cellule, eut l'idée que le saint fondateur devait être dans le bosquet voisin. Il y vole aussitôt, pénètre dans l'épaisseur du bois, et prête une oreille attentive. Une seule voix trouble le silence de la nuit. Il la reconnaît : c'est la voix de son bienheureux Père, qui poussait d'ardents soupirs vers le ciel et conjurait la Reine des anges de

[1] Bonavent., c. x.

Digitized by Google

lui montrer son adorable Fils. Il s'avance vers le bouquet d'arbres d'où partent les cris, et aperçoit, au sein d'une clarté surnaturelle, la Vierge Mère qui pose son Fils entre les bras de François, avec une tendresse qu'on ne saurait dépeindre, et l'heureux Patriarche qui, comme le vieillard Siméon, reçoit l'Enfant Jésus, l'adore et le couvre de ses caresses, en le suppliant de pardonner aux pauvres pécheurs et de les sauver. A la vue d'un tel prodige, le Frère tombe par terre, à demi-mort : tant il est instinctif à l'homme déchu d'avoir peur de Dieu ! Le saint Patriarche, en retournant au monastère pour les Matines, le trouva dans cet état, et le fit revenir de son évanouissement. Puis, il lui défendit d'ouvrir la bouche sur ce qu'il avait vu et entendu ; mais le Religieux, croyant qu'ici la gloire de Dieu l'obligeait plutôt à parler qu'à se taire, s'empressa de raconter la scène merveilleuse dont il avait été témoin.

Une autre fois, un novice que le Bienheureux venait d'admettre parmi les siens et qu'il conduisait au couvent du Noviciat, eut recours à un moyen fort ingénieux pour savoir ce qu'il faisait pendant la nuit. Tous deux, attardés dans leur marche, s'étaient vus forcés de coucher sur la terre nue, en pleine campagne, pour y prendre un peu de repos. Voyant le Père endormi, le jeune homme attacha le bout de sa corde à celle de François : « De la sorte, pensait-il, il ne pourra remuer que je ne m'en aperçoive. » Alors, content de son petit

stratagème, il se livra bien tranquillement au sommeil, qui ne se fit pas attendre. Peu d'heures après, François se réveillant s'aperçut de la chose, délia doucement le nœud, et alla se mettre en oraison sous des arbres qui se trouvaient près de là. A son réveil, le novice, tout surpris de ne plus voir le bienheureux Père à ses côtés, court à sa recherche. Une lumière extraordinaire qui scintille à travers les arbres, lui indique la présence du saint. Il dirige ses pas de ce côté, et se trouve bientôt en face d'un spectacle que la parole humaine est impuissante à décrire. Le Fils de Dieu, environné d'esprits célestes, sa très-sainte Mère, saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Évangéliste étaient là, s'entretenant familièrement avec François. Chose étonnante ! le même phénomène surnaturel produisit deux fois le même effet. Ce jeune homme, aussi bien que le Religieux dont nous avons parlé précédemment, fut saisi d'effroi et perdit connaissance, jusqu'à ce que notre saint, prévenu par le Sauveur lui-même, vînt le rappeler à la vie. Pendant ce temps, la vision avait disparu ; et François, selon son habitude, défendit au novice d'en parler. Plus obéissant que l'autre Frère, le novice attendit la mort du Bienheureux pour révéler son secret [1].

Dieu, qui est le maître de ses dons et qui les distribue comme il lui plaît à ses créatures, ne veut

[1] Bernard de Besse.


Digitized by Google

pas qu'on trouble indiscrètement et sans motif les opérations de sa grâce. Un jour que l'évêque d'Assise était descendu au couvent de la Portioncule, et que, n'entendant aucun bruit, il avait entr'ouvert la porte de la cellule de François, avec le secret désir de le surprendre en extase, il se sentit tout à coup repoussé par un bras invisible et rejeté assez loin de la cellule ; il ne recouvra le libre usage de ses sens, que lorsqu'il eut ingénument avoué son indiscrétion en présence des Religieux [1].

A force de larmes et de prières, d'amour et d'humilité, le fils de Bernardone avait reconquis l'innocence primordiale, et avec elle il semblait avoir recouvré les privilèges dont jouissaient nos premiers parents au jour de leur création. Il était parfaitement soumis à Dieu ; et la créature inférieure, à son tour, rentrant pour lui dans l'ordre détruit par le péché, se montrait si docile à sa voix, que pour retrouver une pareille obéissance, il faut remonter jusqu'à l'âge d'or du paradis terrestre. Sans doute, avant lui, plusieurs saints avaient plus ou moins ressaisi le sceptre tombé des mains d'Adam : les Pères de la Thébaïde étaient servis par les corbeaux ; les lions du désert obéissaient à la voix de saint Antoine ; saint Gall commandait aux ours des Alpes ; saint Colomban, traversant la forêt de Luxeuil, était réjoui par le chant des oiseaux, et voyait les écureuils descendre des

[1] Bonavent., c. x.

Digitized by Google

arbres pour se poser sur sa main ; mais aucun n'a égalé le Pénitent d'Assise. Cet ancien empire de l'homme avant sa chute, François l'exerçait, non en passant, mais d'une manière permanente ; et c'est un fait acquis à l'histoire, qu'il commandait en maître à toute la nature, et que toute la nature lui obéissait comme si elle eût été douée d'intelligence.

Lorsqu'il sortait du couvent de Notre-Dame-des-Anges pour parcourir les plaines de l'Ombrie, les animaux saluaient en lui le roi de la création. N'apercevant plus que l'empreinte divine sur cette figure amaigrie où il n'y avait presque plus rien de terrestre, et n'éprouvant plus dès lors cette horreur instinctive que leur inspirent notre état de déchéance et notre dureté, ils entouraient le saint pour l'admirer et le servir. Les lièvres et les lapins se réfugiaient dans les plis de sa robe. Traversait-il un pâturage, les brebis, s'entendant saluer du doux nom de sœurs, levaient la tête et accouraient vers lui, laissant les bergers stupéfaits. Et lui-même, sevré depuis si longtemps des jouissances de la compagnie des hommes, prenait plaisir à ces fêtes que lui faisaient les animaux des champs.

Sur les bords du lac de Riéti, un pêcheur lui offrit un oiseau de rivière vivant ; François l'accepta de grand cœur, le tint quelque temps dans ses mains, puis les ouvrit pour lui rendre la liberté. Mais l'oiseau ne s'envola point. Alors le saint, dans un transport de reconnaissance et

Digitized by Google

d'amour envers Dieu, leva les yeux au ciel et demeura plus d'une heure en extase. Étant revenu à lui, il bénit son frère le petit oiseau, et lui commanda de gagner les plaines de l'air, pour y chanter les louanges du Créateur ; et aussitôt l'oiseau battit des ailes, prit son essor et se mit à gazouiller joyeusement.

Sur ce même lac, un batelier lui présenta un jour un gros poisson qu'il venait de prendre. François garda quelque temps le poisson entre ses mains, puis le remit à l'eau. Au lieu de se sauver, le poisson demeura au même endroit, jouant à fleur d'eau en présence du saint, comme s'il n'eût pu se séparer de lui. Il ne plongea au fond du lac que sur l'ordre du séraphique Père et après avoir reçu sa bénédiction[1].

Une autre fois, rencontrant sur la route de Sienne un jeune homme qui allait vendre des tourterelles vivantes : « Mon cher fils, lui dit François, ne livre pas à la mort ces oiseaux innocents, qui sont dans l'Écriture le symbole des âmes chastes, humbles et fidèles ; donne-les-moi, je te prie. » Le jeune homme s'empressa de les lui donner. François les réchauffa sur son sein, les caressa, et leur adressa ces paroles : « Tourterelles innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre ? Mais je veux vous arracher à la captivité et à la mort, et je vous bâtirai des nids

[1] Bonavent., c. VIII.

Digitized by Google

où vous pourrez vous multiplier. » « Écoute, mon fils, ajouta-t-il en se tournant vers le jeune homme, voici la récompense que Dieu réserve à l'acte de générosité que tu viens de faire. Tu revêtiras sous peu l'habit de la pénitence, et tu trouveras avec nous dans le trésor de la pauvreté volontaire le gage de l'éternelle béatitude. » Cette prédiction s'accomplit en tout point, et le jeune homme, étant entré dans l'Ordre des Frères-Mineurs, y mourut en odeur de sainteté. François, après l'avoir béni, continua sa route, emportant les gentilles tourterelles jusqu'au monastère de Ravacciano, sous les murs de Sienne. Arrivé au couvent il enfonça son bâton en terre. Le lendemain matin, le bâton était devenu un grand et gros chêne vert, à la stupéfaction des Frères et des Siennois; et François y posait les chères petites tourterelles, en leur commandant d'y faire leur nid et d'y demeurer en paix. Elles obéirent, et s'apprivoisèrent si bien avec les Religieux, qu'elles venaient familièrement manger dans leurs mains. Le chêne miraculeux de saint François subsistait encore au commencement du XVIIIe siecle.

Il y avait, auprès du couvent de Mont-Colombe, un nid d'alouettes huppées dont la mère venait chaque jour visiter saint François, pour recevoir de sa main la pâture nécessaire à ses petits. Quand ils eurent des ailes, elle lui amena toute sa couvée. François remarqua que la plus forte des petites alouettes becquetait les autres et s'emparait de leur

Digitized by Google

portion. Il en ressentit de la peine, et gourmandant la coupable : « Insatiable et cruelle, lui dit-il, tu mourras misérablement, et les animaux les plus avides ne voudront point goûter de ta chair. » Quelques jours après, en effet, elle se noya dans un vase où on leur mettait à boire. On la jeta aux chats et aux chiens pour voir s'ils la mangeraient ; pas un n'y toucha.

A son retour de Syrie, notre saint, traversant les lagunes de Venise, aperçut devant lui une nombreuse troupe d'oiseaux qui chantaient. « Nos frères les oiseaux louent Dieu, dit-il à son compagnon, allons au milieu d'eux réciter l'office divin. » Mais comme le gazouillement des oiseaux les empêchait de s'entendre, il se tourna vers eux et leur dit : « Mes frères les oiseaux, suspendez vos chants, jusqu'à ce que nous ayons payé à Dieu le tribut de nos louanges. » Ils se turent à l'instant même, et ne reprirent leur bruyant ramage que lorsque le saint leur en eut accordé la permission [1].

Prêchant dans le village d'Alviano, et ne pouvant se faire entendre à cause des hirondelles qui avaient leurs nids près de là, il leur dit : « Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez parlé. Laissez-moi parler à mon tour. Écoutez la parole de Dieu, et gardez le silence pendant que je prêcherai. » Elles ne dirent plus un seul petit mot, et ne remuèrent pas même les ailes. Saint Bonaventure, à qui nous

[1] Bonavent.

Digitized by Google

empruntons tous ces détails si intéressants, ajoute que, de son temps, un jeune étudiant de Paris, troublé dans son travail par le gazouillement d'une hirondelle, dit à ses condisciples : « Voilà sans doute une de ces babillardes qui troublaient le bienheureux François dans son sermon, et qu'il fit taire ! » Et, se tournant vers l'hirondelle, il lui dit : « Au nom de saint François, je t'ordonne de garder le silence et de venir à moi. » Elle se tut et vint à lui. L'écolier fut tellement surpris de ce prodige, qu'il demeura immobile et ne songea pas à la retenir. L'oiseau s'envola, et ne l'importuna plus [1].

Au couvent de Notre-Dame-des-Anges, une cigale vint à chanter sur un figuier, tout près de la cellule de François. Il l'appela ; elle accourut aussitôt se placer sur sa main. « Ma sœur la cigale, lui dit-il, chante et loue le Seigneur. » Sur-le-champ elle se mit à chanter, et elle ne s'arrêta que sur l'ordre du Bienheureux. Elle demeura ainsi pendant huit jours, allant et venant de son figuier à François. Au bout de ce temps, il dit à ses compagnons : « Il y a assez longtemps que notre petite sœur la cigale nous invite à louer Dieu ; donnons-lui son congé. » Au même moment elle se retira, et ne reparut plus [2].

Plus tard, sur le mont Alverne, un faucon dont

[1] Bonavent., c. XII.
[2] *Id.*, c. VIII.

Digitized by Google

l'aire était voisine de la grotte du saint, s'attacha singulièrement à sa personne, et s'établit, pour ainsi dire, son veilleur de nuit. Quand venait l'heure des Matines, il ne manquait pas de chanter à la porte de François et de l'éveiller longtemps avant l'aube. Les infirmités du saint étaient-elles plus grandes ? l'intelligent oiseau tardait jusqu'au lever du soleil, et encore ne chantait-il qu'à demi-voix[1].

Dans les dernières années de François, pendant qu'il était à Sienne, un chevalier lui envoya un beau faisan. Dès que cette charmante petite bête eut vu le serviteur de Dieu et entendu sa voix, elle le prit en telle affection qu'elle ne voulut plus se séparer de lui. Plusieurs fois on la porta dans les vignes pour lui rendre la liberté ; elle revenait d'un vol rapide vers le séraphique Père. On la donna à un seigneur qui aimait beaucoup saint François et venait souvent le visiter ; elle refusa toute nourriture. Rapportée au Bienheureux, elle manifesta sa joie par mille gentillesses, et se mit à manger avec appétit[2].

Souvent, lorsque à la pointe du jour François partait d'Assise pour aller prêcher aux peuples, il commençait par convier toutes les créatures à chanter avec lui les louanges de l'Éternel. « Petites fleurs, mes sœurs, disait-il aux anémones des bois,

[1] Bonavent., c. VIII.
[2] *Ibid.*

Digitized by Google

aux pâquerettes des champs et aux violettes de la prairie, saluez avec moi l'Auteur de la nature. » Et les petites fleurs aussitôt d'incliner leurs étamines, de balancer leurs corolles comme un encensoir d'or, et de verser devant Dieu les parfums de leur cœur. « Cigales, tourterelles et fauvettes, mes sœurs, continuait-il, adorons ensemble Celui qui nous a donné la vie. » Et cigales, tourterelles et fauvettes, d'entonner leur hymne d'amour et de reconnaissance en l'honneur du Tout-Puissant.

Les bêtes fauves elles-mêmes se sentaient attirées vers l'humble Pénitent d'Assise; elles respectaient en lui un reflet de la puissance primitive d'Adam et de l'idéale beauté du Créateur, et en sa présence elles perdaient leur férocité. On se souvient de « la conversion du loup de Gubbio. » Mais combien d'autres exemples du même genre !... Un jour que le saint Patriarche se rendait de Cotanello à Grécio, il promit à son guide que les loups qui infestaient la montagne ne lui feraient aucun mal. Rassuré par cette promesse, le paysan conduisit le saint jusqu'à Grécio; à son retour, au moment où il s'engageait dans les gorges de la montagne, deux loups débouchèrent de la forêt, s'approchèrent de lui, lui léchèrent les pieds et l'accompagnèrent jusqu'à son logis, comme font les chiens pour leurs maîtres. — « Les habitants de Grécio, ayant appris l'arrivée du célèbre thaumaturge, vinrent le supplier avec larmes de les délivrer du double fléau qui les désolait, les loups et la grêle. Touché de com-

Digitized by Google

passion, François leur dit : « A l'honneur et à la gloire du Dieu tout-puissant, je vous promets que si vous faites de dignes fruits de pénitence, ces calamités disparaîtront. Mais, je vous le prédis en même temps, si vous payez d'ingratitude les bienfaits de Dieu, si vous imitez le chien qui retourne à son vomissement, l'Éternel sévira contre vous et doublera le châtiment. » Les habitants de Grécio s'engagèrent publiquement à faire pénitence, et le ciel se chargea d'exécuter l'autre partie du contrat. Tant qu'ils demeurèrent fidèles à leur promesse, ni les loups ne décimèrent leurs troupeaux, ni la grêle ne dévasta leurs moissons [1]. »

Arrêtons-nous ici ; nous n'en finirions pas si nous voulions raconter toutes les scènes de ce genre dont est parsemée la vie de notre saint. Nous en avons dit assez pour que nos lecteurs aient pu soulever un coin du voile qui nous cache la main de Dieu, entrevoir cette bonté infinie qui appelle de chétives créatures au partage de ses perfections, et saisir un des plus impénétrables mystères de la Rédemption, la délivrance de la nature. Cette délivrance, saint Paul l'a clairement annoncée dans son Épître aux Romains [2] : « Toute la nature, écrit-il, soupire après le grand jour des révélations. Actuellement elle est asservie malgré elle à la vanité de l'homme, et elle en gémit. Mais

[1] Bonavent., c. VIII.
[2] Rom., VIII.

Digitized by Google

un jour elle sera affranchie du joug de la corruption, et elle rentrera sous la liberté des enfants de Dieu. » Voilà ce qu'enseigne l'apôtre. Est-il étonnant, après cela, que les créatures qui gémissent sous le joug où les tiennent les pécheurs, se réjouissent à la vue des saints qui commencent leur délivrance? Est-il étonnant que les lions et les ours de l'amphithéâtre se couchent familièrement aux pieds des martyrs, et que les animaux inoffensifs se soumettent avec empressement aux ordres des amis de Dieu?

Cet empire universel sur la nature n'a donc rien qui choque les idées de la raison éclairée par la foi; mais il n'en mérite pas moins toute notre admiration. Qu'après la chute originelle, un enfant des hommes ait été, dans toute l'acception du mot, « le roi de la création », n'est-ce pas là, en effet, une des plus précieuses prérogatives de l'innocence recouvrée, en même temps que l'un des plus doux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler ici-bas? Ah! sans doute la nature était belle et harmonieuse, lorsqu'elle sortait des mains du Créateur! Sans doute l'homme était beau, l'homme était grand, quand il imposait un nom à chacun des animaux, et qu'il étendait son sceptre royal sur tout l'univers. Mais n'est-ce pas un spectacle plus touchant encore, de voir un des fils d'Adam, François de' Moriconi, laver dans le sang de Jésus-Christ les derniers restes du péché, effacer tout vestige de la malédiction originelle, et participer

Digitized by Google

dès ce monde à l'éternelle royauté de Jésus ressuscité et triomphant ?

Tel est l'ensemble des qualités, des vertus et des privilèges de saint François, ensemble si harmonieux, si ravissant, si élevé au-dessus de toute beauté terrestre, que cette figure séraphique n'a point son égale dans l'histoire des siècles, et que les maîtres de l'Ecole ombrienne, Giotto et Pérugin, l'ont regardée comme le type de l'homme régénéré. A six siècles de distance, elle a encore le don de nous émouvoir, de nous enthousiasmer, de nous ravir ; et quand nous cherchons à traduire nos sentiments d'admiration, nous sommes obligés d'emprunter nos expressions au Prophète royal et de nous écrier avec lui : « *Mirabilis Deus in sanctis suis.* » Dieu est admirable en toutes ses œuvres, dans les petites comme dans les grandes, dans la gouttelette suspendue aux feuilles de la forêt et où se reflètent les feux du ciel, aussi bien que dans l'immensité des mers où des milliers de navires déploient majestueusement leurs voiles ; il est plus admirable encore dans ses saints, qui sont le chef-d'œuvre de sa grâce et l'idéal de la nature humaine guérie, restaurée, exaltée par la lumière de l'Évangile et par le sang de Jésus-Christ.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Le mont Alverne. — Saint François y reçoit les stigmates.

(1224.)

A l'entrée de la Toscane, à peu de distance des frontières de l'Ombrie, s'élève une montagne dont la tête sourcilleuse se détache au loin de la longue chaîne des Apennins, et dont le pied est baigné par cinq fleuves, le Tibre et l'Arno sur le versant occidental, le Métauro, la Foglia et la Marecchia sur le versant oriental : c'est l'Alverne, montagne bénie que nous appellerions volontiers, s'il nous était permis de nous servir des souvenirs de l'Évangile, « le Thabor et le Calvaire de saint François. » C'est là, en effet, qu'il goûta pleinement les délices de la contemplation céleste, et qu'il répandit son sang à flots. Ses voyages et son séjour sur l'Alverne ont tracé dans l'histoire un sillon trop lumineux, pour que nous n'y fixions pas nos regards et toute notre attention.

Le premier voyage de François sur l'Alverne remonte au printemps de l'année 1213. Il était alors en route pour se rendre en Espagne, et de là au Maroc. Or, il lui arriva de passer au pied du château de Montéfeltro, au moment où l'on se pré-

Digitized by Google

parait à y donner un tournoi. Déjà la bannière seigneuriale flottait sur la porte d'entrée ; la cour d'honneur retentissait sous le pas des palefrois, et le son des trompettes, partant du haut des tours crénelées, annonçait au loin l'ouverture de la fête. Un jeune comte de Montéfeltro, ayant fait sa veillée d'armes, s'avançait pour être armé chevalier en présence de toute la noblesse florentine. François, qui aimait ces sortes de fêtes à la fois religieuses et militaires, dit à son compagnon de voyage: « Frère Léon, montons au château ; nous y ferons, Dieu aidant, un chevalier spirituel. » Lorsque les cérémonies furent terminées et les chevaliers réunis sur la cour d'honneur, François monta sans façon sur un tertre et développa magnifiquement devant son noble auditoire ce proverbe italien : « *Tanto è il bene ch'io aspetto, ch'ogni pena m'è diletto :* Le bien que je désire est si grand, que toute peine m'est un plaisir. » Il cita tour à tour l'exemple des apôtres, puis des martyrs et des confesseurs de la foi, qui s'exposaient volontiers à toutes sortes de supplices pour conquérir le ciel. Les seigneurs, pénétrés d'une émotion involontaire, recueillaient toutes ses paroles avec le même respect que si elles fussent tombées des lèvres d'un ange. L'un d'eux, le comte Orlando de Chiusi di Casentino, une de ces âmes d'élite qui sont dans le monde sans être du monde, se détache du groupe à l'issue de la prédication, aborde le saint, et le tirant à l'écart, lui dit : « Père, il y a longtemps

Digitized by Google

que je soupire après cette heure ; je désire tant m'entretenir avec vous du salut de mon âme ! » François, aussi discret que zélé, lui répond avec un aimable sourire : « Volontiers, mais pas maintenant ; faites d'abord à vos amis l'honneur d'assister à la fête ; et après le repas, nous converserons ensemble tant qu'il vous plaira. » Le comte Orlando suivit le conseil du saint. Le banquet une fois terminé, il accourut près de François, et ils discoururent longtemps ensemble du bonheur du ciel et des moyens d'y parvenir. A la fin de cet entretien tout céleste et trop court à son gré, le comte Orlando dit au Bienheureux : « J'ai dans mes domaines une de ces montagnes sauvages qui portent l'esprit au recueillement. Visitez-la ; si elle vous plaît, je vous la donnerai de grand cœur, à vous et à vos compagnons, pour le salut de mon âme. » François accepta la proposition, et promit d'envoyer immédiatement deux de ses Frères pour visiter le mont Alverne, pendant qu'il continuerait son voyage vers l'Espagne[1].

Les deux religieux choisis par le saint Patriarche montèrent au château de Chiusi, vieux manoir dont on aperçoit encore aujourd'hui les ruines imposantes sur les bords de la petite rivière de la Rasina, à un mille de l'Alverne. Le comte Orlando les reçut avec honneur, rassembla une escorte de cinquante hommes armés, pour se défendre des

[1] Bernard de Besse.

bêtes fauves et des brigands, et se mit lui-même à la tête de la petite caravane. La montagne est d'un difficile accès ; sur trois côtés, elle présente une suite de rochers dénudés et presque à pic ; le quatrième, le seul accessible, est couvert de touffes d'arbres qui dissimulent d'affreux précipices. Si périlleuse que fût l'ascension, nos explorateurs la tentèrent hardiment ; et ils n'eurent pas lieu de s'en repentir. La variété des spectacles qui se déroulaient sous leurs yeux, soutenait leur courage. Ils ne pouvaient se rassasier de contempler cette nature âpre et grandiose, effrayante et sublime, inépuisable de surprises, qui défie le pinceau de l'artiste. Enfin, ils arrivèrent au sommet de la montagne, où ils trouvèrent un riche plateau couronné de hêtres et de plantureuses prairies. Ce lieu plut aux deux Frères ; ils acceptèrent au nom de François la donation que leur fit Orlando, et s'y bâtirent à la hâte une cabane et une chapelle provisoire, où ils psalmodièrent l'office divin pour prendre possession de la montagne par la prière [1].

A son retour d'Espagne, François se fit rendre compte de ce qui s'était passé. Les Frères lui dépeignirent cette solitude sous de si belles couleurs, qu'il dit à ceux qui l'entouraient : « Mes chers enfants, le carême de la Saint-Michel approche ; je crois que Dieu nous appelle à le passer sur cette montagne, pour la consacrer par la pénitence au

[1] Bernard de Besse.

Digitized by Google

Sauveur, à sa glorieuse Mère et aux saints anges. » Et il se mit aussitôt en route, accompagné des Frères Léon, Ange et Masséo. « Mon fils, dit-il à ce dernier, tu seras notre supérieur pendant tout le voyage. En chemin nous garderons nos usages comme au couvent, récitant l'office divin, observant le silence et nous confiant à la Providence pour le gîte et le couvert. » Les trois Religieux inclinèrent la tête, et Masséo prit la direction de la petite troupe. La première nuit se passa dans un couvent de l'Ordre. La deuxième nuit, le mauvais temps et la fatigue obligèrent nos voyageurs à chercher un abri dans une vieille église abandonnée. Là, les trois compagnons du saint s'endormirent d'un profond sommeil. François seul demeura en prière ; mais il eut à subir un terrible assaut de la part des démons. Ces malins esprits, furieux de voir qu'il ruinait leur empire, lui apparurent sous des formes effrayantes, se précipitèrent sur lui, le frappèrent à coups redoublés, et le laissèrent à demi-mort sur le pavé. Au plus fort du combat, François, semblable au soldat qui se bat vaillamment sous les yeux de son capitaine, tenait son cœur élevé vers l'invisible Roi des siècles. « O Seigneur Jésus, s'écriait-il, je vous rends grâce pour tous vos bienfaits, et particulièrement pour celui-ci, qui m'est un gage manifeste de votre amour. Vous punissez mes péchés en ce monde, pour m'épargner dans l'autre. Mon cœur est prêt à souffrir mille fois plus, si c'est votre sainte vo-

Digitized by Google

lonté [1]. » Le Docteur séraphique nous apprend que saint François avait souvent à lutter de la sorte avec les démons, mais que ces esprits orgueilleux, ne pouvant vaincre sa constance, finissaient toujours par prendre honteusement la fuite [2].

Le lendemain matin, François se trouvait réduit à un tel état de faiblesse, qu'il ne put continuer le voyage à pied. Ses compagnons allèrent au village voisin, et rencontrèrent un brave laboureur, qui leur prêta volontiers son âne pour leur Bienheureux Père et se joignit à leur compagnie. On se remit en route ; le saint Patriarche ouvrait la marche, assis sur sa paisible monture ; le paysan et les Frères le suivaient à quelque distance. Tout en gravissant les premiers mamelons de la montagne, le paysan dit à François, avec sa franchise ombrienne : « Père, dites-moi la vérité ; êtes-vous vraiment ce François d'Assise dont en parle tant ? — Oui, répondit le saint. — Eh bien ! reprit cet homme, croyez-moi, appliquez-vous à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur confiance. » Charmé de tant de simplicité, l'humble François descend de sa monture, se jette aux genoux du paysan et lui baise les pieds, en le remerciant de son bon conseil ; puis il remonte sur son âne.

1 Bernard de Besse.
2 Bonavent., c. x.

Digitized by Google

Cependant, à mesure qu'on avançait dans les gorges sinueuses de l'Alverne, la montée devenait plus rapide, le sentier plus abrupt, le soleil plus brûlant. Il faut avoir voyagé dans les montagnes, pour savoir ce qu'on souffre en pareille circonstance. Le paysan, exténué de soif et de chaleur, s'écria tout à coup : « Je n'en puis plus ! Je me meurs, si je ne trouve pas à boire. » Mais il n'y avait pas une goutte d'eau dans ce désert. François eut pitié du pauvre laboureur, et les bras tendus vers le ciel, il se mit à implorer le secours de la Providence, avec cette pleine confiance qui est le plus sûr garant du succès. N'est-il pas écrit que Dieu est un Père, le meilleur et le plus tendre des pères, et qu'il s'incline aux moindres désirs de ceux qui l'aiment ? Bientôt, sentant que sa prière était exaucée, le Bienheureux se tourna vers le paysan, et lui dit en lui montrant du doigt une énorme pierre : « Vois-tu cette roche? Vas-y : tu trouveras une source limpide que le Sauveur, dans sa miséricorde et sa bonté pour toi, vient d'en faire jaillir pour te désaltérer. » Cet homme crut à la parole du saint ; il le regardait comme un nouveau Moïse tout-puissant sur le cœur de Dieu. Il courut à l'endroit indiqué, et y trouva, en effet, une eau fraîche et délicieuse. Lorsqu'il eut étanché sa soif, la fontaine miraculeuse cessa de couler et disparut pour toujours [1]. Il n'y a peut-être pas, dans toute la vie de notre saint, de page plus ra-

[1] Bonavent., c. VII.


Digitized by Google

vissante que celle-ci. Quel tableau! Quelques voyageurs perdus au milieu d'une montagne, un homme qui souffre horriblement de la soif, un saint qui prie et qui est exaucé, et, au fond du tableau, le Très-Haut, qui veille avec la tendresse d'une mère sur la vie de ses serviteurs !... Cette scène, si simple et si grandiose, ne mérite-t-elle pas d'inspirer nos artistes chrétiens?

Nos voyageurs atteignirent enfin la crête de la montagne[1], et le bonheur d'être arrivés leur fit oublier les fatigues de l'ascension. François s'assit sous un vieux chêne; et contemplant de là l'immense panorama qui se déroulait sous ses yeux, un beau ciel sur sa tête, des forêts vierges autour de lui, les magnifiques plaines de la Toscane à ses pieds, les pics du mont Cimone dans le lointain, il fut ravi de la beauté du site. La solitude de l'Alverne lui plut; l'austère majesté des montagnes l'enchanta. Au même moment, une nuée d'oiseaux s'abattirent autour de lui, voltigeant sur sa tête, sur ses mains, sur ses épaules, et lui souhaitant la bienvenue par leurs cris et par leurs battements d'ailes. Quoique habitué à leurs caresses, il fut tout émerveillé de ce spectacle et dit à ses compagnons: « Je vois qu'il nous faut rester ici, puisque notre arrivée cause tant de joie à nos frères les oiseaux[1]. »

[1] L'Alverne a 1,462 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

[2] Bonavent., c. VIII.

Digitized by Google

Le comte Orlando, ayant appris que François était sur les hauteurs de l'Alverne, y accourut en toute hâte, accompagné de quelques hommes et chargé de provisions. Il trouva les Religieux en prières. Le saint Patriarche se leva aussitôt pour aller au-devant de son noble visiteur; et le conduisant sous un très beau hêtre, à un jet de pierre environ des cellules des autres Frères: « Merci, lui dit-il, de nous avoir fait don de cette sainte montagne ! Et maintenant, si vous voulez mettre le comble à vos bienfaits, construisez-moi une petite cabane faite de branchages et qui ait pour voûte les rameaux de cet arbre. » Le comte donna immédiatement ses ordres pour satisfaire au désir du saint. On comprend combien un tel ermitage, ou plutôt un tel oratoire, ayant pour piliers les troncs noueux d'un hêtre séculaire, pour ogives les branches entrelacées de l'arbre, pour parure les feuilles aux mille nuances, dorées par le soleil couchant, pour tapis le gazon parsemé de mousse, de larges fougères et de campanules bleues, et laissant une échappée sur l'azur du ciel, devait plaire à un esprit contemplatif comme celui de François d'Assise. Le soir, quand vint l'heure du départ pour le comte Orlando, notre Bienheureux le remercia en termes chaleureux de sa visite et de son dévouement, et le bénit ainsi que tous les travailleurs. Au moment du dernier adieu, le gentilhomme, prenant les Religieux à part, leur dit : « Mes bien chers Frères, je ne veux pas que,

Digitized by Google

sur cette montagne sauvage, les nécessités de la vie vous empêchent jamais de vous livrer tout à votre aise à la méditation des choses célestes. Je veux, et je vous le dis une fois pour toutes, je veux que vous veniez chercher dans ma maison tout ce dont vous aurez besoin. Si vous agissiez autrement, j'en éprouverais beaucoup de peine. » Il dit, et il descendit l'Alverne avec ses hommes pour regagner le château de Chiusi [1].

Après son départ, Ange, Léon et Masséo vinrent s'asseoir sur la mousse autour de leur Bienheureux Père, pour recevoir ses instructions. L'heure était solennelle. Depuis longtemps déjà, le soleil avait disparu derrière les derniers sommets des Apennins; les étoiles scintillaient au firmament, et envoyaient à la terre leur lueur vacillante ; une brise légère s'était élevée et rafraîchissait les visages ; les bruits du monde venaient s'éteindre au pied de la montagne. L'âme se sentait plus près de Dieu. Les Frères gardaient le silence, comme s'ils eussent craint de réveiller les échos de la montagne ou de troubler l'oraison de leur Père. Enfin, celui-ci prit la parole : « Mes Frères, leur dit-il, ne faites pas trop de fonds sur la généreuse proposition du seigneur Orlando, de peur de porter atteinte à notre vœu de pauvreté. Soyez sûrs que si nous sommes de vrais pauvres, le monde aura compassion de nous. Si nous embrassons étroitement la

[1] Bernard de Besse.

Digitized by Google

sainte pauvreté, on nous fournira libéralement le pain de chaque jour, au lieu que si nous nous en écartons, on nous délaissera. N'est-ce pas Dieu qui nous a appelés à cet Institut pour la conversion des peuples ? Et dès lors, n'y a-t-il pas comme un pacte implicite entre nous et lui, et qui oblige également les deux parties contractantes ? A nous d'offrir aux peuples le spectacle de nos bons exemples ; aux peuples qui sont ici les mandataires de Dieu, de pourvoir à tous nos besoins temporels. Soyons donc fidèles à remplir notre devoir, c'est-à-dire à garder la pauvreté évangélique, parce qu'elle est la perfection et le gage des richesses éternelles [1]. »

Les cellules des Frères, n'étant que de feuillage, ne pouvaient les protéger suffisamment contre l'intempérie des saisons ; d'ailleurs ils n'avaient point d'habitation convenable pour y loger le Dieu de l'Eucharistie. Le saint Patriarche songea donc à bâtir une chapelle et un petit couvent ; et dès qu'Orlando revint sur la montagne. il lui fit part de ses desseins. Le comte les approuva ; il amena peu de jours après quelques pieux ouvriers des environs, et fit exécuter le plan tracé par le saint et qu'il assurait avoir reçu des mains mêmes de la sainte Vierge.

Pendant qu'on travaillait à cette construction, François parcourait la montagne dans tous les

[1] Bernard de Besse.


Digitized by Google

sens, recherchant de préférence les endroits les plus favorables à la contemplation. Bientôt il se trouva en face d'énormes masses de rochers, qui laissaient voir de larges déchirures, de profondes cavernes, et des blocs de pierre qui surplombaient. Le Bienheureux, soupçonnant là quelque mystère, eut recours à l'oraison et pria le divin Maître de l'éclairer sur l'origine de ces phénomènes de la nature. Un ange lui apparut alors et lui dit : « Ces phénomènes se produisirent au moment de la mort du Seigneur Jésus, lorsque la terre trembla et que les pierres se fendirent. » Cette circonstance rendit le mont Alverne encore plus cher à l'amant passionné de Jésus crucifié.

Un étrange événement faillit troubler la retraite des Frères-Mineurs. En face du plateau qu'ils occupaient, s'élève une roche au front dénudé, à l'aspect sinistre, et séparée des autres, qu'elle domine, par les ravins et les précipices. On ne peut y parvenir qu'au moyen d'un pont levis. Un brigand, que les peuples avaient surnommé le Loup, à cause de sa cruauté, y avait avisé une caverne ; et chassant de là les bêtes fauves, il en avait fait son repaire, on pourrait presque dire, sa citadelle. Il n'en sortait, selon la coutume des routiers, que pour dévaliser et rançonner les passants, semblable à l'aigle qui ne quitte son aire que pour fondre sur sa proie. Le voisinage de nos pieux anachorètes lui déplut. Le crime est ombrageux, et le regard des hommes de bien l'offusque. Le bandit vint donc

Digitized by Google

un jour trouver les Frères-Mineurs, et les somma, d'un ton insolent, de quitter l'Alverne et de ne plus venir troubler son repos. François le reçut avec tant de douceur, l'écouta si patiemment et lui adressa de si bonnes paroles, que sa fureur se calma tout d'un coup. Se prosternant aux pieds de notre saint, il le supplia de lui obtenir de Dieu le pardon de ses crimes, et sollicita la faveur de demeurer quelque temps en sa compagnie : faveur qui lui fut accordée. Là, témoin de la vie angélique des Frères, il fut si promptement transformé en un autre homme, qu'il demanda à partager leur vie. Le saint patriarche, admirant dans cette soudaine conversion un miracle de la grâce, accueillit « le loup » avec amour, le revêtit, sans plus tarder, de l'habit de la pénitence, et lui imposa, comme symbole de son changement de vie, le doux nom de Frère Agnello (l'agneau). Frère Agnello passa le reste de ses jours sur le mont Alverne, et y mourut saintement après avoir changé le théâtre de ses brigandages en un lieu de prières et de mortifications. La roche qu'il habitait porte encore aujourd'hui le nom de « Roche du Frère Loup [1]. »

Tels sont les divers incidents du premier voyage de François sur l'Alverne. Le second voyage, qu'il fit en 1220 avec le cardinal Ugolini, n'a point laissé de trace dans l'histoire. Le troisième est l'apogée de ses douleurs et de sa gloire ; on ne s'étonnera

[1] Bernard de Besse.


Digitized by Google

donc pas que nous en rapportions avec un soin filial les principales circonstances et le dénoûment.

C'était au mois d'août 1224. François, âgé d'un peu plus de quarante-deux ans, exténué de veilles et de fatigues, mais de plus en plus avide de silence, de lumière et d'amour, fut poussé par l'Esprit de Dieu à gagner de nouveau les hauteurs de l'Alverne. Malgré les chaleurs excessives, il partit sur-le-champ de Notre-Dame-des-Anges, emmenant avec lui ses deux compagnons ordinaires, Léon et Masséo. Pendant le séjour qu'il fit sur la montagne, il fut plus que jamais comblé des faveurs célestes. Le Frère Léon atteste l'avoir vu plusieurs fois suspendu entre le ciel et la terre, tantôt seulement à hauteur d'homme, tantôt à perte de vue. Dans le premier cas, il lui baisait les pieds et les arrosait de ses larmes, en s'écriant : « Mon Dieu, par les mérites de mon bienheureux Père, soyez propice à un pauvre pécheur comme moi et daignez me communiquer une parcelle de votre grâce. » Dans le second cas, il se prosternait la face contre terre, et se mettait en prière à l'endroit même d'où saint François s'était élevé dans les airs. Pendant ces longues extases, le séraphique Patriarche, tout perdu dans la contemplation des mystères de la Passion, se plaignait amoureusement à son Jésus de n'avoir pu verser son sang pour la foi, et implorait du moins la grâce d'être tout transformé en lui. En retour, le Seigneur lui révéla que son désir était exaucé.

Digitized by Google

Le soir de la fête de l'Assomption, qui ouvrait pour notre saint le carême de la Saint-Michel, il se retira dans la grotte la plus sauvage qu'il eût pu trouver, sur la pente méridionale de la montagne [1], afin de mieux se livrer à l'action de la grâce. « Chère brebis du bon Dieu, dit-il à son compagnon, laisse-moi seul ici, et que personne ne vienne m'y troubler. Seulement tu auras la charité de m'apporter tous les soirs un peu de pain et d'eau. Tu reviendras à minuit, à l'heure des Matines ; tu frapperas à ma porte, en disant : *Domine, labia mea aperies* : Seigneur, ouvrez mes lèvres. Si je te réponds, entre dans notre cellule ; sinon, tu t'en retourneras. »

Le Frère Léon, en s'en allant, fut saisi d'une tentation qui lui mit l'esprit à la torture pendant plusieurs jours, et qu'il n'osait découvrir à son bienheureux Père. Il désirait seulement avoir quelque pieuse sentence écrite de sa main, persuadé qu'il serait délivré par ce moyen de la tentation qui l'obsédait. Le saint Patriarche, connaissant par révélation l'épreuve et le désir du Frère, écrivit la bénédiction suivante, qu'il parapha de la lettre Tau : « *Benedicat tibi, Dominus, et custodiat te ; ostendat faciem suam tibi, et misereatur tui ; convertat vultum suum ad te, et det tibi pacem.* T. *Dominus benedicat te, Frater Leo.* Que le Seigneur te bénisse et

[1] Un peu au sud-ouest, à 1,208 mètres au-dessus du niveau de la mer.

te garde ; qu'il te montre sa face, et qu'il ait pitié de toi ; qu'il tourne son visage vers toi, et qu'il te donne sa paix. T. Que le Seigneur te bénisse, Frère Léon ! » « Prends cette feuille, lui dit-il, et conserve-la toute ta vie. » Frère Léon ne l'eut pas plus tôt reçue, que la tentation s'évanouit[1].

Parmi les nombreuses apparitions dont Jésus-Christ favorisa son serviteur sur la montagne, il en est deux que nous a conservées Bernard de Besse et qui vivront à jamais dans la mémoire des Frères-Mineurs. Dans la première, Notre-Seigneur apparut assis sur la table de pierre où le saint prenait son repas ; et il s'entretint familièrement avec lui, comme un ami avec son ami. A la suite de cette vision, François tout pénétré du sentiment de la majesté divine, appela le Frère Léon et lui dit : « Il faut laver cette pierre avec de l'eau, du vin, du lait, de l'huile et du baume ; car le Fils de Dieu l'a sanctifiée par sa présence, et il a daigné m'assurer qu'il bénirait à jamais notre Ordre. » Et aussitôt à l'exemple de Jacob, il consacra cette pierre au Seigneur, en y versant de l'huile et en prononçant ces paroles : « Vraiment, c'est ici l'autel de Dieu[2] ! »

La seconde apparition suivit de près la première

[1] Saint Bonaventure dit que plusieurs malades ont été guéris miraculeusement au seul contact de ce parchemin.

[2] Cette pierre, qu'on a recouverte d'une grille de fer, est exposée à la vénération des peuples dans le sanctuaire du mont Alvergne.

Digitized by Google

et fut plus explicite encore. Frère Léon, étant venu vers minuit frapper à la porte de François, et n'entendant point de réponse, eut la curiosité de s'avancer et de regarder à travers les planches de la porte ce qui se passait. O prodige! La grotte était inondée d'une clarté céleste. François était à genoux, les bras croisés sur la poitrine, selon sa coutume; son chapelet en buis pendait à ses côtés; sa main droite était appuyée sur son cœur, et laissait reposer sur le bras gauche le modeste crucifix qu'il avait tant de fois mouillé de ses pleurs. Un vif rayon de lumière, tombant du ciel, éclairait son front; et ses yeux étaient fixés sur un objet invisible, qui l'attirait et semblait absorber toute son âme. Le Maître et le serviteur échangaient quelques paroles; mais le Frère Léon ne pouvait saisir le sens de ce divin dialogue. Il remarqua seulement que le saint répétait de temps à autre sa prière accoutumée : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je? » Puis il le vit se relever, mettre la main dans sa poitrine, et cela à trois reprises, et l'étendre chaque fois vers la flamme mystérieuse. Après quoi, les voix se turent; la lumière disparut, et tout rentra dans le silence et dans les ténèbres.

Le Frère Léon éprouva comme le sentiment d'un homme qui a fait une chute. Il regarda autour de lui. C'était toujours le même paysage : les hêtres allongeaient leurs ombres effrayantes; les roches grisâtres reflétaient les rayons argentés de l'astre

Digitized by Google

des nuits; mais tout lui parut plus terne, plus sombre qu'auparavant. Il reporta ses yeux sur la caverne : elle avait repris son aspect austère, et nulle trace n'y était restée de la visite divine : elle n'était plus la porte du ciel.

Le Frère, ayant conscience de son indiscrétion, voulut se retirer sans bruit; mais François qui l'avait entendu, l'appela et lui adressa ce doux reproche : « Chère brebis du bon Dieu, pourquoi as-tu cherché à connaître ce qui devait rester caché? » Le Frère avoua sa faute; et en ayant obtenu le pardon, il ajouta : « De grâce, mon Père, pour la plus grande gloire de Dieu, expliquez-moi le sens de la vision que vous avez eue. » Le saint y consentit par esprit d'obéissance et d'humilité : l'angélique Léon était son confesseur et son confident. « Mon frère, lui dit-il, le Seigneur m'a apparu dans cette flamme que tes yeux ont aperçue. Il m'a communiqué une si haute connaissance de ses perfections et de mon néant, que je n'ai pu n'empêcher de m'écrier : Mon Dieu, qui êtes-vous et qui suis-je ? D'où vient que vous daignez abaisser vos regards sur moi qui ne suis qu'un ver de terre? Le Seigneur Jésus m'a dévoilé des mystères si élevés que l'esprit humain ne peut les comprendre. Avant de remonter au ciel, il m'a dit pour adieu : « François, en échange de tous les biens que tu as reçus de moi, offre-moi quelque présent. — Hé! Seigneur, vous savez que je n'ai plus rien au monde, et que depuis longtemps je vous

Digitized by Google

appartiens sans réserve. — Mets la main dans ton sein, et donne-moi ce que tu y trouveras. J'ai obéi; trois fois j'ai mis la main dans ma poitrine, et chaque fois j'en ai retiré une belle pièce d'or, que je me suis hâté de lui offrir. Stupéfait, je lui ai demandé ce que signifiaient ces trois pièces d'or miraculeuses. Elles représentent, m'a-t-il répondu, les trois vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, fidèlement gardés par les Religieux; elles représentent aussi les trois Ordres dont je t'ai établi le fondateur et le père. Or, voici qu'en échange de ce que tu m'as donné, je renouvelle les trois promesses que je t'ai déjà faites : 1° j'aimerai et j'assisterai très spécialement tous ceux qui deviendront tes enfants ; 2° je bénirai leurs amis et maudirai leurs persécuteurs ; 3° ta triple famille subsistera jusqu'à la fin des siècles. »

Ayant achevé ces mots, François congédia son compagnon, en lui défendant de jamais divulguer le secret de ces apparitions, et de chercher désormais à voir ce qui se passait entre Dieu et lui[1].

Nous prions nos lecteurs de ne pas fermer ce livre, sous prétexte que nous les faisons voguer à pleines voiles sur l'océan du surnaturel. Nous les conjurons de ne pas oublier que nous racontons la vie d'un saint, et d'un saint extraordinaire, qui est l'image vivante, la copie parfaite du Sauveur des hommes. Eux-mêmes comprendront que le Très-

[1] Bernard de Besse; *Fioretti.*

Digitized by Google

Haut agit avec poids et mesure, sans rien précipiter, que trouvant une âme pure et docile comme celle de François, il la fait monter de clarté en clarté et de vertu en vertu, et qu'il la conduit ainsi, par de mystérieuses ascensions, jusqu'à ces hauteurs sublimes où nous la verrons bientôt.

Plus le saint Patriarche méditait sur les plaies et les douleurs de l'Homme-Dieu, plus son cœur devenait un brûlant foyer d'amour ; plus aussi il se sentait enflammé du désir de ressembler à son divin modèle. Ayant appris de la bouche d'un ange qu'il trouverait dans les oracles du saint Évangile ce que le Seigneur attendait de lui, il fit venir le Frère Léon. Trois fois Léon ouvrit le livre des Évangiles, et trois fois il tomba sur la Passion de Jésus-Christ. Dès lors François comprit qu'après avoir imité le Sauveur dans sa vie cachée et dans son apostolat, il devait lui ressembler encore dans son ineffable martyre.

Courage, ô François ! Ne t'arrête pas sur le chemin du Calvaire. Ce n'est point assez d'avoir pleuré avec Jésus au jardin de Gethsémani ; ce n'est point assez d'avoir essuyé, avec sainte Véronique, la poussière, la sueur et le sang qui souillaient sa face adorable, ni même de lui avoir aidé, avec Simon le Cyrénéen, à gravir les âpres sentiers du Golgotha. Ta soif de sacrifice n'est pas apaisée. Monte plus haut, monte sur la croix, pour y être crucifié avec Jésus. Prépare ton cœur : l'heure de l'immolation mystique a sonné pour toi.

Digitized by Google

Nous sommes ici en présence de l'une de ces scènes pleines de mystères, que la bouche d'un pauvre pécheur doit renoncer à décrire, de peur de les profaner. Taisons-nous donc, et laissons une plume séraphique nous retracer de si célestes merveilles [1].

« A l'aube du jour, en la fête de l'Exaltation de la sainte Croix (le 14 septembre), l'angélique François était en prière sur le penchant [2] de la montagne. Tout à coup il vit descendre des hauteurs du ciel un séraphin aux six ailes de feu, éblouissantes de clarté. L'ange vola d'un vol rapide tout près de lui, et demeura suspendu dans les airs ; et alors apparut entre ses ailes l'image de Jésus crucifié. A cette vue, l'âme de François fut saisie d'une stupeur indicible. La joie et la douleur la remplissaient tour à tour : la joie, parce qu'il avait en face de lui le Dieu de son cœur, le Dieu d'amour sous la forme d'un séraphin ; la douleur, parce que c'était Jésus souffrant, avec les mains et les pieds attachés à la croix, et le cœur percé de la lance. Il avait sous les yeux un mystère insondable, et son étonnement était extrême ; car, comment concilier les humiliations du Calvaire avec les gloires de la vision béatifique ? Enfin il connut, à la lumière céleste, le sens caché de cette vision, et il comprit que ce n'était point par le martyre du corps, mais

[1] Bonavent., c. XIII.

[2] Au sud-ouest, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Digitized by Google

bien par le feu de l'amour, qu'il devait se transformer entièrement en son Bien-Aimé.

« La vision disparut, mais elle laissa dans son cœur une ardeur merveilleuse, et dans sa chair la trace non moins merveilleuse de l'empreinte divine. Tout aussitôt, en effet, apparurent sur ses membres les cinq plaies qu'il venait d'adorer dans l'Apparition. Ses mains et ses pieds semblaient transpercés par de gros clous, dont la tête ronde et noire était fort visible, et dont la pointe, longue et comme rabattue, dépassait le dessous des mains et la plante des pieds. La plaie du côté, large et béante, laissait voir une cicatrice de couleur vermeille, d'où le sang découlait souvent sur les vêtements du saint.

« Il portait donc les sacrés stigmates, visiblement imprimés dans sa chair. Cette faveur du ciel le jeta dans une grande perplexité : devait-il la révéler, ou devait-il la taire ? Il ne savait à quel parti s'arrêter ; car, d'une part, il ne pouvait la dérober longtemps aux regards de ses plus intimes compagnons ; et de l'autre, il appréhendait de publier le secret du Seigneur. Il manda quelques-uns de ses disciples, et leur proposa son doute en termes vagues et généraux, comme s'il se fût agi d'un autre. Mais l'un d'eux, le Frère Illuminé (le même qui l'avait accompagné en Orient), comprenant, à son émotion, qu'il avait dû recevoir quelque grâce extraordinaire : « Père, lui dit-il, sachez que ce n'est pas pour vous seul, mais aussi pour le pro-

Digitized by Google

chain, que les mystères du ciel vous sont dévoilés. Si vous les gardez exclusivement pour vous, vous avez tout lieu de craindre, ce me semble, que Dieu ne vous demande compte un jour du talent enfoui. »

« Cet avis fit impression sur le séraphique Père; et quoiqu'il répétât habituellement : « *Secretum meum mihi :* C'est mon secret », cette fois il raconta tout au long, non sans crainte, la vision qu'il avait eue, ajoutant cependant que le séraphin lui avait révélé des choses que, de sa vie, il ne découvrirait à personne. Peut-être les discours de l'Ange furent-ils si divins, que la langue humaine serait impuissante à les traduire. Saint François, ayant terminé son carême en l'honneur de saint Michel, descendit de la montagne, tout transfiguré par le divin amour, et portant l'image du Crucifié, gravée non sur la pierre ou sur le bois, mais dans sa propre chair par le doigt du Dieu vivant. Il s'efforçait de cacher « le secret du grand Roi » ; mais Dieu, à qui il appartient de donner de l'éclat à ses œuvres, opéra de nombreux prodiges, pour attester l'authenticité des sacrés stigmates.

« François avait beau tenir ses mains toujours couvertes et marcher avec des chaussures, il ne pouvait parvenir à céler entièrement les trésors du ciel. Un grand nombre de Frères, plusieurs Cardinaux et le Pape Alexandre IV lui-même ont affirmé sous serment avoir vu de leurs propres yeux les vénérables stigmates du saint, pendant

Digitized by Google

qu'il vivait encore. A sa mort, plus de cinquante Frères, l'illustre vierge Claire avec ses sœurs, et d'innombrables séculiers, y ont pieusement collé leurs lèvres, et les ont touchés de leurs mains, afin que rien ne manquât à la force de leur témoignage.

« Quant à la blessure du côté, François la cacha si bien, que, de son vivant, nul ne put la voir qu'à la dérobée. Un Frère qui lui rendait des soins assidus (le Frère Léon), le pria un jour de quitter sa tunique, sous prétexte de la secouer ; grâce à cette pieuse industrie, il vit et considéra la plaie ; et y posant légèrement trois doigts, il en mesura la grandeur. Le Vicaire-général (le Frère Élie) réussit de la même manière à la voir. Un autre compagnon du saint (le Frère Rufin), homme d'une parfaite simplicité, lui oignant les épaules pour le soulager en ses infirmités, atteignit par mégarde la plaie du cœur ; François en ressentit une si vive douleur, qu'à dater de ce jour, il porta une ample tunique qui lui couvrait les flancs. Les Frères qui lavaient sa tunique, la trouvant teinte de sang, ne purent plus douter de l'existence de cette plaie ; enfin, après la mort du séraphique Père, ils purent satisfaire leur dévotion et contempler à loisir l'ouverture du cœur et les autres stigmates du serviteur de Dieu.

« Maintenant que tu es revêtu des sacrés stigmates, ô François, tu es cet ange de l'Apocalypse que saint Jean a vu s'élever à l'Orient et qui portait sur le front le signe du Dieu vivant. »

Digitized by Google

Le fils de Bernardone portait les cinq plaies de Notre-Seigneur, qui brillaient sur sa chair comme autant de rubis et de perles précieuses. Voilà le miracle dont les peuples furent témoins pendant plus de deux années, miracle inouï dans les siècles précédents et le plus incompréhensible des prodiges de l'amour divin dans les âmes. C'est là le plus glorieux privilége du séraphique Patriarche, et en même temps l'un des faits les mieux attestés ; on ne peut le révoquer en doute, à moins de nier toute certitude historique. Comment supposer, en effet, que des personnages aussi graves que saint Bonaventure et Bernard de Besse, et des témoins oculaires aussi bien renseignés que Thomas de Célano, Léon, Rufin et Masséo, se soient laissé induire en erreur ? Quel intérêt avaient-ils à se tromper ou à nous tromper ? Et dans ce cas, comment les populations de l'Ombrie n'auraient-elles pas protesté, elles qui pouvaient si facilement se convaincre de la réalité du fait ? Elles croyaient, elles admiraient, précisément parce qu'elles palpaient, pour ainsi dire, la vérité du prodige. Dieu lui-même semblait prendre plaisir à les confirmer dans ces sentiments et à sceller leur foi par des miracles. Rien de plus attachant que le récit de ces miracles, et il nous plairaît de n'en omettre aucun ; mais, voulant être bref, nous n'en citerons que deux, tirés l'un de la *Légende* de saint Bonaventure, et l'autre de la *Chronique* de Bernard de Besse.

« La nature elle-même, dit le Docteur séraphique,


Digitized by Google

changea ses lois, comme pour mieux garder le souvenir d'un si grand événement. L'Alverne était auparavant le pic des tempêtes, d'où descendaient les tourbillons et les nuages chargés de grêle. Ce fléau cessa complètement, à dater du jour où le séraphique Père eut reçu les sacrés stigmates. »

Écoutons maintenant Bernard de Besse. « Il s'est passé un fait extraordinaire dans un couvent de Dominicains, au delà des monts [1]. Suivant l'usage des deux Ordres, un beau tableau de saint François était appendu aux murs du réfectoire en regard du portrait de saint Dominique. Notre bienheureux Père était représenté avec les stigmates. Tous les Religieux du monastère vénéraient son image, excepté un seul, qui, ne pouvant admettre un tel prodige ni souffrir qu'on en parlât, prit la résolution d'effacer les stigmates. Deux fois il se mit à l'œuvre, seul et sans témoin, au milieu des ténèbres de la nuit; deux fois il retrouva les plaies plus brillantes que la veille. A la troisième fois, tout en colère, il déchire la toile; mais aussitôt il en jaillit des flots de sang, qui lui baignent le visage et les mains. Épouvanté, il tombe presque sans connaissance. Par bonheur, ses Frères arrivent et le relèvent. Ils essaient, mais en vain, d'étancher le sang. Alors, soupçonnant la faute de leur compagnon, ils font amende honorable et demandent

[1] L'auteur n'indique pas s'il entend par là la France ou l'Allemagne.

Digitized by Google

pardon à saint François. Leur prière est exaucée : le sang s'arrête à l'instant, les déchirures disparaissent, et les plaies refermées reprennent leur coloris. Le Frère incrédule était converti. Il devint dès lors un des plus ardents défenseurs du privilége qu'il avait nié, visita les basiliques d'Assise et de la Portioncule, et monta jusque sur les sommets de l'Alverne, où il porta quelques parcelles du linge qui avait servi à étancher le sang miraculeux. C'est de sa propre bouche que nous tenons tous ces détails. »

C'est ainsi que le Très-Haut prenait lui-même en main la cause de son fidèle serviteur. Du reste, pour la stigmatisation de François comme pour l'Indulgence de la Portioncule, un mot tranche la question : Rome, si difficile en ces sortes de matières, Rome a parlé. Écoutons Grégoire IX, dont le témoignage a une double valeur, comme Souverain Pontife et comme intime ami du saint ;

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les fidèles de Jésus-Christ, qui verront ces Lettres, salut et bénédiction apostolique.

« Nous croyons inutile de vous exposer dans ces lettres les grands mérites qui ont conduit à la céleste patrie le glorieux confesseur saint François, puisqu'il n'y a presque pas de fidèles qui n'en soient informés. Mais nous avons jugé qu'il convenait de vous instruire tous plus particulièrement de la merveilleuse et singulière faveur dont il a

Digitized by Google

été honoré par Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel est la gloire et la splendeur des saints. Par un effet de la puissance créatrice de Dieu, il a reçu pendant sa vie les stigmates aux mains, aux pieds et au côté, et l'on a pu en constater encore l'existence après sa mort. La connaissance certaine que nous et nos frères les cardinaux en avons eue, aussi bien que de ses autres miracles, authentiquement certifiés par des témoins très dignes de foi, a été le principal motif qui nous a porté à l'inscrire au catalogue des saints, de l'avis de nos frères les cardinaux et de tous les prélats qui étaient alors réunis autour de nous. Comme donc nous souhaitons vivement que cela soit cru de tous les fidèles, nous prions et conjurons votre piété en Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous l'enjoignant pour la rémission de vos péchés, de fermer l'oreille à tout ce qu'on pourrait dire de contraire, et d'avoir pour ce saint confesseur une vénération et une dévotion qui vous le rendent propice auprès de Dieu, afin que, grâce à ses mérites et à son intercession, le Seigneur vous accorde de prospérer en ce monde et d'être éternellement heureux en l'autre. Donné à Viterbe, le deuxième jour d'avril, l'an onzième de notre pontificat. »

En l'année 1255, le pape Alexandre IV adressa aux Frères-Mineurs une lettre apostolique qui n'est pas moins précieuse que la précédente. Dans cette bulle, il déclare qu'il prend sous sa protection spéciale le mont Alverne, où le séraphique Patriarche

Digitized by Google

a reçu les sacrés stigmates, et il recommande instamment aux Frères de ne jamais abandonner ces lieux et d'y entretenir à perpétuité le monastère fondé par leur bienheureux Père.

Cinq ans après, le 20 août 1260, l'Alverne était témoin d'une cérémonie imposante et tressaillait d'allégresse. Saint Bonaventure, alors Général de l'Ordre, y campait à la tête d'une armée de plus de mille Frères-Mineurs; et une foule de pèlerins couronnaient les hauteurs de la montagne. En ce jour-là, les évêques d'Arezzo, de Florence, de Fiésole, de Pérouse, d'Assise, d'Urbino et de Citta-di-Castello, consacrèrent l'église principale du couvent sous le titre de Notre-Dame-des-Anges et de Saint-François; puis, faisant processionnellement le tour de la montagne, ils la bénirent sous le nom de « montagne séraphique. »

Benoît XI ordonna que la fête des Stigmates de saint François fût célébrée chaque année, le 17 septembre, dans toutes les maisons de l'Ordre; et Paul V étendit cette fête à tout l'univers catholique. Les Souverains Pontifes ont ainsi confirmé de leur autorité apostolique l'authenticité du miracle. Aussi la montagne séraphique est-elle depuis plus de six siècles le rendez-vous des pèlerins, et le courant de foi qui entraînait les populations du moyen âge vers ce Calvaire franciscain ne s'est-il jamais ralenti, excepté dans les jours d'épreuve que nous traversons.

Peut-être nos lecteurs, ne pouvant entreprendre


Digitized by Google

ce lointain pèlerinage, seront-ils heureux d'avoir la description du monument que la foi des siècles a élevé sur ces hauteurs? Nous allons satisfaire leur légitime désir. « Le couvent est irrégulier comme le sol: la porte, basse et massive, posée sur le roc, rappelle la porte des manoirs féodaux. Vous êtes dans une petite cour carrée : en face est un portique soutenu par deux colonnes; c'est l'entrée de l'église basse, le plus ancien monument de l'Alverne. Sur la porte à plein-cintre est un bas-relief antique, représentant la stigmatisation de saint François. De chaque côté sont les armes du comte Orlando, une croix et trois fleurs de lis, glorieux souvenirs pour un Français [1]. » Le monastère renferme plusieurs hôtelleries. Là, jamais personne n'a frappé à la porte sans être reçu; là les Religieux s'empressent de partager avec vous les aumônes qu'ils reçoivent. De l'église basse on entre dans l'église haute ou principale, commencée en 1348 par le comte de Chiusi, et terminée seulement un siècle plus tard par les soins du sénat de Florence, auquel le pape Eugène IV avait confié la garde du mont Alverne. Elle est éclairée, spacieuse, et entourée d'un portique d'où l'œil découvre le plus immense paysage qu'il soit possible d'imaginer. Ce portique se prolonge jusqu'à l'église des Stigmates, au milieu de laquelle on aperçoit, à travers une grille, le lieu à jamais béni où le séra-

[1] Em. Chavin de Malan.

Digitized by Google

phin aux ailes de flammes apparut à François. Tous les jours après Complies, et toutes les nuits après Matines, les Religieux se rendent processionnellement de l'église principale à celle des Stigmates.

Qui n'admirerait ici l'une des plus touchantes merveilles de la providence ? C'est à peine si dans les siècles précédents on connaissait le nom de l'Alverne ; mais depuis que le Pénitent d'Assise y a posé le pied, le nom de la montagne séraphique est dans toutes les bouches ; et si l'on excepte les saintes montagnes de la Judée, sa gloire est sans rivale. Ici, comme sur le Calvaire, la louange de Dieu ne cesse jamais sur les lèvres humaines. Il est temps de quitter ces lieux vénérés, d'où l'on ne descend jamais sans se sentir meilleur et plus pur. Baisons donc par la pensée cette terre où François a souffert, où Bonaventure a prié, où le Sauveur lui-même est apparu ; et pour adieu suprême, jetons-lui ce cri du Prophète royal : « Salut, ô montagne fertile en grâces et en miracles ! Le Seigneur t'a choisie entre toutes, pour y établir sa demeure : il y habitera à jamais[1]. »

[1] Ps. LXVII.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

Dernières années de saint François, — Son testament. — Sa mort.

(1224-1226.)

La poésie seule peut rendre les grandes passions de l'âme. Aussi avons-nous vu François, en face des beautés de la nature, improviser son beau Cantique du Soleil. Mais si des créatures périssables et fragiles lui avaient arraché de tels cris d'admiration, que sera-ce donc, après qu'il a contemplé des yeux de sa chair Celui qui est l'éternelle et substantielle beauté? Comment pourra-t-il contenir les sentiments d'amour qui débordent de son cœur? Cet amour le met hors de lui, et dans les transports de son enthousiasme, il laisse échapper de son âme deux chants lyriques qu'on dirait écrits dans le feu des ravissements divins.

Saint Bernardin de Sienne, qui nous les a légués, les attribue tous deux à saint François; et nous n'avons point de motifs suffisants pour contredire l'opinion d'un si fidèle interprète des traditions franciscaines. D'autres historiens les rangent parmi les œuvres du bienheureux Jacopone de Todi, autre disciple de François et le fameux auteur du *Stabat*. Pour nous, nous partageons

Digitized by Google

l'avis du savant Ozanam. Le premier chant, qui est le plus beau, et qui a pour refrain : « *In foco l'Amor mi mise :* L'amour m'a mis dans un foyer d'amour », ne paraît pas avoir été retouché par une main étrangère. Tout au plus Jacopone lui a-t-il donné un rythme plus classique, comme le Frère Pacifique l'avait fait pour le Cantique du Soleil. Mais on y reconnaît sans peine les idées chevaleresques du saint et les riches couleurs de son imagination.

Il représente son extase sur l'Alverne sous la figure d'un assaut d'armes, où lui-même fait une chevauchée sur la terre du Christ, et où il est l'heureux vaincu.

Le second poème est beaucoup plus long ; on n'y retrouve plus ce tour original et bref qui est le cachet des œuvres de saint François. On peut donc admettre que le bienheureux Jacopone paraphrasa, avec son abondance naturelle, une belle et grande pensée empruntée à quelque vieux cantique du séraphique Patriarche, comme les disciples d'un musicien reproduisent dans une suite de variations le motif donné par le maître. Quoi qu'il en soit, ce poème étincelle de beautés. Écoutons quelques-uns des accents de cette poésie italienne :

« O Amour, pourquoi blesser ainsi mon cœur ? Je suis tout hors de moi ; la flamme que tu as allumée en mon sein, me consume, et elle va toujours grandissant.

« Je ne puis fuir ni trouver de repos : je suis le prisonnier de l'amour.

Digitized by Google

« Pour acquérir l'amour, j'ai tout quitté; et après avoir sacrifié le monde sans réserve et sans retour, je me suis donné moi-même. Si tout l'univers était en ma possession, je le donnerais sans hésiter en échange de l'amour.

« Je ne saurais désormais arrêter mes regards sur les créatures; je n'ai plus d'yeux ni de voix que pour mon Créateur. En présence du Christ mon Amour, toute beauté me paraît une fange impure ; le ciel et la terre ont perdu leurs attraits, le soleil sa splendeur, le chérubin ses lumières, le séraphin ses ardeurs.

« Toutes les créatures me répètent sans cesse que je dois aimer. Je les entends murmurer à mes oreilles : « Aime de tout ton cœur, aime celui qui nous a créés pour t'attirer à lui. »

« O Beauté ancienne et toujours nouvelle, ô Jésus, tu m'as ravi mon cœur, et tu entraînes mon âme tout entière je ne sais où. Je n'ai plus de cœur que pour t'aimer. O Amour après qui je soupire, ah ! fais-moi mourir d'amour !

« Toi-même tu ne sus pas te défendre de l'amour. Par amour, tu descendis sur la terre, et tu cachas tes grandeurs natives, ta sagesse et ta puissance. Souvent tu cheminais par le monde comme un homme enivré ; l'amour te menait comme un homme vendu. En toutes circonstances tu ne montras qu'amour, un amour sans mesure, avec un complet oubli de toi-même.

« Donc, que nul ne me reprenne, si je suis ivre

Digitized by Google

d'amour et que l'amour semble m'ôter la raison. Comment aurais-je la force de résister à ses attraits? Non, je ne le puis. La sentence en est portée, je dois mourir d'amour. Arrière toute consolation! Je veux mourir d'amour! »

On croirait entendre un écho de la voix de saint Augustin, ou bien un prélude au cantique d'amour de sainte Thérèse.

Lorsque François eut terminé son jeûne de quarante jours et célébré la fête de l'archange saint Michel [1], il quitta la solitude de l'Alverne pour retourner en Ombrie. Il était monté sur un âne, humble monture qu'il préférait à tout autre en souvenir de l'entrée triomphale du Sauveur à Jérusalem, et dont il fut obligé de se servir pendant les deux dernières années de sa vie. Il fut tout étonné de trouver au pied de la montagne une foule de gens de Borgo-San-Sépolcro et des environs, qui l'attendaient. Ayant remarqué que, le 14 septembre, la montagne était enveloppée d'une lumière inaccoutumée, et se doutant de quelque prodige surnaturel, ils étaient accourus pour vénérer le saint. Quand François descendit de ce nouveau Calvaire, ils crurent voir en lui un crucifix vivant; et l'entourant avec cet enthousiasme qui distingue le peuple d'Italie, ils vénérèrent ses plaies sacrées, et baisèrent ses mains, tout enveloppées de linge qu'elles étaient.

[1] Bonavent., c. XIV.


Digitized by Google

Dans un petit village près d'Arezzo, le simple attouchement de ses mains guérit subitement un enfant de huit ans, qui était hydropique depuis quatre années. A Montaigu, il laissa en souvenir au pieux comte Alberti sa pauvre robe, la première sans doute qui ait été teinte du sang des stigmates. Cette pieuse relique passa plus tard en la possession des grands-ducs de Toscane. A Monte-Casale, on vint lui dire qu'un de ses Religieux était tourmenté d'un mal violent, que les uns prenaient pour l'épilepsie, et les autres pour une possession diabolique. Le séraphique Père eut pitié de lui : il lui envoya une bouchée du pain qu'on lui servait, et le malade fut instantanément et radicalement guéri. A Castello, il guérit d'un signe de croix un enfant que rongeait un ulcère. Une rose vermeille tint la place du chancre, comme un témoignage irréfragable de cette cure miraculeuse. Le Frère Léon, son compagnon de voyage, assure que durant tout le trajet de l'Alverne au couvent de la Portioncule, on vit au-dessus de la tête du bienheureux Père une croix lumineuse, plus brillante que l'or. Au milieu de tous ces prodiges, saint François, vivant plus au ciel que sur la terre, demeurait insensible à tous les hommages dont on l'entourait.

Enfin, après un mois de séjour à Citta-di-Castello, il revint à son cher couvent de Notre-Dame-des-Anges. « Crucifié avec Jésus-Christ dans son esprit et dans sa chair, non seulement il brûlait

Digitized by Google

pour Dieu d'un amour séraphique ; mais, comme la victime du Calvaire, il avait une soif immense du salut des âmes. Ne pouvant plus marcher à cause des clous qui lui transperçaient les pieds, il se faisait conduire, tout languissant et à demi-mort, à travers les villes et les bourgades, pour exciter les peuples à porter dignement la croix. Il disait souvent à ses disciples : « Mes Frères, commençons enfin à servir le bon Dieu ; car jusqu'à présent nous n'avons, pour ainsi dire, rien fait pour lui. » Tout usé qu'il était par les fatigues de l'apostolat, il désirait ardemment revenir aux humbles pratiques des premiers temps de sa conversion, servir les lépreux et s'imposer toutes sortes de macérations. Si ses membres étaient abattus par la souffrance, son esprit conservait toujours la même vigueur. Il rêvait de nouveaux combats contre l'ennemi du salut ; il espérait de nouveaux triomphes, et se proposait d'étendre par toute la terre le règne de Jésus-Christ ; car l'amour, quand il sert d'aiguillon, ne laisse ni trêve ni repos, et presse toujours de marcher en avant [1]. »

A cette belle page que nous avons empruntée au Docteur séraphique, ajoutons l'éloge plus court, mais non moins admirable, que trace à son tour Thomas de Célano. « Le zèle de François ne connaissait point de limites : il embrassait tout l'uni-

[1] Bonavent.


Digitized by Google

vers, et le saint eût voulu porter en tous lieux le flambeau de l'Évangile. Ouvrier infatigable, on le voyait quelquefois, malgré son extrême faiblesse, parcourir en un seul jour cinq ou six des petites ville de l'Ombrie : tant son corps était soumis à sa raison, et sa raison à Dieu ! Tant la vertu était devenue pour lui une seconde nature ! Et quand il paraissait, sa voix, son habit, ses stigmates, tout prêchait en lui [1]. Il passait ainsi au milieu des populations comme une image vivante de la sainteté, faisant l'œuvre de Dieu et répandant plus que jamais autour de lui, et toujours à son insu, une odeur de vie qui donnait la vie, une flamme céleste qui réchauffait les cœurs, un parfum semblable aux vapeurs de l'encens dans les jours d'été. « Pour accroître ses mérites, Dieu, qui épure l'or dans la fournaise, le fit de nouveau passer par le creuset des tribulations et des maladies. Son pauvre corps ne fut bientôt plus qu'une plaie, qu'un squelette[2]. » Hélas ! tout prend fin ici-bas. Ses yeux furent les premiers à lui refuser leur service ; ils étaient presque éteints à force de pleurer. Au sein des douleurs les plus cuisantes, François ne voulut accepter aucun remède, souhaitant, comme l'Apôtre, de voir tomber cette muraille de boue qui le séparait de Jésus-Christ. Il fallut, pour fléchir sa résolution à cet égard, toute l'autorité du Cardinal-protecteur

[1] Thomas de Célano.
[2] *Ibid.*

Digitized by Google

et du Frère Élie, qui avaient pour lui toute la tendresse d'une mère[1]. On transporta le malade dans une cabane de roseaux, proche de Saint-Damien, afin qu'il y pût recevoir plus facilement les remèdes préparés par sainte Claire. Il y demeura quarante jours avec quatre de ses compagnons, Masséo, Rufin, Léon, son confesseur, et Ange Tancrède. Quelle réunion de saints en cet humble réduit!

Là, un jour qu'il succombait sous le poids de la douleur, on l'entendit adresser au ciel cette fervente prière : « O mon Dieu, jetez les yeux sur votre pauvre petit serviteur ; daignez venir à mon secours, et accordez-moi la grâce de supporter patiemment toutes ces infirmités. » Une voix céleste lui répondit aussitôt : « François, peut-on acheter trop cher un joyau qui permet d'acquérir un royaume sans prix ? Or, ce joyau, c'est la souffrance envoyée de Dieu ; sache qu'elle vaut mieux que tous les trésors de la terre, et qu'il ne faudrait pas s'en défaire pour le monde entier, quand même toutes les montagnes se changeraient en or pur, toutes les pierres en diamants et toutes les eaux en baume.— Oui, Seigneur, repartit le saint, c'est ainsi que j'apprécie les peines par lesquelles vous me visitez ; elles sont un don de votre amour, qui me châtie en ce monde pour me faire éternellement miséricorde en l'autre. — Réjouis-toi donc,

[1] Thomas de Célano.

Digitized by Google

ajouta la voix ; car, c'est là le chemin qui mène au ciel. » A ces mots, le malade se leva plein d'une ferveur nouvelle ; il fit venir la vierge Claire, presque toujours souffrante, afin qu'elle profitât, elle aussi, d'enseignements si propres à la consoler. Et ces deux anges de la terre s'entretinrent longtemps ensemble du prix de la douleur chrétiennement acceptée, et de l'infinie bonté de Dieu, dont la main bénit toujours, lorsqu'elle s'étend sur ses serviteurs.

Avec quel soin, avec quel esprit de foi, la vierge Claire veillait sur une existence si chère, sur une santé si utile à l'Église, on le devine assez. Elle confectionna pour lui une espèce de chaussure qui, tout en couvrant les plaies de ses pieds, lui facilitait la marche. Mais tous les remèdes, toutes les précautions vinrent échouer contre la violence du mal. Élie, essayant d'un changement d'air, fit alors transporter le saint au couvent de Foligno, où il éprouva, en effet, quelque soulagement. De Foligno on ne tarda pas à le ramener à Notre-Dame-des-Anges, et c'est là qu'il passa, languissant et malade, la plus grande partie de l'année 1225. A l'époque des vendanges et par conséquent dans les premiers jours d'automne, on le conduisit à San-Fabiano, près de Riéti, dans l'espérance que l'air des vignobles lui serait favorable.

Le Pape était alors à Riéti avec toute sa cour ; plusieurs éminents personnages et même des princes de l'Église vinrent à San-Fabiano pour

Digitized by Google

visiter l'homme de Dieu. Pendant qu'ils s'entretenaient avec lui, les gens de leur suite, peu délicats, entrèrent dans la vigne du curé et mangèrent tous les raisins. Le curé tout désolé, s'en plaignit à François, qui lui demanda combien il croyait avoir perdu. « Tous les ans, s'écria le prêtre, je récolte environ quatorze muids de vin, et cela suffit pour ma maison. — Eh bien ! reprenez courage, lui dit le saint, Dieu réparera les dommages dont ma présence a été l'occasion, et votre vigne vous rapportera les quatorze mesures habituelles, et plus encore ! » La prédiction s'accomplit, et des quelques grappes qui avaient échappé à la dévastation, le curé tira vingt mesures de vin. En souvenir de cette multiplication miraculeuse, les magistrats élevèrent dans la suite, sur l'emplacement de la vigne, un couvent de Frères-Mineurs, dont Grégoire IX (cardinal Ugolini) voulut lui-même consacrer la modeste église [1].

Au bout de quelques jours de repos, François se rendit à Riéti, pour présenter ses hommages au successeur de Pierre, Honorius III, qui le reçut avec honneur. Il ne logea point au palais pontifical, mais dans la maison d'un sarrasin converti et très pieux, nommé Thédaldo. C'est là, selon Mariano, qu'il entendit cette mélodie angélique dont parle saint Bonaventure. Une nuit, consumé par la fièvre et ne pouvant fermer la paupière, il

Mariano.


Digitized by Google

exprima le désir qu'on lui fît un peu de musique pour réconforter son âme. Comme il n'y avait point d'artiste dans la maison et que les Frères s'excusaient sur leur ignorance, Dieu ne dédaigna point de venir lui-même au secours de son fidèle serviteur. Un ange apparut, une viole à la main; et laissant glisser l'archet sur son instrument, il en tira des sons si suaves, si harmonieux, que l'âme du saint en était comme enivrée, et ses sens comme suspendus. Le saint Patriarche ne put taire ce prodige à ses compagnons. A ce récit du Docteur séraphique, les *Fioretti* ajoutent un détail incomparable, quand elles mettent les paroles suivantes dans la bouche de François : « Si l'ange eût donné un second coup d'archet, mon âme, entraînée par cette divine mélodie, se fût échappée de mon corps. »

Cependant, ces consolations sensibles n'étaient que momentanées, tandis que les souffrances devenaient chaque jour plus cuisantes. On transporta le malade au couvent de Mont-Colombe, non loin de Riéti. Ses médecins, qui l'y suivirent, furent d'avis, pour soulager ses maux d'yeux, de lui appliquer un fer rouge aux tempes. Le remède était atroce, l'opération excessivement douloureuse; François y consentit néanmoins, heureux de souffrir pour l'amour de Jésus crucifié, et espérant d'ailleurs recouvrer assez de vue pour pouvoir recommencer ses travaux évangéliques. Quand il vit le fer rougi au feu, il ne put se défendre

Digitized by Google

d'un premier mouvement de crainte. Pour vaincre cette répugnance de la nature, il se mit à parler au feu comme on parle à un ami : « Mon frère le feu. toi que le Seigneur a fait brillant, utile et beau, sois-moi propice en ce moment. Je prie le grand Dieu qui t'a fait, de tempérer ta chaleur, afin que je puisse la soutenir. » Puis ayant fait le signe de la croix devant le fer incandescent, il présenta sa tête au chirurgien, qui promena son instrument dans les chairs crépitantes, depuis l'oreille jusqu'au sourcil, sans que le patient témoignât la moindre douleur. Après l'opération il dit à ses Frères : « Louez le Seigneur; car, je vous l'affirme, je n'ai senti ni l'ardeur du feu ni aucune douleur. » Et se tournant vers le médecin, il le pria de recommencer, s'il supposait l'opération imparfaite. Cet homme, admirant une telle force d'âme, ne put s'empêcher de s'écrier : « En vérité, c'est aujourd'hui la journée des miracles ! » Ce médecin, homme de science, et plus encore homme de foi, s'était affectionné à son malade. Il le soignait avec un dévouement au-dessus de tout éloge, refusant tout salaire et n'épargnant ni ses veilles ni son or pour tâcher de le guérir. Comme le don des larmes, que François avait reçu dans une mesure vraiment extraordinaire, était la principale cause de son mal d'yeux, il lui dit dans une de ses visites : « Père, je vous en prie, cessez de pleurer ; autrement, vous perdrez entièrement la vue. » Le saint lui fit alors une réponse digne de lui. « Eh

Digitized by Google

quoi ! mon frère, répliqua-t-il, pour garder cette vue corporelle qui nous est commune avec les mouches, je m'exposerais à perdre les effusions de la lumière divine ! Non, je n'y consentirai jamais, ne fût-ce que pour un instant. »

Pour donner au médecin quelque témoignage de sa reconnaissance, François l'invita à partager le dîner des Frères ; et comme ceux-ci lui représentaient qu'ils n'avaient rien de convenable à offrir à un homme de sa condition : « Allez, leur dit le saint, et ayez confiance. » Au même moment, en effet, on apportait dans une corbeille des mets excellents, qu'une dame, habitant à près de deux lieues de là, envoyait au serviteur de Dieu. François les fit servir à son hôte, qui ne put s'empêcher de dire aux Religieux : « Mes Frères, nous n'avons pas une assez haute idée de la sainteté de notre malade ; et vous-mêmes qui êtes ses familiers, vous ne sauriez concevoir jusqu'à quel point la vertu divine habite en lui. »

Les bons offices du médecin ne demeurèrent point sans récompense. Une magnifique maison qu'il venait de faire bâtir, était déjà lézardée et menaçait ruine, et sa chute paraissait imminente. Il résolut alors de recourir aux moyens surnaturels ; et ayant obtenu une mèche des cheveux du saint, il la posa dans la fente du mur. Sa foi obtint un miracle ; le lendemain matin, la crevasse avait disparu, et les murs s'étaient solidement rejoints.

La suite des événements nous présente un autre

Digitized by Google

prodige, qui nous attriste autant que les précédents nous consolent, et qui nous prouve une fois de plus que les miracles les plus éclatants ne suffisent pas à convertir ceux-là mêmes qui en sont l'objet. Nous le rapporterons tel que nous le trouvons dans saint Bonaventure, et dans le même esprit, afin qu'il serve à jamais de leçon aux générations futures. L'Église réprouve les scandales partout où elle les trouve, et quand ils s'introduisent jusqu'au sein du sanctuaire, elle est la première à élever la voix contre les coupables. Mais il y a entre sa conduite et celle des incrédules une distance infinie. Les incrédules haïssent le bien, et ils applaudissent à la chute des âmes ; l'Église, au contraire, se sent toujours mère ; elle pleure sur ses fils égarés, cherche à les ramener dans la ligne du devoir, et dès qu'ils y rentrent, elle les presse affectueusement sur son sein. Elle est tout miséricorde et tout charité. Le saint Patriarche d'Assise s'inspirait en toute circonstance de ces sentiments de l'Église notre Mère : témoin toute sa vie apostolique ; témoin, entre autres, l'exemple auquel nous venons de faire allusion. Le fait se passe à Riéti, dans une des chambres du palais épiscopal, où François, après un court séjour à Mont-Colombe, s'était laissé transporter, On lui amena un chanoine porté sur un brancard et presque expirant, qui venait solliciter sa guérison. Gédéon (c'était le nom du chanoine), esprit frivole et mondain, avait mené jusque-là une vie peu sacerdotale ; se sentant atteint

Digitized by Google

d'une maladie mortelle, il se prit à redouter les jugements de Dieu ; et pour échapper aux coups de la justice, il eut recours à l'intercession du stigmatisé de l'Alverne. Ses amis et l'évêque lui-même se joignirent à lui. François, lisant au fond de son cœur comme dans un livre ouvert, lui dit : « Comment Dieu peut-il vous guérir, lorsque vous ne cessez de l'outrager? Cependant à cause des âmes pures qui plaident votre cause, je le prierai d'avoir pitié de vous. Mais prenez garde, malheur à vous si vous retournez à vos vomissements ! Car, l'ingratitude est un vent brûlant qui tarit la source des grâces. » Après cet avertissement, il fit le signe de la croix sur le malade, qui se levant aussitôt, se mit à louer Dieu et s'écria : « Je suis guéri. » Pourquoi faut-il ajouter que le malheureux ne tint pas compte des menaces du saint? Étant retombé dans ses désordres, il ne tarda pas à en porter la peine. Il mourut misérablement, écrasé sous le toit d'une maison qui s'était effondrée sur lui. O mystère de justice !.... O profondeur des jugements de Dieu[1] !

Quant au séraphique Patriarche, surmontant par un effort héroïque la fièvre et les souffrances qui l'oppressaient, il essaya de reprendre le cours de ses missions, si longtemps interrompu. On touchait à la fin de l'année 1225. François fit ses adieux à cette ville hospitalière de Riéti, et partit

[1] Bonavent., c. xi.

Digitized by Google

accompagné de quelques-uns de ses Frères, pour consacrer ce qui lui restait de forces à courir, comme le bon Pasteur, après les brebis égarées. Dieu semblait l'offrir en spectacle à ces populations si croyantes de l'Ombrie, du Latium et des Deux-Siciles, afin d'y raviver le souvenir de la grande scène du Calvaire. La vue d'un saint est une lumière ; c'est une vision du ciel, et quiconque a eu le bonheur d'en être une seule fois le témoin, ne peut plus en perdre le souvenir. Quel effet ne devait donc pas produire la vue de celui qu'on appelait un crucifix vivant ! Quel pécheur, si endurci qu'on le suppose, ne se fût laissé attendrir au seul aspect d'un tel saint ? Qui donc eût pu résister à la double influence de sa parole et de son invincible charité ! Enfin, qui aurait pu révoquer en doute l'authenticité de sa mission, lorsqu'il semait les miracles sur ses pas et qu'il portait sur sa chair l'impression visible des sacrés stigmates ? Nous n'en finirions pas, si nous énumérions tous les prodiges et toutes les conversions qu'il opéra. Parmi tant de faits remarquables, nous nous bornerons à en rapporter deux, dont le dernier a la plus haute importance historique.

A Célano, dans les Abruzzes, un soldat vint de lui-même offrir à nos apôtres l'hospitalité de sa demeure et les inviter à dîner chez lui. Il fit tant d'instances, que François ne put se défendre d'accepter. Le saint, ayant fait les prières d'usage avant le repas, se tourna tout à coup vers son hôte et lui

Digitized by Google

dit à l'oreille : « Mon frère, j'ai cédé à vos instances, et me voici dans votre maison. A votre tour, écoutez mes conseils, et suivez-les. Confessez sur-le-champ vos péchés avec le plus profond repentir; car, le Seigneur vous rendra aujourd'hui même le bien que vous faites à ses pauvres. » Le soldat crut à la parole du Bienheureux ; il reçut du compagnon de François le pardon de ses fautes, régla ses affaires temporelles et se prépara sérieusement à paraître devant Dieu. Puis, s'étant mis à table avec ses convives, il fut frappé de mort subite. Ainsi s'accomplissait non seulement la prédiction du saint, mais encore cette promesse de l'Évangile : « Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense des prophètes [1]. »

C'est probablement dans cette période de sa vie, que l'infatigable apôtre, passant par Bagnaréa en Toscane, guérit miraculeusement un enfant de quatre ans, alors à deux doigts de la mort et désespéré des médecins. Les parents du petit malade, Jean de Fidenza et Maria Ritelli, tous deux illustres par leur noblesse et plus encore par leur piété, tournant leurs regards vers le ciel, eurent recours aux mérites et à l'intercession de ce François d'Assise que toute l'Italie invoquait déjà comme un saint. Dona Ritelli fit vœu de donner son petit Jean, s'il revenait à la santé, à l'Ordre des Frères-

[1] Matt., x.

Digitized by Google

Mineurs. Notre saint, touché des larmes de la mère, se mit en prière et lui rendit son fils parfaitement guéri[1]. Puis, à la vue de l'enfant du miracle, du charme angélique répandu sur son visage, et des hautes destinées que Dieu lui réservait dans l'Église, il s'écria, comme s'il eût trouvé le trésor qu'il cherchait : « *O buona ventura!* O la bonne rencontre ! » Buonaventura, Bonaventure, ce sera le nom sous lequel le fils de Jean de Fidenza sera connu du monde entier, qu'il portera comme religieux, comme cardinal-évêque d'Albano, et sous lequel il sera canonisé par Sixte IV (1482). Après avoir constaté le miracle, admirons les merveilleux desseins de la Providence en cette rencontre. François et Bonaventure, que de gloire en ces deux noms ! L'un est le fondateur des trois Ordres de la Pénitence ; l'autre en est le restaurateur et comme le second père. Le saint Patriarche a restauré l'Église qui tombait en ruines ; le Docteur séraphique en sera la lumière. Ils ont chacun leur mission et leurs vertus spéciales ; mais tous deux appartiennent à la famille des âmes séraphiques ; tous deux brillent d'un éclat immortel au firmament invisible des élus. Et de ces deux astres, l'un était alors à son aurore, et l'autre sur son déclin.

[1] Saint Bonaventure rappelle lui-même ce miracle dans la préface de sa *Légende*. « Je craindrais, dit-il, d'être taxé d'ingratitude, si je ne faisais connaître la vie et les vertus de celui qui m'a arraché dans mon enfance aux portes de la mort. »


Digitized by Google

François, en effet, succombait sous le poids des labeurs apostoliques, ajoutés à ses infirmités corporelles et aux rigueurs de la saison (on était alors au cœur de l'hiver 1225). La maladie atteignit bientôt une telle gravité, que ses compagnons, craignant pour ses jours, le reconduisirent en toute hâte dans sa ville natale. Don Guido voulut le loger dans son propre palais ; mais il eut beau lui prodiguer les soins les plus empressés, le mal résista à tous les efforts. Au printemps de l'année suivante, le Frère Élie envoya le saint Patriarche respirer l'air de Sienne, plus doux que celui d'Assise. Ce n'est pas que le Vicaire-général se fît illusion sur l'état du séraphique Père, puisqu'en 1224, étant à Foligno, il avait été averti, dans un songe mystérieux, que François n'avait plus que deux années de souffrances à passer sur la terre ; mais il voulait du moins adoucir les dernières années de son exil.

Le choix du séjour ne pouvait être plus heureux. Bâtie sur trois collines, à 405 mètres d'altitude, entre les deux bassins de l'Elsa et de l'Ombrone, Sienne est à l'abri des chaleurs excessives aussi bien que des froids rigoureux. Parée alors de tous les charmes du printemps, elle semblait sortir d'un bouquet de fleurs et s'épanouissait comme une reine au centre des villes soumises à sa domination [1]. Le malade respira l'air pur de ses collines et

[1] Sienne n'avait point alors l'aspect désolé d'aujourd'hui. Rivale de Florence, elle comptait plus de 150,000 habitants.

Digitized by Google

les fortifiantes senteurs de sa plaine, mais, hélas! sans en retirer aucun soulagement. Changement de lieu, soins et remèdes, tout fut inutile. Les plaies des stigmates crucifiaient toujours sa chair innocente; ses poumons étaient atteints, son estomac délabré, sa cécité presque complète. Les médecins de Sienne lui appliquèrent à leur tour le feu aux deux tempes : cette opération n'eut d'autre résultat que de renouveler sous leurs yeux le miracle de Mont-Colombe. Peu de jours après il fut pris d'un vomissement de sang qui le réduisit à la dernière extrémité. Ses compagnons, tout éplorés, se réunirent autour de sa couche, et ils lui dirent à l'exemple des disciples de saint Martin : « Père, si vous nous quittez, qui nous instruira? qui nous consolera? Ah! laissez-nous du moins un gage suprême de votre affection paternelle, et donnez-nous votre bénédiction, afin qu'elle nous protège contre nos ennemis. » Le saint Patriarche, ému jusqu'au fond des entrailles, appelle alors Frère Benoît de Pirra, son chapelain et son infirmier, et prononce d'une voix mourante, mais avec une parfaite sérénité d'esprit, les quelques mots qui suivent : « Prêtre du Très-Haut, écrivez la bénédiction que je donne à tous mes Frères, non seulement à tous ceux qui sont actuellement dans l'Ordre, mais encore à tous ceux qui y entreront dans l'avenir jusqu'à la fin des siècles. Voici en trois mots mes intentions et mes dernières volontés : — Que tous les Frères s'aiment toujours

Digitized by Google

les uns les autres, comme je n'ai cessé et ne cesserai de les aimer. Qu'ils chérissent toujours la pauvreté, ma Dame et ma souveraine. Enfin, qu'ils soient toujours humblement soumis aux prélats de l'Ordre et aux clercs de notre Mère la sainte Église. Que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, repose sur eux ! Ainsi soit-il. »

A la réception de cette lettre, le Frère Élie ne douta plus que l'heure du dénouement ne fût arrivée. Il accourut à Sienne ; et sur le désir du saint lui-même, il le ramena presque mourant en Ombrie. Don Guido, ami et protecteur de François jusqu'à la fin, le logea dans son palais. De leur côté, les magistrats d'Assise apostèrent des gardes autour du palais, et veillèrent jour et nuit, de peur qu'on ne leur enlevât la relique d'un corps honoré des sacrés stigmates [1].

Quant à notre malade, loin de craindre la mort, cette funèbre messagère dont le seul nom glace d'effroi tous les autres hommes, il lui souriait comme un ami sourit à son ami. N'était-ce pas elle qui allait lui ouvrir les portes de la cité de la paix, et l'introduire près du trône de son Bien-Aimé ? Aussi laissait-il percer à travers ses angoisses je ne sais quelle joie qui n'est pas de ce monde. Et quoique ses souffrances fussent si aiguës, si continuelles, qu'il lui eût semblé plus tolérable (lui-même l'avouait) de passer sous la main du bour-

[1] Le vol des reliques était fréquent à cette époque.

Digitized by Google

reau, cependant il trouvait encore assez de force pour consoler ceux qui l'entouraient. Où puisait-il cette énergie surhumaine ? Le trait suivant donnera la réponse à cette question.

Un jour que ses douleurs l'oppressaient plus cruellement encore que d'habitude, un petit Frère infirmier, touché de compassion, lui dit : « Mon Père, priez donc le Seigneur de vous traiter un peu plus doucement ! Il semble que sa main s'appesantisse trop durement sur vous. — Si je ne connaissais ta simplicité et la droiture de tes intentions, répliqua François avec une sainte indignation, j'aurais horreur de demeurer avec toi qui trouves à redire aux jugements de Dieu sur moi. » Et aussitôt, rappelant toutes ses forces, il se jette sur le pavé, et le choc est si violent que ses membres endoloris en sont tout froissés. Puis, il baise la terre en s'écriant : « Seigneur, je vous rends grâce pour toutes mes souffrances. Ajoutez-en cent fois plus encore, si c'est votre bon plaisir ; car, mon unique bonheur est d'accomplir votre très sainte volonté. » Le séraphique Patriarche se peint tout entier dans ce mot. Aimer Dieu sans mesure, accomplir en tout sa très-sainte volonté, et mettre en cela tout son bonheur : voilà la clef de sa belle vie et de sa belle mort.

Sentant que le terme de son pèlerinage approchait et que la tente de son corps allait bientôt être repliée, il réunit ses disciples autour de sa couche dans la salle du palais épiscopal ; et à l'exemple de

Digitized by Google

Jacob, il étendit ses bras l'un sur l'autre en forme de croix pour bénir tous les fils de son amour. Il demanda sur quel front reposait sa main droite : « C'est sur la tête du Frère Élie, répondirent les Frères. — C'est bien, reprit-il. Mon fils, je te bénis, en tout et par-dessus tout ; de même que sous ta main le Très-Haut a multiplié mes enfants, de même je les bénis tous en toi. Que Dieu, le Souverain Seigneur de toutes choses, te bénisse dans le ciel et sur la terre ! Pour moi, je te bénis autant et plus que je ne le puis. Je conjure Celui qui peut tout, de suppléer à mon impuissance : qu'il se souvienne de tes œuvres, qu'il exauce tous tes vœux, et qu'il te donne part un jour à la récompense des justes. » Dieu devait plus tard, à la dernière heure du Frère Élie, se souvenir de la prière et des mérites de François mourant.

Le saint ne pouvait oublier ses chères filles de Saint-Damien ; il envoya donc à sainte Claire et à ses compagnes une dernière bénédiction avec une lettre remplie des plus touchantes exhortations. On reconnaît bien à toutes ces délicatesses de la plus exquise charité l'aimable François d'Assise, qui pouvait dire de ses enfants spirituels ce que, jeune encore, il disait des pauvres : « Je les porte tous dans mon cœur. » Et l'on y voit le signe de la vraie piété ; car c'est le propre de la religion de transformer tout ce qu'elle touche, d'élever les pensées, et de purifier, d'agrandir, de perfectionner toutes les légitimes affections, en les surnaturalisant.

Digitized by Google

Après avoir ainsi appelé les faveurs du ciel sur son immense famille, il pria ses Frères de le transporter à Notre-Dame-des-Anges, lieu béni entre tous, qui était le berceau de son Ordre et son séjour de prédilection ; « car, il voulut, dit saint Bonaventure, rendre le souffle de sa vie mortelle dans ce même sanctuaire où il avait reçu le souffle divin de la grâce. » C'était dans les derniers jours de septembre 1226. Le saint était porté sur un brancard. Quand on fut dans la plaine, à peu près à moitié chemin entre la ville et le couvent, il demanda si l'on était vis-à-vis de l'hospice où, dans les commencements de sa conversion, il aimait tant à soigner les lépreux. Sur la réponse affirmative : « Tournez-moi, dit-il, vers la cité. » Puis, se soulevant avec effort, le bras gauche appuyé sur l'un des Frères, la main droite étendue vers Assise, et les yeux levés au ciel, il prononça ces paroles solennelles :

Benedicta tu, civitas, a Domino,
Quia per te multæ animæ salvabuntur,
Et in te multi servi Altissimi habitabunt ;
Et de te multi eligentur ad regnum æternum.
Pax † tibi.

« Sois bénie de Dieu, ô cité d'Assise, parce que beaucoup d'âmes seront sauvées en toi et par toi. Le Très-Haut comptera d'innombrables serviteurs dans l'enceinte de tes murailles, et bon nombre de tes enfants seront choisis pour les tabernacles éternels. Que la paix soit avec toi ! »

A toutes ces bénédictions se mêle un nom plein de doux souvenirs pour saint François et pour nos



lecteurs, le nom de sa grande bienfaitrice de Rome, Giacomina de Settésoli. Dès qu'il fut arrivé à la Portioncule, il dicta pour elle la lettre suivante, où il prophétise le jour de sa mort: « Sachez, ma bien chère fille, que le Christ à jamais béni m'a révélé la fin prochaine de mes jours. Si donc vous voulez me revoir en ce monde, partez aussitôt après la réception de cette missive, et hâtez-vous de venir à Notre-Dame-des-Anges. Si vous arrivez plus tard que samedi, vous me trouverez mort. Apportez avec vous de l'étoffe ou plutôt un cilice, pour ensevelir mon corps, et de la cire pour ma sépulture. Je vous prie aussi d'apporter de ces pâtes que vous me faisiez prendre à Rome, quand j'étais malade..... » A ces mots, il s'arrêta, comme un homme que distrait une visite inattendue; puis il reprit: « Il est inutile d'envoyer cette lettre; la dame de Settésoli est en chemin. » En effet, elle arriva peu de temps après avec ses deux fils, apportant avec elle tout ce que le saint désirait, selon l'ordre formel qu'un ange lui en avait donné[1].

Par une exception unique, motivée sur le dévouement de l'illustre veuve, le saint Patriarche ordonna qu'on l'introduisît avec ses deux fils dans l'intérieur du monastère. Ce fut une grande consolation pour elle d'être admise à contempler le crucifié de l'Alverne, à lui prodiguer ses soins, à baiser les

[1] Bernard de Besse.

Digitized by Google

plaies saignantes de ses pieds et à les arroser de ses larmes : consolation que lui avait value son inépuisable charité envers les pauvres de Jésus-Christ. Dans la matinée du mercredi (30 septembre), comme elle parlait de renvoyer une partie des gens de sa suite, le malade l'en empêcha. « Ma fille, lui dit-il, attendez encore quatre jours ; et quand vous aurez rendu les derniers honneurs à ce pauvre corps, vous pourrez vous en retourner à Rome avec tout votre monde. » Le conseil du saint fut pour elle un ordre auquel elle se hâta d'obtempérer.

Le lendemain, 1er octobre, François fit assembler tous les Religieux du couvent, les bénit de nouveau, et partagea entre tous, comme symbole d'union fraternelle, un pain qu'il avait béni d'un signe de croix. Le Frère Élie, seul, dans l'excès de sa douleur, ne mangea point sa portion ; le Frère Léon, la lui ayant demandée, la conserva pieusement, et les chroniques racontent qu'elle servit dans la suite à guérir une foule de malades. Tous les Frères fondaient en larmes. Le séraphique Père fit approcher les deux premiers-nés de ses fils, Bernard de Quintavalle et Gilles. (Pierre de Catane, le second de ses disciples, était déjà retourné à Dieu.) « Venez, mes fils bien-aimés, leur dit-il, venez que je vous bénisse avant de mourir. » Et croisant les mains au-dessus de leurs têtes, il les bénit d'une bénédiction spéciale.

Le vendredi soir, 2 octobre, le malade fit signe

Digitized by Google

aux Frères de s'approcher de sa couche. Chose admirable! le corps était à toute extrémité, mais l'esprit rayonnait en sa plénitude; et dans cette lampe qui se brisait, la lumière de l'intelligence, ferme et pure, projetait encore tout son éclat. A cette heure suprême, il dictait le testament qu'on va lire, suave effluve d'amour qu'il laisse tomber de ses lèvres défaillantes, œuvre magistrale où il peint lui-même à grands traits les diverses phases de sa vie. Le Frère Ange de Riéti écrivait; les autres Religieux écoutaient avec un attendrissement facile à comprendre.

« Le Seigneur m'a fait la grâce, à moi, Frère François, de commencer ainsi à faire pénitence. Lorsque je menais ma vie de péché, il me semblait trop amer de voir les lépreux; mais le Seigneur me conduisit au milieu d'eux, et j'exerçai la miséricorde à leur égard. Et quand je m'éloignai d'eux, ce qui m'avait paru amer se changea pour moi en douceur pour l'âme et pour le corps. Après cela, je tardai peu, et je sortis du siècle. Et le Seigneur me donna une telle foi aux églises, que je l'y adorais en toute simplicité et lui disais : Nous vous adorons, ô très-saint Seigneur Jésus, ici et dans toutes vos églises qui sont par toute la terre; et nous vous bénissons d'avoir racheté le monde par votre sainte Croix.

» Ensuite le Seigneur me donna et me donne encore une foi si vive en ses prêtres qui vivent selon la foi de la sainte Église Romaine, à cause

Digitized by Google

de leur caractère, que lors même qu'ils me persécuteraient, je voudrais avoir recours à eux. Si je rencontre des prêtres séculiers, eussé-je autant de sagesse que Salomon, et n'eussent-ils à gouverner que la plus petite des paroisses de l'univers, je ne veux pas prêcher malgré eux dans leurs églises. Je les veux respecter, aimer et honorer, eux et tous les autres, comme mes seigneurs. Et qu'on ne me parle pas de leurs péchés ; car je discerne en eux le Fils de Dieu, et comme prêtres ils sont mes maîtres. J'agis de la sorte, parce qu'en ce monde je ne vois rien qui tombe sous mes sens, de ce même très-haut Fils de Dieu, si ce n'est son corps et son sang adorables, qu'ils consacrent et reçoivent, et qu'ils ont seuls le pouvoir d'administrer aux fidèles. Je veux honorer et révérer par-dessus tout les mystères eucharistiques, et que la sainte Hostie soit placée dans des ciboires et des tabernacles précieux.

« Quant au saint nom du Seigneur et aux paroles de l'Évangile, si je les trouve en des endroits peu décents, je veux les ôter de là, et prie les autres de faire de même, pour les placer en un lieu convenable. Nous devons aussi honorer et respecter tous les théologiens et ceux qui nous dispensent le pain de la parole divine, comme étant pour nous les canaux de la vie surnaturelle.

« Lorsque le Seigneur m'eut donné des Frères, personne ne m'enseigna ce que j'avais à faire ; mais le Très-Haut lui-même me révéla que je

Digitized by Google

devais vivre selon la Règle du saint Évangile. Je la fis écrire brièvement et simplement, et le Saint-Père me la confirma. Ceux qui venaient pour embrasser ce genre de vie, donnaient aux pauvres tout ce qu'ils pouvaient avoir. Nous nous contentions d'une seule robe rapiécée au dedans et au dehors, au gré de chacun, en y joignant la corde et les vêtements de dessous; et nous ne voulions rien de plus. Nous autres clercs nous disions l'office comme les autres clercs (de la sainte Église); les Frères lais disaient le *Pater Noster*. Nous établissions volontiers notre demeure dans les églises pauvres et abandonnées; et nous étions simples et soumis à tous.

« Je travaillais de mes mains, et je veux travailler encore; et je commande également à tous mes Frères de s'appliquer à quelque travail honnête. Que ceux qui ne savent pas travailler, apprennent, non pour gagner un vil salaire, mais pour donner le bon exemple et pour fuir l'oisiveté. Si l'on ne vous donne pas le prix de votre travail, ayez recours à la table du Seigneur, en demandant l'aumône de porte en porte. Dieu m'a révélé cette salutation que nous devons employer : Le Seigneur vous donne sa paix!

« Que les Frères se gardent bien d'accepter les églises, maisons et autres constructions faites pour eux, si elles ne sont conformes à la sainte pauvreté que nous avons embrassée dans notre Règle; et après les avoir acceptées, qu'ils y demeurent

Digitized by Google

toujours comme des étrangers et des voyageurs.

« Je défends absolument à tous les Frères, au nom de l'obéissance et quelque part qu'ils se trouvent, de demander aucun privilège à la cour de Rome, par eux-mêmes ou par une personne intermédiaire, soit pour une église, soit pour un lieu quelconque, sous prétexte de prédications, ou même pour se mettre à l'abri des persécutions. S'ils ne sont pas reçus dans un endroit, qu'ils s'en aillent dans un autre pour y faire pénitence, avec la bénédiction de Dieu.

« Je veux fermement obéir au Ministre-général de cette Fraternité et au Gardien qu'il lui plaira de me donner; et je veux être tellement lié entre ses mains, que je ne puisse rien entreprendre sans sa permission, parce qu'il est mon maître. Bien que je sois simple et infirme, je veux pourtant avoir toujours un clerc qui me dise l'office selon les prescriptions de la Règle. S'il se trouve quelque Frère qui ne récite pas l'office selon la Règle, ou qui veuille y apporter des changements ou qui ne soit pas catholique, que tous les Religieux, quelque part qu'ils le rencontrent, soient tenus par obéissance de le présenter au plus proche Custode; et que celui-ci soit également tenu de le garder nuit et jour comme un prisonnier, sans qu'il puisse échapper de ses mains, jusqu'à ce qu'il l'ait remis personnellement entre les mains du Ministre-général. Que le Ministre soit tenu à son tour, en vertu de la sainte obéissance, de le faire conduire

Digitized by Google

par des Frères qui le gardent nuit et jour comme un prisonnier, jusqu'à ce qu'il l'aient présenté au cardinal d'Ostie, qui est maître, protecteur et correcteur de cette Fraternité.

« Et que les Frères ne disent pas : « C'est là une autre Règle » ; car, ce n'est qu'un souvenir, un avertissement, une exhortation, mon testament enfin, que moi Frère François, votre petit serviteur, je vous lègue, à vous, mes Frères bénis, afin que nous observions plus exactement la Règle que nous avons solennellement embrassée. Que le Ministre-général, tous les autres Ministres et Custodes soient tenus par obéissance de ne rien ajouter ni retrancher à la Règle. Qu'ils portent toujours sur eux cet écrit joint à la Règle. Et dans tous les chapitres qu'ils tiendront, après avoir lu la Règle, qu'ils lisent aussi ces paroles. Je défends absolument à tous mes Frères, clercs et lais, en vertu de l'obéissance, de faire des commentaires sur la Règle et sur cet écrit, en disant : « C'est ainsi qu'il faut les entendre. » Mais comme le Seigneur m'a fait la grâce de les dicter l'une et l'autre purement et simplement, entendez-les de même purement, simplement et sans glose, et mettez-les en pratique jusqu'à la fin.

« Et que celui qui observera ces choses soit rempli au ciel et sur la terre de la bénédiction du très-haut Père céleste, qu'il soit comblé de la bénédiction de son bien-aimé Fils et du très saint Esprit consolateur, de toutes les Vertus des cieux

Digitized by Google

et de tous les saints. Et moi, Frère François, votre tout petit serviteur en Notre-Seigneur, je vous confirme, autant que je le puis, au dedans et au dehors cette très sainte bénédiction. Ainsi soit-il. »

Dans cette soirée si mémorable du 2 octobre, les Frères ne pouvaient se lasser d'admirer cette parfaite lucidité d'esprit du séraphique Père, cette patience inaltérable, cette union continuelle avec Dieu, ces touchantes exhortations qu'il murmurait encore d'une voix presque éteinte. Et si l'on se rappelle, en effet, au milieu de quelles angoisses il conservait cette fraîcheur d'idées, cette sérénité d'âme, on ne peut se défendre de partager leur admiration ; les larmes montent à la paupière, et l'on tombe à genoux, pour remercier Dieu d'avoir couronné la vie d'un tel homme par une si belle fin, et d'avoir ordonné à la mort de respecter jusqu'au dernier moment ses facultés mentales, comme il a souvent défendu contre la corruption du tombeau les corps des saints, dont le mal n'a jamais terni la virginale pureté.

Le lendemain matin, c'est-à-dire, le samedi, la Vierge Immaculée à laquelle François avait spécialement consacré ce jour au fameux Chapitre des Nattes, lui préparait, en retour, une grâce que le chrétien est habitué à considérer comme le don par excellence et le miracle des miracles du Seigneur : la sainte communion[1]. Ce devait être la

[1] Les anciens biographes de notre saint imitaient saint Athanase dans la vie de saint Antoine, Sulpice Sevère dans la vie


Digitized by Google

dernière pour lui et le prélude de l'éternelle communion du ciel. Muni du Pain des forts, oint de l'huile des mourants, il porta ses pensées au delà même de la mort; et afin que sa dépouille mortelle, son frère le corps, comme il l'appelait, tombât dans l'oubli des hommes, il désigna d'avance pour le lieu de sa sépulture la « Colline d'enfer », colline d'ignominie où l'on exécutait les criminels : tant il avait faim et soif de mépris et d'humiliations ! Et tant il était destiné à devenir en sa mort comme en sa vie la parfaite image du Verbe incarné ! Après cela, rentrant en lui-même et regardant autour de lui, il pensa que tout était prêt pour le grand voyage de l'éternité, et il demeura en repos.

Le soir, au moment où les crêtes de l'Apennin commencent à incliner leurs ombres vers la plaine, il rassembla ses disciples pour la dernière fois autour de son grabat, les consola et les bénit en disant : « Adieu, mes enfants !... Adieu à tous !... Je vous laisse dans la crainte du Seigneur ; demeurez-y toujours. Le temps de l'épreuve et de la tribulation n'est pas loin ! Heureux ceux qui persévéreront dans le bien qu'ils ont commencé ! Pour moi, je vais à Dieu, j'ai hâte de le voir, et je vous recommande tous à sa grâce[1]. » Les Frères ne pouvaient

de saint Martin, et cent autres biographes qui ne parlent point de la réception des derniers sacrements. Mais comment supposer qu'un saint, averti deux ans d'avance de l'heure de sa mort, ne se soit pas conformé aux lois et aux usages de l'Eglise à ce sujet ? (Voir Chalippe.)

[1] Bonavent.

Digitized by Google

répondre que par leurs cris et leurs sanglots. Dès qu'il eut fini ses adieux, il oublia la terre pour ne plus penser qu'au ciel. Cependant, sur son désir, et comme pour élever plus facilement son âme vers Dieu, les Frères Ange et Léon chantèrent le cantique du Soleil et de sa sœur la Mort, à laquelle il souhaitait ainsi la bienvenue. Puis, s'étant dépouillé de sa robe et restant couvert seulement d'un cilice, il se fit déposer sur la terre parsemée de cendres, dans la pensée que son corps allait bientôt devenir cendre et poussière, et plus encore dans l'intention de demeurer fidèle jusqu'à son dernier soupir à sa Dame la Pauvreté. Les Frères, saisissant son intention, lui présentèrent une tunique et une corde, qu'il revêtit avec de grands sentiments de reconnaissance. Il les pria ensuite de lui lire la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon saint Jean. Après cette lecture, il entonna lui-même et récita de sa voix mourante le psaume 141, qui commence par un cri de détresse et finit par un cri d'espérance.

« J'ai élevé la voix pour crier vers le Seigneur; j'ai élevé la voix pour implorer son secours.

« Je verse mes prières en sa présence, et j'expose devant lui mon extrême affliction.

« Quand mon cœur se sent défaillir, vous connaissez mes voies. Ils m'ont tendu un piège en secret, dans cette voie où je marchais.

« Je considérais à ma droite et je regardais; et il n'y avait personne qui me connût. La fuite m'est

Digitized by Google

fermée, et nul ne cherche à me sauver la vie.

« J'ai crié vers vous, Seigneur, et j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants.

« Prêtez l'oreille à ma prière, parce que je suis humilié jusqu'à l'excès. Délivrez-moi de ceux qui me persécutent ; car ils sont devenus plus forts que moi.

« Tirez mon âme de sa prison, afin que je puisse glorifier votre nom. Les justes attendent que vous m'accordiez l'éternelle récompense. »

A ces mots, sa bouche se ferma pour toujours, et son âme s'envola dans le sein de Dieu. C'était le 3 octobre, une heure environ après le coucher du soleil. Quelle belle mort ! Et comme elle repose le regard au milieu de tant de scènes de barbarie qui ensanglantent la première moitié du XIIIe siècle ! Au lieu d'effrayer, elle remplit l'âme d'une douce émotion, et nous remet involontairement en la mémoire cette sentence de nos saints Livres : « Ici-bas, s'il n'est pas de spectacle plus navrant que la fin de l'impie, il n'en est pas de plus consolant que la fin du juste. » Celle de François revêt, entre toutes, un charme incomparable. Il semble au premier abord que le fils de Bernardone ait été cueilli avant le temps comme un fruit prématuré : il n'avait que quarante-quatre ans et quelques mois ! Mais si l'on tient compte de cette maxime du Sage, qu'une vie sans tache est toujours une longue vie, on sera obligé de reconnaître qu'il était chargé de

Digitized by Google

jours et de mérites, et qu'il était un fruit mûr pour le ciel. En moins de vingt ans, en effet, il avait effacé les macérations des ascètes de la Thébaïde, les travaux des hommes apostoliques, les souffrances des martyrs. En moins de vingt ans il avait fondé trois familles religieuses, réformé les mœurs, affermi le règne de Jésus-Christ dans les âmes et changé la face de l'univers. Nul peut-être parmi les enfants des hommes n'a reçu d'en haut une vocation plus sublime ; nul n'y a mieux correspondu. Encore faudrait-il lui compter, pour être juste avec lui, non seulement ses œuvres personnelles, mais encore celles que sa doctrine et ses exemples ont inspirées ou inspireront jusqu'au dernier des jours. Quoi qu'il en soit, il demeure (et c'est là sa prérogative spéciale) la plus parfaite image du Sauveur, soit dans sa naissance sur la paille, soit dans sa vie publique, soit dans ses souffrances sur le mont Alverne, soit même, jusqu'à un certain point, dans les merveilles qui ont suivi sa mort.

Salut, ô généreux athlète de la foi ! Salut, ô martyr d'amour, décoré de la pourpre des sacrés stigmates ! Tu es ce juste qui fleurit comme le palmier, et qui se multiplie comme le cèdre du Liban. Désormais tu auras une place à part dans les fastes de l'Église et surtout dans le cœur de tes enfants, où ta mémoire vivra de génération en génération.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

Obsèques de saint François. — Sa canonisation. — Translation de ses reliques. — Magnificences de son tombeau.

(1226-1230.)

Les mystères de la grâce étaient consommés pour François : ceux de la gloire allaient commencer pour lui. Au moment où il expira, une multitude de ces alouettes qu'il aimait et qu'il invitait à célébrer avec lui les louanges du Créateur, s'abattirent sur le toit de Notre-Dame-des-Anges, et chantèrent avec une merveilleuse douceur, comme pour fêter son couronnement dans le ciel. — Le Frère Augustin d'Assise, Provincial de la province de Capoue, homme de mérite et d'une sainteté consommée, vit l'âme du saint Patriarche monter au delà du firmament sous la forme d'une étoile resplendissante ; et se soulevant avec effort de la couche sur laquelle la douleur l'avait cloué : « Mon Père, cria-t-il, attendez-moi : je m'en vais avec vous. » Et son âme, brisant la frêle enveloppe de son corps, fit cortège à celle de son bienheureux Père. Saint François apparut également à son illustre ami, don Guido, qui était alors en pèlerinage au mont Gargano, et lui dit : « Je quitte ce

Digitized by Google

lieu d'exil, et m'en vais à la patrie[1]. » Tous ces événements se passaient dans la nuit du 3 au 4 octobre.

Le corps du défunt était une relique sans prix ; aussi les Frères eurent-ils soin de l'embaumer, afin que la terre gardât plus longtemps un si riche trésor. La pieuse Giacomina de Settésoli pourvut à tous les frais de l'embaumement et de l'inhumation[2]. On déposa le cœur et les entrailles dans l'église de Notre-Dame-des-Anges. La petite cellule où François avait rendu son âme à Dieu, et qui est contiguë au sanctuaire, fut transformée en chapelle ardente ; et le corps, revêtu d'une tunique neuve ouverte au côté du cœur, et entouré d'essences et de parfums auxquels se mêlait une odeur toute céleste, fut étendu sur de magnifiques tapis, pour être exposé à la vénération du peuple.

La nouvelle de cet événement se répandit avec la rapidité de la foudre dans toute la ville d'Assise. « Le saint est mort ! le saint est mort ! » criait-on de toutes parts. Le soir même les habitants accoururent à la Portioncule, pour vénérer les restes mortels de celui qu'ils avaient invoqué même de son vivant. Chacun put alors les contempler à loisir et satisfaire sa dévotion. « Autant François s'était fait petit et humble, dit saint Bonaventure,

[1] Bonaventure.

[2] En récompense de leur piété, la dame de Settésoli et ses deux fils, tous deux sénateurs romains, furent enterrés dans la basilique du Sagro-Convento.


Digitized by Google

autant Dieu prenait plaisir à le glorifier immédiatement après sa mort. Son âme avait franchi les parvis célestes, et buvait à longs traits aux sources de la vie ; mais en se séparant de son corps, elle lui avait laissé un gage certain de ses destinées futures : nous voulons parler du privilège des sacrés stigmates, privilège inouï depuis les premiers siècles de l'Église, et qui lui valait d'être l'image de Jésus glorieux et ressuscité, après l'avoir été de Jésus souffrant. Dans ses mains et dans ses pieds on voyait des clous miraculeusement formés de sa chair, et qui y étaient tellement adhérents, que poussés d'un côté, ils avançaient de l'autre, comme des nerfs fort durs et d'une seule pièce. Rien n'empêchait plus de voir la plaie du côté (qu'il cachait avec tant de soin pendant sa vie), cette plaie que la main de l'homme n'avait point faite, et qui rappelait à l'esprit celle du Seigneur Jésus. Les clous avaient la couleur grisâtre du fer ; mais la blessure latérale, avec sa couleur vermeille et ses bords repliés, ressemblait à une belle rose fraîchement épanouie. Le teint du saint Patriarche, naturellement brun, un peu basané, avait recouvré l'éclat et la fraîcheur du premier âge, et ses membres la souplesse de l'enfance : autant de symboles de la pureté de son âme ! On eût dit un autre Christ descendu de la croix et prêt à être enseveli dans le tombeau.

« Cependant, parmi les fidèles qui vinrent baiser les stigmates, on remarqua un chevalier de grande réputation, nommé Jérôme, incrédule comme

Digitized by Google

l'apôtre saint Thomas : comme lui, il examina minutieusement et palpa du doigt les cinq plaies du bienheureux Père, et comme lui aussi, il fut délivré de tout doute à cet égard ; il devint dans la suite l'un des plus chauds défenseurs de la réalité du miracle. Pendant toute la nuit, les Religieux, les tertiaires et les amis du saint chantèrent tour à tour des psaumes et des cantiques devant sa dépouille mortelle : si bien qu'on eût cru assister à la fête d'un ange plutôt qu'aux funérailles d'un homme [1]. »

Le lendemain, dimanche (4 octobre), jour béni où l'Église célèbre la gloire du Christ ressuscité, eurent lieu les obsèques, ou plutôt le triomphe de son fidèle serviteur. Laissons un témoin oculaire, Thomas de Célano, nous en retracer les scènes imposantes.

Dès le matin, le clergé et les consuls d'Assise descendirent à Notre-Dame-des-Anges pour transporter solennellement les restes de leur compatriote. Toute la ville était là ; de plus, une foule innombrable, accourue de tous les points de l'Ombrie, encombrait la plaine. Le convoi défila lentement et avec ordre. Les trompettes guerrières ouvraient la marche, selon l'usage du temps ; puis venaient les fidèles portant des rameaux d'olivier, et après eux les Frères, tenant des torches ardentes à la main. Deux magistrats et deux Frères-Mineurs

[1] Bonaventure.


Digitized by Google

portaient le corps sur leurs épaules. Le clergé fermait le cortège, st s'avançait au chant des psaumes et des hymnes de l'Église. La Providence permit qu'au lieu de prendre le chemin le plus direct, on choisît le sentier détourné qui mène au monastère de Saint-Damien. On déposa le corps dans la chapelle des Pauvres-Dames, afin qu'elles eussent la consolation de contempler une dernière fois le visage transfiguré de leur fondateur. On ouvrit la grille à travers laquelle on leur donnait la sainte communion ; et Claire, malade, portée dans les bras de ses filles, put vénérer, toucher et baiser, non sans verser beaucoup de larmes, les cinq plaies du stigmatisé de l'Alverne. Elle essaya d'arracher un des clous miraculeux, pour le conserver comme relique ; mais voyant qu'elle n'y pouvait réussir, elle se contenta de tremper un linge dans le sang qui coulait de la blessure, et de prendre la mesure exacte de la taille du saint, pour faire peindre son portrait dans le chœur des Religieuses.

Lorsque le convoi se remit en marche, les servantes du Christ éclatèrent en gémissements ; jamais orpheline, pleurant sur la tombe de sa mère, ne fit entendre de plaintes plus déchirantes. « O l'amère séparation, s'écriaient-elles en sanglotant !... O notre Père !... Notre Père, que ferons-nous ? Qu'allons-nous devenir ?... Tout notre bonheur s'envole avec vous !... » Ainsi leur cœur était partagé entre la tristesse et la joie, la tristesse

Digitized by Google

d'avoir perdu celui qu'elles aimaient, et la joie de le savoir déjà couronné dans les Cieux. Cependant on emporta les précieuses reliques, et la porte du monastère se referma pour ne plus s'ouvrir jamais à de pareilles douleurs [1].

Le cortège traversa les rues d'Assise, tendues de draperies et de guirlandes de verdure, jusqu'à l'église Saint-Georges, où il s'arrêta. « C'est là que notre saint avait été initié à l'étude des lettres chrétiennes ; c'est là qu'il avait pour la première fois prêché la pénitence et l'amour de Dieu : là devait être aussi son premier lieu de repos [2]. » La dépouille mortelle y fut déposée dans une châsse en cyprès, que la piété des fidèles avait offerte au chevalier de la pauvreté séraphique.

Le Frère Élie, vicaire-général de l'Ordre et successeur de saint François, s'empressa d'envoyer à tous les Supérieurs la nouvelle de sa mort. Sa lettre, écrite sous le coup de la première émotion, est un modèle d'oraison funèbre ; et nous nous faisons un devoir et un bonheur d'en reproduire les passages les plus importants :

« Avant de commencer à parler, je pleure, et ce n'est pas sans motif. La douleur envahit mon âme comme un torrent qui déborde. Hélas ! le malheur que je redoutais a fondu sur nous : celui qui nous consolait n'est plus. Chéri de Dieu et des

[1] Thomas de Célano.
[2] Bonaventure.


Digitized by Google

hommes, il est monté au séjour de la lumière, lui qui enseignait à Jacob la loi de la science et de la vie, et qui a laissé à Israël le testament de la paix. Nous ne saurions trop nous réjouir pour lui ; nous ne saurions trop pleurer sur nous-mêmes, privés que nous sommes de sa présence et comme ensevelis à l'ombre de la mort. La perte est pour tous ; le péril n'est que pour moi, à cause des soucis et de l'affliction qui m'oppressent. Ma douleur est sans mesure ; voilà pourquoi, mes frères, je viens vous conjurer de la partager comme je partage la vôtre. Nous sommes orphelins et privés de la lumière de nos yeux. Oui, notre Père était vraiment une lumière pour nous et pour les gens du siècle, une lumière envoyée par la vraie Lumière qui éclaire les hommes assis dans les ténèbres de la mort, afin de diriger leurs pas dans les voies de la paix. Semblable au soleil dans son midi, il éclairait les esprits, et il échauffait les cœurs du feu de son amour, prêchant partout le royaume de Dieu et préparant au Seigneur une génération nouvelle. Son nom s'est répandu jusqu'aux îles les plus lointaines, et les contrées ont admiré ses œuvres.

« Ne vous attristez pas outre mesure ; car Dieu, qui est le père des orphelins, ne nous refusera pas ses fortifiantes consolations. D'ailleurs, François est passé à une vie meilleure ; et avant de mourir, il a béni tous ses enfants, comme un autre Jacob, leur pardonnant toutes les fautes qu'ils auraient pu

Digitized by Google

commettre contre lui. Et maintenant, voici que je vous annonce une grande joie et un prodige inouï jusqu'à nos jours. C'est que peu de temps avant sa mort, notre Père a reçu et porté dans sa chair les stigmates de Jésus crucifié... Bénissez donc le Dieu du ciel et de la terre; louez-le de ses éternelles miséricordes, et souvenez-vous de notre vénérable Père en Dieu. Priez pour lui, c'est son dernier désir ; et invoquez-le lui-même, afin de mériter de participer à sa gloire. Il est mort samedi soir, 3 octobre, une heure avant la tombée de la nuit. Priez-le de mettre à notre tête un autre lui-même, un chef vaillant comme les Machabées, pour nous conduire au combat. Et parce que c'est une pensée salutaire de prier pour les défunts, priez pour le repos de son âme. Chque prêtre dira trois messes, chaque clerc le psautier, les frères laïcs cent *Pater;* les clercs chanteront avec solennité les vigiles des morts. — Frère Élie, pécheur. »

On est heureux de retrouver un tel éloge de notre saint dans la bouche du Frère Élie, dont le témoignage ne saurait nous être suspect.

Les Frères-Mineurs ne mirent aucune épitaphe sur la tombe de leur Père, respectant en cela ses dernières volontés; mais le Très-Haut allait se charger de rendre cette tombe à jamais illustre, à jamais éloquente, à force de prodiges et de bienfaits. N'est-ce pas la plus admirable de ses condescendances et le cachet le plus inimitable de la vraie sainteté, que ce pouvoir accordé à ses élus d'opérer

Digitized by Google

des miracles par delà leur vie mortelle ? Pour le pécheur, toute gloire vient expirer au seuil du tombeau. Pour le juste, au contraire, le trépas ouvre une ère nouvelle ; ses cendres ne possèdent pas seulement le germe de la résurrection et de l'immortalité bienheureuses : elles deviennent, quand il plaît à Dieu, un foyer de vie et d'action surnaturelles. C'est ce qui a lieu pour le Pénitent d'Assise ; à peine sa tombe est-elle fermée, que les miracles s'y multiplient ; et quels miracles !

Ici, c'est une jeune fille d'Assise qui a la tête monstrueusement retournée sur l'épaule, et qui se relève guérie ; là, c'est un vieillard, compatriote et ami du saint, et aveugle depuis cinq ans, qui recouvre soudainement la vue.

« A Capoue, un enfant, jouant sur la rive du Volturno, tombe dans le fleuve et s'y noie. Bientôt la foule s'attroupe autour du cadavre ; les chrétiens et les Juifs eux-mêmes, émus de la douleur du père de cet enfant, invoquent le nom de saint François. Et sur-le-champ le mort ressuscite, se jette dans les bras de son père, et le prie de le conduire à l'église du saint Patriarche, auquel il se reconnaît redevable de la vie.

« A Pennaco, dans la Pouille, une mère pleure sur le cadavre de sa fille unique, et s'oppose aux funérailles dans l'espérance que saint François ne l'abandonnera point dans une pareille affliction. Sa prière n'est point perdue : le saint lui apparaît et lui rend sa fille pleine de vie et de santé.

Digitized by Google

« Autre prodige plus surprenant encore. A Monte-Marino, près de Bénévent, une femme venait d'expirer, et déjà les clercs récitaient l'office des morts autour de sa couche funèbre. Tout à coup, au milieu de la nuit, elle soulève le drap mortuaire, appelle un des prêtres, son parrain, et lui dit : « Mon Père, je veux me confesser. Morte, j'étais réservée au supplice sans fin des ténèbres extérieures, pour avoir caché un péché mortel en confession. Grâce à l'intercession de saint François d'Assise, pour qui j'ai toujours eu la plus vive dévotion, Dieu m'a renvoyée sur la terre pour compléter ma confession. Dès que vous m'aurez entendue et absoute, j'irai au séjour du repos qui m'a été promis. » Elle se confesse en tremblant au prêtre, qui tremble plus qu'elle-même ; et dès qu'elle a reçu le pardon divin, elle se rendort, cette fois, dans le baiser du Seigneur, et c'est pour toujours [1]. »

Le Docteur séraphique, dans sa *Légende*, rapporte cent autres faits non moins avérés, non moins concluants. Que ressort-il, en effet, de cette intervention manifeste de la Providence surnaturelle, sinon que Dieu accréditait par là la sainteté de son serviteur et le culte d'intercession qu'on lui rendait partout? Telle était la conclusion que tirait la dévotion des fidèles, et rien n'était plus logique. Cependant, il fallait une autre sanction, celle d'un

[1] Bonaventure.


Digitized by Google

tribunal qui est la voix de Dieu sur la terre, dont les arrêts sont infaillibles, et dont l'autorisation est absolument requise pour qu'on puisse placer un homme sur les autels; il fallait la sanction de l'Église romaine. C'est à elle seule, en effet, qu'il appartient de reconnaître et de proclamer la sainteté de ses enfants; et c'est là peut-être le plus beau fleuron de la couronne pontificale. Par cet acte souverain, Rome prend les petits, les opprimés, les flétris de ce monde; elle les établit sur les hauteurs de l'autre; et les investissant de la double auréole de patrons et de modèles vis-à-vis de leurs frères, elle leur décerne la plus glorieuse immortalité que puisse concevoir l'esprit humain.

Ce jugement du Saint-Siège ne se fit pas longtemps attendre pour notre Bienheureux. Honorius III était mort le 18 mars 1227. Dès le lendemain, le cardinal Ugolini était élu pape par acclamation, et montait sur la chaire de saint Pierre sous le nom de Grégoire IX. Ainsi l'Ordre naissant des Frères-Mineurs perdait un protecteur, pour en retrouver un autre non moins dévoué.

La Providence réservait à Grégoire IX, comme une consolation dans sa vieillesse et une force dans ses épreuves, l'honneur et la joie de proclamer l'héroïsme des vertus du séraphique Patriarche. Les commencements de son pontificat furent orageux. En 1228, dans le temps des fêtes pascales, une sédition fomentée par les émissaires de l'empereur d'Allemagne, et soutenue par cette faction

Digitized by Google

de l'aristocratie romaine qui jalouse toujours la puissance des papes, contraignit l'auguste vieillard à prendre le chemin de l'exil. Il chercha un refuge au milieu des populations fidèles de l'Ombrie, d'abord à Riéti, puis à Spolète, d'où il se rendit à Assise, pour visiter le monastère des Pauvres-Dames de Saint-Damien, et peut-être plus encore pour recommander à leur saint fondateur la barque de Pierre si violemment agitée. Sur les instances des habitants, qui d'une voix unanime le pressaient d'inscrire au catalogue des saints celui qu'ils appelaient « l'ange d'Assise, l'apôtre de l'Italie, le grand thaumaturge de son siècle », il ordonna de commencer immédiatement les procédures d'usage. Avant de partir pour Pérouse, où l'appelaient ses démêlés avec Frédéric II, il chargea les évêques d'Ombrie de faire dans leurs diocèses l'enquête juridique sur la doctrine et sur les actes de François, et nomma une commission spéciale, composée des cardinaux les moins favorables à la cause [1], pour examiner toutes les pièces du procès.

On abrégea les délais ordinaires des béatifications ; et cette mesure ne surprendra personne : toute la chrétienté retentissait du bruit des miracles de notre Bienheureux, et les témoins vivaient encore ! Le Vicaire de Jésus-Christ, agissant avec cette maturité que l'Église apporte dans toutes les questions de foi et de discipline, examina lui-

[1] Bonaventure.


Digitized by Google

même en plein consistoire la validité de la procédure, approuva les rapports, et, usant de la plénitude de son pouvoir, fixa au dimanche 16 juillet 1228 la solennité de la canonisation.

Le 15 juillet, il quitta Pérouse, escorté de toute sa cour, pour faire son entrée solennelle dans la patrie du saint. Thomas de Célano se plaît à nous redire avec quels transports de joie la vieille cité lui ouvrit ses portes, au milieu de quel enthousiasme elle le conduisit jusqu'au palais épiscopal, et comment elle fut obligée, en ce jour-là, de dilater son enceinte, trop étroite pour contenir les flots de peuple, de gentilshommes, d'abbés mitrés et de prélats, que l'annonce de cette fête avait attirés de tous les points de l'Italie.

Le lendemain, dimanche, 16 juillet, le Souverain Pontife se rendit en grande pompe à l'église Saint-Georges, où reposait le corps béni, et qui était toute décorée de l'image et de la bannière du saint. Grégoire IX, après une fervente prière, monta sur le trône qui lui avait été préparé, et voulut publier lui-même les louanges de celui dont il avait été si longtemps le protecteur et l'ami. Il prit pour texte de son allocution ces paroles du Sage : « Il a brillé dans le temple de Dieu, comme le soleil brille en son midi. » Le cardinal Octavien, cousin d'Innocent III, lut ensuite publiquement, contre l'usage, la relation des miracles juridiquement constatés. Cette lecture donna lieu à une scène des plus émouvantes et peut-être sans exemple dans l'histoire.

Digitized by Google

La plupart des personnes sur qui s'étaient opérés ces prodiges, étaient présentes dans l'auditoire et les attestaient tout haut, en s'écriant : « C'est vrai ! C'est à moi que cela est arrivé [1] ! » Et à leurs côtés se trouvaient les témoins des mêmes prodiges ou les pécheurs convertis, qui, malgré la sainteté du lieu, ne pouvaient retenir leurs cris de joie et d'admiration. Un second orateur, le cardinal Rainerio Capoccio, jadis intimement lié avec les saints Patriarches Dominique et François, raconta à son tour ce qu'il savait sur la vie de ce dernier. L'Assemblée était émue jusqu'aux larmes. Enfin le Souverain Pontife, assis sur son trône, la mitre en tête, les mains et les yeux au ciel, en face de la foule haletante et recueillie, prononça ces solennelles paroles :

« A la gloire de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, de la bienheureuse Vierge Marie et des saints apôtres Pierre et Paul, et à l'honneur de l'Église romaine. — Nous avons résolu, de l'avis de nos frères les Cardinaux et les autres prélats, d'inscrire au catalogue des saints le bienheureux Père François, que Dieu a glorifié dans le ciel, et que nous vénérons sur la terre. Sa fête sera célébrée le 4 octobre. »

Alors, déposant la mitre, il entonna le chant du triomphe, le *Te Deum*, que les Cardinaux et les Frères-Mineurs continuèrent avec lui. Le peuple y

[1] Thomas de Célano.


Digitized by Google

répondit par d'immenses acclamations, et les joyeuses volées des cloches annoncèrent au loin la promulgation du décret de canonisation. Grégoire IX, descendant ensuite de son trône, alla se prosterner devant la châsse du nouveau saint, y colla ses lèvres, y déposa son offrande selon l'usage, puis revint offrir le saint sacrifice de la messe. Les fils du saint Patriarche, des flambeaux ou des branches d'olivier à la main, formaient une couronne autour de l'autel et chantaient en chœur :

« *Franciscus pauper et humilis, cœlum dives ingreditur; hymnis cœlestibus honoratur :* — L'humble et pauvre François est entré riche dans le ciel; il est honoré des hymnes angéliques. »

Enfin, après la messe, le Saint-Père, ayant invoqué tout haut le nouveau saint : « Père saint François, priez pour nous », donna l'absolution et la bénédiction habituelles.

Et toutes ces splendeurs, après s'être épanouies dans tout leur éclat au soleil de l'Ombrie, allèrent se refléter au loin par un triduum solennel dans tous les couvents de l'Ordre séraphique; et peu d'années après, il n'y eut plus de temple dans l'Église catholique qui n'eût un autel consacré à l'humble Mendiant d'Assise. Ainsi Dieu abreuvait de gloire celui qui avait le plus méprisé la gloire!

On voit, d'après ce court aperçu, si nous avions tort de dire que Rome décerne aux justes la plus glorieuse immortalité que puisse concevoir l'esprit humain. Non, parmi toutes les pompes sacrées,

Digitized by Google

toujours si imposantes, toujours si supérieures aux fêtes purement profanes, il n'est rien de comparable à celle de la canonisation des saints, rien qui révèle mieux aux esprits attentifs quelle est la véritable Épouse du Christ. Seule, en effet, l'Église catholique fait des saints ; seule, elle a le pouvoir de les couronner sur la terre, comme le Fils de l'homme a seul le pouvoir de les couronner dans le ciel. Et si elle est grande quand par le baptême elle les engendre à la vie surnaturelle, elle nous semble plus grande encore, plus majestueuse, plus divine en un mot, lorsque, tirant leur cendre de la poussière du tombeau, elle proclame leur triomphe, les pose sur le Thabor de nos autels, et convoque toutes les générations à chanter avec elle : « Qu'elle est belle, la race des âmes pures ! Leur mémoire est immortelle, bénie de Dieu et des hommes ! » La canonisation des saints est donc toujours une ovation sans égale, une ovation qui se tient, pour ainsi dire, sous les portiques du temple éternel. Celle du séraphique Père se distingue pourtant, entre toutes, par plusieurs circonstances exceptionnelles, que nous ne pouvons passer sous silence. C'était la première fois qu'en dehors de Rome, un pape accomplissait ce grand acte sur la tombe même du nouveau saint ; de plus, le Saint-Siège portait un jugement définitif moins de deux ans après la mort de l'élu de Dieu. Enfin Pica, la vieille mère de François, était présente à ces triomphales cérémonies. Heureuse mère, qui, en retour d'une

Digitized by Google

vie de sacrifices et d'immolation, goûtait la plus douce récompense qu'une femme puisse ambitionner en ce monde : elle était couronnée dans son fils !

Trois jours après la cérémonie, Grégoire IX expédia à tous les évêques de l'univers la Bulle de canonisation, datée de Pérouse (19 juillet 1228), Bulle qui n'est pas seulement un monument de la plus haute autorité, mais aussi le plus splendide panégyrique du saint.

On n'a pas oublié que François avait désigné la Colline d'Enfer pour le lieu de sa sépulture. Quand le Frère Élie se mit en demeure d'exécuter les dernières volontés de son bienheureux Père, toute la cité se récria contre lui, regardant le choix de cet emplacement comme un outrage pour elle-même et pour la mémoire du plus illustre de ses fils. Il fallut en appeler à la décision du pape. Grégoire IX approuva les idées et les plans d'Élie ; mais par une inspiration vraiment admirable, il décréta que dorénavant la Colline d'Enfer se nommerait la Colline du Paradis. Les consuls d'Assise, heureux de la décision, joignirent la Colline du Paradis aux autres fiefs du Saint-Siège [1].

Le Souverain Pontife ordonna au Frère Élie de bâtir une basilique digne du trésor qu'elle allait contenir ; il en bénit lui-même la première pierre

[1] L'acte de donation est du 30 mars 1228, et signé par l'un des magistrats de la ville, Simon Puzarelli. (*Archives d'Assise.*)

Digitized by Google

au lendemain de la solennité de la canonisation, et vida le trésor pontifical pour aider à l'achèvement de l'édifice. La révolte de Frédéric II rendait ces temps calamiteux pour le Saint-Siège. Après avoir largement contribué de ses propres deniers, le pape fit appel à la générosité des fidèles, leur accordant des indulgences pour chaque offrande. De son côté, le Frère Élie, alors Ministre-général, aidé de l'architecte le plus renommé de cette époque, Jacques l'Allemand, poussa les travaux avec une incroyable activité. On ne peut se le dissimuler, l'entreprise était gigantesque. « La Colline du Paradis » n'était qu'une masse de roches plus ou moins irrégulières, adossées aux remparts, à l'extrémité occidentale de la ville. Il fallut arracher du sol une montagne énorme, pour poser dans cette crypte le tombeau de saint François. Sur les sommets granitiques de la colline, nivelés avec art, on assit solidement une église en style byzantin.

On peut dire que cette église renferme autant de merveilles que de pierres. Elle semble s'être élancée du sol comme par enchantement : en deux ans elle était presque entièrement achevée ! Voilà bien un de ces poèmes de pierres, un de ces monuments inimitables qui prouvent non seulement l'action de la foi dans ces temps trop dépréciés, mais encore la puissance du génie humain au service de la foi. Un pape exilé, un Ordre sans ressources, fondé sur la pauvreté la plus absolue, une ville souvent désolée par le passage des armées, un peuple en proie

Digitized by Google

aux persécutions du schisme : voilà quels avaient été, en cette occasion, les trésoriers de la Providence !

Dès le printemps de l'année 1230, le Ministre-général, après avoir rendu compte à Grégoire IX de l'état des travaux et avoir pris ses ordres, écrivit à tous les Frères-Mineurs et à tous les princes chrétiens, pour leur annoncer que la translation du corps de saint François, de l'église Saint-Georges dans la nouvelle basilique, aurait lieu le 25 mai de la même année, et qu'il y ouvrirait le même jour le Chapitre-général. La réputation du « séraphin d'Assise » était si universelle, que les souverains catholiques s'empressèrent d'envoyer de riches offrandes pour l'ornementation de la nouvelle église. Le pape se distingua entre tous ; privé d'assister à cette fête, soit à cause de son grand âge (il était presque centenaire), soit à cause de la gravité des événements politiques, il députa trois légats pour déposer en son nom, sur le tombeau du glorieux Patriarche, une croix d'or enrichie de pierres précieuses et contenant une parcelle de la vraie Croix, des vases sacrés en or et en argent, un rétable d'autel en or, rehaussé de perles et de pierreries, des ornements sacerdotaux d'une grande richesse, et une grosse somme d'argent pour l'achèvement de l'édifice. Il y joignait une lettre apostolique où nous lisons : « Le Seigneur qui multiplie ses miséricordes pour renouveler la jeunesse de l'Église, son unique Épouse,

Digitized by Google

se plaît à glorifier ici-bas par des miracles les reliques de ceux qu'il a couronnés là-haut. C'est pourquoi, au milieu des sollicitudes sans nombre et des peines sans mesure qui nous accablent, nous trouvons un sujet inépuisable de consolations et d'actions de grâce dans la gloire qu'il répand sur François, notre Père et le vôtre, et peut-être plus le nôtre que le vôtre. Nous apprenons avec bonheur qu'à tant d'autres miracles, opérés précédemment, nous pouvons joindre la résurrection d'un mort en Allemagne, et nous faisons plus que jamais nos délices de publier les louanges d'un si grand saint. En retour, nous avons cette douce confiance, qu'après nous avoir tant aimés durant sa vie mortelle, il nous aime encore davantage, et qu'il ne cesse d'intercéder pour nous, maintenant qu'il voit face à face celui qui est l'Amour... Nous accueillons favorablement votre pieux désir de transférer ses restes dans l'église qui lui sera dédiée. » A la fin de la lettre, il accordait des indulgences pour la solennité de la translation des reliques, et nommait commissaires apostoliques pour la circonstance le Ministre-général (Frère Élie) et quelques autres Religieux du même Ordre. On voit, par ce bref, que si la famille franciscaine était toute dévouée au Saint-Siège, celui-ci, en retour, la comblait de ses faveurs et la couvrait de sa haute protection.

Le 29 mai, samedi, veille de la Pentecôte, on commença de grand matin la cérémonie de la translation. Le corps fut retiré de son tom-

Digitized by Google

beau provisoire, et posé sur un char d'honneur que traînaient des bœufs couverts de riches draperies de couleur écarlate[1]. On eût dit la translation d'un homme vivant, tant les membres avaient conservé de souplesse, tant les plaies des sacrés stigmates paraissaient vives ! Les trois légats du Saint-Siége, le Frère Élie et les autres commissaires apostoliques entouraient le char. Venaient ensuite, sur deux interminables files, les évêques, les clercs, plus de deux mille Religieux, et les magistrats avec leurs hommes d'armes. La masse du peuple était sur tous les points. Pour donner une idée du nombre des pèlerins, il suffira de dire que la veille un grand nombre avaient été obligés de camper en plein air aux alentours de la ville. Durant le parcours de la procession, on chantait des hymnes composées par le pape lui-même en l'honneur du séraphique Père ; et de nombreux miracles[2] opérés sur le passage de la châsse augmentaient encore l'enthousiasme.

Jamais les murs d'Assise n'avaient été témoins de pareilles splendeurs. Pourquoi faut-il ajouter les détails qui suivent ? Le cortége était arrivé en bon ordre jusqu'à la Colline du Paradis, lorsque tout à coup les habitants d'Assise, apercevant un mouvement dans la foule, et craignant sans doute qu'on ne leur enlève leur trésor, se précipitent

[1] Ces étoffes étaient un don de l'empereur des Grecs.
[2] Bonaventure.

Digitized by Google

tumultuairement sur le char, s'emparent de la châsse, l'emportent dans l'église, dont ils ferment les portes avec violence, puis enfouissent le sacré dépôt à une grande profondeur, derrière une énorme grille de fer, au centre d'un caveau creusé dans le roc vif et dont eux seuls avaient le secret. Par suite de ce désordre, les commissaires apostoliques ne purent remplir leur office ni apposer leurs sceaux sur le cercueil ; et ainsi la fête, commencée sous les plus brillants auspices, se termina par une sorte de profanation. Cette triste nouvelle eut un douloureux retentissement dans le cœur du saint Pontife Grégoire IX. Justement irrité contre les habitants d'Assise, il chargea les évêques de Pérouse et de Spolète de leur adresser d'amers reproches sur leur ingratitude, et de fulminer contre eux, s'ils ne réparaient noblement leur faute dans l'espace de quinze jours, la sentence d'interdit et d'excommunication. La vieille cité, qui, après tout, n'avait péché que par excès de piété, en vue de mieux s'assurer la possession de son trésor, ne s'endurcit point dans sa révolte : elle envoya sur-le-champ des délégués à Rome pour faire amende honorable, et tout fut pardonné.

Cet incident, qui n'avait rien de grave en soi, eut les plus fâcheuses conséquences : on resta près de six siècles sans connaître le lieu précis où reposaient les reliques du saint Patriarche. L'imagination des peuples eut beau jeu pour composer les plus gracieuses légendes sur l'attitude et les qua-

Digitized by Google

lités du corps stigmatisé ; mais la certitude historique faisait défaut. Ce n'est qu'au dix-neuvième siècle qu'on a déchiré le voile qui recouvrait ce mystère, et voici dans quelles circonstances. En 1818, Pie VII autorisa le Père Joseph de Bonis, Général de l'Ordre des Frères-Mineurs conventuels, à faire des fouilles dans les flancs rocheux de la montagne, sous le maître-autel de l'église inférieure. Après un travail secret de cinquante-deux nuits, on découvrit enfin la grille de fer ; et dans la nuit du 12 décembre, la châsse apparut en entier. Le squelette était intact et répandait une odeur suave ; les bras étaient croisés sur la poitrine ; la châsse était en pierre brute, et d'une grandeur disproportionnée à celle du corps ; une pierre placée sous la tête du squelette tenait lieu de coussin mortuaire. On sait que c'était là l'oreiller ordinaire de notre saint. Autour du tombeau gisaient dans la poussière un anneau d'argent avec une coraline antique encastrée au chaton, des débris d'étoffe, des pièces de monnaie du temps, et vingt-huit grains de chapelet, douze en ambre et seize en ébène. Il n'y avait pas d'inscription tumulaire ; mais aussi bien à quoi eût-elle servi ? La basilique ne porte-t-elle pas le titre de « Sépulcre de saint François ? » Et le nom du séraphique Père ne se lit-il pas sur tous les murs ? Pie VII délégua les évêques d'Assise, de Nocéra, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour s'assurer de l'identité du corps, et lui-même, après un mûr examen de la cause, déclara

Digitized by Google

solennellement, dans un bref daté du 5 septembre 1820, que le corps trouvé sous le maître-autel de la basilique patriarcale était vraiment celui de saint François d'Assise.

Quatre ans après, dans la première année du pontificat de Léon XII, le caveau était transformé en un glorieux sanctuaire, auquel on a donné le titre d'église sépulcrale. C'est là que reposent, dans une urne en métal, dans le même emplacement et sous la même grille qu'autrefois, ces reliques si longtemps dérobées aux regards et à la vénération des chrétiens. La crypte est décorée de marbres de toutes couleurs ; un autel est placé au-dessous de la châsse, et adossé à la colonne qui soutient l'édifice ; dix bas-reliefs en terre cuite ornent les parois du mur ; dans l'hémicycle situé entre la crypte et le jardin, le pèlerin admire deux belles statues en marbre blanc, représentant Pie VII et Pie IX [1]. En vérité, ne dirait-on pas que dans ces deux augustes sentinelles, la Papauté est là, debout, pour veiller sur le monument qu'elle a édifié ?

Grâce au sceau pontifical et à la piété des habitants d'Assise, le corps du stigmatisé de l'Alverne est conservé dans toute son intégrité et sans aucune mutilation. Quant aux autres reliques du saint Patriarche, on en conserve encore un bon nombre dont nous allons mentionner les principales : — Au Sagro-Convento, deux de ses tuniques, une

[1] Les bas-reliefs et les deux statues sont un don de Pie IX.

Digitized by Google

feuille de parchemin teinte du sang qui coulait de sa plaie latérale, deux paires de chaussures, l'une en peau de chamois, l'autre en feutre, confectionnées par sainte Claire, un cilice en poils de chameau, un olifant[1] que le sultan d'Égypte donna à saint François, et dont celui-ci se servait pour rassembler le peuple, et l'autographe de la bénédiction donnée au Frère Léon ; — à Sainte-Claire, le tableau miraculeux de Saint-Damien ; — à San-Fransesco-a-Ripa, une corde du saint ; — à Florence, la robe qu'il donna au comte de Montaigu ; — à Paris, au couvent des Pères Capucins, un de ses manteaux en laine grise ; — enfin, les divers objets qu'on a retrouvés dans le tombeau de sainte Claire, caché lui aussi pendant six siècles et découvert trente ans après celui du séraphique Père (1850). La lettre que l'abbesse des Clarisses d'Assise écrivait aux Clarisses de Marseille pour leur signaler cette Invention, est un document trop précieux et trop fidèle, pour que nous ne nous empressions pas de l'enregistrer dans notre histoire. La voici dans sa touchante simplicité.

« Mes très douces sœurs, vous n'êtes pas sans avoir appris le bonheur que nous avons de posséder de nombreuses reliques de nos saints fondateurs. Nous soupirions (Dieu sait avec quelle ardeur !) après le jour où il nous serait permis de les vénérer de plus près, lorsqu'enfin Mgr Louis

[1] Cor en ivoire.

Digitized by Google

Landi[1] fixa l'ouverture du tombeau de notre Mère au jour des Stigmates de saint François. Il fit mieux encore : lui-même voulut y présider. Alors nous dépliâmes sur une table, avec tout le respect que vous pouvez imaginer, la robe, le manteau, le cilice et la tunique de notre Mère, puis les reliques de notre saint fondateur ; et pendant cinq heures, nous pûmes rassasier nos yeux et nos cœurs du spectacle attendrissant de ces précieuses livrées de la pauvreté, de la pénitence et du mépris du monde. Comme nous couvrions de nos baisers la grossière tunique de notre Père ! Comme nous dévorions des yeux la chaussure en peau blanche que notre sainte Mère lui avait faite pour protéger sa marche contre la douleur poignante des stigmates ! Avec quel respect nous recueillîmes cette charpie qui dut être imbibée de sang ! Ici, c'est le gros manteau de laine blanche dont l'évêque d'Assise couvrit les épaules du saint Patriarche, lorsque celui-ci, renonçant à tout héritage, quitta jusqu'à ses vêtements, pour n'avoir plus rien de commun avec le monde ; c'est bien ce manteau de serviteur dont parlent les historiens. Là, c'est l'aube dont notre Père se servait aux jours où il remplissait les fonctions de diacre : encore un ouvrage de notre Mère ! Oh ! si vous voyiez le fini, la délicatesse de ce travail ! Quelle adresse la sainte devait avoir pour ces sortes de broderies !... O mes

[1] Evêque d'Assise.

très douces sœurs, comme cette exposition de reliques fut pour nous une éloquente instruction ! »

Saintes et immortelles reliques des deux séraphins d'Assise, restez à jamais dans les monastères doublement sacrés qui vous possèdent ! Saint François, patriarche des pauvres, étends toujours ta main sur cette cité qu'ont bénie tes lèvres mourantes ! Sainte Claire, princesse des pauvres, délivre ta patrie des Vandales modernes qui veulent lui ravir la foi !

Ne nous séparons point de ces reliques bénies, sans avoir jeté un regard sur le culte dont saint François fut l'objet, et sur les magnificences vraiment extraordinaires qui décorent son tombeau. Ce tombeau, illustré par des miracles sans nombre, devint le rendez-vous incessant des princes comme des peuples, des Souverains Pontifes comme des simples fidèles, depuis saint Louis jusqu'à François Ier d'Autriche, depuis Grégoire IX jusqu'à Pie IX ; et l'on vit ainsi une des plus humbles cités de l'Ombrie prendre rang parmi les villes les plus fameuses et rivaliser de gloire avec les lieux de pèlerinage les plus antiques et les plus vénérés.

Il ne faudrait pas croire que le culte de notre saint fût restreint à la vallée de l'Ombrie ou renfermé dans l'intérieur des cloîtres. Il se répandit bientôt sur toutes les plages de l'univers, jusqu'aux îles les plus lointaines ; et après la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb,

Digitized by Google

il régna dans les deux hémisphères. Toutefois, la France et l'Espagne, ces deux nations qu'il avait tant aimées d'un amour de prédilection et qui avaient entendu avec sa voix les battements de son cœur d'apôtre, se distinguèrent entre toutes les autres; elles rivalisèrent de zèle avec l'Italie, pour lui rendre leurs hommages et célébrer ses vertus. Les rois et les hauts barons donnèrent son nom à leurs fils; les peuples lui bâtirent des autels; tous les déshérités de ce monde implorèrent le secours de sa puissante médiation; et Dieu se plut à autoriser leur confiance par une foule de bienfaits de tout genre, qu'on peut lire dans les Chroniques de l'Ordre. Le saint Patriarche imprima un tel essor aux esprits, il provoqua un tel enthousiasme dans les cœurs, il exerça un tel prestige sur la société contemporaine, qu'il mérita de partager avec les deux plus illustres personnages de son temps l'honneur de donner son nom à son siècle. On dit également bien le siècle d'Innocent III, et le siècle de saint Dominique et de saint François.

Cependant, quelle que soit la dévotion des différentes contrées du monde envers cet amant de la pauvreté, il est une cité qui l'emporte ici sur toutes les autres, une cité où sa mémoire est aussi vivante que s'il était mort d'hier, une cité qui s'est identifiée à lui, au point de participer à ses grandeurs et de s'appeler « la cité séraphique. » Nos lecteurs la connaissent depuis longtemps: c'est Assise, sa patrie. Visitons-la en détail et avec esprit de foi;

Digitized by Google

car, bien différente de nos villes françaises, qui chaque jour changent de maîtres et d'aspect, elle a su garder sa physionomie du moyen âge. Sur la principale porte d'entrée, vous lisez une inscription complètement étrangère aux bruyantes agitations de ce monde et douce comme une voix du ciel : c'est la bénédiction que saint François, aveugle et mourant, donna à sa patrie. L'enceinte de la ville n'est pas moins caractéristique. Hormis quelques chants populaires, que des voix sonores fredonnent aux heures du soir, vous n'entendez guère que la psalmodie aérienne des cloches des monastères, les ébats de l'enfance, ou le doux ramage des oiseaux qui gazouillent dans les jardins. Les rues escarpées et silencieuses sont toujours ornées de leurs fresques antiques, qui rappellent quelques scènes de la vie de saint François ou de sainte Claire. Les maisons gothiques, œuvres des XIII[e] et XIV[e] siècles, ont des fenêtres grillées comme des couvents ; et les femmes qui filent le lin sur le seuil de leurs portes, sans lever les yeux, ressemblent à des Religieuses. La plupart d'entre elles, du reste, sont filles de saint François, et font partie du Tiers-Ordre de la pénitence.

Là, tout parle de François, et François parle de Dieu. Mais le monument par excellence, c'est le tombeau du saint, véritable merveille de magnificence et d'architecture, qui devint dès l'origine un centre d'attraction et d'inspiration nouvelle pour les arts et pour les lettres. Nous avons vu

Digitized by Google

comment Grégoire IX avait daigné en poser la première pierre, et au prix de quels efforts de génie le Ministre-général l'avait fait jaillir, pour ainsi parler, des entrailles rocheuses de la colline du Paradis. Les travaux ne furent entièrement terminés qu'au bout de treize ans (1243) ; et ce fut un autre successeur de Pierre, le pape Innocent IV, qui daigna venir en personne consacrer la basilique avec le monastère attenant. A dater de ce jour, l'édifice fut appelé le Sagro-Convento, et l'église reçut le titre de chapelle papale.

Le Sagro-Convento est un des bijoux artistiques de l'Italie. « Il n'a point d'égal ; avant de l'avoir vu, on n'a pas l'idée de l'art et du génie du moyen âge. Joignez-y Dante et les Fioretti de saint François, c'est le chef-d'œuvre du christianisme mystique[1]. »

Le monastère, bâti au sommet d'une éminence abrupte, sur un double rang d'arcades superposées, porte le cachet d'un autre âge. Avec ses créneaux, ses arceaux de briques, ses terrasses et ses cloîtres suspendus, il a tout l'aspect d'un manoir féodal. Sur sa partie occidentale, il surplombe un précipice ; à ses pieds roule un torrent qui tournoie au loin à travers les grèves de cailloux roulés. De la galerie gothique du midi, œuvre de Sixte IV, l'œil découvre la belle vallée du Tibre avec son diadème de montagnes boisées.

[1] Taine, *Voyage en Italie.*


Digitized by Google

Au bout d'une cour bordée de fines colonnettes, vous entrez dans la basilique, qui se compose de trois sanctuaires superposés : l'église supérieure, l'église inférieure et la crypte. Les deux premières sont l'œuvre de Jacques l'Allemand ; la dernière est l'œuvre d'un architecte d'origine française, Valadier. Le style des trois sanctuaires offre un contraste frappant à l'œil, mais dont on saisit bien vite le sens profond : ils sont l'image des trois phases de la vie du saint. A la base vous avez la croix. L'église inférieure, au style roman, grave et sévère, vous rappelle la pénitence et les austérités du fils de Bernardone. L'église supérieure, avec ses ogives élancées et sa pleine lumière, ses rosaces et ses vitraux, ses stalles chargées de sculptures et sa merveilleuse broderie de formes élégantes qui s'enchevêtrent comme une parure de fiancée, vous le fait entrevoir glorieux et couronné dans le ciel. La première vous fait venir les larmes aux yeux ; la seconde vous porte à cette espérance plaintive qui est le plus fécond élément de la prière ; la troisième, symbole de l'extase et de la transfiguration, vous donne un avant-goût de l'éternelle félicité. Ainsi tout s'harmonise dans un ensemble vraiment admirable, pour raconter dans un poème en pierre les espérances, les luttes et la victoire définitive du Séraphin d'Assise.

Douze couvents d'hommes et de femmes, occupés par les diverses branches de l'Ordre, s'échelonnent comme autant de tentes à l'ombre du pavillon

Digitized by Google

patriarcal où repose le séraphique Père. Parmi tant de monuments, nous ne mentionnerons ici, pour ne pas nous répéter, que ceux dont il n'a pas encore été question dans le cours de cette histoire. Tous les lieux que François a sanctifiés par sa présence, ont été ou intégralement conservés ou transformés en oratoires ; et tous sont rangés autour de l'église sépulcrale, comme de nombreux enfants autour de leur mère. Notre-Dame-des-Anges, avec son dôme qui brille dans la plaine comme un phare lumineux ; Saint-Claire, belle église ogivale du XIIIe siècle, due au génie du Frère-Mineur Philippe de Cambello, de Spolète ; la Chiesa-Nuova (l'Église-Neuve), église grecque surmontée de cinq coupoles en mémoire des cinq stigmates de François, et bâtie par Philippe III, roi d'Espagne, sur l'emplacement de la demeure des Moriconi ; enfin, au-dessus des ruines pendantes du château féodal, la modeste chapelle des Pères capucins : voilà les monuments qui vous servent d'avenue pour vous conduire au tombeau du saint Patriarche.

L'humble François n'avait demandé en mourant qu'un peu de terre, et encore dans un lieu déshonoré ; et voici qu'une triple basilique recouvre ses ossements et qu'une ville tout entière lui sert de mausolée. Les infâmes gibets sont remplacés par les chefs-d'œuvre de l'art [1], le bourreau, par le

[1] Parmi ces chefs-d'œuvre, citons en passant le tombeau d'une princesse de France, Hécube de Lusignan, reine de


Digitized by Google

ministre des divins pardons, et les cris sinistres des suppliciés, par les plus douces mélodies.

L'architecture avait fait son œuvre sur la tombe du saint.

« Mais les hommes du moyen âge ne pensaient pas avoir achevé un monument pour avoir élevé pierre sur pierre. Il fallait qne ces pierres parlassent, qu'elles parlassent le langage de la peinture, qui est entendu des ignorants et des petits; il fallait que le ciel s'y rendît visible, et que les saints et les anges y demeurassent présents par leurs images afin de consoler et de prêcher les peuples [1]. » La peinture se présenta donc à son tour. Les voûtes des deux églises supérieures furent couvertes d'un champ d'azur semé d'étoiles d'or; et sur les parois se déroulèrent, en face des révélations bibliques, les scènes de la vie du Pénitent d'Assise. Mais comme s'il eût été impossible d'approcher impunément de ces murs bénis, la basilique devint le berceau d'une école nouvelle; et l'art, rajeuni, vivifié par un souffle d'en haut, s'élança de cette colline pour se répandre des Alpes à la baie de Naples. Après Giunta de Pise et Giovanni Cimabué de Florence, après ces représentants de la vieille école bysantine, vint enfin Giotto: Giotto, petit pâtre qui fut l'élève de Cimabué, et qui surpassa son maître; Giotto, qui fit en

Chypre, morte en 1243, et celui d'une princesse de Savoie, Marie, fille de Charles-Emmanuel Ier, morte en 1661.

[1] Ozanam.

Digitized by Google

peinture ce que Jacques l'Allemand avait fait pour l'architecture, une véritable révolution, en introduisant dans cet art un type plus pur, plus idéal, plus chrétien !

Giotto traça d'une main hardie, dans les fresques immortelles de l'église supérieure le plus magnifique panégyrique du saint, ses conformités avec Jésus-Christ. Rien de plus ravissant que les fresques qu'il posa ensuite à la voûte de l'église inférieure : elles représentent les vertus et le triomphe de François, et sont disposées en forme de couronne au-dessus de sa tombe. On est saisi d'admiration en voyant avec quelle vigueur de sentiment chrétien l'artiste a conçu son plan, et avec quel génie il l'a exécuté. Pour lui, les vertus religieuses sont la base et le motif du couronnement de François, et le pinceau doit les représenter hardiment, sous le caractère qui effraie le plus la faiblesse humaine, c'est-à-dire, sous les trois vœux monastiques, la Chasteté, l'Obéissance et la Pauvreté. La Chasteté, sous la figure d'une femme couverte d'un long voile, du voile aux chastes plis, est retirée dans une forteresse et joint les mains pour prier, tandis que la Pénitence, armée d'une discipline, chasse l'amour impur et la mort. L'Obéissance, vêtue d'un humble sac, reçoit la Règle et le joug qu'on impose à l'orgueil comme à un animal furieux. Enfin la Pauvreté, au visage amaigri par le jeûne, à la chevelure négligée, aux flancs ceints d'une corde grossière, mais au front noble et d'une beauté parfaite,

Digitized by Google

la Pauvreté, veuve du Christ, tend la main à François. Un chien, cet ennemi naturel des mendiants, aboie après elle, pendant que deux jeunes voluptueux, vêtus l'un de pourpre, l'autre d'azur, lui jettent des pierres et mettent des épines sur son chemin; mais le Christ unit les deux époux, et au milieu des nues paraît l'Éternel, comme si ce n'était pas trop du ciel et de la terre pour assister aux noces de ces deux mendiants.

Le progrès ne s'arrête plus parmi les disciples de Giotto appelés à continuer son œuvre. Citons seulement quelques-uns de leurs tableaux : les prophètes par Adone Doni, imités par Raphaël à Sainte-Marie-de-la-Paix à Rome; le crucifiement de Notre-Seigneur par Piétro Cavallini, peintre estimé de Michel-Ange; la vie de la Sainte Vierge par Taddéo Gaddi; l'histoire de sainte Marie-Madeleine par Buffalmacco; la légende de saint Martin de Tours par Simon Memmi. Les peintures de Giottino ont disparu. Quand on s'arrête devant l'image de Jésus crucifié, avec des anges si tristes pleurant autour de la croix, ou recueillant dans des coupes d'or le sang divin, il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas pleurer et ne pas s'agenouiller en se frappant la poitrine. Dans notre siècle, Owerbeck est venu à son tour offrir à Assise le tribut de son génie; mais c'est à Notre-Dame-des-Anges qu'il l'a placé..

Telle était la salutaire influence de Fançois, non seulement sur les mœurs, mais aussi sur les arts.

Digitized by Google

Il importait pour règle souveraine dans les arts un sentiment qui n'existait jusqu'alors qu'à l'état d'ébauche, l'amour séraphique. Il inspirait une école toute chrétienne, l'école ombrienne, et suscitait une génération d'artistes, qui lui apportaient l'hommage de leur pinceau dans l'espérance que sa gloire immortelle rejaillirait sur leurs œuvres.

Enfin vint la Poésie, qui égala et peut-être surpassa ses sœurs, l'architecture et la peinture. Saint Bonaventure, le Dante, le Tasse, Jacopone de Todi, Lope de Véga, Anatole de Ségur : quels poètes, et comme la louange sort à flots de leurs lèvres pour chanter le Séraphin d'Assise ! Citons seulement ce fameux passage du Dante :

« Entre le Topino et la rivière qui sort des flancs de la colline choisie par le bienheureux Ubaldo, une côte fertile descend de la haute montagne d'où Pérouse reçoit le froid et le chaud par la porte du soleil, tandis que Nocéra et Gualdo pleurent derrière la montagne sous leur joug pesant.

« Sur cette côte, au point où la pente s'adoucit, naquit au monde un soleil comparable à celui du firmament quand il sort des eaux du Gange.

« Et que ceux qui veulent parler de ce lieu ne l'appellent point Assise, car ce nom dirait trop peu; mais qu'ils l'appellent Orient, s'ils veulent employer le mot propre [1]. »

Et si l'on nous demande pourquoi le nom du fils

[1] *Paradis*, ch. XI.

Digitized by Google

de Bernardone est devenu si populaire, pourquoi toutes les nations chrétiennes l'exaltent à l'envi, pourquoi enfin les générations se transmettent de siècle en siècle les cantiques ravissants de Jacopone, les pages inspirées du Dante, de saint Bonaventure et de sainte Thérèse, les tableaux de Cimabué et de Giotto, nous répondrons :

« C'est que Dieu se plaît à élever ceux qui s'abaissent, et que les peuples saluent dans François d'Assise le type le plus achevé du renoncement à soi-même et du dévouement aux souffrances d'autrui ! »

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Coup-d'œil sur l'état de l'Ordre : 1° au moment de la mort de saint François ; 2° à l'époque de la grande Révolution ; et 3° actuellement.

C'est le privilège des fondateurs d'Ordre, plus encore que des autres saints, que leur mission providentielle se prolonge avec leur gloire par delà la tombe, qu'elle revête un lustre qui va toujours croissant avec le cours des siècles, et que leurs discours ou leurs exemples ne cessent de leur susciter dans l'Église de fidèles imitateurs. On peut dire de chacun d'eux ce que l'Apôtre dit du patriarche Abel : « Du fond de sa tombe, il parle encore[1] », c'est-à-dire, toujours. Leur vie est une prédication perpétuelle, toujours féconde pour le bien, comme celle des impies de grand renom est une prédication perpétuelle, toujours féconde pour le mal.

Voilà ce qui fait la gloire incomparable du Patriarche d'Assise : il se survit dans ses fils, qui continuent son œuvre à travers les siècles, s'inspirent du même esprit, battent en brèche les erreurs de leur temps, et conquièrent au Christ de

[1] Hebr., c. OI.

Digitized by Google

nouvelles générations. Il y aurait ici une étude ravissante à faire, si elle était possible ici-bas : ce serait de chercher dans l'histoire le nombre approximatif des âmes que François a enlevées de vive force au démon et à l'enfer, pour les donner à Dieu et au Paradis. On verrait alors qu'un seul homme a fourni à l'Église militante des milliers d'apôtres, de martyrs et de vierges, couvert le monde d'une multitude innombrable de fervents tertiaires, et peuplé le ciel de plusieurs centaines de Saints canonisés ou béatifiés ; et devant un tel spectacle, pourrait-on s'empêcher de s'écrier avec le Prophète-roi : « Dieu est admirable dans ses saints ? »

Dans l'impossibilité où nous sommes d'établir une statistique de ce genre, nous nous contenterons, pour terminer la vie et les œuvres du Séraphin d'Assise, de jeter un rapide coup d'œil sur l'état général de son Ordre :

1° Au moment de sa mort ;

2° A l'époque de la Révolution française ;

Et 3° actuellement.

Nous nous occuperons principalement de la France, et uniquement du premier Ordre.

On sait, du reste, que l'Ordre des Pauvres-Dames a généralement eu moins de sujets que celui des Frères-Mineurs (ce qui n'étonnera personne, à cause de l'austérité de leur vie), et que le Tiers-Ordre a toujours été trois ou quatre fois plus nombreux que les deux autres réunis.

Digitized by Google

I.

Au XIII[e] siècle, les Franciscains furent les plus ardents propagateurs de la foi catholique : ils reculèrent jusqu'au fond de l'Orient les frontières de l'empire de Jésus-Christ. Au moment de la mort du séraphique Père, c'est-à-dire moins de vingt ans après la création de leur Institut, ils avaient des couvents ou des stations sur les différents points du globe : — en Asie, à Jérusalem, d'où ils rayonnaient dans toute la Palestine, et d'où ils partirent bientôt pour évangéliser la Perse, les Indes, la Chine et la Tartarie[1] ; — en Afrique, à Maroc, puis à Fez et à Tunis.

En Europe, la plupart des grandes villes possédaient une maison de l'Ordre séraphique. Citons-en seulement les principales : — en Italie, Rome, Venise, Naples et Florence, sans compter cent autres villes moins importantes ; — en Espagne,

[1] En 1307, Clément V nomma un Frère-Mineur, Jean de Montcorvin, archevêque de Pékin, et lui donna pour suffragants sept évêques, choisis dans le même Ordre. Chassés par les hordes barbares de Tamerlan (1406), les Franciscains rentrèrent le plus tôt qu'ils purent dans le Céleste-Empire, pour y reprendre l'œuvre de leurs devanciers. Ce fut un franciscain, don Juan d'Albuquerque, évêque de Goa, qui donna l'hospitalité à l'apôtre des Indes, saint François-Xavier. Un peu plus tard (1580), le célèbre Père Matthieu Ricci, de la Compagnie de Jésus, profita de son influence sur l'empereur de Chine, pour faire rendre la liberté à trois Frères-Mineurs qui languissaient dans les prisons.

Digitized by Google

Madrid, Barcelone, Tolède et Lérida ; — en Portugal, Coïmbre et Lisbonne ; — dans les États-Sardes, Turin ; — en Belgique, Bruxelles et Louvain ; — en Bohême, Prague ; — dans la Grande-Bretagne, Oxford et Kilkenny, où les avait établis Henri III. Pour ce qui regarde la France, voici la liste alphabétique des villes où les Cordeliers[1] avaient des couvents, avec l'indication de la date des fondations, quand nous la connaissons d'une manière précise ; — Amiens, grâce aux libéralités des seigneurs d'Halvin, d'Hénancourt et de Lannoy ; — Angers (1216), grâce aux ducs de Bretagne et d'Anjou, dont les armoiries ornaient l'église conventuelle ; — Arles ; — Bayeux ; — Bourges, à la suite du célèbre miracle de la mule et de l'Eucharistie, opéré par saint Antoine de Padoue ; — Brives ; — Chartres, Gap (1213) ; — Le Mans (1220) ; — Lens ; — Limoges ; — Mantes-sur-Seine, où saint Bonaventure composa la plus grande partie de ses ouvrages, et où l'on conserva jusqu'à la Révolution la pierre qui lui avait servi d'oreiller ; — Mont-Ferrand (1224) ; — Mirepoix (1216) ; — Montpellier (1220) ; — Paris, où le Bienheureux Ange de Pise fut le premier Gardien (1219) ; — Perpignan (1214) ; — Quimper ; — Séez ; — Soissons ; — Toulouse, où saint Antoine enseigna quelque temps la théologie (1222) ; — Tours, où nous trouvons en tête des bienfaiteurs

[1] Nom qu'on donna en France aux Frères-Mineurs, et qui servit plus tard à désigner plus spécialement les Observantins et les Conventuels.

Digitized by Google

le roi Louis VIII, les ducs de Vendôme et d'Amboise, et ces comtes de Maillé qui devaient plus tard donner à l'Église la Bienheureuse Marie de Maillé ; — Vézelay (1219) ; — Vienne en Dauphiné (1217) ; — enfin, Villefranche-sur-Saône, aux portes de Lyon (1227)[1].

Nous avons trouvé dans les archives municipales du Mans, le récit circonstancié de l'établissement des Frères-Mineurs dans cette ville. La découverte de ce document a d'autant plus réjoui notre cœur, que de nos jours le monastère du Mans est redevenu l'une des têtes de l'Ordre en France et le noviciat des Capucins de la Province de Paris. Nous nous empressons d'ouvrir ce trésor à nos lecteurs.

Vers l'époque du fameux Chapitre des Nattes (1219), Geoffroy de Laval, doyen du Chapitre de la cathédrale du Mans, écrivit au saint fondateur, pour le prier d'envoyer quelques-uns de ses disciples dans la capitale du Maine. François députa le vénérable Père Electus avec quatre ou cinq compagnons. A leur arrivée, Mgr Maurice vint au-devant d'eux, et il les logea dans son propre palais, en attendant qu'on leur eût bâti un monastère. Nos saints Religieux menaient la vie la plus édifiante, consacrant la plus grande partie des jours et des nuits aux exercices de la prière dans l'église cathédrale, et le reste du temps à la pénitence, à la prédication, ou

[1] En 1217, le baron de Beaujeu établit les Frères-Mineurs à Pouilly-en-Auxois. Dix ans après, ils quittèrent Pouilly et se fixèrent définitivement à Villefranche-sur-Saône.

Digitized by Google

bien au soin des malades dans les hôpitaux. Tant de foi et de dévouement ne pouvait manquer d'attirer l'attention. La pieuse reine Bérangère, veuve de Richard Cœur-de-Lion, sachant apprécier leur vertu, leur céda, à l'orient de la ville, un large emplacement pour leur habitation (1220). De son côté, Geoffroy de Laval, ayant succédé à Mgr Maurice[1] sur la chaire de saint Julien, consacra l'église des Cordeliers sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame, et, à sa mort (1234), il ordonna qu'on y déposât ses cendres. En 1257, nous voyons Louis IX ratifier la donation du terrain, et en 1331, Philippe de Valois fonder une messe hebdomadaire en l'honneur de saint Louis, évêque de Toulouse et son proche parent. Le monastère des Cordeliers du Mans devint l'un des plus considérables du royaume; et depuis le milieu du XIIIe siècle jusqu'à l'invasion des Huguenots (1562), il contint une centaine au moins de Religieux, parmi lesquels il se trouva des hommes d'une grande valeur[2].

Dès l'année 1223, le couvent du Mans pouvait envoyer un essaim dans une autre ville, et le vénérable Electus conduisait quelques-uns de ses Frères à Vendôme, où les appelaient Jean de Montoire et son épouse, de concert avec le Bienheureux Geoffroy de Loudun, qui occupa peu de temps

Transféré à Rouen, où l'on voit encore son tombeau.
[2] *Histoire de l'Eglise du Mans*, par dom Piolin.

Digitized by Google

après le siège épiscopal du Mans (1234-1258). En 1274, saint Bonaventure tint un Chapitre général à Vendôme.

Dans ce récit, nous avons l'histoire de toutes les fondations de l'époque. Partout nous voyons les Frères-Mineurs accourir sur la requête de l'évêque et des seigneurs du lieu, dont un grand nombre sollicitent l'honneur d'être enterrés dans leurs églises; et partout, honorés des grands et bénis du peuple, ils croissent et se multiplient avec une rapidité qui tient du prodige. Nous ne croyons donc pas être exagéré, en fixant à neuf ou dix mille le nombre des Frères-Mineurs dans tout l'univers, et à cinq cents au moins ceux qui habitaient la France, au moment de la mort du saint fondateur.

Comme toutes les œuvres humaines, l'Ordre de saint François devait subir la double épreuve du temps et de l'inconstance humaine. Il éprouva plusieurs transformations; mais ces transformations, dont le but incontestable était de le ramener à sa ferveur primitive, se firent toujours aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. La plus célèbre et la plus considérable de ces réformes fut celle des Observantins (1368), qui eut pour auteur Paoluccio de Trinci, et que le Concile de Constance approuva solennellement. Léon X, ayant tenté de fondre en un seul corps les Observantins et les Conventuels (c'est-à-dire ceux qui faisaient profession d'observer exactement la Règle, et ceux qui avaient reçu le

Digitized by Google

privilège de posséder), et n'ayant pu y réussir, les sépara en deux congrégations distinctes, et remit le sceau de l'Ordre au Général de l'Observance (1517). Peu de temps après (1525), un Père de l'Observance, Matthieu de Basci, faisait une nouvelle réforme, celle des Capucins : réforme qu'autorisa le pape Clément VII, que favorisèrent Charles IX et Catherine de Médicis, et qui ne tarda pas à devenir en France la branche la plus nombreuse et la plus populaire. Le Siège apostolique a sanctionné ces différences ; et chacune des trois branches qui forment le premier Ordre (Conventuels, Observantins et Capucins) a maintenant son histoire, ses illustrations et ses saints [1].

Depuis sa fondation, et au milieu de ces vicissitudes, l'Ordre a l'insigne honneur d'avoir donné à l'Église cinq papes, Nicolas IV (1288-1292), Alexandre V (1409), Sixte IV (1470-1484), Sixte V (1585-1590), et Clément XIV (1769-1774), et en outre cinquante-quatre cardinaux, dont saint Bonaventure est le premier.

[1] Chacune a ses privilèges. Aux Conventuels est confiée la garde des tombeaux de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue, et de l'ermitage de Rivo-Torto ; aux Observantins, celle de trois sanctuaires célèbres entre tous, le Saint-Sépulcre, la Portioncule et le mont Alverne ; aux Capucins, l'honneur, depuis Benoît XIV, de fournir le prédicateur du Palais apostolique.

Digitized by Google

II.

Dans les temps modernes, l'Ordre séraphique atteignit son apogée en France vers la moitié du XVIIIe siècle. Sur la fin du règne de Louis XV, il y comptait encore 9,646 profès, répartis dans 991 maisons. C'était plus du tiers des Religieux du royaume, dont le total s'élevait à 26,674. Peut-être les Franciscains n'étaient-ils si florissants que parce qu'ils avaient mieux conservé l'esprit primitif de leur institut? Qui les arrêta dans cette marche progressive? Quelle fut la cause de leur décadence, et bientôt de leur ruine ? Une étude aussi consciencieuse qu'exacte d'un auteur moderne[1] nous met à même d'élucider ces questions.

L'Ordre de saint François rencontra sur sa route deux ennemis également acharnés à sa perte, le Jansénisme et la Révolution.

Le Jansénisme ouvrit la lutte. Louis XV, prince faible et débauché, cédant aux intrigues de la secte, commença par bannir les Jésuites de ses États (6 août 1762) ; puis quatre ans après (31 juillet 1766), il institua une commission spéciale, nommée la Commission des Réguliers, qui s'arrogea le droit de visiter toutes les communautés d'hommes du royaume, non pour les réformer,

[1] Charles Gérin (*Les monastères franciscains. Revue des questions historiques, 1875.*)


Digitized by Google

mais pour les détruire. La Commission était composée de cinq évêques et de cinq conseillers d'État ; de la Roche-Aymon, archevêque de Reims, en était le président; Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse et rapporteur du Comité, en était l'âme. Rome était soigneusement écartée de ces conciliabules où se débattait l'existence de tout l'institut monastique. La Commission fit si bien les affaires du Jansénisme et des Parlements, qu'en moins d'un quart de siècle elle changea la plupart des monastères en de vastes solitudes. Les Augustins, les Camaldules et les Bénédictins de Saint-Maur furent plus que décimés; l'Ordre des Célestins fut aboli. Vint ensuite le tour des Franciscains de toute robe, contre lesquels la Commission redoubla d'acharnement et de fureur. On n'oublia rien pour les tuer par le ridicule, et il n'est sorte d'injures et de calomnies qu'on ne vomît chaque jour contre eux avec la connivence du gouvernement. Qu'avait-on à leur reprocher? Rien, si ce n'est cette pureté de foi et cet attachement au Siège apostolique qu'on ne pouvait leur pardonner.

En vain la plupart des évêques prirent-ils leur défense; en vain les fidèles firent-ils entendre leurs réclamations; en vain le Père Poursel, Provincial des Frères-Mineurs conventuels de la province de Lyon, et quelques autres Supérieurs, envoyèrent-ils au roi de nobles protestations; on ne les écouta pas, et la Commission continua ses œuvres... sataniques. On peut juger de l'étendue du mal qu'elle

Digitized by Google

fit, par le tableau comparatif de l'état de l'Ordre en 1770 et en 1790 [1].

	MAISONS.	RELIGIEUX PROFÈS.	
		En 1770.	En 1790.
Conventuels	48	320	
Observantins............	287	2,300	1,544
Récollets	223	2,534	1,558
Capucins.................	423	4,397	2,674
	983	9,551	5,776

Le Jansénisme avait porté les premiers coups à l'arbre monastique. L'Assemblée constituante fit mieux : d'un trait de plume, elle l'étendit par terre, mutilé et sans vie ! Et il y eut une heure en France, où la populace et la loi, complices l'une de l'autre, ne laissèrent plus ni un toit, ni un morceau de pain, ni un instant de vie sauve, à aucun prêtre, à aucun moine (1790). Pour ne nous occuper ici que des Franciscains, ils furent mis au ban de la civilisation, traqués comme des bêtes fauves : soixante et douze d'entre eux portèrent leurs têtes sur l'échafaud ; d'autres furent entassés par centaines dans les bagnes, ou périrent de faim sur les pontons ; le reste fut expatrié. Ainsi le drame de la destruction, commencé sur les marches du trône, se dénouait sur l'échafaud ou dans l'exil ; et la Révolution avait du moins sur le Jansénisme le mérite de la franchise.

[1] *Archiv. nation.*

Digitized by Google

L'attidude des victimes était noble et ferme : elle rappelait le mâle courage des premiers chrétiens en face de leurs persécuteurs.

« Nous préférerions le sacrifice de nos vies à celui de notre état », répondaient-elles aux agents qui les expulsaient brutalement de leurs monastères. Tout le secret de leur constance et de leur victoire est dans ce cri.

Il s'est trouvé de nos jours des écrivains assez impudents pour entreprendre de glorifier les crimes de la Révolution, et de réhabiliter ces buveurs de sang qui se nommaient Marat, Danton, Fouquier-Tinville, etc. ! Nous leur laissons cette triste besogne ; mais en face d'un pareil attentat à l'histoire, à la religion et à la morale, la conscience indignée se retourne contre eux pour leur jeter ce défi vengeur : « Remettez-vous à l'œuvre, fils de Caïn ! Car, vous n'aurez rien fait, tant que vous n'aurez pas effacé du front des bourreaux les taches de sang qui le souillent. ! »

Honneur donc aux victimes qui sont tombées pour la foi ! Elles ont fécondé de leur sang le sol de cette France qu'elles chérissaient. Leur sacrifice, longtemps infructueux en apparence, n'est pas demeuré stérile ; car, si l'arbre séraphique a reverdi, s'il pousse aujourd'hui des rejetons plus vigoureux que jamais, c'est que le sang du juste est toujours une semence de vie surnaturelle ; c'est qu'avant d'éclater au grand jour de l'histoire, la résurrection a germé dans ces tombes obscures

Digitized by Google

où l'Ordre de saint François d'Assise paraissait enseveli.

III.

Il ne nous reste plus qu'un point à établir, l'état actuel de l'Ordre dans le monde. Helas! dans les temps malheureux que nous traversons, sous le souffle de la persécution qui disperse ou détruit les congrégations religieuses, il nous serait difficile de dresser une statistique d'une rigoureuse exactitude. Nous ne donnerons donc que des chiffres approximatifs. On compte près de vingt mille Observantins, neuf mille Capucins, et deux mille cinq cents Conventuels. Chassés d'Allemagne, persécutés en Italie, à peine rétablis en Espagne, les Frères-Mineurs n'ont pour le moment qu'une existence fort précaire dans la plupart des États de l'Europe.

En France, les Ordres religieux jouissent depuis 1848 d'une liberté relative, qu'on cherche présentement à leur reprendre. Leur restauration ne remonte qu'à trente ans en arrière, et déjà ils forment une armée. Pour ce qui regarde le vieil institut de saint François, il a recouvré son ancienne popularité, et chaque jour il conquiert plus d'inflence sur les masses. Malgré les difficultés des temps, il y a aujourd'hui en France quatre cents Capucins[1], deux cents Observantins et Récollets, et cinq ou six Conventuels récemment installés à Paris.

[1] Nous ne comprenons pas dans ce dénombrement, les provinces de la Corse et de la Savoie.


Digitized by Google

Voilà quelle est aujourd'hui la situation de l'Ordre au sein de l'Europe.

Nous ne pouvons nous le dissimuler, le présent est plein de menaces, et l'avenir gros de périls. La Révolution a l'œil sur nous, et nous savons qu'elle a les instincts sanguinaires du tigre et toute la haine de Satan : elle a soif de sang chrétien. Ce qu'elle rêve, ce n'est rien de moins que l'extinction de l'Église, et tout d'abord l'abolition des Congrégations enseignantes, pour refaire la société sur un nouveau modèle, qui est l'antipode du Christ. La bête rugit au fond de son antre, épiant l'heure des ténèbres, pour fondre sur sa proie ; et, en attendant, elle jette sa bave immonde sur tout ce qu'il y a de plus vénérable et de plus sacré : la religion, le sacerdoce et les Ordres religieux. Les gouvernements modernes lui permettront-ils de renouveler les injustices de 1766 et les saturnales de 93 ? Prêteront-ils l'oreille à la voix des passions, ou bien à celle de l'expérience et de la saine raison ?...

Au fond tout se réduit ici pour eux à une question d'équité. Qu'est-ce, en effet, qu'un couvent ? et qu'y voit-on ? Une cour entourée d'un portique où viennent s'éteindre les bruits et les convoitises du monde ; une galerie où s'étagent de vieux cadres, des cartes de géographie, la table des monastères de l'Ordre, mille souvenirs aussi simples que touchants du ciel et de la terre ; d'étroites cellules, dont un crucifix et quelques

Digitized by Google

images pieuses sont l'unique ornement ; enfin des hommes ou des femmes dont la vie est d'aimer, et dont la passion est de s'immoler pour Dieu, soit dans l'holocauste de la prière, soit dans le dévouement de la charité fraternelle, sans autre espérance que les joies austères du sacrifice et les récompenses d'en haut : voilà ce que vous trouvez dans tout couvent, asile de paix dont Lacordaire a pu dire : « O maisons adorables et saintes ! On a bâti sur la terre d'augustes palais ; on a élevé de sublimes sépultures ; on a fait à Dieu des demeures presque divines ; mais l'art et le cœur de l'homme ne sont jamais allés plus loin que dans la création du monastère[1]. » Cet élan d'admiration trouvera un écho dans toutes les grandes âmes. D'un autre côté, l'amour que tout homme de bien porte à ces institutions bénies, nous fait comprendre la haine de ceux qui veulent les démolir. Mais ce que nous ne pouvons concevoir, c'est qu'elles portent ombrage au pouvoir, et qu'il tourne toutes ses batteries contre une faiblesse, contre une innocence qu'il devrait protéger. Quoi ? l'égoïsme vous dévore, le paupérisme vous ronge, la plèbe humaine, soulevée par votre impiété, se remue comme un océan furieux : et vous ne trouvez rien de mieux à faire, pour conjurer tant de périls, que de déclarer la guerre au dévouement chrétien ! Quand donc comprendrez-

[1] *Vie de saint Dominique*, ch. VIII.

Digitized by Google

vous que la religion est la pierre angulaire et la clef de voûte de l'édifice social, et qu'en travaillant à la démolir, vous préparez du même coup le plus effroyable des cataclysmes, la ruine des libertés et l'effondrement de l'État? Quand donc comprendrez-vous que l'Évangile, et l'Évangile seul, est le salut et la résurrection des nations modernes, et qu'en le répudiant, vous leur arrachez la vie? Quand donc enfin comprendrez-vous que les corps religieux sont la dernière force du pays, qu'ils répondent aux besoins les plus sacrés de la conscience, et que, selon la pensée d'un auteur peu suspect de partialité, ils endiguent l'activité humaine dans un canal « dont la structure est un chef-d'œuvre et dont les bienfaits sont infinis [1] »? Briser ce canal arbitrairement, brutalement, injustement, et se priver de ses bienfaits, parce qu'il porte le sceau de Dieu, en vérité, c'est un acte de folie digne d'un homme en délire et auquel nul gouvernement tant soit peu honnête ne saurait prêter la main!

Et qu'on ne croie pas que ce soit la peur qui nous dicte ce langage! Le Christ a pris possession des temps, et nous jetons sur l'avenir un regard calme et serein. Notre confiance s'appuie sur deux promesses du divin Maître, faites l'une à saint Pierre, l'autre à saint François, l'une essentielle, l'autre surérogatoire, qui ne cessent d'avoir leur accom-

[1] Taine, *Les Origines de la France contemporaine.*

Digitized by Google

plissement. Voici la première : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Voici la seconde : « Je bénirai ceux qui protégeront ton Ordre, et maudirai ceux qui le persécuteront ; et ta triple famille subsistera jusqu'à la fin des siècles. »

Le passé nous garantit l'avenir, et nous ne craignons pas pour l'Église, dont la vie est divinement impérissable, ni pour l'Institut franciscain, dont le Séraphin d'Assise protège les glorieuses destinées. Donc, jusqu'au dernier jour, l'Église, aidée par les phalanges monastiques, poursuivra sa mission de paix et de justice ; jusqu'au dernier des jours, elle combattra les ténèbres et la barbarie ; jusqu'au dernier des jours, elle défendra toutes les nobles libertés, la liberté des âmes contre le joug du mal, la liberté des peuples contre le joug de la tyrannie, la liberté des consciences contre le joug des persécuteurs, la liberté du dévouement pour panser les plaies physiques ou morales de l'humanité. Non, nous ne craignons pas pour elle ; mais nous tremblons pour notre patrie, dont l'existence même est en jeu ; et nous disons à tous ceux qui ont l'autorité en main : « N'abdiquez pas vos droits, ne trahissez pas vos devoirs. Prenez garde de commettre ou de permettre un de ces crimes qui tuent les nations ! Nous osons espérer que vous tiendrez compte de nos avertissements ; mais si vous les méprisez, vous périrez, et l'Église

Digitized by Google

vaincra. La Révolution se flatte et vous promet de tenir en ses mains la Victoire : illusion et mensonge ! Le triomphe du mal n'a qu'un temps, celui de la justice est éternel. Instruisez-vous donc, ô vous qui présidez aux destinées des peuples, et apprenez que la race de Caïn n'effacera point celle d'Abel, que la Révolution n'exterminera point ce clergé et ces Ordres religieux qui sont le grand bienfait de Dieu pour ce monde, et qu'après la tempête, dans quelques années peut-être, les enfants de saint François, mêlant leur voix à celle de tous les prêtres de l'univers, répèteront ces triomphantes paroles du Docteur des nations : « Le Christ était hier ; il est aujourd'hui ; il sera demain et dans tous les siècles [1]. »

[1] Hebr., XIII.

NOTES.

Page 84, *ligne* 4. — Certains auteurs écrivent : Barbéro et Bernard de la Vigne.

Page 301, *ligne* 16. — D'après la tradition du pays, saint François, visitant Subiaco, eut l'idée de greffer un rosier sur les ronces qui avaient servi de lit triomphal à la pureté de saint Benoît. Depuis cette époque, les feuilles de ces rosiers présentent un phénomène des plus extraordinaires : les lobes du centre laissent voir un serpent dont la couleur écarlate tranche vivement avec le fond vert de la feuille et qui demeure à travers les siècles comme un symbole et un témoignage de la défaite du démon.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface	XIII.
Sources hagiographiques	XX.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DE L'OMBRIE. — NAISSANCE DE FRANÇOIS. — SON ÉDUCATION. — SA JEUNESSE. — 1182-1206.

Description de l'Ombrie	1
Naissance de saint François d'Assise	4
Son baptême	6
Sa première éducation	10
Portrait du saint	14
Son amour pour les pauvres	16
Ovation d'un homme du peuple	18
Première épreuve : Captivité du saint	19
Sa pureté	21

CHAPITRE II.

CONVERSION DE FRANÇOIS. — SA RETRAITE DANS UNE GROTTE. — PÈLERINAGE AU TOMBEAU DES APOTRES. — LE TABLEAU DE SAINT-DAMIEN. — FRANÇOIS AU TRIBUNAL DE L'ÉVÊQUE. — 1206-1207.

Nouvelle épreuve	24
Vision du palais. — Départ et retour	27
Le dernier festin. — Extase de François	30
Sa retraite dans une grotte	32

Digitized by Google

Sa conversion définitive 33
Pèlerinage à Rome 34
Le tableau miraculeux de Saint-Damien . . . 36
Violences de Bernardone 38
Pica rend la liberté à son fils. 43
François au tribunal de l'évêque. 45

CHAPITRE III.

LES LÉPREUX. — FRANÇOIS RESTAURE TROIS SANCTUAIRES. — SA VOCATION. — 1206-1209.

François est maltraité par des voleurs. 50
La lèpre 51
Seconde apparition de Jésus-Christ 54
Guérison miraculeuse d'un lépreux 54
Saint-Damien 57
Bernardone. — Ange, frère du saint 59
Saint-Pierre et Notre-Dame-des-Anges. 61
Comment notre saint pleure sur la Passion . . 64

CHAPITRE IV.

COMMENCEMENTS DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS. — NOTRE-DAME-DES-ANGES. — ESSAIS DE MISSIONS. — 1209-1212.

François apôtre et fondateur d'ordre 65
Premiers disciples. — Bernard de Quintavalle. — Pierre de Catane 66
Frère Gilles 70
Sabbatino, Morico, Jean de Capella 75
François initie ses frères à la pratique de la pauvreté 78
Poggio. — Bastone. — Philippe-le-Long . . . 79
Essais de missions 83
Pourquoi François recourt au Saint-Siège. . . 84
Ange Tancrède. — Vision du palmier 86

Digitized by Google

CHAPITRE V.

INNOCENT III. — RIVO-TORTO. — NOTRE-DAME-DES-ANGES. — SYLVESTRE. — PREMIÈRES FLEURS DU NOVICIAT : RUFIN, LÉON, MASSÉO ET JUNIPÈRE. — 1209-1211.

État de l'Église au commencement du XIIIe siècle. 88
François devant Innocent III 91
Provisions miraculeuses. — Orté. — Rivo-Torto. 95
Établissement à la Portioncule 100
Rufin, Léon, Masséo et Junipère. 102
La joie parfaite 104
Le bréviaire de saint François 106

CHAPITRE VI.

ESSAIS D'APOSTOLAT. — LE NOVICIAT DE NOTRE-DAME-DES-ANGES. — 1211-1212.

Essais d'apostolat. — Troisième apparition de Jésus-Christ 109
Vocation du Frère Humble 110
Le carême dans une île du lac de Pérouse. . . 111
Frère Sylvestre. — Jean Parent 113
François au couvent de San-Gallo 115
Ce qu'était le noviciat de Notre-Dame-des-Anges. 116

CHAPITRE VII.

SAINTE CLAIRE ET LES PAUVRES DAMES. — 1212.

Naissance et vocation de sainte Claire 135
Fondation du couvent de Saint-Damien 141
L'Ordre des Clarisses 144
Vertus de sainte Claire 151
Le repas miraculeux de Notre-Dame-des-Anges. 152
Mort de la sainte abbesse 155

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

APOSTOLAT DE FRANÇOIS. — VOYAGE A ROME. — CONCILE DE LATRAN. — 1212-1215.

François consulte sainte Claire et le frère Sylvestre sur sa vocation 159
Il prêche les oiseaux, guérit une aveugle . . . 160
Quatrième voyage à Rome. — Giacomina de Settésoli. 162
Départ pour l'Orient. — Genre de prédication du saint. 164
Frère Pacifique. — Retour à Assise. 166
Lettres du saint. — Missions d'Italie et d'Espagne. 171
François réprimande Pierre de Catane. . . . 178
Cinquième voyage à Rome. — Quatrième concile de Latran 179
Le couvent des Carcéri 181

CHAPITRE IX.

PREMIER CHAPITRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE. — SAINT FRANÇOIS ET SAINT DOMINIQUE. — LE CARDINAL UGOLINI. — SECOND CHAPITRE GÉNÉRAL. — 1216-1219.

Premier Chapitre général de l'Ordre 183
Le grand trésor. — Une extase 185
Rencontre de saint Dominique et de saint François 188
Le saint ne peut partir pour la France. . . . 195
La conférence de Pérouse. 196
Le Chapitre des Nattes. 198
Plan et circulaires du saint 208

Digitized by Google

CHAPITRE X.

MISSION D'ORIENT. — LES MARTYRS DU MAROC. — SAINT ANTOINE DE PADOUE. — 1219-1221.

Mission d'Orient. — Siège de Damiette . . . 212
François en présence du Soudan. 217
Frère Bérard et les martyrs du Maroc. . . . 223
Saint Antoine de Padoue 228

CHAPITRE XI.

RETOUR DE SAINT FRANÇOIS EN ITALIE. — LE LOUP DE GUBBIO. — TROISIÈME CHAPITRE GÉNÉRAL. — LE FRÈRE ÉLIE. — FRÈRE JEAN DE STRACHIA. — 1220-1221.

Saint François et saint Dominique à Crémone. . 241
Saint François à Bologne, son genre de prédication 242
Le loup de Gubbio 247
Le frère Élie 251
Vision. — Troisième chapitre général. — Jean de Strachia 257
François se démet de sa charge de Général . . 260
Frère Césaire de Spire. 261

CHAPITRE XII.

LE TIERS-ORDRE, SON BUT ET SES DESTINÉES. — 1221.

Origines et règle du Tiers-Ordre. 263
Luchésio; principaux tertiaires 264
Élisabeth de Hongrie 277
Marguerite de Cortone. 282
Influence politique du Tiers-Ordre 283

CHAPITRE XIII.

INDULGENCE DE LA PORTIONCULE. — NOUVELLES PRÉDICATIONS DE FRANÇOIS. — ALEXANDRE DE HALÈS. — 1221-1223.

Indulgence de la Portioncule; première vision . 286
Deuxième vision. 290

Digitized by Google

Honorius III fixe le jour de cette indulgence . . 293
Certitude historique de cette indulgence . . . 294
Apostolat de François dans l'Italie méridionale . 298
Alexandre de Halès. 308

CHAPITRE XIV.

ORIGINE ET SOMMAIRE DE LA RÈGLE. — ESPRIT DE CETTE RÈGLE. — 1223.

Vision des miettes de pain 311
Rédaction et approbation de la règle 312
Vision de la poule noire 316
François devant Honorius III. 317
Portrait du cardinal Ugolini 318
Sommaire de la règle 320
Esprit de cette règle 326
Intervention du ciel 342

CHAPITRE XV.

PORTRAIT DE SAINT FRANÇOIS. — SES VERTUS. — SON AMOUR POUR DIEU. — SA CHARITÉ POUR LES HOMMES.

Portrait du saint 349
Son amour pour Dieu 350
Cantique du Soleil 354
Dévotion de François à la crèche, à la Passion, à l'Eucharistie 363
Sa dévotion envers Marie, envers les saints . . 372
Sa charité envers les hommes 372

CHAPITRE XVI.

VERTUS DE SAINT FRANÇOIS (suite) : OBÉISSANCE, CHASTETÉ, PAUVRETÉ, HUMILITÉ, MORTIFICATION. — DON D'ORAISON. — EMPIRE SUR LA NATURE.

Esprit d'obéissance, de chasteté, de pauvreté, d'humilité et de mortification de François . . 379

Digitized by Google

Don d'oraison 388
Empire sur la nature 392

CHAPITRE XVII.

LE MONT ALVERNE. — SAINT FRANÇOIS REÇOIT LES STIGMATES. — 1224.

Premier voyage de saint François sur l'Alverne. 403
Deuxième et troisième voyages 406
Impression des stigmates 423
Prodiges de tout genre. 427

CHAPITRE XVIII.

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT FRANÇOIS. — SON TESTAMENT. — SA MORT. — 1224-1226.

Cantiques du saint 434
Il retourne à Notre-Dame-des-Anges 438
Son séjour à Riéti ; miracle de la vigne . . . 443
Apostolat en Ombrie, dans le Latium, dans les Deux-Siciles 449
En Toscane. — Saint Bonaventure 450
Saint François à Sienne 452
Retour à Assise 454
François bénit ses Frères, les Pauvres-Dames, Assise 456
Giacomina de Settésoli. 458
Il dicte son testament 460
Ses derniers instants et sa mort. 466

CHAPITRE XIX.

OBSÈQUES DE SAINT FRANÇOIS. — SA CANONISATION. — TRANSLATION DE SES RELIQUES. — MAGNIFICENCES DE SON TOMBEAU. — 1226-1230.

Miracles à sa mort 470
Sa canonisation 482

Digitized by Google

La colline du Paradis 486
Translation des reliques 489
Découverte de la châsse 492
Culte public de saint François 496
Son tombeau est le foyer des beaux-arts et de la poésie 499

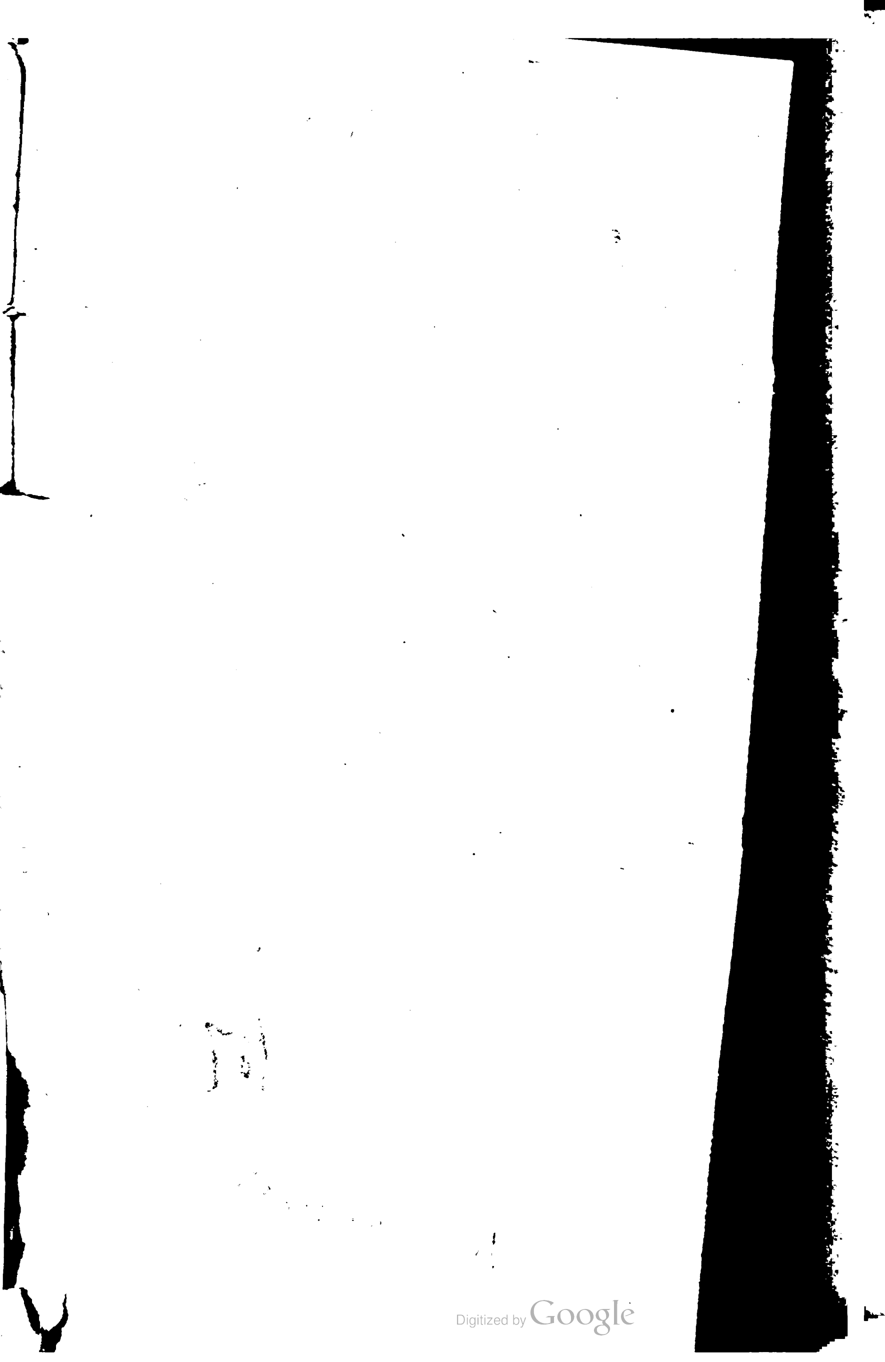
CHAPITRE XX.

COUP D'ŒIL SUR L'ÉTAT DE L'ORDRE.

1° Au moment de la mort de saint François . . 509
2° A l'époque de la grande Révolution 515
3° Actuellement 519

ANGERS. IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE

Esprit (L') de S. François d'Assise, par le P. Bernardin de Paris, capucin. Revu et augmenté d'une notice sur l'auteur par le P. Apollinaire de Valence, religieux du même ordre. 2 vol. in-18 raisin . . . . . . 6 fr.

Le Purgatoire. Dogme. Suffrages. Pratiques, par le P. Alexis Ségala, capucin. Traduit et annoté par le P. François de Bénéjac du même ordre. In-12. 1 fr. 25

Histoire de la vie, de la mort et des miracles du R. P. Honoré Bochart de Champigny, capucin, par le P. Henry de Calais, prédicateur du même ordre. Édition revue et corrigée par un père capucin du couvent de Paris. In-12, avec portrait. . . . . 3 fr. 50

Histoire des Capucines de Flandre, écrite au xviii[e] siècle par une religieuse de cet ordre. 3 volumes in-8 avec 2 portraits (*tiré à petit nombre*). . . . . 30 fr.

Histoire populaire de saint François d'Assise, par le marquis Anatole de Ségur; 4[e] édit. In-18 raisin. 1 fr. 25

Laurent de Brindes (Le bienheureux), général de l'ordre des Frères Mineurs Capucins, par le R. P. Laurent d'Aoste, ex-provincial du même ordre. In-8, avec portrait. 6 fr.

Légende de la vie et des miracles de sainte Marguerite de Cortone, du Tiers-Ordre de Saint-François, écrite en langue latine par son confesseur Frère Giunta Bevegnati, de l'ordre des Mineurs, et traduite par M[gr] Luquet, évêque d'Hésébon. In-12 . . . . 3 fr.

Légende de saint François d'Assise, par saint Bonaventure, traduite du latin par un religieux de l'ordre des Frères mineurs. In-12 . . . . 2 fr.

Poëme (Le) de saint François, par M. le marquis Anatole de Ségur. 5[e] édition. In-18 raisin. . . . . 1 fr. 50

— Le même, édition de luxe avec photographie. In-18 raisin. . . . . 2 fr. 50

Pèlerinage aux Sanctuaires franciscains de l'Ombrie et de la Toscane, suivi de Lettres spirituelles, par le R. P. Exupère de Prats-de-Mollo, capucin. In-18 jésus. . 3 fr.

ANGERS. — IMPRIMERIE LACHÈSE ET DOLBEAU.

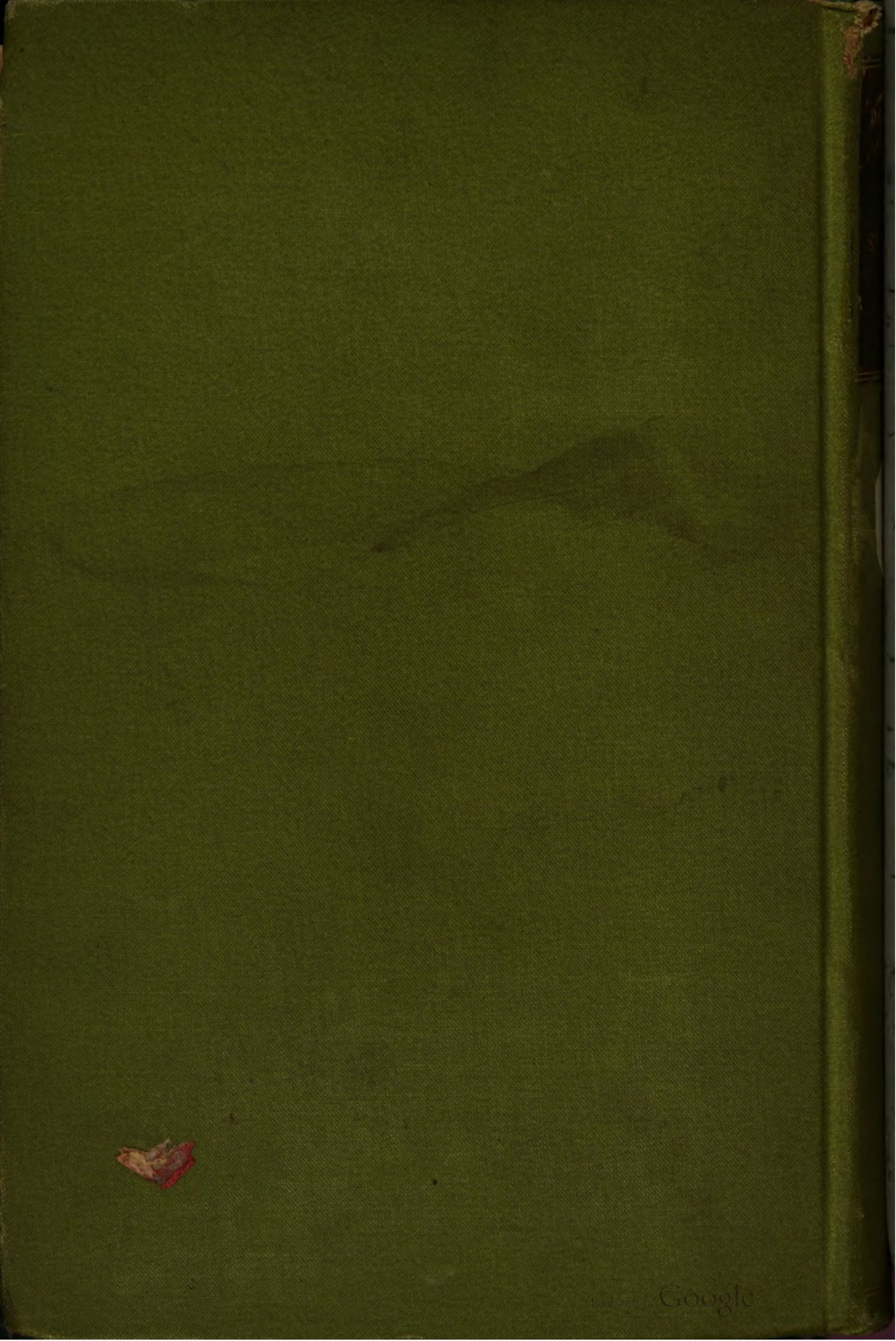
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google